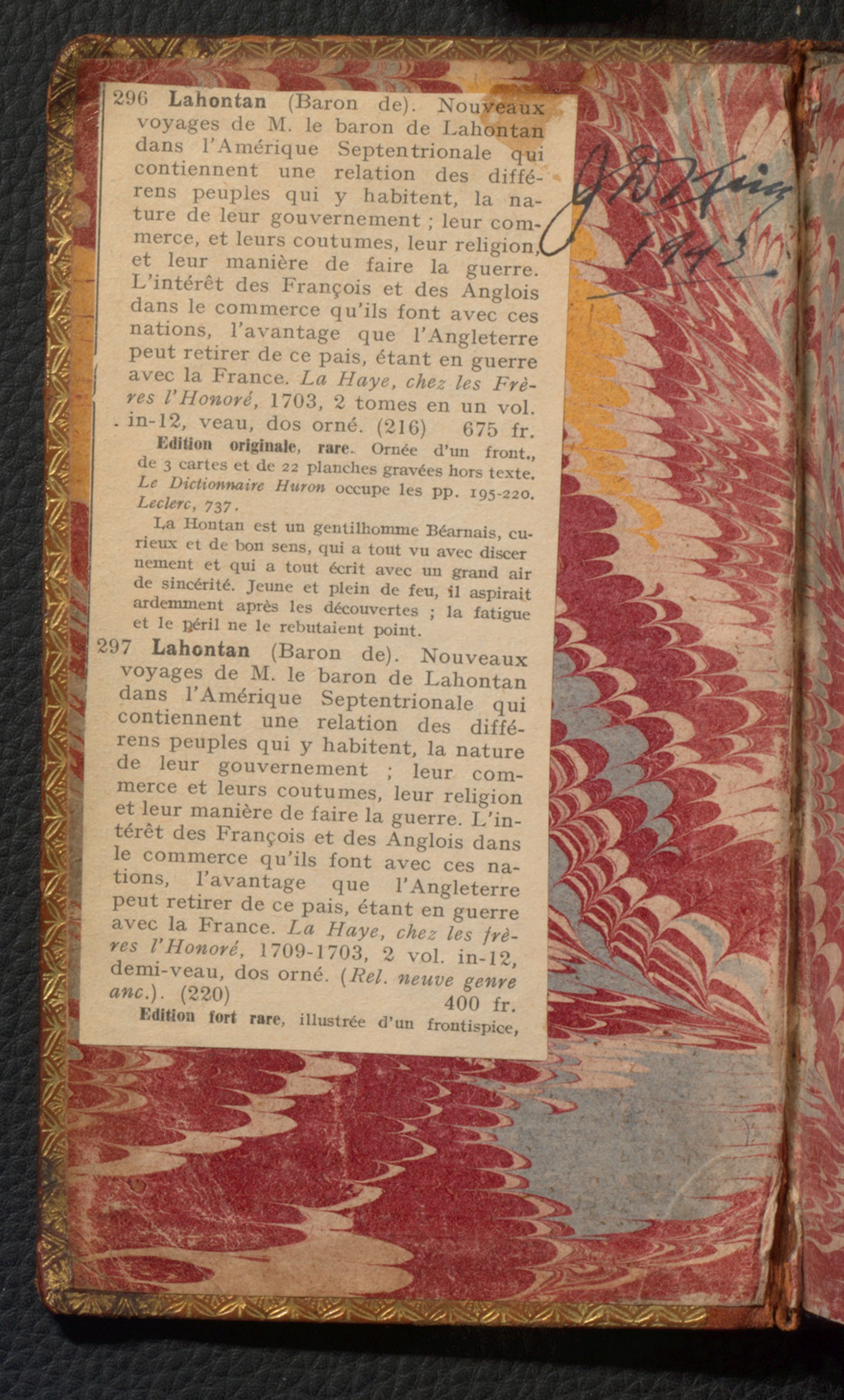




296 **Lahontan** (Baron de). Nouveaux voyages de M. le baron de Lahontan dans l'Amérique Septentrionale qui contiennent une relation des différens peuples qui y habitent, la nature de leur gouvernement ; leur commerce, et leurs coutumes, leur religion, et leur manière de faire la guerre. L'intérêt des François et des Anglois dans le commerce qu'ils font avec ces nations, l'avantage que l'Angleterre peut retirer de ce pais, étant en guerre avec la France. *La Haye, chez les Frères l'Honoré*, 1703, 2 tomes en un vol. in-12, veau, dos orné. (216) 675 fr.

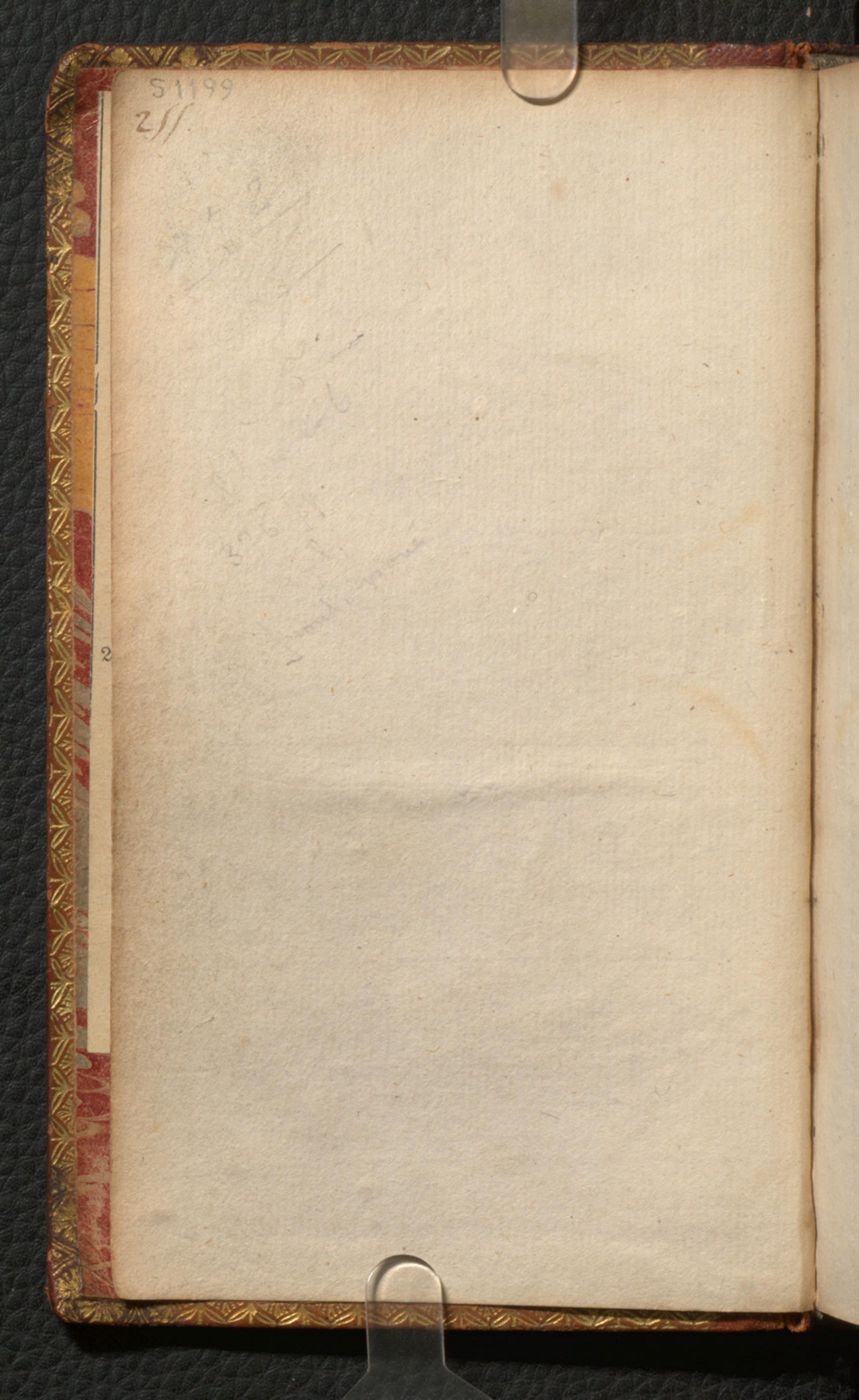
Edition originale, rare. Ornée d'un front., de 3 cartes et de 22 planches gravées hors texte. *Le Dictionnaire Huron* occupe les pp. 195-220. *Leclerc*, 737.

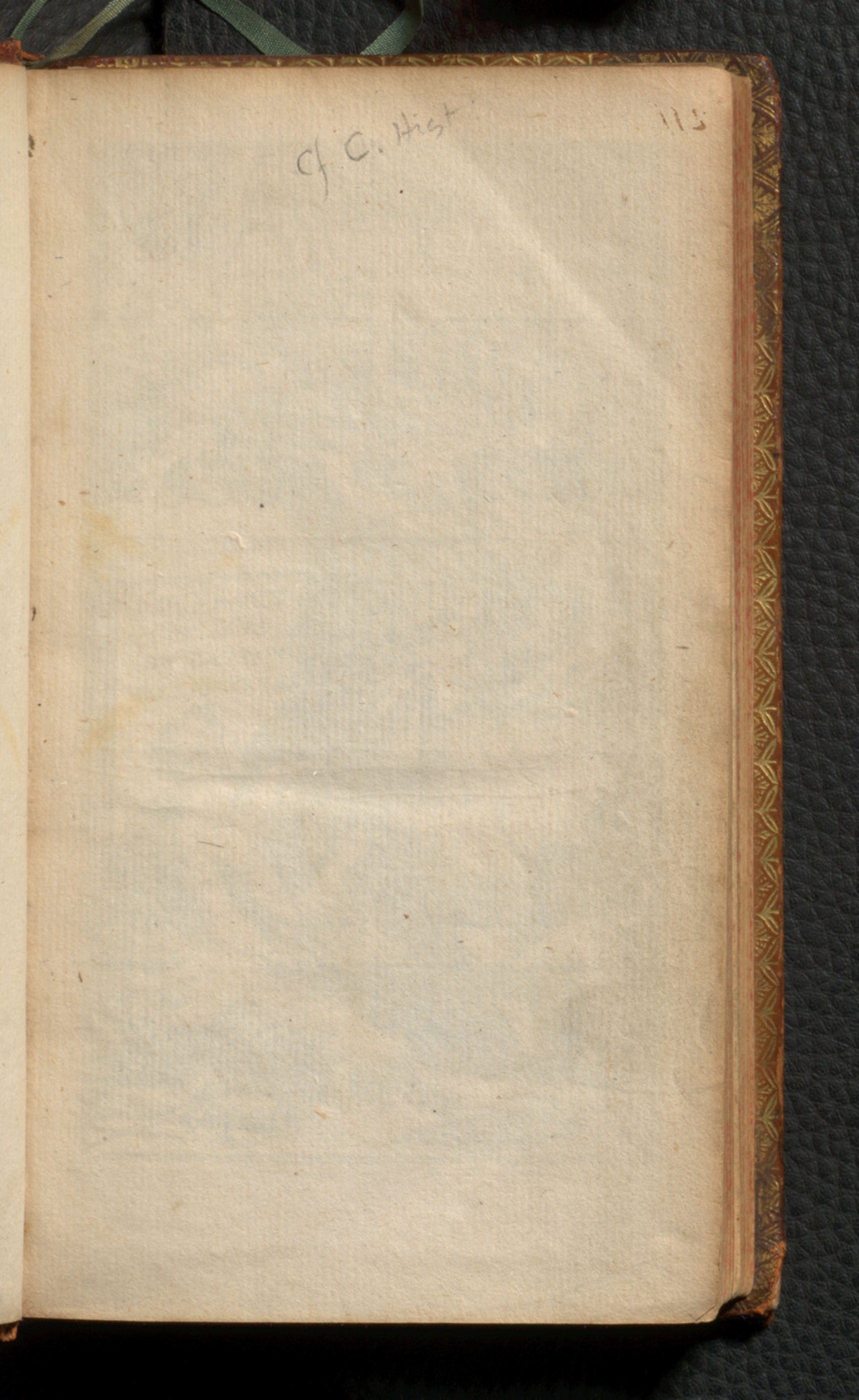
La Hontan est un gentilhomme Béarnais, curieux et de bon sens, qui a tout vu avec discernement et qui a tout écrit avec un grand air de sincérité. Jeune et plein de feu, il aspirait ardemment après les découvertes ; la fatigue et le péril ne le rebutaient point.

297 **Lahontan** (Baron de). Nouveaux voyages de M. le baron de Lahontan dans l'Amérique Septentrionale qui contiennent une relation des différens peuples qui y habitent, la nature de leur gouvernement ; leur commerce et leurs coutumes, leur religion et leur manière de faire la guerre. L'intérêt des François et des Anglois dans le commerce qu'ils font avec ces nations, l'avantage que l'Angleterre peut retirer de ce pais, étant en guerre avec la France. *La Haye, chez les frères l'Honoré*, 1709-1703, 2 vol. in-12, demi-veau, dos orné. (*Rel. neuve genre anc.*). (220) 400 fr.

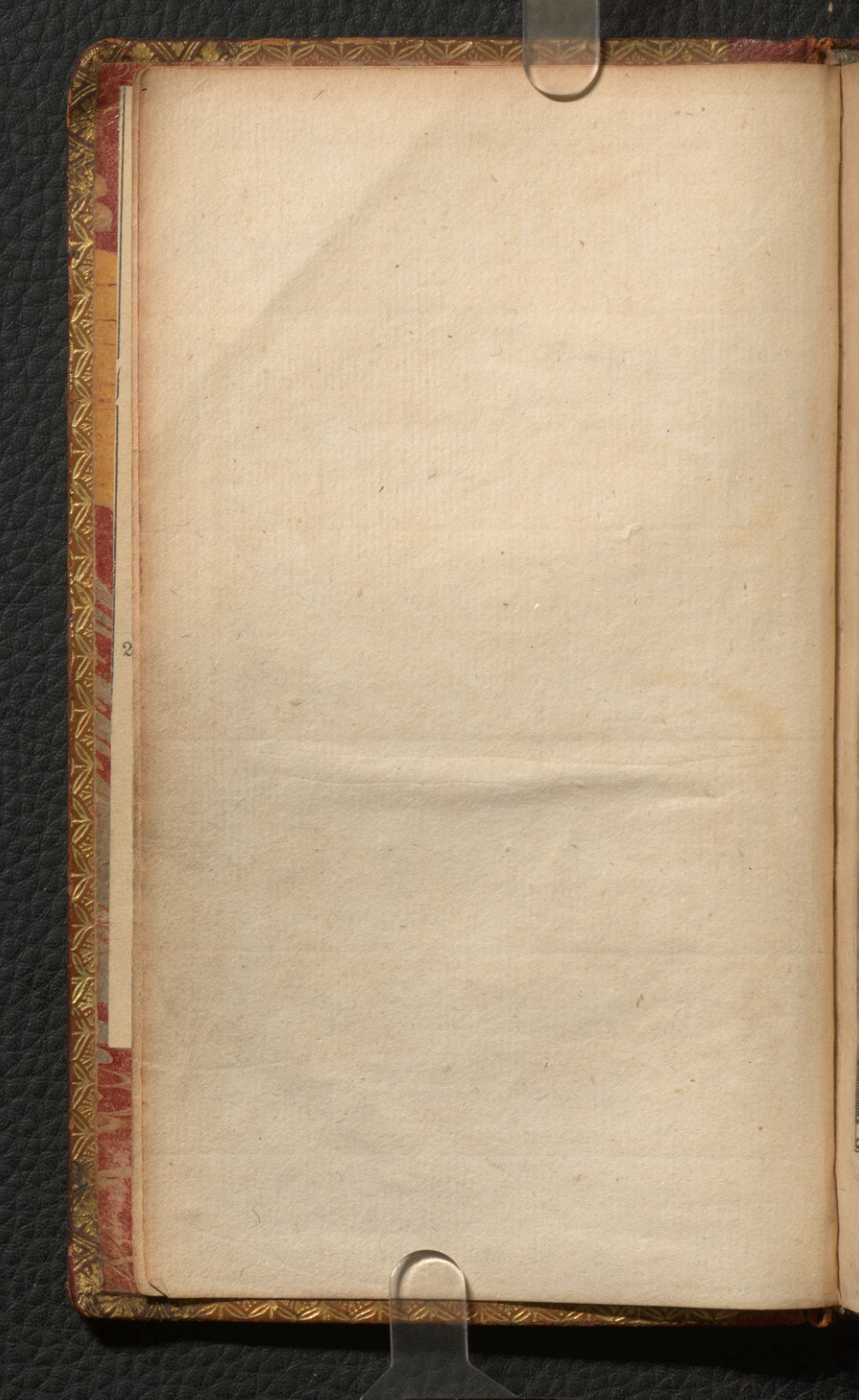
Edition fort rare, illustrée d'un frontispice,

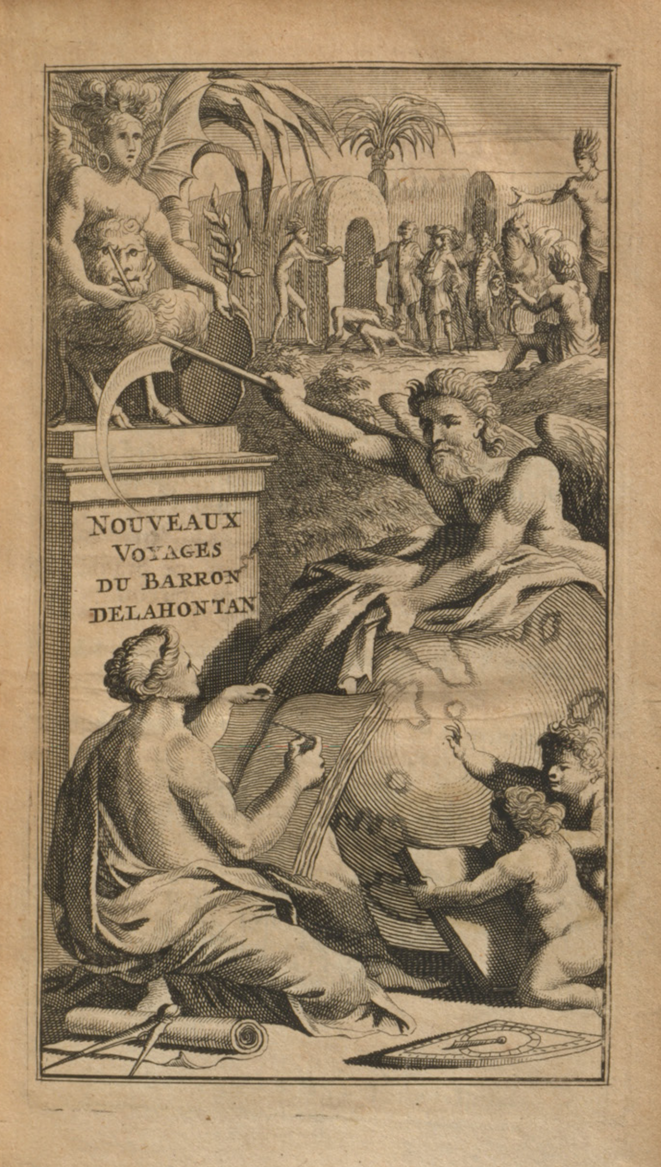






Cf. C. Hist
113




NOUVEAUX
VOYAGES
DU BARRON
DE LAHONTAN



VOYAGES
DU BARON
DE LA HONTAN
DANS
L'AMERIQUE
SEPTENTRIONALE,

Qui contiennent une Rélation des differens Peuples qui y habitent; la nature de leur Gouvernement; leur Commerce, leurs Coûtumes, leur Religion; & leur maniére de faire la Guerre:

L'Interêt des François & des Anglois dans le Commerce qu'ils font avec ces Nations; l'avantage que l'*Angleterre* peut retirer de ce Païs, étant en Guerre avec la *France*.

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

TOME PREMIER.

Seconde Edition, revuë, corrigé, & augmentée.



A LA HAYE,
Chez CHARLES DELO, ſur le Singel.

MDCCVI.



PRÉFACE.



CES Voyages ont été bien reçûs du Public, & la premiere Edition s'en est debitée fort promptement. On veut bien croire que le goût du siecle pour ces sortes de Relations a contribué beaucoup à cet heureux succès ; mais on ne croit pas qu'il faille l'attribuer tout entier à cette raison. Le Livre a sa bonté ; il amuse agréablement, & pour peu qu'on ait de penchant à faire ou à entretenir connoissance avec les hommes du nouveau Monde, on n'a pû lire ces Lettres sans plaisir. Elles fournissent certains détails où les autres Voyageurs ne sont point entrez, & l'Auteur y parle avec une franchise

qui doit ſembler bonne aux amateurs de la Verité. Ce ne ſont point ici les recits d'un Jeſuite ou de quelque autre Miſſionaire, qui, pour donner une haute idée de ſes travaux apoſtoliques, ne parlent que de converſions, que de miracles, & ne font connoître les Sauvages que par rapport à la Foi Chrétienne & à la Catholicité. C'eſt un Gentilhomme curieux & de bon ſens, qui a tout vû avec diſcernement, & qui a tout écrit avec un grand air de ſincerité. Jeune & plein de feu il aſpiroit ardemment après les découvertes; la fatigue & le peril ne le rebutoient point, & il n'a pas tenu à lui qu'il n'ait pouſſé ſes courſes beaucoup plus loin. Pendant ces voyages il tenoit regître de tout ce qui eſt à la portée d'un Cavalier d'eſprit, & qui a fait d'aſſez bonnes études: auſſi ſes Narrations & ſes peintures ſont-elles ſenſées, & il trouve dans ſon chemin peu de matieres dont il ne raiſonne paſſablement. S'il divertit par les faits,

faits, il inſtruit par les choſes, & ſi ſes avantures deſennuient, ſes reflexions occupent utilement. Nous aimons à ſavoir ce que produit & ce que fait la Nature au delà d'un vaſte eſpace qui ſépare un Païs d'avec le nôtre : nous aimons à connoître le tour d'eſprit, la Religion, les Loix, les Mœurs, les uſages d'un nombre d'hommes à qui nous ne croions point du tout reſſembler, & que le grand éloignement nous permet à peine de regarder comme des Individus de nôtre eſpéce. Monſieur le Baron de *La Hontan* nous inſtruit ſur tout cela, ou du moins il en dit aſſez pour ne pas mettre en défaut un Lecteur qui ſait borner ſa curioſité. Quant à la bonne foi de l'Auteur, il n'y a point de raiſon valable pour la ſoupçonner. Suivant ſon témoignage on ne publie que ce qu'il a écrit à un vieux Parent, qui lui faiſoit du bien chaque année : or il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ait voulu tromper ſon bienfaic-

teur, & qu'il lui ait mandé des faussetez par reconnoissance. Je sai que tous les Voyageurs sont sujets à caution, & que s'ils ne sont point encore parvenus au privilége des Poëtes & des Peintres, il ne s'en faut guere; mais il faut excepter la Noblesse; est-il croyable qu'un Baron voulût en imposer? On ne disconviendra pas néanmoins qu'il n'y ait dans ces Lettres plusieurs fautes contre la vraisemblance, & l'on ne doute point que tout Lecteur judicieux ne s'en soit apperçû; mais comme ces Lettres ont apparemment été mises au net sur des brouillons déja vieux, il n'est pas étonnant que nôtre Auteur se soit trompé, & l'on doit charitablement nommer défaut de memoire ce qui paroît un manque de sincerité. Comme il est très-mécontent de la *France*, il seroit aussi à craindre qu'il n'entrât un peu de chagrin dans tout ce qu'il dit de desavantageux au Ministere & au Gouvernement; mais d'un autre côté

on ſeroit temeraire d'accuſer ce bon Gentilhomme de calomnie, & de le croire capable de ſe venger aux dépens de la Verité. Il vaut donc mieux l'en croire ſur ſa parole, ou du moins ſuſpendre ſon jugement juſqu'à ce qu'on ait tiré les piéces originales du cabinet du vieux Parent, je ne croi pas que ce ſoit ſi tôt.

On eſpere que cette ſeconde Edition ne plaira pas moins que la précedente. Quelques perſonnes d'eſprit ayant repréſenté que l'autre Edition péchoit dans le ſtile, qu'on y trouvoit des phraſes baſſes, des expreſſions vulgaires, des railleries froides, & de l'embarras dans la narration : l'on a tâché de remedier à tout cela. On a preſque refondu toutes les Lettres, & l'on croit que le ſtile en paroîtra plus pur, plus net, plus degagé, & avec un peu plus de fineſſe dans l'enjouement. On a conſervé le ſens de l'Auteur, mais on a donné un nouveau

tour à la meilleure partie de ſon Ouvrage: comme il étoit rempli de transpoſitions qui gâtoient abſolument le bon ordre du recit, & qui, par conſéquent, devoient bleſſer le diſcernement du Lecteur, on a eu ſoin de les ôter, & de donner à chaque choſe l'étenduë, & la liaiſon naturelle qu'elle doit avoir dans un narré; ainſi on n'aura plus le dégoût de trouver dans un endroit ce qui devoit naturellement avoir précedé non ſeulement de quelques lignes, mais même de quelque page. On ne s'eſt point fait non plus un ſcrupule de mettre la vraiſemblance par tout où l'on a jugé qu'elle manquoit, & l'on a crû ne s'écarter en cela du recit de l'Ecrivain que pour mieux ſe conformer à ſes intentions. Enfin, ce ſont ici proprement les Voyages du Baron de *La Hontan* habillez de neuf, & on ne leur a donné cette nouvelle parure que dans la vûë de les rendre plus dignes du Public.

Il faut encore avertir que cette Edition eſt augmentée des *Dialogues de l'Auteur avec un Sauvage.* On auroit pû les donner ici tels qu'ils ont déja paru ; mais comme d'habiles gens les ont trouvez pauvres, & remplis d'un long & ennuieux galimatias, on en a tiré le meilleur, & on l'a ajuſté au nouveau ſtile des Voyages, en obſervant d'entrer toûjours dans la penſée & dans le ſentiment des Interlocuteurs. Au reſte, on a jugé qu'il n'étoit pas à propos de charger cette Edition des *Voyages de Portugal & de Danemarc*, qu'on a vû imprimez avec les Dialogues. Le Baron de *La Hontan* n'eſt pas aſſez neceſſaire pour fatiguer les hommes de ce qui le concerne perſonnellement dans ces deux Relations, & quant à ce qu'elles contiennent de plus, il n'y a rien de mieux connu. Qui ne ſait ce que l'Auteur dit de ces deux Royaumes, de leurs Capitales, de leurs Ports, de leur Commerce, &c. Il eſt donc juſte d'avoir plus d'égard

pour le Public, & c'eſt le menager trop peu, c'eſt lui manquer de reſpect que de propoſer à ſa curioſité une Lecture, ou qui ne lui eſt d'aucune importance, ou qui ne lui apprend rien de nouveau.



TABLE DES LETTRES DU TOME PREMIER.

LETTRE I.

LETTRE II.

LETTRE III.

LETTRE IV.

LETTRE V.

LETTRE VI.

LETTRE VII.

LETTRE VIII.

LETTRE IX.

LETTRE X.

LET-

LETTRE XI.

LETTRE XII.

LETTRE XIII.

LETTRE XIV.

LETTRE XVIII.

LETTRE XIX.

LETTRE XX.

LETTRE XXI.

LET-

LETTRE XXII.

LETTRE XXIII.

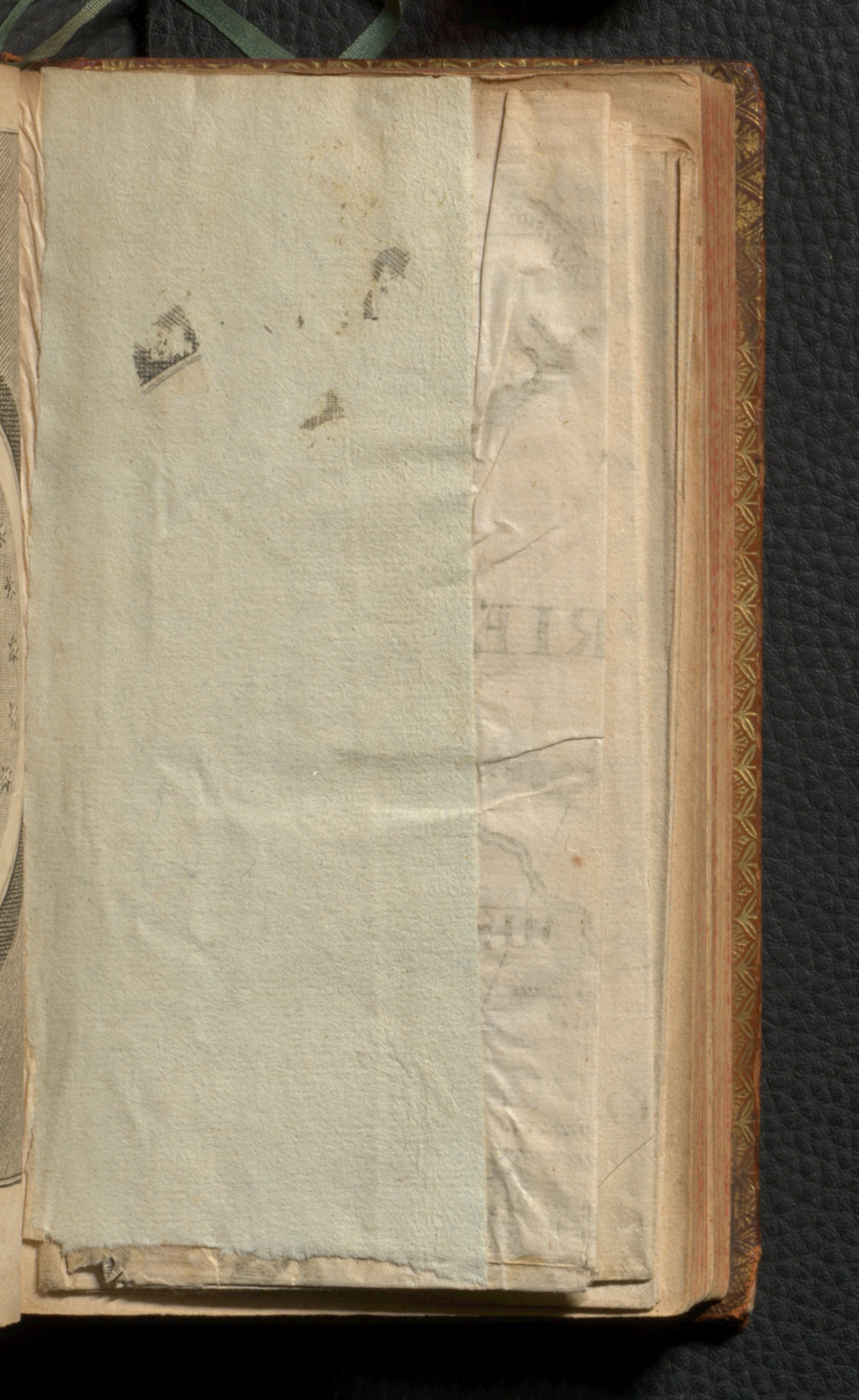
LET-

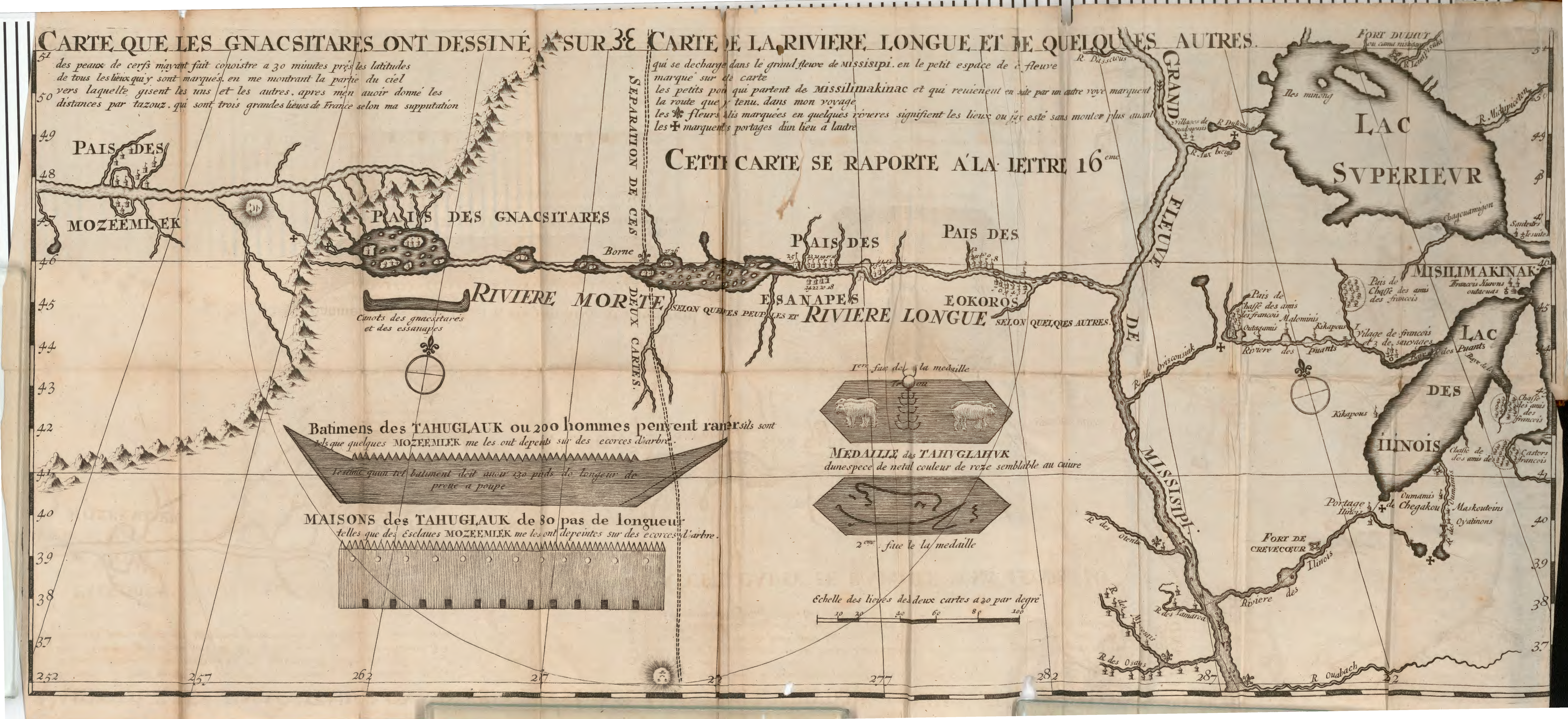
LETTRE XXIV.

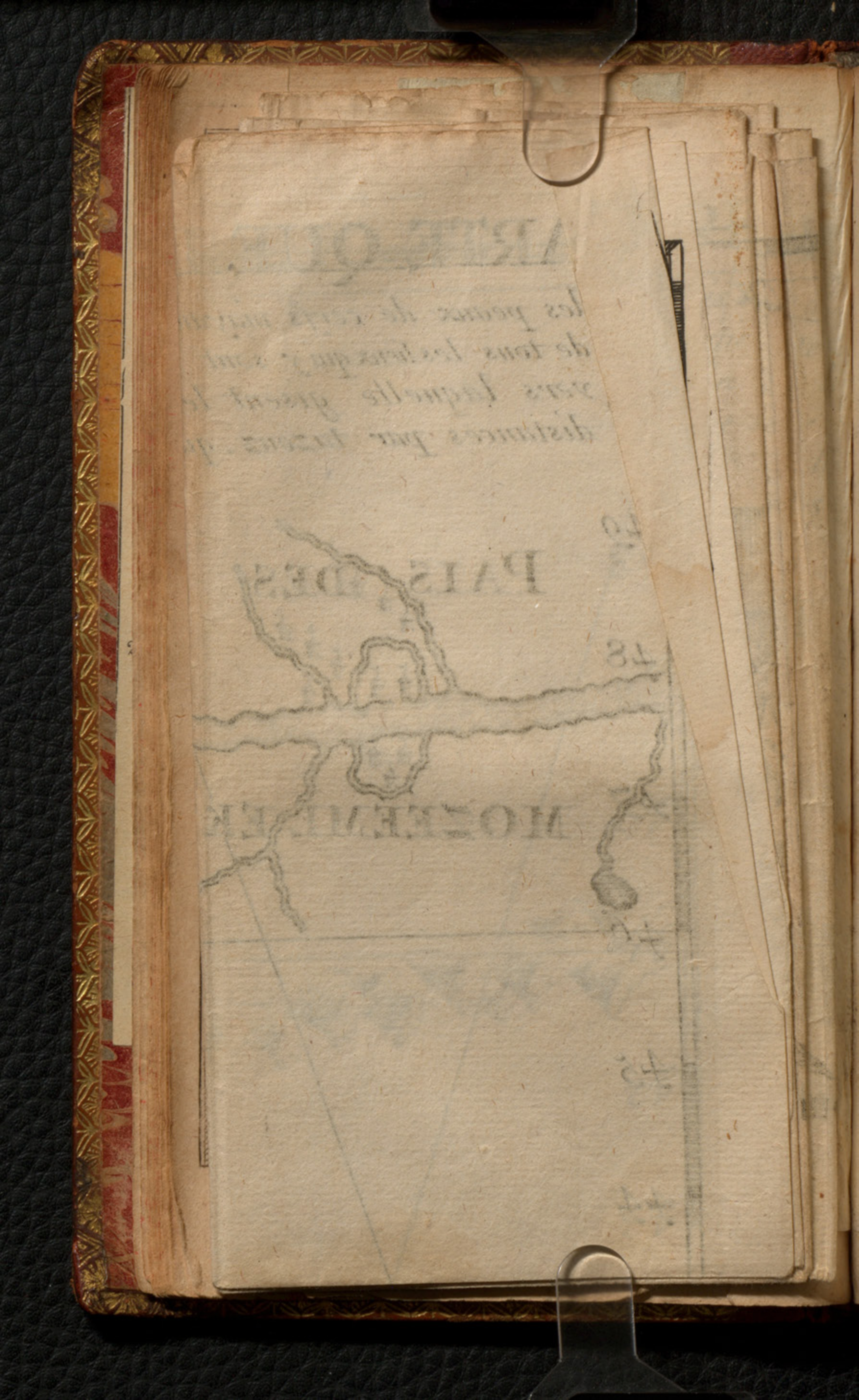
LETTRE XXV.

VOYA-


Orbis Patria




CARTE QUE LES GNACSITARES ONT DESSINÉ SUR
des peaux de cerfs m'ayant fait conoistre a 30 minutes près les latitudes
de tous les lieux qui y sont marqués. en me montrant la partie du ciel
vers laquelle gisent les uns et les autres. apres m'en auoir donné les
distances par tazouz. qui sont trois grandes lieues de France selon ma supputation
CARTE DE LA RIVIERE LONGUE ET DE QUELQUES AUTRES.
qui se decharge dans le grand fleuve de MISSISIPI. en le petit espace de ce fleuve
marqué sur cette carte
les petits points qui partent de MISSILIMAKINAC et qui reuienent ensuite par un autre voye marquent
la route que j'y tenu. dans mon voyage
les fleurs de lis marquées en quelques riveres signifient les lieux ou j'ay esté sans monter plus auant
les ✠ marquent les portages d'un lieu à l'autre
CETTE CARTE SE RAPORTE A LA LETTRE 16eme
SEPARATION DE CES DEUX CARTES.
PAIS DES MOZEEMLEK
PAIS DES GNACSITARES
Borne
RIVIERE MORTE
Canots des gnacsitares et des essanapes
PAIS DES ESSANAPES
PAIS DES EOKOROS
SELON QUELQUES PEUPLES ET RIVIERE LONGUE SELON QUELQUES AUTRES.
Batimens des TAHUGLAUK ou 200 hommes peuvent ramer s'ils sont
tels que quelques MOZEEMLEK me les ont depeints sur des ecorces d'arbre.
j'estime qu'un tel batiment doit avoir 130 pieds de longeur de
proue a poupe
MAISONS des TAHUGLAUK de 80 pas de longueur
telles que des Esclaues MOZEEMLEK me les ont depeintes sur des ecorces d'arbre.
1ere face de la medaille
MEDAILLE des TAHUGLAHUK
d'une espece de metal couleur de roze semblable au cuivre
2eme face de la medaille
Echelle des lieues des deux cartes a 20 par degré
10 20 40 60 80 100
GRAND FLEUVE DE MISSISIPI
LAC SUPERIEUR
FORT DULHUT
Iles minong
R. Michipicoton
R. Dasscious
Villages de nadouessis
R. Dulhut
R. aux boeufs
Chagouamigon
Sauteurs
MISILIMAKINAK
François Hurons outaouas
Pais de Chasse des amis des françois
Malominis
Outagamis
Kikapous
Vilage de françois et 3 de sauvages
Riviere des Puants
Baye des Puants
R. de Ouisconsink
LAC DES ILINOIS
Kikapous
Chasse des amis des françois
Castors françois
Portage Ilinois
Oumamis de Chegakou
Maskouteins
Oyatinons
FORT DE CREVECŒUR
Riviere des Ilinois
R. des Otenta
R. des Tamaroa
R. des Missouris
R. des Osages
R. Ouabach
51 50 49 48 47 46 45 44 43 42 41 40 39 38 37
252 257 262 267 272 277 282 287 292





VOYAGES DU BARON DE LAHONTAN.

LETTRE I.

Voyage de France en Canada, avec les côtes, passages &c. & une remarque sur la Variation de l'aiman.

ONSIEUR,

Je suis surpris que le Voyage du nouveau monde puisse tant effrayer ceux qui sont obligez de le faire, car je vous jure de bonne foi qu'il n'est rien moins que ce qu'on s'imagine. Il est vrai que la course est un peu longue, mais si la route est difficile, elle ne laisse pas d'avoir ses douceurs, & l'on y ren-

contre tant d'objets differens que l'on se dédommage avec plaisir de la fatigue du chemin. On se croit renaître quand on voit un nouveau Païs. Je vous mandai à mon départ de la *Rochelle*, les raisons de Mr. le *Fevre de la Barre* Gouverneur Général de *Canada* pour envoyer en France le S. *Mahu* Canadien, & sa resolution de détruire absolument les *Iroquois*, qui sont des Peuples sauvages très-belliqueux. Ces Barbares sont amis des Anglois, parce qu'ils en reçoivent du secours; & ils sont nos ennemis par ce qu'ils craignent que nous ne les détruisions tôt ou tard. Mr. de la Barre croyoit que le Roi lui envoyeroit sept ou huit cens hommes, mais la saison étoit si avancée quand nous partimes de la *Rochelle*, qu'à peine osa-t'on risquer nos trois Compagnies de Marine. J'ai fait cette traverse assez agréablement, j'excepte néanmoins les jours de tempête que nous avons essuyez sur les côtes du Banc de Terre Neuve. La danse est trop forte en cet endroit, & le moindre vent y met la Mer en fureur. Nôtre Fregate en reçût quelques coups; mais comme ces accidens sont ordinaires pendant le cours de cette Navigation, nos vieux routiers n'en furent point émus. J'aurois grand tort d'en dire autant de moi, car n'ayant jamais fait de voyages de long cours, j'étois fort étonné de voir les flots s'élever jusqu'aux nuës. J'appellai tous les Saints du Calendrier à mon secours, & je recommandai mon ame à Dieu d'aussi bon cœur que le bon *Idomenée*

se recommandoit à *Neptune* lors qu'il pensa perir au retour de la guerre de Troye. Dès que nous fumes sur ce Banc les vagues nous parurent tout à fait diminuées, & le vent cessant peu à peu, la mer devint si calme & si tranquille, que nôtre Vaisseau ne pouvoit plus gouverner. Vous ne sçauriez croire quelle quantité de moruës nos Matelots y pêcherent en un quart d'heure; car quoi qu'il y eut trente deux brasses d'eau, à peine avoit on jetté l'hameçon qu'on faisoit capture; si bien que la vertu de patience étoit bannie de cette pêch e, l'on n'avoit que le tems de presenter l'apas, & de tirer le poisson; mais par malheur ces Bancs sont rares, & l'on y passe le plus souvent sans s'arrêter. Au reste nous en agîmes fort honnêtement envers le Peuple de Moruës qui habite dans ces quartiers-là; car s'il nous envoya de quoi faire bonne chere en maigre, nous leur servîmes les corps d'un Capitaine, & de plusieurs Soldats morts du scorbut, & à qui nous ne pouvions donner d'autre sepulture que la Mer. Cependant le vent s'étant rangé à l'Oüest-Nord-Oüest nous fumes contraints de louvoyer cinq ou six jours. En suite il sauta vers le Nord, & nous allames atterrer heureusement au Cap de *Rase*, quoique nos Pilotes fussent assez incertains de leur latitude, pour n'avoir pû prendre hauteur dix ou douze jours avant cet atterrage. Ce Cap fut découvert par un Matelot perché sur le faite du grand Hunier lequel se prit à crier *terre*, *terre*, je me souvins alors du même cri que fit St. Paul à l'approche de *Mal-*

te, γῆν ορῶ, γῆν ορῶ. Vous remarquerez s'il vous plaît en passant, Monsieur, que je n'ai pas laissé tout mon Grec au College. Or afin, que vous ne m'accusiez pas d'un péché d'omission, il faut savoir que dès que les Pilotes des Vaisseaux se croient près des Côtes, ils ont la précaution de faire monter pendant le jour des Mariniers sur les Huniers ou sur les Perroquets pour découvrir: ceux ci se relevent de deux en deux heures jusqu'à l'entrée de la nuit, auquel tems on cargue les voiles en cas qu'on n'ait pas encore apperçû la terre. En cet état le bâtiment n'avance presque point, puis qu'il ne va jusqu'à l'aube du jour qu'à mats & à corde, & qu'on se met très souvent côté en travers. De là vous pouvez juger qu'il est important de reconnoître les Côtes maritimes avant que de les aborder; cela est si vrai que le Matelot qui les découvre, est assuré de tirer quelques pistoles des passagers qui se font un plaisir de le recompenser pour un si bon service. Vous saurez aussi que *l'Aiman* varie vint & trois degrez vers le Nord Oüest sur le Banc de Terre-Neuve, c'est-à-dire que la fleur de lis du compas, ou de la boussole, qui doit naturellement se tourner droit vers le vrai Nord du monde ou l'étoile Polaire, ne regarde lors qu'on est sur ce Banc que le Nord-Nord-Oüest, & un degré vers l'Oüest; c'est-ce que nous avons observé avec nos compas de variation.

Il étoit environ midi quand on découvrit le Cap, & pour en être plus assurez nous portâmes dessus à pleine voile, à dessein de le

le reconnoître. Enfin ne doutant plus que ce ne fut ce promontoire, la joye se répandit dans le Vaisseau. On ne parla plus de ces pauvres morts qu'on venoit de jetter dans le grand tombeau, & dont les tristes funerailles avoient retardé le bâtême de ceux qui faisoient le trajèt pour la premiere fois. Qu'est-ce donc que ce bâtême, direz vous; le voici. Les anciens Matelots s'étant noircis le visage, puis déguisez avec des guenilles & des cordes d'une maniere tout-à-fait bizarre, sont les baptistes. Dans cette ridicule & pourtant affreuse posture ayant fait mettre à genoux les novices voyageurs, ils les forcent à jurer sur un livre de Cartes Hydrographiques qu'en pareil cas ils feront religieusement aux autres ce qu'on leur fait à eux-mêmes. Après ce serment on fait une longue & copieuse aspersion sur ces malheureux enrôlez, je croi qu'il leur passe bien cinquante seaux d'eau sur le corps, & cela sans avoir égard au tems ni à la saison. Une telle cérémonie n'est pas fort édifiante, comme vous voyez; on y joüe sans scrupule, & fort brutalement le mistere de nôtre regeneration; mais des gens de Mer n'y regardent pas de si prez : il y a du haut & du bas dans leur Religion comme dans l'élement à l'inconstance du quel ils s'abandonnent. Enfin ce lavement maritime est de tradition immemoriale, & je croi que les Matelots auroient autant de peine à y renoncer qu'au batême de l'Eglise; cette épaisse Nation ne veut point de Catechisme là-dessus. Les principaux endroits où cette folie se pratique

ſont ſous l'Equateur, ſous les Tropiques, ſous les Cercles Polaires, ſur le Banc de Terre-Neuve & aux Détroits de Gibraltar, du Sond & des Dardanelles. Au reſte, on peut s'affranchir de ce tribut en donnant à l'équipage dequoi ſe bien bâtiſer interieurement d'eau de vie, & c'eſt à ce prix-là que ceux qui ſont quelque choſe, obtiennent un paſſe-droit. Trois ou quatre jours après ce batême nous découvrîmes le Cap de Raye ſur le ſoir, & nous entrâmes enſuite heureuſement dans la Baye *S. Laurent*, à l'entrée de laquelle nous tombâmes dans un Calme de peu de durée, qui nous donna le jour le plus clair & le plus beau que nous euſſions vû durant la traverſe. Cela nous ſembloit bon, & nous reſpirions agréablement après les pluyes, les brouillards, & les gros vents que nous avions eſſuyez dans le voyage. A une portée de fauconneau, de nôtre fregate nous apperçûme un *Eſpadon* * qui ſe battoit contre une *Baleine*. Ce ſpectacle, qui dura deux heures, nous amuſa fort agréablement. C'étoit un plaiſir de voir ſauter *l'Eſpadon*, de lui voir faire tous ſes efforts pour percer, de ſa lance la monſtrueuſe bête au tems qu'elle reprenoit haleine. Nous avions ce combat tantôt à droit, & tantôt à gauche du Vaiſſeaux. Les Matelots, gens qui n'en cedent guere à l'ancienne Egypte pour la ſuperſtition, nous menacerent ſur cet augure, d'une violente tempête; mais leur prophetie, aboutit à trois ou quatre jours de vents contraire. Nous louvoyames pendant ce tems-là entre l'Iſle de Terre Neuve

* *Eſpadon eſt un poiſſon de dix à quinze pieds de longueur, & de quatre pieds de circonference, ayant au bout du muzeau une eſpece de ſcie de 4. pieds de long, de quatre pouces de large & de ſix lignes d'épaiſſeur.*

&

& celle du *Cap-Breton*. Nous apperçûmes deux jours après les *Isles aux Oiseaux* à la faveur d'un vent de Nord-Est qui nous porta à l'entrée du Fleuve *St. Laurent*, par le Sud de l'Isle d'*Anticostie*, sur le Banc de laquelle nous pensames échoüer pour l'avoir rangée de trop près. Un second calme nous surprit à l'embouchûre de ce Fleuve, suivi d'un vent contraire qui nous contraignit à louvoyer quelques jours. A la fin peu à peu nous gagnames *Tadoussac* où nous jettames l'ancre. Ce Fleuve a 4. lieuës de largeur en cet endroit-là, & vingt deux à son embouchûre, mais il s'étressit peu à peu en remontant vers sa source. Nous levâmes l'ancre deux jours après à la faveur du vent d'Est & de la marée qui nous firent passer heureusement le pas de *l'Isle Rouge*, où, aussi-bien qu'à l'Isle *aux Coudres* située à quelques lieuës plus haut, les courans jettent souvent les Vaisseaux sur la côte. Nous ne fumes pas si heureux à ce second passage, car le vent nous ayant manqué, nôtre Fregate tomboit sur les Rochers si nous n'eussions donné fond. On en fut quite pour la peur de perdre le Vaisseau; car pour les hommes, ils se seroient sauvez facilement. Le lendemain, le même vent ayant augmenté, nous appareillâmes, & le jour suivant nous mouillâmes à la traverse du *Cap Tourmente*, qui pour n'avoir que deux lieuës d'étenduë ne laisse pas d'être dangereuse lors qu'on ne suit pas bien le chenail. Il ne nous restoit plus que sept lieuës de navigation jusques à la Ville de *Quebec*, devant laquelle nous venons

nons de mouiller. Au reste nous avons trouvé tant de glaces flotantes, & la terre si couverte de nege depuis l'Isle Rouge jusqu'ici, que nous avons été sur le point de relâcher en France, quoiqu'il ne nous restât plus que trente lieuës à faire. Nous avions peur de rester dans les glaces, & d'y perir; mais Dieu nous a preservez de ce malheur. J'apprens que le Gouverneur a marqué nos quartiers dans de bons villages autour d'ici, & comme il faut se preparer à mettre pié à terre, trouvez bon que je prenne congé de vous. Quand je connoîtrai le Païs, je vous manderai ce que c'est. Vous saurez d'avance que le froid y est âpre, & que le Dieu Borée y soufle comme il faut. Quant au Fleuve, donnez moi le tems de l'étudier.

On vient de nous dire, que Mr. *de la Sale* a découvert depuis peu une grande Riviere qui se décharge dans le Golfe de *Mexique*, & qu'il doit s'embarquer demain pour passer en France. Comme il connoît parfaitement bien le Canada vous ne devriez pas manquer de le voir, en cas que vous alliez cet hiver à Paris.

Je suis Monsieur vôtre &c.

Au Port de Quebec le 8. *Novembre* 1683.



LETTRE II.

Ce que c'est que les Plantations de Canada *; leur commencement. L'envoi des filles publiques de France en ce païs-là, son climat & son terrain.*

MONSIEUR,

Dès que nous eumes mis pied à terre l'année derniere, Mr. de la Barre envoya nos trois Compagnies en quartier aux côtes du voisinage de Quebec. Ce mot de *Côtes* n'est connu en Europe que pour côtes de la mer, c'est-à-dire les montagnes, les dunes & tout autre sorte de terrain qui la retient dans ses bornes ; au lieu qu'ici où les noms de Bourg & de Village sont inconnus, on nomme Côtes certaines Seigneuries, dont les habitations sont écartées de deux ou trois cens pas, & situées sur le rivage du Fleuve de *S. Laurent.* On dit, par exemple, telle Côte a quatre lieuës d'étenduë, une autre en a cinq, &c. Les Paisans y sont fort à leur ai-

ſe, & je ſouhaiterois une auſſi bonne cuiſine à toute nôtre Nobleſſe délabrée de France. Que, dis-je, Païſans ? amende honorable à ces Meſſieurs. Ce nom-là pris dans ſa ſignification ordinaire, mettroit nos Canadiens aux champs. Un Eſpagnol, ſi on l'appelloit Villageois ne fronceroit pas plus le ſourcil, ne releveroit pas plus fierement ſa mouſtache. Ces gens-ci n'ont pas tout le tort après tout ; ils ne payent ni ſel, ni taille ; ils chaſſent & pêchent librement ; en un mot, ils ſont riches. Voudriez-vous donc les mettre en parallele avec nos gueux de Païſans. Combien de Nobles & de Gentilshommes jetteroient à ce prix-là les vieux parchemins dans le feu ? Leurs habitations ſont ſituées ſur les bords du Fleuve de St. *Laurent*. Les plus pauvres ont quatre * arpens de terre de front, & trente ou quarante de profondeur. Comme tout ce terrain n'eſt qu'un bois de haute fûtaye, ils ſont obligez de couper les arbres, & d'en tirer les ſouches, avant que d'y pouvoir mettre la Charruë. Il eſt vrai que c'eſt un embarras & de la dépenſe dans les commencemens, mais auſſi dans la ſuite on s'en dédommage en fort peu de temps, car dès qu'on y peut ſemer, ces terres vierges rapportent au centuple. On ſeme le bled dans le mois de May, & la recolte s'en fait à la mi-Septembre. On ne bat point les gerbes ſur le champ ; on les ſerre dans la grange à la maniere de nos Provinces Septentrionales, & l'on ne prend le fleau qu'en hiver, parce qu'alors le grain ſe ſépare plus facilement de l'épi.

* *Arpent eſt un eſpace de terre de cent perches en quarré de 18 pieds de long.*

l'épi. On y séme aussi de ces petits pois dont nos amateurs de bonne chere font tant de cas, & dont, plûtôt par une sotte ostentation, que par impatience de gueule, on achete si fort la nouveauté. Nous vivons ici très-commodement ; l'on y mange, & l'on s'y chauffe à grand marché : le grain, la viande & la volaille ; ces trois capitales munitions de bouche coûtent peu, & nous aurions le bois presque pour rien sans le transport, qui cependant est fort peu de chose. Tous les grains sont aussi fort communs. Deux sortes de gens habitent ce païs-ci : les uns sont venus de France avec quelque argent pour s'y établir. Les autres sont des Officiers & des Soldats du Régiment de Carignan, qui se voyant cassez, il y a trente ou quarante ans, vinrent ici changer l'épée en bêche, & le mêtier de tuer les hommes, en celui de les faire vivre, je veux dire la guerre en agriculture. Tous ces nouveaux venus ne furent point embarrassez à trouver du fond ; on les mit à même de la haute fûtaye, & on leur en donna tant qu'ils en voudroient défricher, (car tout ce vaste continent n'est qu'une forêt.) Les Gouverneurs Généraux leur donnerent des concessions, pour trois ou quatre lieuës de front & de la profondeur à discretion ; en même temps ces Officiers accorderent à leurs Soldats autant de terrain qu'ils souhaiterent, moyennant un écu de fief par arpent. Après ces premiers Habitans vint une peuplade utile au païs, & d'une belle décharge pour le Royaume. C'étoit une petite flote chargée d'Amasones de

de lit, & de troupes femelles d'embarquement amoureux. Ces Nonnes de Paphos, ou de Cythere apportoient la bénédiction. L'on m'a conté les circonstances de leur arrivée, & j'aime trop à vous divertir pour ne vous en point faire part. Ce chaste troupeau étoit mené au pâturage conjugal par de vieilles & prudes Bergeres. Sçavoir si ces Antiques n'avoient pas été du mêtier, & si l'âge, cet impitoyable Saturne, ne les avoit point chassées de la lice de Venus, c'est sur quoi je ne suis pas trop bien instruit. Si-tôt qu'on fût à l'habitation, les Commandantes ridées passerent leur Soldatesque en revûë, & l'ayant séparée en trois Classes, chaque bande entra dans une Sale differente. Comme elles se serroient de fort près à cause de la petitesse du lieu, cela faisoit une assez plaisante décoration. Ce n'étoient pas trois boutiques où l'Amour faisoit des montres & des étalages, c'étoient trois magasins tous pleins. Le bon marchand Cupidon ne fût jamais mieux assorti. Blonde, brune, rousse, noire, grasse, maigre, grande, petite ; il y en avoit pour les bizarres & pour les delicats. Au bruit de cette nouvelle marchandise, tous les bien intentionnez pour la multiplication accourent à l'empléte. Comme il n'étoit pas permis d'examiner tout ; encore moins d'en venir à l'essai ; on achetoit chat en poche, ou tout au plus on prenoit la piéce sur l'échantillon. Le debit n'en fut pas moins rapide. Chacun trouva sa chacune, & en quinze jours on enleva ces trois parties de venaison, avec tout

le poivre qui pouvoit y être compris. Vous me demanderez comment les laides eurent si-tôt le couvert. Ne sçavez-vous pas qu'on se jette sur le pain noir pendant la famine? D'ailleurs, la terreur causée par le cocuage contribuë beaucoup à ce choix. Tel s'imagine n'avoir rien à craindre pour son front avec une Epouse difforme ; cet autre en veut une replête, croyant que le défaut d'agilité la rendra plus assiduë dans son domestique ; mais ils se trouvent souvent en erreur de calcul, & l'on éprouve en Canada comme en Europe, qu'il n'y a point de précaution sûre contre une femme infidéle. Les cornes, direz-vous, font-elles donc peur en ce païs-là ? Chaque épousant se les applique de si bonne grace ? Il feroit beau voir le Mari d'une traînée apréhender d'être Cocu en gerbe ? Corrigez s'il vous plaît, vôtre plaidoyé, Monsieur. Nos gens prétendent bien n'être pas même Cocus en herbe ; ils vous soûtiennent, mais de fort bonne foi, que ces filles ont recouvré pucelage, honneur, conduite, tout ce qu'il vous plaira, par la vertu de ce batême dont je vous ai parlé, c'est sur ce pié-là qu'ils les prennent. A la vérité, le péché originel a laissé de vilains restes dans ces régénérées, ce qui leur cause souvent des rechûtes ; mais, enfin, nos Maris se repaissent de cette idée, ils ne la perdent pas même dans les grands espaces de la premiere nuit de leurs Nôces. Pour reprendre le fil de ma narration, ceux qui vouloient se marier s'adresserent aux directrices, ausquelles ils étoient obligez de déclarer

leurs biens & leurs facultez, avant que de choisir dans une de ces Classes, celles de ces Vierges relavées qu'ils trouvoient le plus à leur gré. Les parties étant d'accord, le Notaire écrivoit le marché, le Prêtre en faisoit un Sacrement, & elles commençoient à se connoître par le mariage. Le lendemain le Gouverneur Général leur faisoit distribuer assez de provisions pour les encourager à mettre à la voile sur cet orageux Ocean ; ils entroient chez eux à peu près comme Noé dans l'Arche, avec un Bœuf, une Vache, un Cochon, une Truye, un Coc, une Poule, deux barils de chair salée, & une piéce d'argent. Les Officiers plus delicats que leurs Soldats, s'allioient dans les familles des anciens Gentilshommes du païs, ou dans celles des plus riches Habitans, car il y a près de cent ans, comme vous sçavez, que les François possédent le *Canada*. Tout le monde y est bien logé & bien meublé, la plûpart des maisons sont de bois à deux étages ; les cheminées sont extrêmement grandes, car on y fait des feux à les sentir de loin, mais qui font grand plaisir, je vous assure, depuis Decembre jusqu'en Avril, tant le froid pénétre pendant ces quatre mois. Les raisonneurs attribuent cela au grand nombre de montagnes qui sont dans ce vaste Continent. Le Fleuve ne manque jamais d'être gelé durant ce temps-là, malgré le flux & le reflux de la mer, & la terre est aussi couverte de trois ou quatre pieds de nége, ce qui paroît surprenant pour un païs situé au 47. degré de latitude & quelques minutes. Quoi qu'il

qu'il en ſoit, les jours y ſont en Eté plus longs qu'à Paris, ce qui me paroît extraordinaire. Ils ſont ſi beaux & ſi ſerains, qu'il ne paroît pas en trois ſemaines un nuage ſur l'horiſon. Voilà tout ce que je puis vous apprendre juſqu'à preſent. J'eſpere être bien-tôt à Quebec, ayant ordre de me tenir prêt à m'embarquer dans quinze jours pour faire voile à *Monreal*, qui eſt la Ville du païs la plus avancée vers le haut du Fleuve.

Je ſuis Monſieur vôtre &c.

A la Côte de Beaupré le 2. May 1684.



LET-



LETTRE III.

Description de Quebec *& de l'Isle* d'Orleans.



ONSIEUR,

La curiosité me porta vers l'*Isle d'Orleans*, avant que de m'aprocher de *Monreal*; Cétte Isle a 7. lieuës de longueur & trois de largeur; elle s'étend de la traverse du *Cap Tourmente* jusques à une lieuë & demi de *Quebec*, où ce Fleuve se partage en deux branches. Le chenail du Sude, st celui des Vaisseaux, car il ne sçauroit passer que de petites barques par celui du Nord à cause des batures & des Rochers. Cette Isle apartient à un Fermier Général de France qui en retireroit mille écus de rente s'il la faisoit valoir lui même. Elle est toute entourée d'habitations où le terroir rapporte toutes sortes de grains. *Quebec* est la Ville capitale de la nouvelle France. Son circuit est à peu près d'une lieuë, sa latitude, quarante-sept degrez douze minutes, sa longitude est incertaine, aussi bien que celle de

de plusieurs autres païs, n'en déplaise à Messieurs les Géographes, qui content 1200. lieuës de la Rochelle en cette Ville, sans s'être donnez la peine d'en mesurer le chemin. Quoi qu'il en soit, elle n'est que trop éloignée de France pour les Vaisseaux qui en viennent, car leur traverse dure ordinairement deux mois & demi, au lieu qu'en s'en retournant, ils peuvent en trente ou quarante jours de navigation, gagner aisément l'atterrage de *Bel-Isle*, qui est le plus sûr & le plus ordinaire des Navires de long cours. La raison de cette difference est, que s'il fait cent jours de l'année des vents d'Est; le vent d'Oüest soufle 260. jours. C'est une vérité connuë de tous les Navigateurs.

Quebec est partagé en haute & basse Ville. Les Marchands habitent celle-ci à cause de la commodité du port, le long duquel ils ont fait bâtir de très-belles maisons à trois étages, d'une pierre aussi dure que le marbre. La haute Ville n'est pas moins belle ni moins peuplée. Le Château bâti sur le terrain le plus élevé, les commande de tous côtez. Les Gouverneurs Généraux qui font leur résidence ordinaire dans ce Fort, y sont commodément logez; c'est d'ailleurs la vûë la plus belle & la plus étenduë qui soit au monde. Deux choses essentielles manquent à *Quebec*; un quai, & des fortifications; il seroit facile d'y faire l'un & l'autre, car les pierres se trouvent sur le lieu. Cette Ville est environnée de plusieurs sources d'eau vive la meilleure du monde, mais comme il n'y a eu personne jusqu'à present qui entendît

assez

assez bien l'Hydrostatique pour les conduire à quelques places où l'on pourroit élever des fontaines simples ou jaillissantes, chacun est obligé de boire de l'eau de puits. Ceux qui demeurent au bord du Fleuve & conséquemment dans la basse Ville ne ressentent pas la moitié tant de froid que les Habitans de la haute, outre qu'ils ont la commodité de faire transporter en bâteau jusques devant leurs maisons, le bled, le bois & les autres provisions nécessaires. Mais si l'Hiver est plus rude dans la haute Ville, l'Eté n'y est pas si chaud ; il s'y éleve un vent frais qui tempere l'ardeur du Soleil ; ainsi compensation de bien & de mal. On va de l'une à l'autre Ville par un chemin assez large, un peu escarpé, & bordé de maisons des deux côtez. Le terrain de *Quebec* est fort inégal, & la cimetrie mal observée. L'Intendant demeure dans un fonds un peu éloigné sur le bord d'une petite Riviere, qui se joignant au Fleuve de St. Laurent renferme la Ville dans un angle droit. Il est logé dans le Palais où le Conseil Souverain s'assemble quatre fois la semaine. On voit à côté de grands Magazins de munitions de guerre & de bouche. Il y a six Eglises à la haute Ville ; la Cathédrale est composée d'un Evêque & de douze Chanoines qui sont des Prêtres Séculiers, vivant néanmoins en communauté comme des Religieux. Leur Maison qui est fort grande, & dont l'Architecture est un chef-d'œuvre, apartient au Chapitre. Ces bons Prêtres qui se contentent du nécessaire, ne se mêlent uniquement que des affaires de

leur Egliſe ; leur Service eſt tout-à-fait ſemblable à celui de nos Cathédrales de France. La ſeconde eſt celle des Jeſuites ſituée au centre de la Ville. Elle eſt belle, grande & bien éclairée. Le grand Autel eſt orné de quatre grandes colomnes Cylindriques & maſſives d'un ſeul bloc, de certain porphire de Canada noir comme du Geais ſans taches & ſans filets. Leur Maiſon eſt commode en toutes maniéres, car il y a beaucoup de logement. Ces Peres ont de beaux jardins, pluſieurs allées d'arbres ſi touffus, qu'il ſemble en été qu'on ſoit dans une glaciere plûtôt que ſous un berceau. A propos de glaciere, c'eſt une précaution qui ne leur manque pas ; ils en ont plûtôt trois qu'une, & ils ont grand ſoin de les bien remplir ; car ces Reverends tous occupez à éteindre les flammes de la concupiſcence, aiment extrêmement à boire frais en été. Leur College eſt une pepiniere fort deſerte ; je ne croi pas qu'ils ayent jamais eu cinquante Ecoliers. La troiſiéme Egliſe, ſi pourtant ce nom convient à une petite Chapelle, eſt celle des Recolets. Ces bons Religieux demeuroient il y a dix ans dans un Hoſpice que Monſieur de *Laval* nôtre Evêque leur fit bâtir. Comme le Capuchon eſt inſinuant & multiplicatif, ils firent leur cour à Mr. de *Frontnac*, & obtinrent par ſon credit permiſſion d'avoir un Couvent. Les Jeſuites craignant que ces derniers venus ne battiſſent en ruïne leur ancienne direction, & ne leur enlevaſſent les plus belles dévotes, s'oppoſerent à cet établiſſement ; ils gagnerent l'Evêque, & celui-ci

lui-ci, par une lâche complaiſance pour le *Loyoliſme* qui fait trembler les Monarques ſur le trône, voulut empêcher l'avancement des Recolets, quoi que ſes créatures ; mais les Oppoſans ſe caſſerent le nez, & par le moyen de Mr. le Gouverneur, ils ont gardé l'Hoſpice, & ils ont de plus une Maiſon. La quatriéme eſt celle des Urſelines qui a été brûlée & rebâtie deux ou trois fois de mieux en mieux. La cinquiéme eſt celle des Hoſpitalieres qui ont un ſoin très-particulier des malades, quoi que ces Religieuſes ſoient pauvres & mal logées.

Je vous ai dit que le Conſeil Souverain de *Canada* ſe tenoit ici chez l'Intendant. Le Gouverneur Général, l'Intendant & douze Conſeillers de *Capa y de Spada* ; ou d'épée, compoſent ce Senat, & jugent ſans appel, & en dernier reſſort toutes ſortes de procès. L'Intendant s'arroge le droit de préſidence ; mais le Gouverneur le lui diſpute, & en effet, quand il vient à la Sale de juſtice, il ſe place à l'oppoſite de l'Intendant, ſi bien qu'ayant également les Juges à leurs côtez, on ne diſtingue point le ſiege du Préſident. Monſieur de *Frontenac*, pendant ſon Gouvernement, s'inquiétoit fort peu de cette prétention de l'Intendant ; il agiſſoit avec lui, & avec nos vénérables Senateurs auſſi cavalierement que *Cromwel* agiſſoit avec les Parlementaires d'Angleterre. Je ne vous dirai point ſi la Juſtice eſt ici plus chaſte & plus deſintereſſée qu'en France ; mais au moins ſi on nous la vend, c'eſt à bien meilleur marché. Nous ne paſſons point par les

Ser-

Serres des Avocats, par les ongles des Procureurs, ni par les griffes des Greffiers ; cette vermine n'a point encore infecté le *Canada*. Chacun y plaide sa cause ; nôtre Themis est expéditive, elle n'est point herissée d'épices, de fraix, de dépens. Les Juges n'ont que quatre cens francs de gages, grande tentation pour chercher le bon droit des parties dans le fond de leur bourse, quatre cens francs ? Ce n'est pas pour défrayer la robe & le bonnet ; aussi ces Messieurs sont-ils dispensez d'en porter. Outre ce tribunal il y a encore un Lieutenant Général civil & criminel, un Procureur du Roi, un Grand Prévôt & un grand Maître des Eaux & Forêts. On se sert de traineaux, tant à la Ville qu'à la Campagne, pour voitures d'hiver ; les chevaux qui les trainent semblent être de vrayes machines, tant ils sont impénétrables au froid. J'en ai vû cinquante en Janvier & Février qui vivoient dans les bois & dans la nége presque jusqu'au poitral, sans s'aprocher des Maisons de leurs Maîtres. L'on va d'ici à la Ville de *Monreal* durant l'hiver sur le Fleuve glacé, par le moyen des traineaux sur lesquels on fait quinze lieuës par jour. D'autres se font trainer par un attelage de deux gros dogues ; mais ils voyagent beaucoup plus lentement. Je parlerai des voitures d'été lorsque j'en serai mieux instruit. On me dit qu'on fait des voyages de mille lieuës avec des Canots d'écorce ; attendez que j'aye passé par cette mince Navigation, & alors je vous en rendrai bon compte. Les vents de la bande de l'Est ré-

gnent ordinairement ici le Primptems & l'Automne, & ceux de la partie de l'Oüest dominent l'hiver & l'été. Adieu, Monſieur, il eſt tems que je finiſſe ; la matiére me manque. Ne vous plaignez pas de ma briéveté ; elle ne durera peut-être que trop peu. Quand je poſſederai bien la Carte de ce païs-ci, Dieu ſçait combien je vous en conterai. Il ne tiendra pas à moi que vous ne connoiſſiez à fond l'Egliſe, la Police, le Commerce, & tout ce qui concerne le Gouvernement du *Canada*. J'eſpere vous écrire au retour de la Campagne que nous allons faire avec Mr. de la *Barre* au païs des *Iroquois*. Je m'embarquerai dans ſept ou huit jours pour aller à *Monreal*, cependant je m'en vais faire un tour, juſques aux Villages de *Scilleri* du *Sault*, *de la Chaudiere* & de *Lorete*, habitez par des *Abenakis* & des *Hurons*, & comme il n'y a que trois ou quatre lieuës d'ici, je ſerai de retour la ſemaine prochaine. Je ne puis vous informer ſi-tôt des mœurs de ces Peuples, il faut du temps pour les bien connoître. J'ai été cet hiver à la chaſſe avec trente ou quarante jeunes *Algonkins* bienfaits & très-agiles, expreſſément pour aprendre leur langue. On en fait grand cas, & elle eſt d'autant plus utile, que toutes les Nations l'entendent, mille lieuës à la ronde, à la réſerve des *Hurons*, & des *Iroquois* ; ce langage *Algonkin* differe des autres langages circonvoiſins, comme le Portugais de l'Eſpagnol. Au reſte, cette langue n'eſt pas difficile ; j'en tiens déja quelques mots qui m'ont couté peu. D'ailleurs les *Algonkins*

ravis qu'on aprenne leur langue n'épargnent pas leurs soins, & se font un honneur de vous en aplanir les difficultez.

Je suis Monsieur vôtre &c.

A Quebec le 15. *May* 1684.



LET-



LETTRE IV.

Deſcription abregée des Habitations ſauvages aux environs de Quebec. *Du Fleuve* St. Laurent *jusqu'à* Monreal. *De la Pêche curieuſe des Anguilles. De la Ville* des trois Rivieres, *de celle de* Monreal, *& la décente des Coureurs de bois.*



MONSIEUR,

Avant mon départ de *Quebec* pour *Monreal* j'allai viſiter les Villages d'alentour habitez par les ſauvages. Celui de *Lorete* eſt composé de deux cent familles *Hurones* qui ont embraſſé le Chriſtianiſme par les ſoins des Jeſuites, quoi qu'avec beaucoup de ſcrupule. Ceux de *Silleri* & du *Saut de la Chaudiere*, ſont composez de trois cens familles d'*Abenakis*, auſſi Chrêtiens, chez qui les Jeſuites ont établi des Miſſions. Je fus de retour à *Quebec* aſſez tôt pour m'embarquer ſous la conduite d'un Patron qui auroit mieux

mieux aimé un fret de Marchandise que de Soldats. Le vent de Nord-Est nous poussa en cinq ou six jours, jusqu'aux *trois Rivieres*, nom d'une petite Ville située à 30. lieuës de celle-ci. On l'appelle ainsi à cause d'une Riviere, qui se partageant en trois branches à un demi quart de lieuë de là, se décharge par trois divers canaux dans le Fleuve St. Laurent. Si nous avions pû aller de nuit, nous aurions fait le voyage en deux jours par les marées ; mais il est dangereux de naviguer dans l'obscurité sur ce Fleuve à cause des batures, & des Rochers. Je n'étois pas fâché qu'on moüillât l'ancre tous les soirs ; car les tenebres ne m'empêchoient pas de voir pendant ces trente lieuës une grande quantité d'habitations situées aux deux côtez du Fleuve, & qui ne sont éloignées les unes des autres au plus, que d'une portée de Mousquet. J'eus le plaisir de voir faire la Pêche des Anguilles par les Habitans qui se sont établis depuis *Quebec* jusques à 15. lieuës au dessus. Lors que la marée est basse, & que le flux s'est retiré, ils barrent & traversent de clayes cet espace de rivage que l'eau couvroit auparavant. Ils mettent entre ces clayes, de distance à autre des ruches, Paniers, Bouteux & bout de quiévres, qui demeurent en cet état là trois mois, si c'est une Pêche de Printems, & deux mois, si c'est une Pêche d'Automne, sans qu'on soit obligé d'y toucher. Toutes les fois que la marée monte les Anguilles cherchant les bords du Fleuve & les fonds plats, se traînent en foule vers ces lieux là,

& lorſque la marée ſe retire & qu'elles veulent garder le rivage, elles trouvent les clayes qui les empêchant de ſuivre le courant, les obligent à s'enfourner dans ces engins. Quand la marée eſt tout-à-fait baſſe, on vuide ces mêmes engins, qui ſont ſi pleins qu'ils en rompent, & l'on en retire des Anguilles auſſi longues & auſſi groſſes qu'on en puiſſe voir. On les ſale & on les met en barrique, où elles ſe conſervent un an ſans ſe corrompre. Elles ſont merveilleuſes en toutes ſauces, Meſſieurs les Conſeillers de *Quebec* leur font bonne juſtice à table, & ils ſont fort mortifiez quand cette manne ne tombe point.

La Ville *des trois Rivieres* eſt une Bicoque ſituée au 46. degré de latitude, elle n'eſt fortifiée ni de pieux ni de pierre : la Riviere d'où elle tire ſon nom prend ſa ſource à cent lieuës au Nord-Oüeſt de la plus grande Chaîne de montagnes qui ſoit dans l'Univers. Les *Algonkins* qui ſont à preſent des Sauvages errants ſans demeure fixe, comme les *Arabes*, s'écartent peu des bords de cette Riviere, où ils font de bonnes chaſſes de Caſtors. Les *Iroquois* qui ont autrefois détruit les trois quarts de cette Nation de ce côté là, ont perdu l'envie d'y revenir depuis que les François ont peuplé les païs qui ſont plus avant ſur le Fleuve St. Laurent. Quand je donne le nom de Bicoque à la Ville des trois *Rivieres*, j'entens ſon peu d'étenduë, & le petit nombre de ſes Habitans ; car d'ailleurs elle eſt fort riche, & bâtie magnifiquement. Le Roi y a établi un Gouverneur qui

qui mourroit de faim, si au défaut de ses minces apointements il ne faisoit quelque Commerce de Castor avec les Sauvages. Au reste, il y a une occupation dominante dans cette Ville, c'est de se grater, & de tuër les puces ; cette vermine y fourmille, à tous momens il faut lui faire la chasse ; cela donne aux conversations une activité incommode, & un vif importun ; enfin il faudroit être un peu du naturel des chiens pour durer tranquillement dans un tel séjour. On m'a dit que les meilleurs Soldats du Païs étoient originaires de ce lieu là. A trois lieuës plus haut nous entrâmes dans *le Lac St. Pierre*, qui a six lieuës de longueur. Nous le traversâmes avec assez de peine, ayant été obligez de moüiller & lever l'ancre à diverses reprises, à cause du calme. On m'a dit qu'il s'y déchargeoit trois ou quatre Rivieres fort poissonneuses, à l'embouchure desquelles je découvris de très-belles Maisons avec mon telescope. Le vent d'Est s'étant élevé sur le soir, nous sortîmes du Lac, & nous demeurâmes ensuite trois heures, pour refouler le courant du Fleuve jusques à *Sorel*, quoique toutes nos voiles portassent à plein, & qu'il n'y eut pas plus de deux petites lieuës. *Sorel* est une Côte de quatre heures de front. Il se décharge au pié de la Maison Seigneuriale une Riviere, qui porte les eaux du Lac *Champlain* dans le Fleuve de Saint Laurent, après avoir formé une Cascade de deux lieuës à *Chambli*. On ne compte que dix-huit lieuës de *Sorel* ici ; ce trajet nous emporta néanmoins

trois jours, ſoit à cauſe de la foibleſſe du vent, ſoit à cauſe de la force & de la rapidité du Courant. Cette Navigation eſt charmante ; ce ne ſont que des Iſles preſque contiguës, & comme les deux bords du Fleuve ſont habitez d'ici à *Quebec*, on a le plaiſir de faire ſoixante lieuës entre deux Villages.

L'endroit d'où je vous écris actuellement, s'appelle *Ville Marie*, ou *Monreal*. C'eſt une Ville ; elle eſt bâtie dans une Iſle que l'on nomme auſſi *Monreal*, & qui peut avoir 14. lieuës de longueur & cinq de largeur. Meſſieurs de St. *Sulpice* de Paris en ſont Seigneurs & proprietaires. Ils ont la nomination du Baillif & autres Officiers de Juſtice, & même autrefois ils avoient celle du Gouverneur. Cette petite Ville eſt ouverte, ſans aucune fortification de pieux ni de pierre. Il ſeroit aiſé d'en faire un poſte imprenable par l'avantage de ſa ſituation, quoique ſon terrain ſoit égal & ſablonneux. Les petits Vaiſſeaux ſont contraints de s'arrêter au pié des Maiſons d'une face de la Ville à cauſe des Courans ; car à un demi quart de lieuë de là, on ne voit ſur le Fleuve que rapides, Caſcades, boüillons, &c. Mr. *Perrot* Gouverneur de la Place n'a que trois mille livres d'apointement ; mais comme il fait un grand Négoce de Pelleterie avec les Sauvages, il a, dit-on, amaſſé cinquante mille écus en fort peu de tems, ſçachons lui en bon gré, Monſieur, il eſt rare qu'un Gouverneur ne s'enrichiſſe qu'aux dépens des bêtes. Il y a Bailliage à

Monreal ; mais cette Justice est gueuse ; l'herbe est ici trop courte, & le pâturage manque ; une bonne mangerie de France engraisseroit bien Mr. le Baillif & ses Officiers. La fortune n'est ici que pour les Marchands : Ceux-ci font bien leurs affaires, car les Sauvages des grands Lacs du *Canada*, descendent presque tous les ans, avec une quantité prodigieuse de Castors qu'ils échangent pour des armes, des chaudieres, des haches, des couteaux & mille autres Marchandises sur lesquelles on gagne jusques à deux cens pour cent. Le Gouverneur Général est fort exact à venir honorer de sa presence cette espéce de Foire ; outre qu'il est le premier échangeur, ces Sauvages lui font force presens qu'il reçoit plus volontiers que les Placets, ce sont des jours de recolte pour lui. Ce séjour me paroît assez agréable l'été, car on dit qu'il y pleut rarement en cette saison-là. Il part d'ici tous les ans des Coureurs de bois qui portent en Canot de la Marchandise chez toutes les autres Nations Sauvages de ce Continent, & ils en rapportent des Castors. J'en vis revenir il y a sept ou huit jours 25. ou 30. chargez excessivement. Il n'y avoit que deux ou trois hommes pour conduire chaque Canot, lequel portoit 20. quintaux pesant, c'est-à-dire quarante paquets de Castors, valant cent écus chacun. Ils avoient demeuré un an ou 18. mois en leur voyage. Si ces voyageurs ont fatigué dans une si longue course, ils s'en donnent à cœur joye au retour. Ceux qui

ſont mariez ſont ordinairement plus ſages; ils vont ſe délaſſer chez eux, & ils y portent leurs profits; mais pour les garçons, ils ſe plongent dans la volupté juſqu'au cou. La bonne chere, les femmes, le jeu, la boiſſon, tout y va. Tant que les Caſtors durent, rien ne coûte à nos Marchands. Vous ſeriez même étonné de la dépenſe qu'ils font en habits. Mais la ſource eſt elle tarie, le magazin eſt il épuiſé? Adieu dentelles, dorures, habillemens, adieu l'attirail du luxe, on vend tout. De cette derniére monnoye, on négocie de nouvelles Marchandiſes; avec cela ils ſe remettent en chemin, & partagent ainſi leur jeuneſſe entre la peine & la débauche; ces Coureurs, en un mot, vivent comme la plûpart de nos Matelots d'Europe. Au reſte, Meſſieurs de St. *Sulpice* ont le ſoin d'envoyer ici des Miſſionnaires de tems en tems, qui vivent ſous la direction d'un Supérieur fort honoré dans le Païs. Ils ſont logez dans une belle, grande & magnifique maiſon de pierre de taille Leur Egliſe n'eſt pas moins ſuperbe. Elle eſt bâtie ſur le modéle de celle de St. *Sulpice* de Paris, & l'Autel eſt pareillement *Iſolé*. Leurs Côtes ou Seigneuries au Sud de l'Iſle, produiſent un revenu conſidérable, car les habitations ſont bonnes, & les Habitans riches en bled, bêtail, volaille & mille autres denrées qu'ils vendent ordinairement à la Ville; mais le Nord de l'Iſle n'eſt pas encore peuplé. Ces Prêtres Seigneurs, avec leur mine toute beate, & toute crucifiée,

fiée, ont toûjours traversé l'établissement des Jesuites, & des Recolets à *Monreal*, car nos dévots Missionnaires n'aiment pas la multiplication spécifique des ouvriers dans la Vigne du Seigneur. Le zéle excite une sainte jalousie, & chaque Ordre voudroit tout convertir. On présume pourtant que Messieurs de Saint *Sulpice* auront le dessous, & qu'ils seront obligez à la fin d'accepter ce renfort de Moissonneurs. J'ai vû à une lieuë d'ici, au pié d'une Montagne, un beau Village d'Iroquois Chrêtiens, & dirigé par deux Prêtres de ce Seminaire. On m'a dit qu'il y en avoit encore un plus grand & plus peuplé de l'autre côté du Fleuve à deux lieuës d'ici ; c'est un nommé le Pere *Bruyas*, Jesuite, qui cultive ce champ spirituel.

Dès que Monsieur de la *Barre*, qui ne fait qu'attendre des nouvelles de France pour quitter *Quebec*, en aura reçû, je partirai pour le Fort de *Frontenac* où je suis destiné. S'il en faut croire ceux qui ont fait la même Campagne, je pourrai à mon retour vous amuser par le recit de mes méchantes heures, & de mes mauvais jours. Ce sont de terribles Ennemis, disent-ils, que ces Iroquois ; nous les verrons. Cependant,

Je suis Monsieur vôtre &c.

A Monreal *ce* 14. *Juin* 1684.



LETTRE V.

Des Iroquois ; *la Guerre & la Paix que les François ont fait avec eux, & comment, &c.*



ONSIEUR,

Je vous écrivis il y a quatre jours, & je ne croyois guére, en fermant ma Lettre, revenir si promptement à la charge. Le plaisir de recevoir de vos nouvelles me paroissoit en perspective. Je vous remercie d'avoir bien voulu m'apprendre ce qui s'est passé en Europe depuis mon départ. Vous jugez bien qu'un détail aussi ample, & aussi exact que le vôtre, a dû me faire grand plaisir ; & le bon homme Anchise ne fut pas plus transporté de joye lors qu'il tendît les bras à son cher & pieux Enée dans le Païs des Ombres, que je le fus d'être instruit en ce Monde *lointain* de ce qu'on fait dans le vôtre. Vous êtes, dites-vous, dans une curiosité impatiente de connoître Messieurs les *Iroquois*, & de sçavoir si les Mœurs

Mœurs & les Coûtumes de cette Nation, répondent à l'idée desavantageuse que nous nous en formons. Je souhaiterois pouvoir vous contenter ; mais vôtre demande n'est point encore de saison. Je pars après demain pour *Frontenac*. Comment aurois-je le tems de consulter les Experts & les Connoisseurs sur cette matiére ? Il y a dequoi étudier chez un *Iroquois*, afin que vous le sçachiez, & il me faudroit écouter là-dessus des personnes qui ont fait plusieurs fois le voyage. Quand je le ferai moi-même, j'observerai ces Peuples avec toute l'application possible, & je ne négligerai rien pour vous satisfaire. Tout ce que je puis à present pour vôtre service, c'est de vous faire part de ce que j'appris cet hiver. Je vous le donne sur la foi de mes Auteurs ; ils sont d'autant plus croyables qu'ils ont demeuré vingt ans au Païs des *Iroquois*, voici ce qu'ils m'en ont dit.

Ces Barbares ne font qu'une seule Nation, & qu'un seul intérêt public. On pourroit les nommer pour la distribution du terrain, les Suisses de ce Continent. Les *Iroquois* sont partagez en cinq Cantons, sçavoir les *Tsonontoüans*, les *Goyogoans*, les *Onnotagues*, les *Onoyouts* & les *Agniés*. Chaque Canton n'est proprement qu'un Village ; il y a trente lieuës de l'un à l'autre ; ils sont tous situez près de la Côte Méridionale du Lac *Ontario* ou de *Frontenac*, & l'on y parle à peu près le même langage. Si vous vouliez sçavoir au juste comment ils nommeroient leurs Cantons en Fran-

çois, je ne trouve point à mon ſens de terme plus propre que celui de Cabane. A ce mot n'allez pas vous repreſenter le Palais étroit & roulant de nos Bergers. Figurez-vous plûtôt chaque Cabane comme un gros Bourg. Nous avons en France quantité de Villes beaucoup moins peuplées. Qui dit un Canton d'*Iroquois*, dit une douzaine de milliers d'ames. Il s'en eſt trouvé juſqu'à quatorze mille, & l'on calculoit ce nombre par deux mille Guerriers, deux mille Vieillards, quatre mille Femmes, deux mille Filles, & quatre mille Enfans. Vous prendrez, s'il vous plaît, cette ſupputation pour le prix qu'elle me coûte ; ſi vous ne la croyez pas juſte, envoyez un meilleur Arithméticien. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les cinq Cabanes ſe viſitent réciproquement tous les ans par des Députez ; alors on fait le Feſtin d'Union, & l'on fume la grande Pipe, ou le grand Calumet des cinq Cantons. Ces Peuples ſont alliez des Anglois depuis longtems, & par le Commerce de Peleteries qu'ils font avec la *Nouvelle Yorc*, ils ont des armes, des munitions & tout ce qui leur eſt néceſſaire, à meilleur marché qu'ils ne l'auroient des François. Les *Iroquois* ne ménagent & nous, & les Anglois que par rapport au Commerce ; s'ils n'avoient pas beſoin de trafiquer avec les deux Nations, ils s'en ſoucieroient fort peu ; auſſi leur faiſons nous bien valoir nôtre trafic, on leur vend les Marchandiſes au quadruple du juſte prix. Au reſte, ces Peuples ſont libres

dans

dans toute l'étenduë du droit naturel, & il ſemble que la Liberté preſque bannie de toute la Terre, ait choiſi ſa retraite & ſon azyle chez eux. Rien ne les divertit davantage que quand on leur parle d'obéïr aux Rois, de craindre les menaces, & les châtimens des Gouverneurs ; cela les fait rire, car ils ne peuvent ajuſter l'idée de ſoûmiſſion avec celle d'un véritable homme, & le ſeul terme de dépendance leur fait horreur. Chaque *Iroquois* ſe croit Souverain, & il prétend ne relever que de Dieu ſeul qu'il nomme le *Grand Eſprit*. Ils nous ont preſque toûjours fait la guerre depuis l'établiſſement des Colonies de *Canada*, juſqu'aux premiéres années du Gouvernement de Mr. le *Comte de Frontenac*. Meſſieurs de *Courſelles* & de *Traci*, Gouverneurs Généraux firent quelques Campagnes d'hiver & d'été par le *Lac Champlain* contre les *Agniés*, mais avec peu de ſuccès. On ne fit que brûler leurs Villages, & enlever quelques centaines d'enfans, d'où ſont ſortis les *Iroquois Chrêtiens* dont je vous ai parlé. Il eſt vrai qu'on défit quatre-vingt-dix ou cent Guerriers, mais il en coûta bien des membres & la vie même à pluſieurs Canadiens & Soldats du Régiment de *Carignan*, qui ne s'étoient pas aſſez munis contre l'horrible froid qui régne dans le *Canada*. Mr. le *Comte de Frontenac* qui releva Mr. de *Courſelles*, ayant connu que ces Barbares entendent mieux que nous autres Européens la guerre de ce Païs-là, ne voulut pas faire à ſon tour des entrepriſes inutiles, & fort oné-

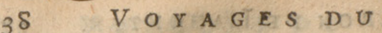
onéreuses au Roi. Au contraire il forma le dessein de conclure une bonne Paix avec cette Nation, & il y travailla de son mieux. Il visoit sagement à trois choses. La premiére de rassûrer la plûpart des Habitans François, qui étoient sur le point d'abandonner tout, & de s'en retourner en *France*, si la guerre eût duré ; la deuxiéme d'encourager par cette Paix un grand nombre de gens à se marier & à défricher des terres, afin d'augmenter les Colonies ; la troisiéme de faciliter la découverte des Lacs & des Nations Sauvages qui habitent ces Côtes, afin d'y établir le Commerce, & de les attirer dans nôtre parti, par de bonnes alliances, en cas de rupture avec ces *Iroquois*. Ce fut principalement par ces trois motifs que Mr. de *Frontenac* fit, en forme d'Ambassade, une députation de quelques Canadiens aux Cabanes. Ils assurérent les *Iroquois* que le Roi ayant été informé qu'on leur faisoit la guerre sans cause, l'avoit fait partir de *France* pour faire la Paix, & leur procurer en même tems toutes sortes d'avantages touchant le Commerce. Ce compliment n'eut pas produit grand effet en Europe, on l'auroit pris pour un leurre & pour un apas ; mais la politique *Iroquoise* n'est pas si défiante. Cette Nation écouta donc les Deputez avec plaisir. Une circonstance contribuoit d'ailleurs à la rendre plus crédule & plus docile. C'est que le Roi d'Angleterre Charles Second qui vendoit alors son amitié à la France avoit ordonné à son Gouverneur de la *Nouvelle York*,

de

de faire entendre aux *Iroquois* qu'ils étoient perdus sans ressource s'ils ne s'accommodoient au plûtôt avec cette Couronne, & qu'elle alloit faire passer des Forces nombreuses pour les accabler. Ils reçûrent donc fort bien l'Ambassade, & renvoyérent les Deputez très contens. Ceux-ci étoient chargez de dire à Mr. le Gouverneur que quatre cens *Iroquois* se trouveroient à l'endroit où l'on a construit depuis le Fort de *Frontenac*; que Son Excellence s'y trouveroit avec pareil nombre d'hommes, & que là on conviendroit de tout. Le projet s'éxécuta heureusement au bout de quelques mois, & la Paix fut arrêtée entre les deux Nations. Mr. de la *Salle* rendit un service important dans cette occasion; il donna au Gouverneur des Conseils que vous jugeriez vous même excellens; si j'avois le tems de vous les rapporter. Je suis obligé de mettre ordre à mes affaires. Je vous rendrai plus savant quand je le serai moi-même. Je suis jusqu'au retour de ma Campagne.

Vôtre &c.

A Monreal *le* 18. *Juin* 1684.





LETTRE VI.

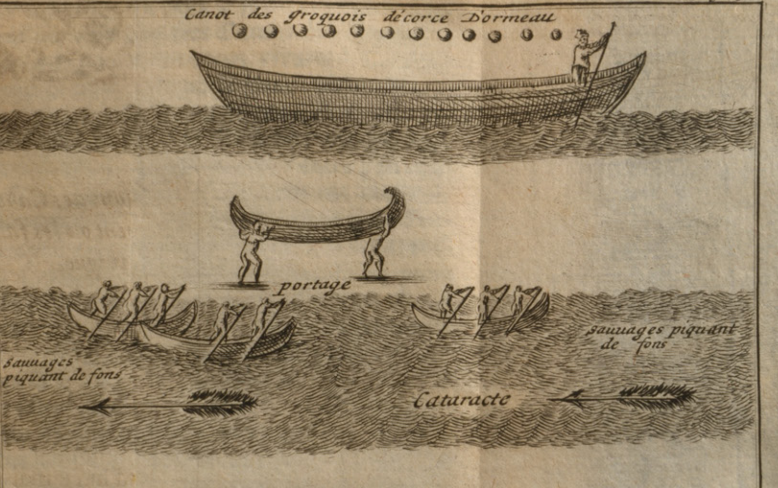
Des voitures de Canada *qui sont des Canots d'écorce de bouleau. Comment on les fait, & la maniére dont on les navigue.*



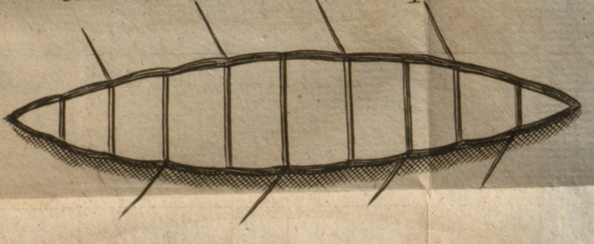
ONSIEUR,

Je contois de partir aujourd'hui; mais la quantité de grands Canots qu'on devoit amener ici ne s'y trouvant pas encore, le voyage est retardé de deux jours. Vous profiterez de mon loisir pour connoître ces fragiles voitures; je vous dirai en peu de mots ce que c'est & cela ne vous sera pas inutile pour bien entendre la navigation, & les courses de ce Païs-ci. Je viens de voir plus de cents Canots, grands & petits; mais comme on ne peut se servir que des premiers pour les expeditions militaires, ou pour les grands voyages, je ne vous parlerai que de ceux-là. Leur grandeur est pourtant differente, c'est-à-dire de dix jusques à vingt-huit pieds de longueur. Les plus petits ne contiennent que deux personnes. Ils seroient admirables

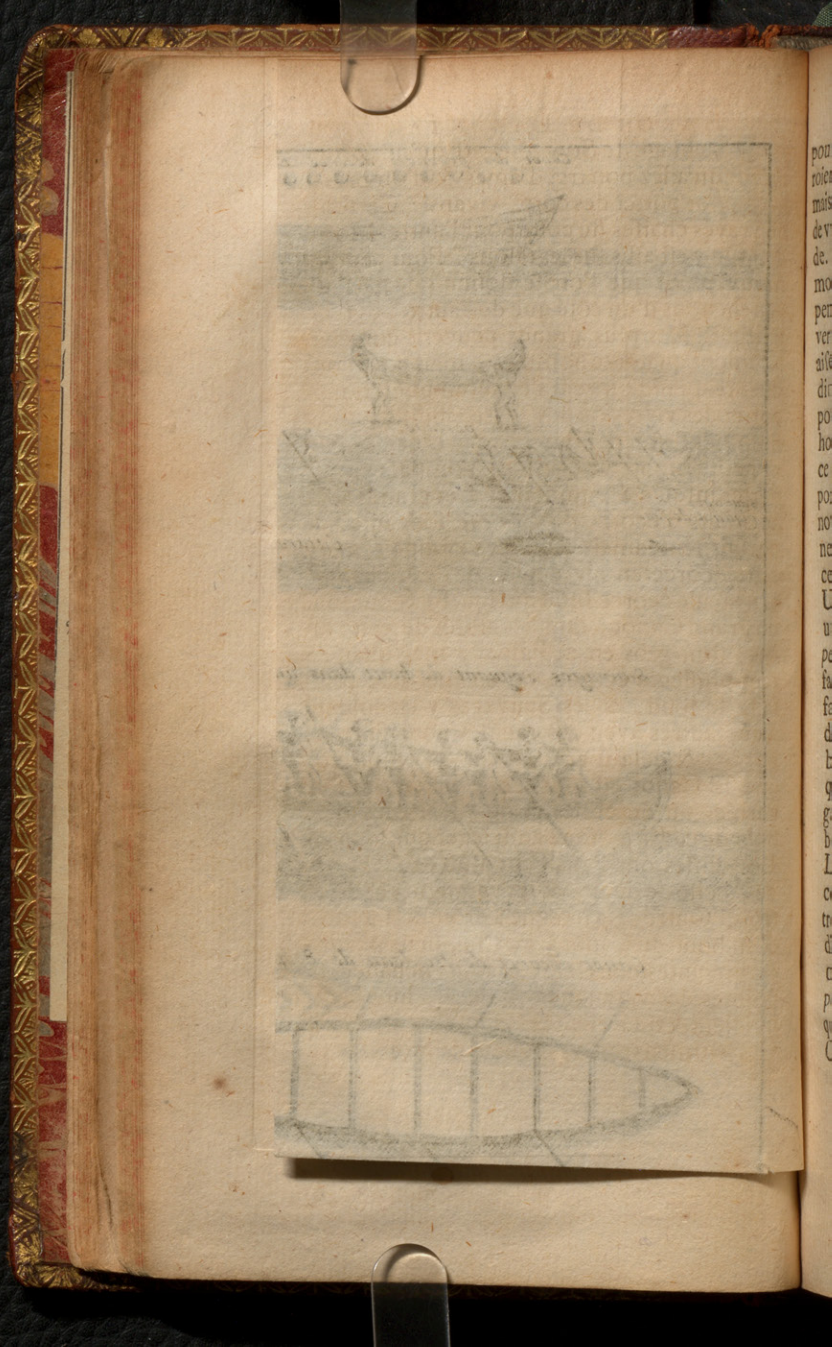
pour


Canot des Iroquois d'écorce D'ormeau
portage
Sauuages piquant de fons
Sauuages piquant de fons
Cataracte


Sauvages voguant de bout dans un grand Canot


Canot d'écorce de Bouleau de 8 places


Rame ou auiron



pour le paſſage du Styx ; je croi qu'ils porteroient un aſſez bon fret d'ames & d'ombres ; mais pour porter des corps vivans ? Ce ſont de vrayes chaiſes de poſte pour l'autre Monde. On y eſt aſſis ſur les talons ; Pour peu de mouvement que l'on ſe donne ou que l'on penche plus d'un côté que de l'autre, ils renverſent. Les plus grands peuvent contenir aiſément quatorze hommes : mais pour l'ordinaire quand on veut s'en ſervir pour tranſporter des vivres ou des marchandiſes, trois hommes ſuffiſent pour les gouverner. Avec ce petit nombre de Canoteurs on peut tranſporter jusqu'à 20. quintaux. Les grands Canots faits d'écorce de *Bouleau* ſont ſurs, & ne tournent jamais : on léve ordinairement cette écorce en hiver avec de l'eau chaude. Une ſeule écorce ſuffit quelquefois pour tout un grand Canot, tant les arbres de cette eſpece ſont gros en ce Païs-ci ; mais quand il faut pluſieurs écorces on en met une pour faire le fond, & les Sauvages y en coulent d'eux autres avec des racines pour faire les bords, & cela ſi artiſtement qu'on jureroit que le Canot eſt tout d'une piéce. Ils ſont garnies ou de cliſſes & de varangues d'un bois de cédre preſque auſſi leger que le liége. Les cliſſes ont l'épaiſſeur d'un écu ; l'écorce, celle de deux, & les varangues celle de trois. Outre cela il regne à droit & à gauche d'un bout du Canot à l'autre, deux Maîtres ou precintes, dans leſquels ſont enchaſſées les pointes des varangues & où les huit barres qui lient & traverſent le Canot ſont attachées. Ces bâtimens ont 20. pouces de profondeur,

c'eſt

c'eſt-à-dire des bords juſqu'au plat des varangues; ils ont 28. pieds de longueur & 4. & demi de largeur vers la barre du milieu. S'ils ſont commodes par leur grande legereté & par le peu d'eau qu'ils tirent, il faut avoüer, qu'ils ſont en récompenſe bien incommodes, par leur fragilité; car pour peu qu'ils touchent ou chargent ſur le caillou ou ſur le ſable, l'écorce s'entrouvre, & l'eau entrant par les crevaſſes gâte les vivres, les Marchandiſes, & toute la cargaiſon. Chaque jour il y a quelque nouvelle crevaſſe ou quelque couture à gommer. Toutes les nuits on eſt obligé de décharger cette voiture à flot, & de la porter à terre, où on l'attache à des piquets de peur que le vent ne l'emporte; car elle peſe ſi peu que deux hommes la portent à leur aiſe ſur l'épaule, chacun par un bout. Cette ſeule legereté me fait juger qu'il n'y a point de meilleure voiture au monde pour naviguer dans les Rivieres du *Canada* qui ſont remplies de Caſcades, de Cataractes & de courans. Car à la rencontre de tous ces facheux endroits on eſt obligé ou de tranſporter les Canots par terre, ou de les tirer ſur l'eau le long du rivage, pourvû que le Fleuve ne ſoit pas trop rapide, ni la rive trop eſcarpée. Ces Canots ne valent rien du tout pour la navigation des Lacs, où les vagues les engloutiroient ſi l'on ne gagnoit terre dès que le vent s'éleve. Cependant on fait des traverſes de quatre ou cinq lieuës d'une Iſle à l'autre; mais c'eſt toûjours en calme & à force de bras, car outre qu'on pourroit être facilement ſubmergé,

on

on risqueroit à perdre les vivres. Ajoutez à cela que les Pelleteries seroient perduës pour peu qu'elles fussent moüillées, ce qui seroit la plus grosse perte dans le trafic. Il est vrai que ces Canots portent de petites voiles, mais il faut un tems à souhait pour s'en servir. Si le vent est un peu fort, quoi qu'en poupe, il est impossible d'en profiter sans s'exposer à faire naufrage. Il n'y a que les vents moderez qui soient propres pour ces sortes de voitures. Si l'on veut aller au Sud, il faut avoir un des huit rumbs de vents qui sont entre le Nord-Oüest & le Nord-Est, pour mettre la voile; & pour peu que les autres vents soufflent (à moins qu'ils ne viennent de la terre qu'on côtoye) on est obligé de gagner le rivage au plus vîte, de débarquer précipitamment le Canot, & d'attendre le calme. Voici la manœuvre de cette navigation. Les Canoteurs agissent successivement à genoux, debout, & assis. Ils sont à genoux lors qu'ils descendent les petits Cataractes ou les Cascades des Rivieres. Ils sont debout, lors qu'ils piquent de fonds avec des perches pour refouler les courans & les rapides, & ils sont assis dans les eaux dormantes. Leurs Rames sont d'érable, & tournées de la maniere que je vais vous les representer. La pêle de la Rame à 20. pouces de longueur, 6. de largeur, & 4. lignes d'épaisseur. Le manche, qui est gros comme un œuf de pigeon, a trois pieds de longueur ou environ. Ils se servent de perches ou lates de pin pour refouler les courans les plus rapides, & c'est-ce qu'on appelle piquer de fond. Ces bâtimens

mens n'ont ni poupe ni proüe; ils ſont également taillez en pointe devant & derriere; ils n'ont ni quilles, ni clous, ni toulets. Ils ne durent que cinq ou ſix ans. Celui qui les gouverne rame comme les autres ſans interruption. Ils coutent ordinairement 80. écus. Celui dans lequel je m'embarque en a pourtant couté 90. Mais il eſt de franc Bouleau, & l'un des plus ſpacieux Canots que l'on puiſſe voir, c'eſt au moins un bord de Vice-Amiral. On m'apprend aujourd'hui que Mr. *de la Barre* leve du monde aux environs de *Quebec*, & que le Gouverneur de cette Iſle vient de recevoir ordre de faire tenir les milices des Côtes circonvoiſines toutes prêtes à marcher.

Je ſuis Monſieur vôtre &c.

A Monreal *ce* 20. *Juin* 1684.



LET-





LETTRE VII.

Description du Fleuve St. Laurent *depuis le* Monreal *jusqu'au premier grand Lac de* Canada. *Les Sauts, les Cataractes & la navigation de ce Fleuve. Du Fort* Frontenac *& de son utilité. Entreprise de Mr. de la* Barre *Gouverneur Général contre les* Iroquois. *Son accommodement, ses harangues & les réponces.*

ONSIEUR,

Me voici, graces à Dieu, revenu de la Campagne. Il est juste que je vous tienne parole, & que je vous donne une fidele relation de cette penible course, écoutez moi donc bien, je commence mon recit. Nous nous embarquâmes ici le vingt troisiéme de Juin, & l'on mit deux Soldats dans chaque Canot. Le mien étoit conduit par trois habi-

les

les Canadiens. Nous vogâmes contre la rapidité du Fleuve jusqu'à trois lieuës de cette Ville. Là nous trouvâmes le *Saut de St. Loüis*, petit Cataracte si violent qu'on fut contraint de se jetter dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour trainer les Canots un demi quart lieuë contre le courant. Nous nous rembarquâmes au dessus de ce passage, & après avoir vogué 12. lieuës ou environ, partie sur le Fleuve, partie sur le *Lac de St. Loüis*, jusqu'au lieu appellé les *Cascades*, il fallut debarquer & transporter nos Canots avec toute leur charge à un demi-quart de lieuë de là. Il est vrai qu'on les auroit encore pû trainer en cet endroit avec un peu de peine, si nous ne nous fussions pas trouvez au dessus du Cataracte *du Trou*. Je m'étois imaginé que toute la difficulté de remonter le Fleuve ne consistoit qu'en la peine de l'embaras des portages, mais de refouler sans cesse les courans, soit en trainant les Canots où en piquant de fonds, ne me parut pas moindre. Nous abordâmes à cinq ou six lieuës plus haut aux *Sauts des Cedres & du Buisson*, où l'on fut encore obligé de faire des portages de cinq cent pas. Nous entrâmes à quelques lieuës au dessus dans le *Lac St. François*, à qui l'on donne 20. lieuës de circonference, & l'ayant traversé nous trouvâmes des courants aussi forts que les précédents. Le plus violent de tous fut celui du *Long Saut* où l'on fit un portage d'une demi lieuë. Il ne nous restoit plus à franchir que le pas des *Galots*. Nous fumes obligez de trainer encore nos Canots contre la rapidité

du

du Fleuve. Enfin après avoir essuyé bien des fatigues à tous ces passages, nous arrivâmes au lieu nommé la *Galete*. De cet endroit au *Fort de Frontenac* il ne nous restoit plus que vingt heures de chemin. Encore la navigation devoit elle être beaucoup plus douce puisque nous allions voguer sur une eau tranquille & presque aussi dormante que celle d'un Etang. Aussi nos Canoteurs quiterent ils la perche; & ne se servirent plus que de la Rame. Au reste tous ces travaux dont je viens de parler n'étoient rien pour moi comparez à la persécution des *Maringoüins*. Ce sont ces moucherons qu'on appelle en France des cousins. Ne leur auroit-on point donné ce nom parce que les petits parasites font bonne chere, & s'engraissent d'un sang qui ne leur coute rien ? Quoi qu'il en soit leur frequentation est un specifique contre le trop de sommeil; ils garantissent des réves impurs; ils tiennent leur homme allerte, tout sentinelle devroit en faire bonne provision. Tout le *Canada* est infecté de ce mauvais cousinage, & il vient fondre par nuées sur vôtre pauvre peau. L'on peut s'en préserver, par la fumée de la pipe, mais il n'est pas donné à chacun de gouter les délices de la tabagie, & tel trouveroit le remede pire que le mal. Il est plus facile & même plus sur de recourir à la precaution des berceaux. Un berceau ce sont des branches d'arbres, hautes de deux pieds; on les fiche en terre de distance en distance à proportion qu'on veut faire l'espace long ou large : comme ces branches sont plantées en demi

cer-

cercle, elles ſe joignent par la partie ſuperieure & font un arc. On attend un lit deſſous, ou le dreſſe, & pour le deſſus, on le couvre d'un grand drap qui traînant à terre de tous côtez ferme l'entrée aux *Maringoüins*, & les oblige à faire le bivaque. Nous arrivâmes au *Fort de Frontenac* après vingt jours de Navigation. Dès que nous fûmes debarquez, Mr. *Duta* Commandant de nos troupes viſita les fortifications & les trois groſſes barques ancrées au porr. Nous y fimes des reparations conſiderables, & ces trois bâtimens furent radoubez & appareillez en fort peu de tems. Ce Fort quarré avoit de grandes courtines flanquées de quatre petits baſtions; ces flancs n'avoient que deux crenaux, & les murailles étoient ſi baſſes qu'on y auroit pû facilement grimper ſans échelle. Monſieur de la *Salle* qui après avoir ſi bien contribué à la concluſion de la Paix avec la Nation Iroquoiſe avoit obtenu du Roi pour lui, & pour ſes deſcendans la proprieté de ce Fort l'avoit tellement negligé qu'au lieu d'en retirer les profits du commerce il lui étoit à charge par la dépenſe qu'il étoit obligé d'y faire. Ce Fort me paroît avantageuſement ſitué pour trafiquer avec les cinq Nations *Iroquoiſes*. Car leurs Villages n'étant pas bien éloignez du Lac, il leur eſt plus facile d'y tranſporter leurs Pelleteries en Canot, que de les tranſporter à la *Nouvelle Yorc* par terre. Mais je le croi de peu d'utilité en tems de guerre, à cauſe des Cataractes & des grands courans dont je vous ai parlé, où je ſuis perſuadé que cinquan-

quante *Iroquois* peuvent arrêter à coups de pierres cinq cens François bien armez. Imaginez vous, Monſieur, qu'en l'eſpace de vingt lieuës le long du Fleuve, l'eau eſt ſi rapide qu'on n'oſeroit éloigner le Canot de quatre pas du rivage. Il n'eſt pas moins dangereux de chercher l'ennemi par terre. Tout le Canada n'étant, comme je vous ai dit, qn'une vaſte forêt, on tombe d'embuſcade en embuſcade, & il n'y a pas non plus de ſûreté à marcher ſur le bord de ce Fleuve à cauſe des arbres épais & touffus dont il eſt plante. Les Sauvages, ſatires & Faunes réels, vrais Habitans des bois, ſont naturaliſez à ſauter de rocher en rocher, à percer les ronces & les brouſſailles à courir à travers les épines & les buiſſons comme en raſe Campagne. Ce n'eſt pas le fait du François; il ne court pas à l'aveugle, & il veut voir où il met les pieds. Si nous avions le même talent que ces Sauvages vous pourriez me répondre qu'en faiſant marcher cinq ou ſix cens hommes par terre pour couvrir les Canots qui porteroient des vivres, il n'y auroit preſque rien à craindre; Il eſt vrai, mais auſſi ces troupes conſumeroient plus de vivres que ces Canots n'en ſçauroient porter avant que d'arriver à ce Fort; outre que les *Iroquois* y ſeroient toûjours ſuperieurs. Je ne vous dis rien de cette Place, je vous en ferai la deſcription lorſque je vous parlerai de la *Nouvelle France* en general. Il vaut mieux à preſent reprendre le ſit de la Relation. Quand le bruit ſe fut repandu que nous étions au *Fort de Frontenac*. Les *Iroquois* des deux petits

tits Villages nommez *Ganeousse* & *Quenté*, qui ne sont éloignez de ce poste que de sept ou huit lieuës, accoururent pour nous faire vivre grassement & à bon marché. Nous étions accablez de viande & de poisson : c'étoient des profusions de cerf, de chevreuil, de poulets d'Inde, & le tout pour des aiguilles, des couteaux, de la poudre & des bales. Monsieur de la Barre nous joignit sur la fin d'Août ; mais loin de profiter de nôtre abondance, peu s'en falut qu'il ne fît la le grand & dernier voyage. Il fut attaqué d'une fiévre qui lui fit faire bien du chemin en peu de tems, & son Esculape avoit déja prononcé l'arrêt de condamnation. Ce mal fit aussi bien du ravage sur la milice que Monsieur de la Barre avoit amenée avec lui, & par un bonheur assez singulier nos trois Compagnies ne branlerent point, la contagion les épargna comme par respect, ou par faveur. Cette sorte de fiévre, quoi qu'intermittente, avoit tout le pouvoir nécessaire pour envoyer le malade en poste dans l'autre Monde. Dans le frisson les mouvemens convulsifs, les tremblemens & la frequence du pouls étoient si violens : que la plûpart des malades perissoient au deux ou troisiéme accès : leur sang étoit brun, tirant sur le noir, mêlé d'une espéce de sérosité jaunâtre, qui ressembloit assez à du pus. Nous demandions raison de ces Symptomes au Medecin de Mr. de la *Barre*, & ce Docteur soutenant en habile homme la reputation de ses Maîtres & de ses confreres, nous ébloüissoit par

ſes grands mots. Jamais Hipocrate & Galien n'ont débité de plus beau verbiage ſur l'Origine de la fiévre. Cette maladie, diſoit il après s'être bien froté le front, & comme s'il avoit eu toute l'autorité doctorale peinte ſur le viſage, cette maladie ne peut s'attribuer qu'aux mauvaiſes qualitez de l'air & des alimens. Quand je le vis prêts à s'enfoncer dans ce lieu commun, je m'attendis bien au pompeux galimatias. En effet il ſortit de la ſavante bouche comme un torrent de phyſique. Je vous dirai ce que j'en ai retenu redoublez vôtre attention. L'air étant trop rarefié par le rapide mouvement que la chaleur exceſſive de la ſaiſon cauſe aux vapeurs, on n'en reçoit pas aſſez pour une ſaine & ſalubre reſpiration; d'ailleurs le peu d'air que l'on tire, & que l'on pompe par les tuiaux pulmonique s'étant chargé d'inſectes, & de petits corps impurs jette la Nature dans un mortel dérangement. De plus l'eau de vie & les viandes ſalées aigriſſent le ſang. Cette aigreur obſervez bien Monſieur, cette aigreur cauſe une eſpece de coagulation du chile & du ſang lors qu'ils ſe mêlent dans les veines ; cette coagulation l'épaiſſit & l'empêche de paſſer dans le cœur auſſi vîte que de coutume ; cela donne lieu à une fermentation extraordinaire, & voilà dans ſon plein jour la fiévre du Fort de *Frontenac*. Avez vous jamais vû raiſonner plus profondement ſur les obſtacles que le ſang peut trouver dans ſa circulation ? Cette aigreur du chile qui coagule le chile, cette coagulation qui épaiſſit ; cette épaiſſeur qui

étrecit le paſſage, n'étes vous pas charmé d'une telle gradation ; celle du Medecin, malgré lui ſur la langue empêchée de la fille muete ne me paroît pas mieux enchainée. Avec tout ce docte étalage je ne laiſſe pas de me ſentir un ſcrupule. Si l'Oracle de nôtre Eſculape eſt vrai pourquoi cette fiévre n'a-t-elle pas repandu ſa malignité ſur tous les Habitans du Fort, pourquoi s'eſt elle acharnée ſur ces pauvres gens de milice ? cela me fit propoſer une autre conjecture. C'eſt que ces Soldats de milice qui n'étant pas aſſez habiles pour naviguer avec la perche en * piquant de fonds, furent obligez de ſe jetter ſans ceſſe à l'eau pour trainer leurs Canots dans les rapides continuels du Fleuve; Or comme ces eaux étoient naturellement froides, & les chaleurs tout à fait exceſſives, le ſang pouvoit bien ſe glacer par antiperiſtaſe, & cauſer vrai-ſemblablement des révolutions dans la nature qui produiſirent les fiévres dont je parle, s'il eſt vrai comme on le dit, que *omnis repentina mutatio periculoſa eſt.* Je regardois ce raiſonnement comme une riche découverte, & j'étois fort content de mon ſavoir. Mais on me demanda de quel monde je venois avec ma vieille & ſurannée *Antipériſtaſe*, & comme l'on m'objecta d'ailleurs que Monſieur de la *Barre*, qui probablement ne s'étoit pas jetté à l'eau, n'en avoit pas été moins du nombre des *Antiperiſtaſiés* je renonçai à la theorie de la fiévre, trop content de ne l'avoir pas logée ſous ma peau. A peine Monſieur de la *Barre* ſe trouva-t-il convaleſcent que lui & nous rentrâmes dans nos

* *Piquer de fonds. Voyez ma derniere Lettre.*

nos Canots. Ce Général marquoit en cela plus de courage que de prudence. Nous avions fait au Fort une Station de quinze ou vingt jours; la saison étoit avancée; la maladie avoit affoibli & diminué les milices, n'en étoit-ce pas assez pour prevoir que le dessein échoüeroit? nous nous embarquâmes néanmoins, & nous fîmes une manœuvre si diligente afin de profiter des calmes, qu'en cinq ou six jours nous arrivâmes devant la Riviére de *la Famine*, où la crainte d'un orage nous obligea d'entrer incessamment. Mr. *de la Barre* eut là des nouvelles de Mr. *Dulhut*. Ce dernier avoit fait partir un Canot de *Missilimakinac* pour donner avis à nôtre Général que conformement à ses ordres, il avoit engagé les *Hurons*, les *Outaouas*, & quelques autres Peuples circonvoisins à se joindre à l'Armée Françoise, & que de plus il amenoit un renfort de deux cens braves coureurs de bois. Cette nouvelle qui dans une meilleure conjoncture auroit bien réjoüi Mr. *de la Barre*, ne le toucha point. Ce grand nombre de malades qu'il traînoit avec soi, & qui rendoit sa Flote comme un Hôpital mouvant, l'effrayoit. Ce triste spectacle lui fit ouvrir les yeux sur tous les autres inconveniens. La crainte que les *Iroquois* ne vinssent alors fondre sur nous n'étoit pas le danger le moins pressant, & ce fut un grand bonheur qu'ils ne s'en avisérent pas. Enfin Monsieur *de la Barre* après avoir pesé toutes choses mûrement prit le parti le plus sûr pour se dégagner d'un si mauvais pas.

Ce fut de renvoyer le même Canot à Mr. *Dulhut*, & de lui ordonner, en quelque lieu qu'on le rencontrât, de congedier au plus vîte les coureurs, les Sauvages, & d'éviter fort soigneusement une jonction avec nous. Heureusement que Mr. *Dulhut* reçût l'ordre à *Niagara* où il pouvoit encore l'executer assez à propos. Il fit donc aux Sauvages une civilité de remercîment, & les renvoya; mais ceux ci ne se payérent pas de cette monnoye; ils s'en allerent fort chagrins, & accommodant la Nation Françoise de toutes piéces, ils la donnoient de bon cœur au *mauvais esprit*. Monsieur *de la Barre* voulant aussi écarter le péril du côté des *Iroquois*, resolut d'y employer Mr. *le Moine*. C'est un honnête homme de Normand, & si estimé de ces Peuples, apparemment pour sa droiture, qu'ils le surnomment *Akouessan*, c'est à dire la perdrix. Il fut envoyé au Village des *Onnontagues* à dix huit lieuës de la Riviere où nous étions, & Monsieur *de la Barre* le conjura lors qu'il partit, d'user de toute son adresse natale pour lui amener quelques Anciens de cette Nation. Mr. *le Moine* ne perdit pas sa peine ni ses sollicitations. Peu de jours après son départ on le vit revenir comme en triomphe accompagné de la *Grangula*, *Iroquois* de la premiére volée, & suivi de trente jeunes Guerriers. Nôtre Général ayant appris avec beaucoup de plaisir la nouvelle du débarquement de cette troupe, lui envoya aussi-tôt pour rafraîchissement, du pain du vin & des truites saumonnées, dont la pêche étoit si copieuse qu'on

Canots et bateaux de l'armée

CAMPEMENT DE Mr. DE LABARRE

oficiers francois

interprete

interprete

francois oficiers

Mr de labarre

gens des

milices

et des

troupes

calumet de paix

Colier de porcelaine

LA GRANGULA

cortege de la Grangula assis sur le cul

Cabanes de ces graquois

R. DE LA FAMINE

LAC FRONTENAC

qu'on en prenoit jusqu'à cent d'un coup de-filet. Il fit aussi faire des complimens à Son Excellence *Iroquoise* : le Deputé lui dit que le Seigneur *de la Barre* avoit bien de la joye de son arrivée, & qu'il se feroit un grand plaisir de lui parler après qu'elle se seroit donné quelques jours de repos. Cependant on avoit eu la précaution de renvoyer tous les malades à la Colonie pour ne les pas exposer à la vûë des *Iroquois*. Mr. *le Moine*, quoique Normand, avoit aussi daigné donner une petite atteinte à sa candeur faisant accroire à ceux qu'il avoit amenez, que le corps de nôtre Armée étoit au *Fort de Frontenac*, & que nous autres Soldats campez n'étions qu'un détachement choisi par le Général pour l'escorter. D'abord ces bonnes personnes de Sauvages prirent tout pour argent comptant; mais ils se desabusérent & s'apperçûrent que leur fidele Perdrix les trompoit. Quelques-uns de la Bande qui n'étoient pas tout à fait étrangers dans nôtre langue, ayant rodé la nuit auprès de nos tentes, furent informez de tout par des conversations dont on ne les croyoit pas témoins, & ne manquerent point à faire part de la découverte à leurs camarades. Nos voyageurs s'étant delassez pendant deux jours, le Maître *Iroquois* fit demander audience à Mr. *de la Barre*. Ce Général l'accorda volontiers, & la *Grangula* n'ayant pas manqué de venir avec sa suite à l'heure dont on étoit convenu, fut admis, non avec toutes les façons du ceremonial de Cour, mais avec un grand air de cordialité. Vous sentez, je

m'aſſure, une grande impatience de ſavoir ce qui ſe paſſa dans cette entrevûë, il faut vous contenter. L'Interpréte bien inſtruit auparavant par Mr. *de la Barre* fit un long diſcours. *L'Iroquois* écoutoit de toutes ſes oreilles. Il étoit placé le premier de ſa troupe, tous aſſis par terre les jambes croiſées, ſuivant la coutume des Orientaux, & la pipe leur ſervoit de contenance. Monſieur l'Ambaſſadeur Sauvage avoit vis-à-vis de lui le grand calumet de Paix. Vous devez connoître cet inſtrument auſſi-bien que leColier, ſi vous voulez comprendre quelque choſe à la harangue de Mr. *de la Barre*, apprenez donc ce que c'eſt.

Le Calumet de Paix eſt une grande pipe faite de certaine pierre ou marbre rouge, noir, ou blanc; le tuyau a quatre ou cinq pieds de long. Le corps du Calumet à huit pouces; la bouche où l'on met le tabac en à trois. Sa figure eſt à peu près comme celle d'un marteau d'armes. Les Calumets rouges ſont les plus en vogue & les plus eſtimez. Les Sauvages s'en ſervent, pour les Négociations, pour les affaires politiques, & ſur tout dans les voyages, pouvant aller par tout en ſureté dès qu'on porte ce Calumet à la main; il eſt garni de plumes jaunes, blanches & vertes, & il fait chez eux le même effet, que le pavillon d'amitié fait chez nous; car les Sauvages croiroient avoir fair un grand crime, & même attirer le malheur ſur leurs Nations, s'ils avoient violé les droits de cette vénerable pipe. Les Coliers, ſont certaines bandes de deux ou trois pieds

pieds de longueur & de six pouces de largeur, garnis de petits grains de porcelaine, qui sont de certains coquillages qu'on trouve au bord de la mer entre la *Nouvelle Yorc* & la *Virginie*. Ces grains sont ronds & gros comme de petits pois, & une fois plus longs qu'un grain de bled. Ils sont bleus ou blancs, percez en long comme les perles, & enfilez de la même maniére, à des fils à côté les uns des autres. On ne sauroit conclure aucune affaire, ni entrer en négociation avec les Sauvages de *Canada*, sans l'entremise de ces Coliers, qui servent de contracts & d'obligations parmi eux, l'usage de l'écriture leur étant inconnu. Ils gardent quelques-fois un siécle ceux qu'ils ont reçû de leurs voisins; & comme chacun à sa marque differente, on apprend des vieillards le tems & le lieu où ils ont été donnez, & ce qu'ils signifient, après lequel siécle ils s'en servent à de nouveaux traitez. Après cette instruction préliminaire, venons au Discours.

„ Le Roi mon Maître informé que les „ cinq Nations *Iroquoises* contrevenoient depuis long tems à la Paix, m'a ordonné de „ me transporter ici avec une escorte, & „ d'envoyer *Akouessan* au Village des *Onnatagues*, pour inviter les principaux Chefs à „ me venir voir. L'intention de ce grand „ Monarque est que nous fumions toi & „ moi ensemble dans le grand *Calumet* de „ Paix; pourvû que tu me prometes au „ nom des *Tsonnontouans*, *Goyoguans*, *Onnotagues*, *Onnoyoutes* & *Agnies*, de donner

 „ une

„ une entiere ſatisfaction & dédommagement à ſes ſujets, & de ne rien faire à l'avenir, qui puiſſe cauſer une fâcheuſe rupture.

„ Les *Tſonnontouans*, *Goyogouans*, *Onnotagues*, *Onnoyoutes* & *Agnies*, ont pillé, „ ruiné & mal traité, tous les Coureurs de „ bois, qui alloient en courſe chez les *Ilinois*, chez les *Oumamis* & chez les autres „ Peuples enfans de mon Roi. Or comme „ ils ont agi en ces occaſions contre les traitez de la Paix concluë avec mon Prédeceſſeur; je ſuis chargé de leur en demander „ répararion, & de leur ſignifier qu'en cas „ de refus, ou de recidive à ces pillages, „ j'ai ordre exprès de leur déclarer la guerre.

Ce Colier affermit ma parole.

Affermit *eſt la phraſe Iroquoiſe au lieu de* **garantit.**

„ Les guerriers des cinq Nations ont introduit les *Anglois* dans les Lacs du Roi „ mon Maître, & chez les Peuples ſes enfans, pour détruire le Commerce de ſes „ ſujets, & pour obliger ces Nations à ſe „ ſouſtraire à l'obéïſſance qu'elles lui doivent. Ils les y ont menez malgré les défences du précédent Gouverneur de *Nieu-Yorc*, qui prévoyoit les riſques où ils s'expoſoient les uns & les autres. Je veux „ bien oublier ces demarches, mais ſi *pareille choſe* arrive doreſnavant, j'ai ordre „ exprès de vous déclarer la guerre.

Ce Colier affermit ma parole.

„ Ces mêmes guerriers ont fait pluſieurs „ incurſions Barbares, chez les *Ilinois* & „ chez les *Oumamis*. Ils y ont maſſacré

„ hom-

„ hommes, femmes & enfans, pris, lié,
„ garroté & emmené un nombre infini de
„ Sauvages de ces deux Nations qui se
„ croyoient bien en sûreté dans leurs Villa-
„ ges au milieu de la Paix. Ces Peuples qui
„ sont enfans de mon Roi doivent cesser d'ê-
„ tre vos esclaves. Il faut leur rendre la li-
„ berté & les renvoyer au plus vîte dans leur
„ Païs, & si les cinq Nations refusent de le
„ faire, j'ai ordre exprès de leur déclarer la
„ guerre.

Ce Colier affermit ma parole.

„ Voilà ce que j'avois à dire à la *Grangula*,
„ à qui je m'adresse pour rapporter aux *Tson-*
„ *nontouans*, *Gayogouans*, *Onnotagues*, *On-*
„ *noyoutes* & *Agnies*, la déclaration que le Roi
„ mon Maître ma commandé de leur faire.
„ Il seroit faché qu'ils l'obligeassent d'en-
„ voyer une forte Armée au Fort de * *Cata-*
„ *racouy* pour entreprendre une guerre qui
„ leur seroit fatale. Il auroit aussi du cha-
„ grin si ce Fort, qui est un ouvrage de
„ Paix servoit de prison à vos guerriers. Il
„ faut empêcher de part & d'autre que ce
„ malheur n'arrive Les François qui sont
„ fréres & amis des cinq Nations, ne trou-
„ bleront jamais leur repos; pourvû qu'el-
„ les donnent la satisfaction que je leur de-
„ mande, & que les traitez de la Paix soient
„ desormais observez exactement. Je se-
„ rois au desespoir que mes paroles ne pro-
„ duisissent pas l'effet que j'en attend; car
„ alors je ne pourrois me dispenser de me
„ joindre au Gouverneur de la *Nieu-Yorc*,
„ qui par l'ordre du Roi son Maître m'aide-

** Appellé Fort Frontenac par les François.*

„ roit à brûler les cinq Villages, & à vous
„ détruire.

Ce Colier affermit ma parole.

Voilà, Monsieur, le contenu de la harangue de Mr. *de la Barre.*

Son Interpréte ayant fini la *Grangula* qui pendant tout le discours avoit eu les yeux fixement attachez sur le bout de sa pipe, se léve, & soit par une civilité bisarre, ou pour se donner sans façon le tems de mediter sa réponse il fait cinq ou six tours dans nôtre Cercle composé de Sauvages & de François. Revenu en sa Place il resta debout devant le Général assis dans un bon fauteüil, & le regardant il lui dit.

„ *Onnontio*, je t'honnore; tous les Guer-
„ riers qui m'accompagnent t'honnorent
„ aussi. Ton Interprête a cessé ton discours,
„ je m'en vais commencer le mien, ma
„ voix court à ton oreille, écoute mes pa-
„ roles.

„ *Onnontio*, il falloit que tu crusses en par-
„ tant de *Quebec*, que l'ardeur du Soleil
„ avoit embrasé les Forêts, qui rendent nos
„ Païs inaccessibles aux François, ou que le
„ Lac nous avoit tellement inondez que
„ nos Cabanes se trouvant environnées de
„ ses eaux, il nous étoit impossible d'en sor-
„ tir. Ouï *Onnontio*, il faut que tu l'ayes
„ crû, & que la curiosité de voir tant de
„ Païs brûlez ou submergez t'ait porté jus-
„ qu'ici. T'en voila maintenant desabusé,
„ puisque moi & mes Guerriers venons ici

„ t'assu-

„ rer que les *Tsonontouans*, *Goyogouans*, *Onnontagues*, *Onnoyoutes* & *Agnies* n'ont pas „ encore peri. Je te remercie en leur nom, „ d'avoir rapporté sur leurs Terres ce Calumet de Paix que ton prédecesseur a reçû de „ leurs mains. Je te felicite en même tems „ d'avoir laissé sous la terre la hache meurtriere qui a rougi tant de fois du sang de „ tes François. Ecoute, *Onnontio*, je ne „ dors point, j'ai les yeux ouverts, & le „ Soleil qui m'éclaire, me fait découvrir „ un grand Capitaine à la tête d'une troupe „ de Guerriers qui parle en someillant. Il „ dit qu'il ne s'est approché de ce Lac que „ pour fumer dans le grand Calumet avec „ les *Onnotagues*, mais la *Grangula* voit au „ contraire que c'étoit pour leur casser la „ tête, si tant de bras François ne s'étoient „ affoiblis.

„ Je voi qu'*Onnontio* rêve dans un Camp „ de malades, à qui le *grand Esprit* a sauvé „ la vie par des infirmitez. Ecoute, *Onnontio*, nos femmes avoient pris les Cassetêtes, nos enfans & nos vieillards portoient l'arc & la fléche à ton Camp, si nos „ Guerriers ne les eussent retenus & desarmez lorsque ton Ambassadeur *Akouessan* „ parut à mon Village : c'en est fait, j'ai „ parlé.

„ Ecoute, *Onnontio*, nous n'avons pillé „ d'autres *François* que ceux qui portoient „ des fusils, de la poudre & des bales aux „ *Oumamis* & aux *Ilinois* nos ennemis, parce que ces armes nous auroient pû couter „ la vie. Nous avons fait comme les Jesui-

„ tes, qui caſſent tous les barrils d'eau de „ vie qu'on porte dans nos Villages, de peur „ que les yvrognes ne leur caſſent la tête; „ nos Guerriers n'ont point de Caſtors pour „ payer toutes les armes qu'ils ont pillées, „ & les pauvres vieillards ne craignant point „ la guerre.

Ce Colier contient ma parole.

„ Nous avons introduit les *Anglois* dans „ † nos Lacs pour y trafiquer avec les *Outaouas* & les *Hurons*. De même que les „ *Algonkins* ont conduit les *François* à nos „ cinq Villages pour y faire un Commerce „ que les *Anglois* diſent leur appartenir. Nous „ ſommes nez libres, nous ne dépendons „ d'*Onnontio* non plus que de † *Corlar*, il „ nous eſt permis d'aller où nous voulons, „ d'y conduire qui bon nous ſemble, d'a„ cheter & vendre à qui il nous plaît. Si tes „ Alliez ſont tes eſclaves ou tes enfans, trai„ te les comme des eſclaves, ou comme „ des enfans, ôte leur la liberté de ne rece„ voir chez eux d'autres gens que les tiens.

† *Ils prétendent que les Lacs leur appartiennent.*

* *Onnontio c'eſt le Gouverneur Général de Canada.*

† *Corlar, c'eſt le Gouverneur Général de la Nouvelle York.*

Ce Colier contient ma parole.

„ Nous avons caſſé la tête aux *Ilinois* & „ aux *Oumamis*, parce qu'ils ont coupé les „ Arbres de Paix qui ſervoient de limites à „ nos Frontiéres. Ils ſont venus faire de „ grandes chaſſes de Caſtors ſur nos terres, „ ils en ont entiérement enlevé ‡ & mâles & „ femelles, contre la coutume de tous les „ Sauvages. Ils ont attiré les *Chaouannos* „ dans leurs Païs & dans leur parti. Ils leur „ ont donné des armes à feu, après avoir „ médité de mauvais deſſeins contre nous.

‡ *C'eſt un crime capital parmi les Sauvages de détruire tous les Caſtors d'une Cabane.*

„ Nous

„ Nous avons moins fait que les *Anglois* &
„ les *François*, qui ſans droit ont uſurpé les
„ terres qu'ils poſſedent ſur pluſieurs Na-
„ tions qu'ils ont chaſſées de leurs Païs pour
„ bâtir des Villes, des Villages & des For-
„ tereſſes.

Ce Colier contient ma parole.

„ Ecoute *Onnontio*, ma voix eſt celle des
„ cinq *Cabanes Iroquoiſes*. Voilà ce qu'el-
„ les te répondent. Ouvre encore l'oreille
„ pour entendre ce qu'elles te font ſavoir.

„ Les *Tſonontouans*, les *Goyogouans*, les
„ *Onnontagues*, les *Onnoyoutes* & les *Agnies*
„ diſent, que quand ils * enterrent la ha-
„ che à *Cataracouy*, en preſence de ton pré-
„ deceſſeur, dans le centre du Fort, ils
„ planterent au même lieu l'arbre de Paix
„ pour y être ſoigneuſement conſervé; qu'au
„ lieu d'une retraite de Guerriers, ce poſte
„ ne ſeroit plus qu'une retraite de Mar-
„ chands : Qu'au lieu d'armes & de mu-
„ nitions qu'on y tranſportoit, il n'y pou-
„ roit entrer que des Marchandiſes & des
„ Caſtors. Ecoute, *Onnontio*, prens gar-
„ de à l'avenir qu'un auſſi grand nombre
„ de Guerriers que celui qui paroît ici,
„ ſe trouvant enfermé dans un ſi petit
„ Fort n'étouffe cet arbre. Ce ſeroit dom-
„ mage qu'ayant ſi aiſément pris racine,
„ on l'empêchât de croître & de couvrir un
„ jour de ſes rameaux ton Païs & le nôtre.
„ Je t'aſſure au nom des cinq Nations, que
„ nos Guerriers danſeront ſous ſes feuilla-
„ ges la danſe du Calumet; qu'ils † de-
„ meureront tranquilles ſur leurs nattes, &

* *Chez eux enterrer la hache, c'eſt à dire faire la Paix, & la deterrer, c'eſt faire la guerre.*

† *Demeurer ſur la nate. Cette phraſe ſignifie conſerver la Paix.*

„ qu'ils ne déterreront la hache pour couper
„ l'arbre de la Paix, que quand leurs freres
„ *Onnontio* & *Corlar* conjointement, ou sépa-
„ rément voudront attaquer les païs dont le
„ grand Esprit a disposé en faveur de nos an-
„ cêtres.

„ *Ce Colier contient ma parole, & cet autre*
„ *le pouvoir que les cinq Nations m'ont donné.*
Ensuite la *Grangula* s'adressant à Mr. *le Moine*, il lui dit.

„ *Akouessan* prens courage, tu as de l'es-
„ prit, parle, explique ma parole, n'ou-
„ blie rien, dis tout ce que tes freres & tes
„ amis annoncent à ton Chef *Onnontio* par
„ la voix de la *Grangula* qui t'honore, & t'in-
„ vite à recevoir ce present de Castors, & à
„ te trouver tout à l'heure à son festin.

„ Ces presens de Castors sont envoyez à
„ *Onnontio* de la part des cinq Nations, la
„ *Grangula* finit ici.

Mr. *le Moine*, & les Jesuites qui assistoient à la cérémonie expliquérent la naïve, & pourtant non trop sotte réthorique du Sauvage. Mr. *de la Barre* qui ne s'attendoit point du tout à un tel compliment fut très-mortifié ; il voyoit que l'Orateur avoit frapé au but, & c'est ce qui le faisoit enrager. Etant rentré brusquement dans sa tente il y pesta de fort bonne grace, & l'on eut de la peine à calmer ses premiers mouvemens. Cependant la *Grangula*, s'inquiétant fort peu du succès de sa réponse, alloit son chemin. Il traita plusieurs François, & lui, & ses Guerriers ne manquérent pas à la maniere

niere Iroquoiſe d'ouvrir le Feſtin par une danſe dont le ridicule étoit fort propre à impatienter les Conviez, & à leur avancer la faim. Deux jours après les Sauvages partirent pour leur Cabane, & nous pour *Monreal.* Nous ne fûmes pas plûtôt ſur le Lac que les Milices ſecoüérent le joug de la diſcipline ; elles ſe débandérent avec tant de diligence qu'en moins de rien tous leurs Canots furent diſperſez. Il n'y eut que nos trois Compagnies qui ne ſe quitterent point, parce que nous étions tant Officiers que Soldats dans des bâteaux plats de planches de ſapin, qu'on avoit conſtruit expreſſément pour nos Troupes. Je ne me ſentois pas fort à mon aiſe dans cette nouvelle voiture. Je regretois de bon cœur le Canot qui m'avoit aporté. Il nous falloit deſcendre avec ces bâteaux plats les chûtes d'eau ; les Caſcades, les Cataractes ; il nous falloit franchir des paſſages pleins de boüillons, de rochers, & où les Canots ſautent à peine lors qu'ils ſont chargez, & l'on nous prédiſoit un naufrage infaillible dans quelqu'un de ces endroits dangereux. J'avois d'autant moins d'eſpérance qu'on nous contraignoit à faire l'épreuve d'une choſe juſqu'alors inoüie. En effet, jamais bâteau plat n'avoit encore monté ni deſcendu ces affreux précipices. Il fallut bien, néanmoins, riſquer le paquet, mais ce ne fût pas ſans trembler, & croyez-moi, Monſieur, nous étions tous Chevaliers de la triſte figure. Toute nôtre précaution ce fût de bien marquer à nos Soldats quelles differentes manœuvres de rame

ils devoient faire ſuivant la diverſe exigence du cas. Nous fîmes auſſi paſſer devant nous pluſieurs Canots qui ſautoient ces Cataractes à nôtre tête, & nous indiquoient ainſi le chemin. Sans cela ces Montagnes d'eau nous auroient tous engloutis. Imaginez-vous, Monſieur, que les courans vont preſque auſſi vîte qu'un boulet de canon, & qu'il faut éviter des rochers ſur leſquels on ſeroit porté ſi on donnoit un faux coup d'aviron, car on deſcend en zigue zague pour ſuivre le fil de l'eau qui fait cinquante détours. Les Canots même y périſſent quelquefois lors qu'ils ſont chargez. Mais ſi dans cette route périlleuſe on navigue entre la mort & la vie, on eſt au moins dédommagé par la vîteſſe & par la rapidité du voyage. On va comme ſi l'on étoit porté par le vent. En combien de tems croyez-vous que nous vînmes de la *Galéte* ici? Vous n'avez pas oublié qu'il y a deux petits Lacs d'une eau preſque dormante à traverſer, nous fîmes cependant tout ce long trajet en deux jours. Nous avons appris à nôtre arrivée que Mr. le Chevalier *de Callieres* étoit venu pour prendre la place de Mr. *Perrot*, Gouverneur de cette Ville. Ce changement ne ſurprend pas beaucoup; on le regarde comme un fruit de pluſieurs démêlez que Mr. *Perrot* a eus avec les Gouverneurs Généraux; attendez que je connoiſſe mieux la Carte du Païs, & je vous régalerai de ces anecdotes. Vous ſçaurez cependant qu'on ſe récrie ici terriblement contre nôtre derniére expédition. L'on publie de jolies choſes à l'honneur & gloire de Mr. *de la Bar-*

re;

re ; on dit entr'autres qu'il a voulu convoyer une petite Flote de Castors qu'il avoit fait trafiquer chez les Sauvages des Lacs. Il a l'Eglise & la Robe à ses trousses ; ces Messieurs ont écrit à la Cour de leur mauvaise encre contre lui, ce sera un grand hazard s'il l'échape. Avec tout cela je le croi fort innocent le bon homme, & pourquoi la Nature ne lui faisoit-elle pas le nez plus long ? On vient de me dire presentement que Messieurs de *Hainaut*, *Montortier*, & *Durivau*, Capitaines de Vaisseaux, sont arrivez à *Quebec*, pour y passer l'hiver, & lui servir de Conseillers ; que le dernier des trois a amené une Compagnie franche qu'il commande lui-même.

Je ne puis vous écrire avant le Printems prochain, parce que les derniers Vaisseaux qui doivent repasser cette année en France sont prêts à faire voile.

Je suis Monsieur vôtre &c.

A Monreal le 2. *Novembre* 1684.



LETTRE VIII.

On travaille à fortifier le Monreal. Le zéle indiscret des Prêtres Seigneurs de cette Ville. Description de Chambli. De la descente des Sauvages des grands Lacs pour faire leur Commerce, & comment il se fait.



MONSIEUR,

Vôtre Lettre a fait bon voyage. Cela ne se pouvoit pas autrement, puis qu'elle est venuë sous les auspices du Vin. C'est un Bordelois petit, à la vérité, mais bien chargé de Vendange qui m'a apporté de vos cheres nouvelles, & c'est là le seul Vaisseau qui soit arrivé cette année. Mr. *de la Salle* a donc obtenu du Roi quatre Navires pour aller chercher l'embouchure du *Missisipi*? J'espére que Sa Majesté ne perdra pas son avance, & que cette Navigation sera fructueuse pour le Commerce. Mais ce n'est pas ce qu'il vous faut que des pronostics sur ce qui se passe en France. Je voi que

que vôtre curioſité s'aiguiſe de plus en plus ſur les affaires de nôtre Monde. Vous me demandez, mais d'un ton qui ſent fort l'empreſſé, que je vous rende mes comptes de ſept ou huit mois. Vous ſerez obéï, Monſieur, & afin que vous ayez des Relations ſuivies, je me racroche à la fin de ma derniére Lettre.

Mr. le Chevalier *de Callieres* a debuté dans ſon Gouvernement par un deſſein d'éclat, ç'a été de nous mettre à l'abri d'une nouvelle Fortification. Si-tôt donc qu'il fût inſtallé, il ordonna aux Habitans de cette Ville, & des environs d'aller dans la Forêt, couper des pieux de quinze pieds de longueur. Cet ordre fut applaudi, & on l'a executé cet hiver avec tant d'empreſſement que tous les pieux ſont déja ici. On doit les planter un de ces jours pour revêtir la Ville de l'enceinte préméditée, & c'eſt à quoi l'on employera juſqu'à cinq ou ſix cens hommes. Pour ce qui eſt de la vie que je méne, elle n'eſt guére conforme ni à mon âge, ni à mon humeur. Le plus grand plaiſir que j'aye eu cet hiver, ç'a été de chaſſer avec les *Algonkins*. L'amuſement eſt un peu violent, mais j'atrapois la Langue de ces Sauvages, & c'étoit-là mon principal but. J'ai paſſé en Ville le reſte de la mauvaiſe Saiſon, & je l'ai paſſé le plus deſagréablement du monde. Vous avez au moins en Europe les divertiſſemens du Carnaval, mais c'eſt ici un Carême perpétuel. Nous avons un bigot de Curé dont l'inquiſition eſt toute miſan-

tropc.

trope. Il ne faut pas penser sous son despotisme spirituel ni au jeu, ni à voir les Dames, ni à aucune partie d'un honnête plaisir. Tout est scandale & péché mortel chez ce bourru. Croiriez-vous qu'il a refusé la Communion à des femmes du premier rang pour une simple fontange de couleur ? Le pis, c'est qu'il a des espions partout, & quand on a le malheur d'être sur ses tablettes, il vous envoye publiquement du haut de sa Chaire une sanglante censure, jugez si un honnête homme peut s'accommoder de cela. N'y a-t-il point de reméde, direz-vous ? aucun. Le Gouverneur n'oseroit s'en mêler, les Dévots ont les bras trop longs, & de plus comme ces Messieurs de St. *Sulpice* sont aussi nos Seigneurs temporels, ils prennent pié là-dessus pour nous tiranniser. Ne vous imaginez pas que ces Prêtres bornent leur autorité aux Prédications, & aux Mercuriales dans l'Eglise, ils persécutent jusques dans le domestique, & dans l'intérieur des Maisons. C'est trop peu pour leur zéle que d'excommunier les masques; ils les poursuivent comme on poursuivroit un Loup, & après avoir arraché ce qui couvre le visage, ils vomissent un torrent de bile contre ceux qui s'étoient déguisez. Ces Argus ont toûjours les yeux ouverts sur la conduite des femmes & des filles ; les Peres & les Maris peuvent dormir en toute assurance, & s'ils avoient quelque chose à craindre, ce ne seroit que de la part de ces vigilantes Sentinelles. Pour être bien dans leurs Papiers,

piers, il faut communier tous les mois, & de peur que les Catholiques au gros Sas n'enfraignent le précepte de se confesser au moins une fois l'année, chacun est obligé de donner à Pâques un billet à son Confesseur. Mais de toutes les vexations de ces Perturbateurs, je n'en trouve point de plus insupportable que la guerre qu'ils font aux Livres. Il n'y a que les Volumes de dévotion qui vont ici tête levée : tous les autres sont défendus & condamnez au feu. Que j'étois derniérement dans une grande colere contre mon fat de Curé ? Lors qu'il étoit chez mon hôte en mon absence, il entre hardiment dans ma chambre, & ayant trouvé sur ma table un *Petrone*, il lui casse bras & jambes ; il en déchire tous les feüillets prétendus scandaleux : Revenu au logis, & m'appercevant du ravage, je ne me possedois pas. J'estimois d'autant plus ce Roman que ses lacunes étoient remplies, & qu'il n'étoit point mutilé. Enfin la fureur me saisit ; je voulois courir chez le boureau, & si l'on ne m'avoit retenu, je croi qu'il lui en auroit coûté cent poils de la barbe pour chaque feüillet de mon Livre. Laissons ces cagots pour quelque chose de plus curieux.

Les glaces du Fleuve qui fondirent & se détachérent le 30. de Mars (car c'est ordinairement dans ce tems-là que le Soleil commence à reprendre vigueur) me donnerent occasion d'aller avec un petit détachement de Soldats à *Chambli*, qui n'est éloigné de cette Ville que de cinq ou six lieuës. Ce poste est

est situé sur le bord d'un bassin de deux lieuës de circonference, où se décharge le *Lac Champlain* par une cascade d'une lieuë & demi de longueur, dont il se forme une Riviére qui se décharge à *Sorel* dans le Fleuve de *S. Laurent*, comme je vous l'ai expliqué dans ma quatriéme lettre. On y faisoit autrefois beaucoup plus de Commerce de Castors qu'aujourd'hui, car les *Soccokis*, les *Mahingans*, & les *Oponangos* (trois Nations qui se sont retirées chez les Anglois pour éviter la poursuite des *Iroquois*) y venoient en foule échanger leurs pelleteries pour d'autres Marchandises. Le *Lac Champlain* qu'on trouve au dessus de cette Cascade est de 80. lieuës de circonférence. Au bout de ce Lac on trouve celui du *S. Sacrement*, par lequel on peut aller facilement à la Nouvelle Yorck, en faisant un portage de deux lieuës jusqu'à la *Riviére du Fer*, qui se décharge dans celle de *Manathe*. Lors que j'étois à *Chambli* je vis passer deux Canots François chargez de Castors ; ces voitures alloient furtivement à la Nouvelle Yorck, & l'on disoit tout bas que c'étoit pour le compte de Mr. *de la Barre*. Ce Commerce clandestin est expressément défendu, parce qu'on est obligé de porter ces peaux au Bureau de la Compagnie, où elles sont taxées cent soixante pour cent moins que les Anglois ne les achetent à leurs Colonies. Le petit Fort qui est situé au pié du Saut sur le bord du bassin de *Chambli*, n'étant que de simples palissades, ne sauroit empêcher que bien des gens n'entreprennent un

voyage qui donne tant de profit. Les habitans qui demeurent aux environs, font fort exposez aux courses des *Iroquois* en tems de guerre, malgré cette foible Forteresse. J'y séjournai un mois & demi, ensuite je revins ici, où Mr. *de la Barre* arriva quelques jours après accompagné de Messieurs *de Henaut*, *Montortier* & *du Rivau*. Je vis débarquer presque en même tems vingt-cinq ou trente Canots de Coureurs de bois, chargez de Castors venant des grands Lacs. La charge de chacun étoit de quarante paquets. Chaque paquet pesoit cinquante livres, & valoit cinquante écus au Bureau des Fermiers. Ils étoient suivis de cinquante Canots *Outaouas* & *Hurons*, qui descendent presque tous les ans à la Colonie, pour y faire emplete, ce qu'ils font à meilleur marché qu'en leur propre païs de *Missilimakinac*, situé sur le Rivage du *Lac des Hurons* à l'embouchure de celui des *Ilinois*. Vous ne serez pas fâché d'apprendre le détail de cette espéce de Foire sauvage à *Monreal*.

Ces Marchands se campent à cinq ou six cens pas de la Ville. Le jour de leur arrivée se passe tant à ranger leurs Canots & débarquer leurs Marchandises, qu'à dresser leurs tentes, lesquelles sont faites d'écorce de bouleau. Le lendemain ils font demander au Gouverneur Général une audience, qu'il leur accorde le même jour en place publique. Chaque Nation fait un Corps séparé; mais tous ces Cercles étant assis par terre, & chaque Sauvage ayant la pipe à la bouche, l'un d'eux choisi par la troupe comme le plus élo-

éloquent ſe léve, & s'adreſſant au Gouverneur qui eſt dans un fauteüil, il lui dit,
„ Que ſes freres ſont venus pour le viſiter,
„ & renouveller en même tems avec lui
„ l'ancienne amitié ; que le principal mo-
„ tif de leur voyage eſt celui de procurer
„ l'utilité des François, parmi leſquels il
„ s'en trouve qui n'ayant ni moyen de tra-
„ fiquer, ni même aſſez de force de corps
„ pour tranſporter des Marchandiſes le long
„ des Lacs, ne pourroient faire de profit,
„ ſi ſes freres ne venoient eux-mêmes trafi-
„ quer les Caſtors dans les Colonies Fran-
„ çoiſes ; qu'ils ſçavent bien le plaiſir qu'ils
„ font aux habitans du *Monreal*, par raport
„ au gain que ces mêmes habitans en reti-
„ rent, que ces peaux étant fort cheres en
„ France, & au contraire les Marchandi-
„ ſes que l'on donne en échange aux Sau-
„ vages coûtant très-peu, ils ſont bien-ai-
„ ſes de marquer leur bonne volonté aux
„ François, & de leur procurer preſque
„ pour rien ce qu'ils recherchent avec tant
„ d'empreſſement. Que pour avoir le
„ moyen d'en aporter davantage une autre
„ année, ils ſont venus prendre en échange
„ des fuſils, de la poudre & des bales, pour
„ s'en ſervir à faire des chaſſes plus abon-
„ dantes, ou à tourmenter les *Iroquois*, en
„ cas qu'ils ſe mettent en devoir d'attaquer
„ les habitations Françoiſes ; & qu'enfin
„ pour aſſurer leurs paroles, ils jettent un
„ colier de porcelaine avec une quantité de
„ Caſtors au *Kitchi Okima* ou Gouverneur,
„ dont ils demandent la protection, en cas
„ qu'on

„ qu'on les vole ou qu'on les mal-traite dans „ la Ville.

Le Harangueur ayant fini reprend sa place & sa pipe, & se remet tranquillement à fumer. L'Interpréte explique le compliment du Sauvage. Le Gouverneur y répond obligeamment, & fait un present à son tour. Mais vous remarquerez que Son Excellence avant que de répondre *lorgne* bien le don gratuit, & qu'il en fait la régle de ses paroles doucereuses, & de sa libéralité. Le Gouverneur ayant congedié les Sauvages, ils retournent à leurs tentes où ils achévent de disposer tout pour l'échange.

Le lendemain ces Marchands viennent en Ville suivis de leurs Esclaves qui portent les peaux. Ils s'adressent, autant que cela se peut, aux meilleures bourses, & à ceux des échangeurs qui donnent les piéces de munition & de ménage à plus bas prix. Ce Commerce est permis à tous les habitans, & s'étend sur tout excepté sur le vin, & l'eau de vie. Il y a raison très-valable pour défendre ce dernier trafic. La plûpart des Sauvages ayant des Castors de reste après avoir fait leurs autres provisions nécessaires, ne demanderoient pas mieux que de troquer ces peaux pour avoir de quoi boire, & cela auroit de funestes suites. Ces boissons fortes, & ausquelles ils ne sont point accoûtumez, ayant une fois irrité le palais, ils en prennent si excessivement qu'il leur monte de violens transports au cerveau. Ils égorgent leurs Esclaves : Ils se querellent, se battent, se mangent le nez, & se tuëroient infailliblement,

ſi ceux d'entre leurs Compatriotes qui ſont ſobres, & qui déteſtent ces ſortes de breuvages ne les retenoient. Au reſte, on ne peut point reprocher à ces Marchands Sauvages, comme à la plûpart de nos Négocians Chrêtiens, qu'ils font leur grande Divinité de l'or & de l'argent. C'eſt du feu pour eux que ces métaux ſi puiſſans ; ils ne veulent point y toucher, & le Capucin le plus auſtére ne s'en défendroit pas plus ſcrupuleuſement. Ils ont la même indifférence pour les habits. C'eſt un plaiſir de les voir courir de boutique en boutique l'arc & la fléche à la main tout-à-fait nuds. Nos Françoiſes qui ont de la pudeur, ou qui veulent paroître en avoir, portent leur évantail ſur les yeux, pour ne pas être effrayées à l'aſpect de ſi vilaines choſes ; mais ces droles qui connoiſſent auſſi bien que nous les jolies Marchandes, ne manquent pas de leur offrir ce qu'elles daignent quelquefois accepter, quand elles voyent la marchandiſe de bon aloi. Il y en a plus d'une, s'il en faut croire la chronique ſcandaleuſe, qui après avoir mis à bout la perſévérance de pluſieurs Officiers, prennent au mot ces vilains Satires, & rendent la place dès la premiére ſommation. Je m'imagine que c'eſt moins *per il guſto*, *che per la curioſita*, car enfin ils ne ſont ni galans ni capables d'attachement. Quoi qu'il en ſoit, l'occaſion dans un tel cas eſt d'autant plus pardonnable qu'elle eſt rare. Quand les échanges ſont finis, nos Sauvages prennent congé du Gouverneur, & s'en retournent chez eux par la Riviére des *Ou-*

taouas.

taouas. Voilà une description abregée d'une des meilleures recoltes du Canada. Les riches & les pauvres en profitent, car vous sçaurez que pendant ce tems-là tout le monde devient Marchand.

Je suis Monsieur vôtre &c.

A Monreal *le* 28. *Juin* 1685.





LETTRE IX.

Du Commerce de Monteal. *Arrivée de Mr. le Marquis* de Denonville *avec des Troupes. Rapel de Mr.* de la Barre. *Description curieuse de certaines permissions pour le Commerce des Castors dans les païs éloignez.*

MONSIEUR,

Il y a trois semaines que je dois réponse à vôtre seconde Lettre ; mais comme je sçavois qu'il ne partoit point de Vaisseau qu'à present, je ne me suis pas pressé de vous écrire plûtôt. Vous m'avez fourni la matiere & le texte de cette Epître quand vous me demandez ce que c'est le Commerce de *Monreal*, le voici. Presque tous les Marchands qui sont établis en cette Ville ne travaillent que pour ceux de *Quebec*, dont ils sont Commissionnaires. Les barques qui transportent ici les Marchandises seches,

les vins, & les eaux de vies sont en très-petit nombre, mais elles font plusieurs voyages durant l'année. Les habitans de *l'Isle de Monreal* & des Côtes circonvoisines viennent faire leurs emplétes à la Ville deux fois l'an, achetant leurs Marchandises cinquante pour cent plus qu'à *Quebec*. Les Sauvages d'alentour, établis ou vagabons, y portent des peaux de Castor, d'Elan, de Caribou, de Renard & de Martre, en échange de fusils, de poudre, de plomb & autres nécessitez de la vie. Tout le monde y trafique avec liberté, & c'est la meilleure profession du monde pour s'enrichir en très peu de tems. Tous les Marchands s'entendent à merveilles pour vendre leurs effets au même prix. Mais les Habitans sçavent bien faire échoüer cette machine, car quand ils voyent que le complot va trop loin, & que ces Messieurs vendent exorbitamment, on rehausse le prix des denrées, & des vivres à proportion. Quant aux Gentilshommes qui ont famille, il n'y a que la grande économie qui puisse les soûtenir. La seule parure de leurs filles suffiroit pour les ruïner, tant elles s'habillent magnifiquement ; car le faste & le luxe régnent autant dans la Nouvelle France que dans l'ancienne. Il faudroit, à mon avis, que le Roi fit taxer les Marchandises à un prix raisonnable, & qu'il défendit aux Négocians de ne vendre ni brocards, ni franges, ni rubans d'or & d'argent, non plus que des points & des dentelles de haut prix.

Mr. *le Marquis de Denonville* est venu en qualité de Gouverneur Général relever Mr.

de la Barre, qu'on rappelle ſur les accuſations de ſes ennemis. Comme vous êtes à la portée de la Cour vous ſçavez mieux que moi que Mr de *Denonville* en montant à ce nouveau degré de fortune a vendu à Meſſieurs *Murcey* le Régiment de Dragons de la Reine dont il étoit Meſtre de Camp : Que Madame ſa femme a eu aſſez de courage & de réſolution pour s'expoſer à la fatigue & au péril d'une ſi longue courſe ; & qu'outre ſa famille, il a de plus amené quelques Compagnies de Marine. Ce nouveau Général étant arrivé à *Quebec* renvoya Meſſieurs de *Hainaut*, *Montortier* & *Durivo* Capitaines de Vaiſſeaux & de Compagnie ; il fit auſſi partir avec eux pluſieurs Officiers. Quelques Semaines après il eſt venu à *Monreal* avec cinq ou ſix cens hommes de troupes réglées. Il nous a tous mis en quartier d'hiver dans les differentes habitations des Côtes. Mon quartier s'appelle *Boucherville*. Il n'eſt éloigné de *Monreal* que de trois lieuës : J'y ſuis depuis quinze jours, & ſelon toutes les apparences, à la ſolitude près, je m'y trouverai mieux qu'à la Ville, car au moins il n'y aura que l'emportement zelé d'un ſimple Prêtre à eſſuyer en cas de Bal, de Jeu, & de Feſtin. On vient de me dire que le Général a donné les ordres pour achever de fortifier le *Monreal*, & qu'il doit s'embarquer inceſſamment pour retourner à *Quebec*, où les Gouverneurs Généraux paſſent ordinairement l'hiver. Les mêmes Sauvages dont je vous ai parlé dans ma derniere, ont rencontré des *Iroquois*, ſur la grande Riviere des *Outaouas*, qui les ont aver-

avertis que les Anglois se préparoient à transporter à leurs Villages, situez à *Missilimakinac*, de meilleures marchandises & à plus bas prix que celle des François. Cette nouvelle chagrine également les Gentilshommes, les Coureurs de bois & les Marchands qui perdroient en ce cas-là considérablement. Car il faut que vous sçachiez que le *Canada* ne subsiste que par le grand Commerce de Pelleteries, dont les trois quarts viennent des Peuples qui habitent aux environs des grands Lacs. Si ce malheur arrivoit tout le païs en souffriroit, par raport à la ruïne totale de certains Congez dont il est à propos de vous donner l'explication.

Ces Congez, sont des permissions par écrit que les Gouverneurs Généraux accordent, au nom du Roi aux pauvres Gentilshommes & aux vieux Officiers chargez d'enfans, afin qu'ils puissent envoyer des marchandises dans ces Lacs. Le nombre en est limité à vingt-cinq par année, quoi qu'il y en ait davantage d'accordez, Dieu sçait comment. Il est défendu à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'y aller ou d'y envoyer, sous peine de la vie, sans ces sortes de permissions. Chaque Congé s'étend jusqu'à la charge de deux grands Canots de marchandises. Quiconque obtient pour lui seul un congé ou un demi congé, peut le faire valoir soi-même ou le vendre au plus offrant. Un congé vaut ordinairement six cens écus,& les Marchands ont coûtume de l'acheter. Ceux qui les obtien-

nent n'ont aucune peine à trouver des Coureurs de bois pour entreprendre les longs voyages qu'ils ſont obligez de faire, s'ils veulent en retirer des profits conſiderables. Le terme ordinaire eſt d'une année & quelquefois plus. Les Marchands mettent ſix hommes dans les deux Canots ſtipulez par ces permiſſions ; avec mille écus de marchandiſes propres pour les Sauvages, qui ſont taxées & comptées à ces Coureurs de bois, à quinze pour cent plus qu'elles ne ſont venduës argent comptant à la Colonie. Cette ſomme de mille écus raporte ordinairement au retour du voyage ſept cens pour cent de profit, quelquefois plus, quelquefois moins ; parce qu'on écorche les Sauvages du bel air; ainſi ces deux Canots qui ne portent que pour mille écus de marchandiſes, trouvent après avoir fait la traite, aſſez de Caſtors de ce provenu pour en charger quatre. Or quatre Canots peuvent porter 160. paquets de Caſtors, c'eſt à dire 40. chacun, chaque paquet valant cinquante écus ; ce qui fait en tout au retour du voyage la ſomme de huit mille écus. Voici comment on en fait la repartition. I. Le Marchand retire en Caſtors de ces huit mille écus de Pelleteries, le payement du congé que j'ai fait monter à 600. écus : celui des marchandiſes qui va à 1000. Enſuite ſur les 6400. de ſurplus il prend quarante pour cent pour la *bomerie* * ce qui fait encore 2560. écus. Après quoi le reſte eſt partagé entre les ſix Coureurs de bois qui n'ont aſſûrément pas volé les ſix cens écus,

* *Bomerie prêt à groſſe avanture.*

ou à peu près, qui reste à chacun d'eux, car leur travail est inconcevable. Au reste, vous remarquerez que le Marchand gagne, outre cela, vingt-cinq pour cent sur ces peaux de Castors, en les portant au Bureau des Fermiers Généraux où le prix des quatre sortes de Castor est fixé. Car s'il vendoit ces Peleteries à quelque autre Marchand du païs argent comptant, il ne seroit payé qu'en monnoye courante du païs qui vaut moins que les lettres de change du Directeur de ce Bureau pour la *Rochelle* ou pour *Paris* où elles sont payées en livres de France qui valent 20. sols ; au lieu que la livre de Canada n'en vaut que 15. Il faut que vous preniez garde que c'est seulement sur les Castors, où l'on profite de 25. pour cent qu'on appelle ici de *Benefice* ; car si l'on compte à quelque Marchand de *Quebec* 400. livres de *Canada* en argent, & qu'on porte la lettre de change en France, son correspondant n'en payera que trois cens de *France*, ce qui est la même valeur. Vous n'aurez que cela de moi cette année ci qui nous a donné un commencement d'Automne assez froid. Les Vaisseaux de *Quebec* doivent partir à la mi-Novembre selon la coûtume ordinaire.

Je suis Monsieur vôtre &c.

A Boucherville le 2. Octobre 1685.



LETTRE X.

Monſieur de Champigni *arrive de France avec des troupes, pour prendre la place de Mr. de* Meules *qui eſt rapellé. Ce que c'eſt que les* Orignaux, *& la maniere dont on les prend à la chaſſe.*

ONSIEUR,

Quoi que je n'aye pas encore reçû de vos nouvelles cette année ci, je ne laiſſerai pourtant pas de vous donner des miennes. Acte de mon deſintereſſement & de ma generoſité. Ce que j'ai d'abord à vous apprendre de plus conſiderable, c'eſt que Mr. de *Champigni* a débarqué heureuſement à *Quebec*. Il améne de France quelques Compagnies de Marine, & il vient relever Mr. de *Meules* dans l'Intendance du *Canada*. L'on a écrit à la Cour contre ce dernier ; c'eſt la cauſe de ſon rapel ; mais il y a de la malice & de la calomnie du côté de ſes accuſateurs. On a imputé à ce Magiſtrat d'aimer trop ſon utilité


Tom·prem·Pag·82·
2. RAQVETES
Orignaux ou Elans

lité particuliere, & de faire toûjours marcher ſon intérêt avant le Bien public ; mais l'imputation eſt fauſſe, & il eſt aiſé à Mr. de *Meules* de ſe blanchir & de ſe juſtifier. Je croi bien qu'il n'a pas negligé ſes propres affaires ; il y a même beaucoup d'apparence qu'il a fait un certain commerce ſoûterrain qui eſt un vrai petit Perou ; mais au fond, cet Intendant ne faiſoit tort à perſonne ; au contraire, il faiſoit ſubſiſter beaucoup de pauvres gens, & mille malheureux ſeroient morts de faim, à la lettre, ſi Mr. de *Meules* ne leur avoit fourni le moyen d'avoir du pain. Pour Monſieur de *Champigni*, ſon nom ne vous eſt pas, ſans doute, inconnu, & vous ſçavez que ſa famille eſt des plus illuſtres dans la Robbe. Il a la réputation d'un très-honnête homme : on fait auſſi grand cas de Madame ſa femme, & on la dit d'un merite diſtingué. C'eſt une conſolation pour nous autres pauvres Sauvages que la vertu vienne nous trouver de ſi loin. On attend tous les jours à *Monreal* nôtre nouvel Intendant. Il doit y venir avec Mr. le Gouverneur pour dreſſer un nouveau regître des Habitans de cette Iſle, & des Côtes circonvoiſines. On ne publie point le but de ce recenſement : mais je ſuis fort trompé s'il ne regarde pas les *Iroquois* : je croi qu'il y a ſur le tapis quelque deſſein contre eux, & qu'on veut ſe dédommager de la derniere entrepriſe. Je ne vous envoye point de fruits d'hiver, car il ne s'eſt rien paſſé de nouveau à la Colonie pendant cette Saiſon. Tout ce que je puis faire pour le ſervice de

D 6 vôtre

vôtre curiosité, c'est de vous faire part de ma chasse aux *Orignaux*. J'ai passé tout mon hiver à courir après ces bêtes; j'ai fait en cela le Sauvage dans toutes les formes, mais plus dans la vûë d'apprendre la langue que pour me divertir. Cette chasse se fait sur les néges; avec des *Raquettes* telles que vous les voyez dessignées sur ce papier. Elles ont deux pieds & demi de longueur & quatorze pouces de largeur; le tour de la Raquette est de bois fort dur d'un pouce d'épaisseur, qui retient les mailles de la maniere que celles dont on se sert pour joüer à la paume, à la réserve que celles-ci sont faites de cordes de boyau, & les autres de petits lacets de peaux de Cerfs ou d'Orignaux. Vous y voyez deux petites barres de bois qui les traversent; afin que les mailles tenant à plusieurs endroits soient plus roides & plus stables. Le trou qui est à l'endroit où vous découvrez ces deux couroyes, est le lieu où l'on met la pointe du pied, afin qu'étant bien attaché par ces ligatures qui font deux tours au dessus du talon, le pied soit fermé par le bout qui à chaque pas qu'on fait sur la nége s'enfonce en ce trou, lors qu'on leve le talon. Ces chaussures sont heureusement inventées pour marcher sur la nége; on court moins vîte avec des souliers dans un chemin battu. Il faut avoüer aussi qu'on en a grand besoin. La nége est ici fort copieuse; ordinairement il n'y en a pas moins de quatre pieds sur la terre; ainsi les *Raquettes* sont nécessaires, non seulement à chasser l'Orignal, & à courir dans les Bois, mais même

même pour aller à l'Eglise lors qu'elle est éloignée de l'Habitation. Par cette bizarre voiture j'ai bien tracé quarante lieuës de Forêts à la poursuite de ces Orignaux ; cet exercice est un peu violent, & je vous assûre que la peine en passe le plaisir. Mais il est grand tems de vous donner une peinture de ces animaux. L'Orignal est un espéce d'Elan qui differe un peu de ceux qu'on voit en *Moscovie*. Il est grand comme un Mulet d'Auvergne, & de figure semblable, à la réserve du mufle, de la queuë & d'un grand bois plat qui pese jusques à 300. livres, & même jusqu'à quatre cens, s'il en faut croire quelques Sauvages qui assûrent en avoir vû de ce poids-là. Cet animal cherche ordinairement les terres franches. Le poil de l'Orignal est long & brun, sa peau, forte & dure, quoi que peu épaisse, la viande en est bonne, mais la femelle a la chair plus delicate. On prétend que le pied gauche de celle-ci est un spécifique contre le mal caduc ; je m'en rapporte à la tradition, & je vous conseille de n'en croire que ce qu'il vous plaira. L'Orignal ne court, ni ne bondit, mais son trot égale presque la course du Cerf. Les Sauvages assurent qu'il peut en été trotter trois jours & trois nuits sans se reposer. Si les chevaux avoient la même force, n'est-il pas vrai, Monsieur, qu'on courroit la poste à bon marché ? Il vous plaira de recevoir aussi ce fait sur la bonne foi des Canadiens. Les Orignaux s'atroupent ordinairement à la fin de l'Automne, mais la bande est beaucoup plus nombreuse au Printems : vous en

devinez bien la raiſon, c'eſt l'amour qui les rend alors bêtes de compagnie. En effet, cette Societé dure tant que leurs femelles ſont en chaleur, après quoi ils ſe diſperſent. Il vous falloit cet avis préliminaire avant que d'en venir à nôtre chaſſe, en voici l'hiſtoire. Nous allâmes donc chercher ces Meſſieurs les Orignaux juſqu'à quarante lieuës au Nord du Fleuve *St. Laurent*, nous trouvâmes un petit Lac de trois ou quatre lieuës de circuit. Arrivez au bord d'un petit Lac qui a bien quatre lieuës de circuit, il fut réſolu dans nôtre vénérable troupe qu'on planteroit là le piquet. Chacun mit la main à l'œuvre, & en peu de tems nous eûmes nettoyé la place qui étoit couverte de nége; nous eûmes préparé des écorces d'arbres & planté nos Cabanes dont ces écorces faiſoient tous les materiaux. Mais ne ſe paſſa-t-il rien, direz vous, pendant cette route de quarante lieuës? Rien, ſinon que chemin faiſant nous nous exercions ſur les Liévres & ſur les Gelinotes; c'étoit comme un prélude de la grande guerre, & nous tuâmes aſſez de ces innocens ennemis pour faire bonne chere pendant tout le chemin. Sitôt que nous fûmes établis dans nôtre petit Camp, quelques Sauvages allerent à la découverte des Orignaux, les uns vers le Nord & les autres vers le Midi, juſqu'à deux ou trois lieuës du cabanage. Ils ont pour cela tout le merite d'une bonne meute; s'ils ne flairent point, du moins ſont-ils très-experts à découvrir les piſtes. Quand ils en ont trouvé de fraîches, l'un d'eux accourt

aux

aux Cabanes, & vient inviter tout le Bataillon à marcher à l'ennemi. Cette marche est ennuyeuse. Nous faisions quelquefois deux lieuës sans rien trouver. Enfin à force de suivre la piste, on appercevoit la proye. Cinq, dix, quinze, vingt Orignaux paroissoient ensemble, & se promenoient gravement avec leur bois de haute fûtaye. Se voyant découverts ils prennent leur parti, & sans attendre le *Qui vive* ? ils fuyent à toutes jambes, soit de compagnie, soit séparément. C'est un plaisir de voir tracer ces animaux sur la nége ; ils s'y enfoncent quelquefois jusqu'au poitrail. Mais cette même nége leur est utile ou dangereuse suivant qu'elle est dure ou molle ; si elle est condensée & glissante, on peut joindre la bête après un quart de lieuë de course : mais si la nége est fraîchement tombée, on est en risque de courir trois & quatre lieuës, encore souvent n'attraperoit-on rien sans le secours des chiens qui ont l'adresse d'arrêter ces fuyards dans les endroits les plus couverts de nége. Dès qu'on se trouve à portée on tire le fusil ; mais il faut viser bien droit ou se tenir sur ses gardes ; car quand ces bêtes n'en ont pas autant qu'il leur en faut, elles se fâchent, & reviennent toutes furieuses sur le tireur. Les Sauvages se couvrent d'un arbre pour se garantir des pieds du vindicatif blessé ; mais s'il peut joindre son homme, le Sauvage est à plaindre, l'animal le foule aux pieds, & il a la mal-honnêteté d'écraser un ennemi qui dans ce moment-là voudroit l'Orignal bien loin. Après qu'on

qu'on a tué raiſonnablement, on penſe à profiter de la chaſſe. Dans cette vûë là on dreſſe des Cabanes ſur le champ de bataille ; on y allume de grands feux, puis les Eſclaves écorchent les morts, & ils en étendent les peaux à l'air. Pendant que nous travaillions ainſi aux funerailles de nos Orignaux, la biſe ſoufloit cruellement. Un des Soldats qui m'accompagnoient me dit, qu'il falloit avoir le ſang d'eau de vie, le corps d'airain & les yeux de verre, pour réſiſter à un froid ſi âpre. Cette ſaillie me fit rire ; je la trouvai d'autant meilleure qu'effectivement nous étions glacez ; c'eſt tout vous dire que nous ne pouvions durer la nuit ſans avoir du feu tout autour de nous. Au milieu de ce tourment, on ne laiſſe pas de prendre courage, & la chair de ces bêtes ſert, du moins au dedans, de fourure & d'abri contre l'âpreté du froid. Tant que cette proviſion dure, on ne penſe point à décamper ; mais ſi-tôt qu'elle manque, il faut lever le piquet, ſe remettre à la découverte, & ne point deſarmer qu'on n'ait fait un nouveau maſſacre. Cette chaſſe dure ainſi à différentes repriſes juſqu'à la fonte des glaces & des néges. Alors les Sauvages s'arrêtent, & ſe rabatant ſur les Liévres, & ſur les Perdrix qui ſont en grand nombre dans les Bois, ils ont la ſobrieté d'en vivre au défaut des Orignaux. Dès que les eaux ſont ouvertes on diſpoſe tout pour l'embarquement, & où ſont les Vaiſſeaux ? Vous ne devineriez jamais que la chaſſe même les a fournis. On coût enſemble les peaux de ces bêtes Originales, ce

qui

qui se fait fort aisément ; on enduit les coûtures avec de la terre grasse au lieu de goudron ; en quatre jours nôtre Flote de Canots fut équipée, & nous sommes revenus par cette voiture avec tout nôtre bagage à l'Habitation. Voilà, Monsieur, à quoi je me suis diverti pendant les trois plus rigoureux mois de l'année, à courir après les Bêtes sauvages, & à mener une vie presque aussi sauvage que la leur. Au reste, le calcul de nôtre chasse se monte à soixante six Orignaux. La recolte n'est pas mauvaise ; mais vous sçaurez que nous faisions grace à l'espéce. Comme nous ne chassions que pour nôtre plaisir, nous ne poussions pas les ennemis à toute outrance. Nous eussions doublé, voire triplé le carnage, si nôtre conquête avoit été intéressée, & si nous n'avions eu pour but que d'assembler force peaux. N'allez pas conclure de ce recit que les Orignaux ont paix avec les Sauvages pendant l'Eté. On employe cette Saison à leur dresser des embuscades. Lors que ces pauvres bêtes ne songent qu'à passer leur chemin, elles se trouvent tout d'un coup engagées dans un lacet de corde attaché à deux arbres sur quelques passages que l'on embarrasse tout exprès avec des broussailles. Ont-elles évité ce piége ? elles peuvent tomber dans un autre. Le Chasseur prend le dessous du vent ; il rampe comme une Couleuvre dans les taillis, & décharge son fusil, sans que l'animal puisse s'appercevoir d'où lui vient le coup. Il est pourtant vrai que ces deux sortes d'attentats sur la vie des Orignaux

gnaux ſont ſouvent déconcertez, & que de ces manieres-là l'on en détruit fort peu. Les Cerfs & les Caribous ont à peu près le même ſort que les Orignaux. Caribou eſt une figure d'animal à gros mufle & à longues oreilles, on ne lui donnera rien de trop en le nommant Ane ſauvage : Comme il a le pié large, il échape aiſément ſur la nége durcie, en quoi il différe de l'Orignal qui alors eſt preſque auſſi tôt forcé que levé. Je ſuis à bout de ma matiére. J'ajoûte ſeulement que ce voyage m'a mis dans un grand goût de chaſſe. C'eſt bien mon deſſein d'y donner tout mon loiſir quand je ne pourrai rien de mieux. Je ſouhaiterois, cependant, une chaſſe un peu moins fatiguante que celle des Orignaux, & c'eſt ce que mes Conducteurs les Sauvages m'ont promis.

Je ſuis Monſieur vôtre &c.

A Boucherville le 8. *Juillet* 1686.

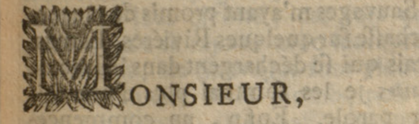
LET-


Tom prem. Pag. 91
Sauuage tuant des martres ou des chats Sauuages
Sauuage tuant des gelinotes de bois auec ses fleches par la voye dun chien
PARC
Cerfs renformés dans un parc apres auoir esté poursiuis par les Sauuages
Sauuage tuant un ours sur un arbe
renard qui se tue luy meme par un fusil tendu et pointé sur un appas



LETTRE XI.

Autre chaſſe curieuſe de divers Animaux.



MONSIEUR,

Il eſt vrai que je ne vous écrivis qu'une fois l'année paſſée, vous devez aſſez me connoître pour être perſuadé que la négligence n'y a point de part. Je ſuis bien-aiſe que cette lettre gardée de feu & d'eau ſoit parvenuë jusqu'à vous ; vous me citez juſte le jour de ſa naiſſance, elle eſt en effet du 8. de Juillet. Quant à la vôtre, elle eſt arrivée fort à propos. Je traînois ſur vôtre chapitre une inquiétude incommode ; pluſieurs Vaiſſeaux m'ont refuſé de vos nouvelles ; je ne ſçavois à quoi m'en prendre, & j'ai été même juſqu'à vous ſoupçonner d'être mort. Briſons ſur ce vilain endroit, & venons à nôtre commerce epiſtolaire. Si bien donc que mes Orignaux vous ont fait plaiſir. J'en ai de la joye, & cela, m'engage à vous rendre compte de mes autres chaſſes. Je me figure

figure bien, en effet, que ces ſortes de Relations ſont de vôtre goût, car vous aimez la chaſſe ; & je vous connois pour un grand exterminateur de gros & de petits pieds. Puis que chaſſe y a, je vous en garde une excellente, c'eſt celle des Caſtors ; mais je n'y ſuis pas encore aſſez ſçavant ; je ne la connois que par ouï dire. En attendant que je l'apprenne par les yeux, écoutez le recit d'une autre expédition meurtriere ; elle n'eſt pas tout-à-fait indigne de vôtre curioſité.

Nos Sauvages m'ayant promis de me mener à la chaſſe ſur quelques Riviéres, Etangs, ou Marais qui ſe déchargent dans le Lac de *Champlain*, je les ſommai plus d'une fois de tenir parole. Enfin, au commencement du mois de Septembre dernier nous entrâmes dans nos Canots, & nous mîmes à la rame. Mes Guides étoient environ quarante, tous gens très-habiles en ce métier, & qui connoiſſent parfaitement bien les lieux propres à prendre les Oiſeaux de Riviére & les bêtes fauves. Nôtre premiere ſtation fut ſur le bord d'un marais de quatre ou cinq lieuës de circuit. On dreſſa là les Cabanes, & l'on fit ſur l'eau pluſieurs hutes à une certaine diſtance les unes des autres. Cette hute eſt de feüillage, & aſſez grande pour contenir trois ou quatre Chaſſeurs. Enſuite on tend les piéges. Ce ſont des peaux d'Oyes, d'Outardes, & de Canards remplies de foin, & attachées par les pieds avec deux clous ſur certains morceaux de bois fort minces qu'on laiſſe floter autour

de

de la hutte. Tout étant ainsi préparé, les Sauvages attachent leurs Canots, & s'enfoncent quatre à quatre dans les niches, & ils y attendent patiemment la chûte des Cailles, je veux dire des Oyes, des Canards, des Outardes, des Sarcelles, & d'autres Oiseaux de Riviére inconnus en Europe, & qui abondent en ce Païs ci. La gent volatile deçûë par un naturel si bien contrefait, & prenant ces animaux empaillez pour des individus vivans, descendent en nuée pour leur tenir compagnie ; mais ils sont mal payez de leur civilité ; car lors qu'ils ne pensent qu'à se réjoüir avec leurs prétendus camarades, les Sauvages font pleuvoir sur eux le salpétre & le plomb, puis sautant dans les Canots, ils ramassent le butin. Ils les prennent encore avec des filets qu'ils tendent à plat à l'entrée des Riviéres sur la superficie de l'eau. Cet exercice dura quinze jours : il ne tenoit qu'à nous de le continuer ; mais nous fûmes attaquez d'un grand dégoût pour les Oiseaux de Riviére, & le cœur nous soûlevoit contre ce gibier. Pour changer donc de victuaille en gens d'honneur, & sans dégénérer, nous conjurâmes la ruïne des tourterelles. Cette espéce est une des plus fécondes qu'il y ait en Canada ; elle y fourmille : C'est bien ici où la Prophétie du Berger de l'Eglogue s'accomplit à la lettre, *la tourterelle ne cessera de pousser ses gemissemens de dessus l'Orme*, *nec gemere aëria cessabit turtur ab ulmo.* Croiriez-vous que ces Oiseaux nous pillent ici, tant il y en a ? On est contraint de les exorciser comme si c'étoient

c'étoient des legions de Diables, & il n'y a pas encore long-tems que nôtre Monseigneur l'Evêque fût contraint de les foudroyer à grosses goutes d'eau benite, pour le salut des biens de la terre. En vertu donc de nos mauvaises intentions contre les tourterelles, nous fîmes un second embarquement. Après une courte navigation nous mîmes pié à terre à l'endroit où nous devions nous arrêter, & qui devoit être le champ de nos exploits. C'étoit une plaine environnée d'arbres mais si chargez de nos petits ennemis, que je puis dire, sans outrer l'hiperbole, qu'il y en avoit autant que de feüilles. Je dois vous avertir que c'étoit un extraordinaire. Nous avions justement pris le tems que ces Oiseaux avisez, s'enfuyent du Nord, pour se réfugier vers le Midi. L'on auroit dit qu'ils se seroient donné le mot pour faire une pause sur ces arbres, & que toute la Nation tourterelle étoit convenuë de ce lieu-là, pour y tenir un grand conseil de département, & des assises de repartition. Sérieusement, il y en avoit une quantité prodigieuse; nous en fîmes nôtre cuisine à l'endroit même pendant dix-huit ou vingt jours, mais je croi que mille bons mangeurs y auroient eu contentement. Je m'imagine que vous me plaignez, Monsieur, de ce que j'ai vécu si long-tems d'une même viande; mais j'avois un moyen pour me délasser l'appetit. J'allois avec deux jeunes Sauvages me promener, le fusil sur l'épaule, le long d'un ruisseau qui traversoit nôtre plaine.

C'étoit-là pour moi une chaſſe d'acceſſoire. Nous y faiſions capture de Becaſſes, de Ralles, & ſur tout d'un certain Oiſeau qu'ils nomment, je ne ſçai pourquoi, *Bateur de faux* ; il eſt gros comme une Caille ; il ne ſe peut rien manger de plus delicat. Nous tuâmes auſſi dans la même courſe des rats muſquez : ce ſont de petits animaux qui ont effectivement toute la figure d'un rat, mais qui ſont de la taille du Lapin. Leur peau eſt preſque auſſi eſtimée que celle du Caſtor ; mais on recherche principalement leurs teſticules ; il en ſort une odeur admirable ; la Civéte & la Gazelle n'exhalent rien de ſi fort, ni de ſi doux. Les rats muſquez ſe proménent ſoir & matin ſur l'eau le nez au vent, & c'eſt à cette maniere de nager qu'on les découvre. Ainſi en eſt il des *Foutereaux* qui ſont de petites Foüines amphibies. Mais voici des bêtes dignes que vous réveilliez vôtre attention. Elles approchent aſſez du Liévre pour la groſſeur, mais elles ſont plus courtes : la chair n'en eſt pas bonne & au contraire on priſe extrêmement leur peau. Les Canadiens appellent ces quadrupedes des *Sifleurs*, parce que lors qu'il fait beau ils ont coûtume de ſifler à l'entrée de leur taniere. Mes Sauvages en ayant découvert un le laiſſerent, pour m'obliger, ſe divertir au ſon de ſa flûte naturelle, ce qu'il fit pendant une heure, & à diverſes repriſes, mais enfin on lui coupa le ſifiet d'un coup de fuſil. J'étois bien content de voir tant de differens animaux,

& comme mes Sauvages s'en appercevoient, cela leur augmenta l'envie de me faire plaisir ; ils dirent qu'ils vouloient me donner joye entiere. Ils me disoient cela par rapport aux *Carcajoux*, c'étoit une promesse tacite de m'en faire voir. M'ayant donc laissé ils coururent près de trois lieuës au delà de nôtre Marais pour chercher les tanieres de ces bêtes : quand ils en eurent trouvé quelques-unes, ils revinrent en diligence m'en avertir & me conduisirent sur les lieux. Vous voyez, Monsieur, que les Sauvages n'épargnent pas leur peine quand il s'agit d'obliger un ami ; nous autres qui nous piquons de belle éducation & de politesse, en ferions-nous autant ? Arrivez auprès des Habitations soûterraines de ces Carcajoux, il fut question d'en attraper ; voici le détail de l'expédition. Dès la plus petite pointe du jour nous nous postâmes en sentinelle auprès de leurs trous : Nous étions couchez ventre contre terre, & nous faisions l'honneur à ces Solitaires de les attendre en cette posture à la porte de leur Hermitage. Nos Chiens étoient derriére à une portée de mousquet, tenus par des Esclaves. Aux premiers rayons du Soleil la bête se déterre, montre son nez, & quite sa retraite. Alors un Sauvage saute sur la taniere, la boûche, appelle les chiens, tout cela se fait en un instant. Nous eûmes le plaisir d'en voir sortir deux en même tems. C'étoient des braves ; nos Brifauts avec toutes leurs dents héroïques trouverent à qui parler ; le combat dura plus d'une

d'une demi heure, & tel de nos aſſaillans, avec l'oreille ſaignante, & la feſſe déchirée commençoit à ſe rebuter : mais enfin, il fallut céder à la force ; les deux vaillans champions furent étranglez quoi qu'ils meritaſſent de finir par une bleſſure plus honorable, tant eſt grande l'injuſtice du ſort. Ce qu'il y a de plus glorieux pour la mémoire des Défunts, c'eſt que le Carcajoux n'eſt pas un Sanglier pour ſe défendre ſi bien ; figurez-vous un double Blereau, c'eſt l'image la plus reſſemblante que je puiſſe vous donner de cet animal. Nos chiens triomphans conſerverent bien peu le luſtre de leur victoire. Dès le lendemain, ils eurent la honte de n'avoir oſé mordre. Comme nous avions toûjours l'œil au guet en marchant, nous découvrîmes un *Porc-épi* qui ſe repoſoit à ſon aiſe entre les branches d'un petit arbre. Nous eûmes la malice de mettre le fauteüil & le Seigneur par terre ; trois ou quatre coups de hache bien aſſenez contre l'arbriſſeau en firent l'affaire. C'étoit quelque choſe d'affreux de voir alors la bête heriſſée. Devenuë furieuſe par ſa chûte, & comme ſi elle en eut reſſenti tout l'affront, elle dardoit ſes poils juſqu'à trois & quatre pas ; il ſembloit qu'elle voulût nous larder de poinçons aigus, je vous avouë qu'elle faiſoit horreur. Auſſi nos chiens n'eurent-ils pas l'audace d'approcher ; ils japperent de toute leur force, & du reſte, ils eurent un profond reſpect pour la fourure inabordable de l'animal. Nous jugeâmes à propos d'imiter leur prudence,

& pas un de nous n'eut la hardiesse d'avancer jusqu'à la portée des traits. Tout ce que nous pûmes obtenir de nôtre courage, ce fut de nous battre à coup sûr, & par la régle démonstrative du Bourgeois Gentilhomme, tuer sans pouvoir être tué. En un mot, nous fîmes la proüesse d'assommer la bête, de loin. Quand nous fûmes bien assûrez de sa mort, on en vint à l'abordage, & nous rendîmes à son corps les mêmes devoirs funébres que l'on rend à un Don Pourceau. On brûla toutes les armes du Vaincu, on lui unit la peau, on l'éventra ; puis, au lieu du Saloir on le mit à la broche, & nous en fîmes un bon repas. Je ne trouvai pourtant pas ce que je m'étois promis, & il s'en fallut beaucoup que cette viande me semblât aussi bonne que nos Chasseurs me l'avoient fait espérer.

Après la moisson des tourterelles, c'est-à-dire, après le passage de ces Oiseaux, mes Sauvages me firent un compliment très conforme à mon intention. Ils me dirent que m'étant dégoûté l'année derniere de la chasse des Orignaux par le froid excessif qu'il y faut endurer, ils auroient soin de me renvoyer en Canot aux Habitations avant les glaces ; mais que comme j'avois encore un mois à rester avec eux, ils vouloient me faire bien passer mon tems, & me montrer de nouvelles chasses qui me feroient oublier les précédentes. Vous jugez bien que je taupai de bon cœur à toutes les deux propositions ; mais ne voulant pas me laisser conduire à l'aveugle, je leur

deman-

demandai où ils avoient dessein de me mener. Prendre des Loutres à quinze ou seize lieuës d'ici, répondirent-ils ; l'occupation est très-divertissante, & ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'elle n'est pas moins profitable : si la chasse est heureuse nous pouvons faire un amas considérable de peaux. Moi encore plus content du dessein, il ne fût plus question, pour l'executer, que de partir du Camp des tourterelles. Nous pliâmes donc bagage, & nous étant rembarquez, nous remontâmes contre le courant de la Riviére, jusques dans un petit Lac de deux lieuës de circuit, au bout duquel il s'en trouve un autre plus grand, séparez l'un de l'autre par un Istme de 150 pas. Ce fut à une lieuë de là que nous débarquâmes, & que nous fixâmes nôtre séjour. Après avoir élevé nos maisons portatives, quelques Sauvages se mirent à pêcher des Truites ; mais le plus grand nombre passa le tems à dresser des piéges ou trapes pour prendre des Loutres sur les bords de ce Lac. Cette trape se fait avec des piquets en forme d'un petit parc quarré ; il y a au milieu une espéce de porte suspenduë par le moyen d'une corde passée dans une fourche, à laquelle on lie une truite bien serré. Lors que le Loutre vient à terre & qu'il voit ce friand morceau, il entre plus de la moitié du corps dans cette cage fatale, pour avaler le poisson : mais à peine y touche-t-il que le piquet qui soûtient la porte attiré par la petite corde qui tient l'apas, venant à tomber, cette porte chargée de bois, &

conſéquemment fort peſante, lui tombe ſur les reins & l'écraſe. Quand ces piéges ſont ainſi tendus, les Sauvages ne ſe donnent plus aucun mouvement de chaſſe; ils en donnent la direction aux Eſclaves qui viſitent les trapes tous les matins, qui remettent un nouvel apas, & qui rapportent la capture. Vous ne croiriez pas combien elle eſt copieuſe cette capture; on ne reſta que quelques jours en cet endroit-là, & cependant on prit deux cens cinquante Loutres. La peau en eſt beaucoup plus belle en Canada qu'en Moſcovie, ni qu'en Suéde. On ne la vend néanmoins ici que deux écus; mais vous ſçavez qu'en France elle en coûte quatre, ſix, & même juſqu'à dix, lors qu'elles ſont noires & bien fournies de poil. A la chaſſe des Loutres ſucceda celle des Cerfs. Nos Sauvages m'ayant conduit vers cet Iſtme que je vous ai marqué, je fus ſurpris d'y voir un Parc fait avec des arbres abbatus les uns ſur les autres, & entrelaſſez de branches & de brouſſailles; on y entroit par un quarré de pieux dont l'ouverture étoit aſſez étroite. Leur ayant demandé l'uſage de cet artifice, ils me dirent que c'étoit pour prendre des Cerfs, & que je ſerois bien-tôt témoin de cette vérité. En effet, après avoir un peu racommodé cet ouvrage, ils ſe mirent en devoir de me tenir parole. D'abord nous nous tranſportâmes à trois lieuës de là, marchant toûjours entre des Etangs & des Marais. Après avoir fait ce chemin, les Chaſſeurs ſe débandérent; ils alloient diſperſez

çà & là chacun escorté de son chien. Je restai avec un seul Sauvage, & nous avions fort peu marché lors que je vis un grand nombre de Cerfs ; ils couroient les uns à l'opposite des autres, tous également effrayez, & cherchant par la vîtesse de leurs jambes à se mettre en sûreté. Il s'en presenta devant nous plus de dix d'une seule troupe, mais qui rebrousserent chemin pour ne pas s'embourber dans le Marais, d'où effectivement ils ne seroient jamais sortis. Mon Compagnon me félicitoit de m'avoir, & m'assûroit que nous serions les seuls qui n'aurions point de grande fatigue à essuyer, parce qu'il avoit choisi le chemin le plus droit, & le plus court. Enfin après avoir marché à grands pas, & couru de tems en tems, nous arrivâmes à nôtre Parc, aux environs duquel plusieurs Sauvages étoient couchez ventre à terre, pour fermer la porte du quarré de pieux lorsque les Cerfs y seroient entrez. Nous y en trouvâmes trente-cinq, & si le Parc eût été mieux fermé nous en tenions plus de soixante ; car les plus legers sauterent par dessus, au lieu d'entrer dans le réduit. On fit main basse sur ces malheureux prisonniers, mais on fit grace aux femelles pleines, & leur fecondité leur sauva la vie. Je demandai les langues & la moëlle des morts, & les Vainqueurs se firent un plaisir de m'accorder ces dépoüilles de massacre. Au reste, le Cerf est ici fort gras, mais la viande n'en est delicate que vers les côtes. Ce ne fût pas la seule chasse que nous fimes, car deux jours

jours après nous allâmes à celle des *Ours*; & comme ces Peuples passent les trois quarts de la vie à chasser dans les bois, ils ont un talent merveilleux pour cet exercice là, particulierement celui de connoître les troncs d'arbres où ces Animaux se nichent. Je ne pouvois me lasser d'admirer cette science, lors qu'en marchant dans les forêts à cent pas les uns des autres, j'entendis un Sauvage qui crioit, voici un Ours; Je leur demandai à quoi il connoissoit qu'il y eut un Ours dans l'arbre, au pied duquel il donnoit des coups de hache, ils me répondirent tous, que cela étoit aussi facile à découvrir que la piste d'un Orignal sur la nége. Ils ne se tromperent presque point en cinq ou six chasses que nous fîmes, car après avoir donné quelque coups aux arbres où ils s'arrêtoient, l'Animal sortant de son trou se voyoit en même tems criblé de coups de fusil. Les Ours de *Canada* sont extrêmement noirs & peu dangereux, ils n'attaquent jamais, à moins qu'on ne tire dessus & qu'on ne les blesse. Ils sont si gras, particulierement dans l'Automne, qu'à peine ont-ils la force de marcher; ceux que nous prîmes l'étoient extraordinairement, mais cette graisse n'est bonne qu'à brûler, au lieu que la viande, & sur tout les pieds, sont d'un goût exquis. Les Sauvages soûtiennent, que c'est la chair la plus delicate qu'on puisse manger. Pour moi j'avoüe qu'ils ont raison. Nous eûmes le plaisir en cherchant des *Ours* de voir des martres & des chats sauvages sur des branches, aux-

auxquels Animaux ils tirerent à la tête pour conſerver la peau. Mais ce que je trouvai de plus plaiſant fut la ſtupidité des *Gelinotes* de bois, qui étant perchées à troupes ſur les arbres ſe laiſſoient tuer les unes après les autres à coups de fuſil ſans branler ; les Sauvages les abbatent ordinairement à coups de fléches ; ils diſent qu'elles ne valent pas une charge de poudre qui peut arrêter un Orignal ou un Cerf. J'ai fait cétte chaſſe pendant l'hiver autour des habitations, uſant d'une ſorte de chien qui les ſentant du pied de l'arbre ſe met à japer : alors je m'aprochois & regardant ſur les branches, j'y découvrois ces Oiſeaux. Le dégel étant ſurvenu, je fis une partie avec quelques Canadiens pour aller à deux ou trois lieuës avant dans le Lac expreſſément pour le ſeul plaiſir de les voir battre des aîles. Je vous aſſûre que c'eſt la choſe du monde la plus curieuſe, car on entend de tous côtez un bruit à peu près comme celui d'un tambour qui dure une minute ou environ. On eſt enſuite un demi quart d'heure ſans rien entendre, pendant qu'on s'approche vers le lieu, d'où le bruit eſt venu, & ce même bruit recommençant on avance toûjours en s'arrêtant de tems en tems, juſques à ce qu'enfin on découvre ſur un arbre abatu pourri & couvert de mouſſe la malheureuſe Gelinote, qui appelle ſon Mâle, en battant ſi fort les aîles l'une contre l'autre qu'on entend ce bourdonnement d'un demi quart de lieuë. Cela ne dure que les mois d'Avril, Mai, Septembre & Octobre. Il faut remar-

quer que c'eſt toûjours ſur le même arbre qu'elles battent conſtamment ſans changer, commençant le matin à la pointe du jour, & ne finiſſant qu'à neuf heures, & le ſoir une heure devant le coucher du Soleil juſqu'à la nuit. Je vous avouë que je me ſuis contenté de voir & d'admirer pluſieurs fois ce battement d'aîles, ſans vouloir tirer deſſus. Enfin, Monſieur, outre le plaiſir de tant de chaſſes differentes, j'ai encore eu celui de m'entretenir au milieu des bois avec les honnêtes gens des ſiécles paſſez : le bon homme *Homere*, l'aimable *Anacreon* & mon cher *Lucien* n'ont jamais voulu me quitter. *Ariſtote* mouroit d'envie de me ſuivre, mais mon Canot n'étant pas aſſez grand pour le contenir avec ſon équipage de Sillogiſmes Peripateticiens, il fut contraint de retourner chez les Jeſuites qui l'entretiennent fort généreuſement. Je me défis de ce grand Philoſophe avec beaucoup de raiſon ; car il n'auroit pas manqué d'effrayer mes Sauvages par ſon jargon ridicule & ſes termes vuides de ſens. Adieu, Monſieur, je ſuis au bout de mes chaſſes & de ma lettre ; je n'ai pas encore reçû de nouvelles de *Quebec*, où l'on continuë à faire de grands préparatifs pour quelque entrepriſe conſiderable. Le tems nous aprendra bien des choſes dont je vous informerai par la voye des derniers Vaiſſeaux qui partiront de *Quebec* à la fin de l'Automne. Je finis par le compliment ordinaire de

Vôtre &c.

A Boucherville *ce* 28. *May* 1687.

LET-



LETTRE XII.

Arrivée de Mr. le Chevalier de Vaudreuil *en Canada avec des Troupes. On assemble à* Sainte Helene *toutes les Forces pour aller contre les* Iroquois.



ONSIEUR,

Pour cette fois-ci, j'espére vous donner contentement. Je suis tout plein de nouvelles, & si quelque chose m'embarrasse, c'est le choix du debut. On me mande du Bureau de Mr. *de Segnelai* que nôtre Gouverneur a ordre de m'accorder un voyage de France. Ma famille a comme extorqué cette grace, tant on a eu de peine à l'obtenir. Mes parens m'écrivent de venir au plûtôt, & que mes affaires domestiques sont pressantes ; mais Mr. *de Denonville* prononça hier un arrêt contradictoire ; il me déclara en bonne compagnie que je ne pouvois partir pour Paris qu'après la Campagne.

Suivant toutes les apparences elle sera

chaude cette Campagne. Nous en voulons aux *Iroquois :* Mr. de *Denonville* a résolu de les exterminer, mais ils sont gens à vendre cherement le terrain. Jugez de là si je suis fort assuré de vous revoir ; au lieu du Congé que j'attens du Gouverneur, quelque Iroquois pourroit bien m'en faire present d'un pour l'autre Monde. Quoi qu'il en soit, on se donne ici de grands mouvemens, & tout s'y dispose pour cette expédition. Mr. de *Denonville* avoit pris ses mesures pour cela dès l'an passé. On dit qu'il envoya chez les Sauvages nos Alliez qui habitent le long des Lacs & aux environs, des Emissaires qui ont du credit chez ces Peuples pour les attirer dans le dessein qu'il a d'aneantir les *Iroquois.* Je ne sçai si ce manége aura son effet ; l'affirmative est fort probable ; c'est prendre nos Sauvages par l'endroit favori, & je croi qu'ils se joindront à nous, plus pour contenter la haine mortelle qu'ils ont pour la Nation *Iroquoise*, que pour satisfaire aux devoirs de l'Alliance. De plus, nôtre Gouverneur a eu soin pendant l'hiver de faire remplir les Magasins ; il a envoyé des Vivres au Fort de *Frontenac*, & il a fait construire une grande quantité de ces Bâteaux dont je vous ai parlé, si je ne me trompe, dans ma quatriéme Lettre. Nos Troupes sont prêtes, & campent déja dans cette Isle de *Monreal* : Mr. de *Denonville* les y amena il y a quatre jours. Elles consistent en vingt Compagnies de Marine, en Milices, & en Sauvages Chrêtiens, le tout se monte à deux mille hommes.

mes. Cette Armée, pour contenir trois différentes classes de Soldats, n'est elle pas nombreuse ? Ne vous en moquez point, nous prétendons bien contre-balancer par nôtre valeur la copieuse soldatesque de vôtre Monde, & à voir nôtre air menaçant, on nous prendroit pour des Phalanges Macedoniennes. Pendant nôtre voyage douze Compagnies de Marine nouvellement débarquées à *Quebec* garderont la Colonie : Elles sont venuës de France sur une Escadre de six Vaisseaux du second rang commandée par Mr. d'*Amblimont* ; il s'étoit embarqué à la Rochelle, & il a fait le trajet en vingt-huit jours, peut on passer plus rapidement de l'ancien Monde au nouveau ? Mr. le Chevalier de *Vaudreuil* a été de cette heureuse traverse : c'est lui qui doit commander nos Troupes, & il a le courage de ne vouloir pas que les fatigues qu'il vient d'essuyer sur la Mer le dispensent de sa fonction. Le Gouverneur de *Monreal* est aussi de la partie. Mr. de *Champigni* a pris les devants, & doit nous attendre au Fort de *Frontenac*. Enfin, nôtre grosse & formidable Armée se mettra en marche après demain sous la conduite de Mr. de *Denonville*. Il mene avec lui un maître Iroquois; c'est le héros des cinq Villages, mais son histoire me meneroit trop loin. Au reste, les plus sensez n'ont pas bonne opinion de cette entreprise, & la nomment une levée de bouclier. Pour moi, sans m'ériger en Prophéte, je suis persuadé qu'elle aura le même sort que l'échaufourée de Mr. *de la Barre*.

Je pose pour un principe inconteſtable que nous ne ſçaurions détruire les *Iroquois* par nous-mêmes. Mais d'ailleurs pourquoi s'aheurter à la ruïne d'une Nation qui nous laiſſe en repos ? Tel eſt le bon plaiſir de certains eſprits turbulens qui trouvent leur compte dans le deſordre au préjudice des véritables intérêts du Prince, & aux dépens de la tranquillité publique. Nous verrons le fruit de ces hautes eſpérances, garre l'accouchement de la Montagne. Je ne manquerai pas à nôtre retour de vous envoyer une relation exacte de nos exploits. J'aimerois mieux vous la porter moi-même, quoi qu'il arrive, croyez-moi toûjours,

Monſieur vôtre &c.

A l'Iſle S. Helene vis-à-vis du Monreal le 8. *Juin* 1687.



LET-



LETTRE XIII.

Mauvaise réüssite de la Campagne contre les Iroquois. *Embuscade. Ordre à l'Auteur de partir pour les grands Lacs avec un détachement de Troupes.*



MONSIEUR,

Si jamais homme a pesté contre sa malheureuse destinée, c'est moi. Il y a deux mois que je me repais de la douce idée du voyage de France. Figurez-vous avec quelle impatience j'attendois mon départ. Jamais Amant transi n'a mieux trouvé les momens des jours, & les jours des années. Terminer des affaires importantes, travailler à ma fortune, voir ma famille, mes amis, & vous, sur tout, Monsieur, qui m'étes si cher, toutes ces pensées me chatoüilloient vivement l'imagination, & l'Amant le plus passionné ne peut se represénter une joüissance avec plus de plaisir. Mais hélas ! ces belles espérances sont évanoüies ;

c'eſt comme ſi j'avois fait un agréable rêve, & mon bizarre deſtin, au lieu de me laiſſer embarquer pour la Rochelle, me relance au bout du Monde. Avant que d'expliquer l'énigme, je veux vous tenir parole, & vous rendre compte de nôtre glorieuſe Campagne, préparez vous à écouter de merveilleux évenemens.

Mr. de *Champigni* ouvrit la Scéne par une belle & vaillante proüeſſe, voici ce que c'eſt. Vous n'aurez pas ſans doute, oublié que ce Monſieur l'Intendant avoit précedé de quelques jours la marche de nôtre armée. En effet, il fit le voyage en Canot à l'abri d'une bonne eſcorte, & il arriva au Fort de *Frontenac* dix jours avant les troupes. Pour ne point perdre de tems, Mr. de *Champigni* annonça la rupture par une barbare hoſtilité. Il envoya trois cens Canadiens pour enlever deux Villages d'Iroquois, Villages ſituez à ſept ou huit lieuës du Fort. Les conquerans eurent bien-tôt expedié l'affaire. Etant arrivez vers le ſoir, ils n'eurent que la peine de ſe jetter ſur les habitans, & ces pauvres Sauvages qui ne ſe défioient de rien ſe virent en même tems entourez, ſaiſis & liez. Dans ce triſte équipage on les conduiſit à *Frontenac*. L'Intendant leur y fit une deſagreable reception : il ordonna qu'ils fuſſent attachez de file à des piquets par le coû, par les mains & par les pieds. Cependant nous partîmes de *l'Iſle St. Heléne* le 10. de Juin & nous arrivâmes le 1. de Juillet à *Frontenac*. C'étoit déja pour nous un grand pas de franchi. Nous nous trouvions delivrez de ces Sauts,

de

de ces Cataractes, de ces rapides, & de ces Courans dont je croi vous avoir parlé dans l'entreprise de Mr. *de la Barre*, & nous nous sçavions très-bon gré d'avoir fini cette penible & dangereuse route. Nous avions même fatigué au double de l'autre fois; car il ne s'agissoit plus d'un portage de Canots; c'étoient des bâteaux pesans qu'il falloit haler à force d'hommes & d'amarres, qu'il falloit tirer à force de bras par ces chemins presque insurmontables. A nôtre débarquement nous apprîmes la glorieuse expédition des Soldats de Mr. de *Champigni*, & l'arrêt édifiant de ce Magistrat. Ne pouvant croire une si grande injustice, je me hâte d'entrer dans le Fort. J'y vis, en effet, ces enfilades d'*Iroquois* attachez comme je vous l'ai marqué. Ce spectacle m'attendrit, & me causa de l'indignation. Ce qui me surprit le plus, ce fut de trouver ces prisonniers tous chantans. Je crus d'abord que c'étoit ou stupidité, ou Philosophie naturelle; mais on me dit que c'étoit une coûtume établie chez tous les Peuples du Canada; lors qu'ils sont prisonniers de guerre, c'est par le chant qu'ils expriment leurs plaintes & leurs regrets. Cette melodie dure nuit & jour, & leurs airs sont des *in promptu* composez sur le champ par la nature ou plûtôt par la douleur. Toute la lettre de leur Musique me paroissoit fort sensée, & j'aurois bien défié Mr. nôtre Intendant de pouvoir y répondre solidement. Jugez en vous-même, Monsieur, voici les paroles que ces infortunez repetoient le plus sou-

ſouvent, vous les ferez noter par tel Muſicien qu'il vous plaira ; pour les bien comprendre, il faut ſçavoir que les Conquérans des deux Villages avoient égorgé les Vieillards, cette circonſtance m'étoit échapée. „ Quelle ingratitude ! quelle ſcele-„ rateſſe ! quelle cruauté ! s'écrioient-ils, „ dans leurs lugubres & diſcordans con-„ certs, Nous n'avons ceſſé depuis la Paix „ de pourvoir à la ſubſiſtance de ce Fort „ par nôtre pêche, & par nôtre chaſſe. „ Nous avons enrichi les François de nos „ Caſtors, & de nos autres Pelleteries, & „ pour récompenſe, on vient traîtreuſe-„ ment dans nos Villages ; on maſſacre „ nos Peres & nos Vieillards ; on nous fait „ Eſclaves, & l'on nous tient dans une „ poſture où l'on ne peut ſe défendre des „ moucherons, ni par conſéquent attraper „ le ſommeil. On nous a fait ſouffrir mil-„ le morts quand on a verſé devant nos „ yeux le ſang de nos peres, & ſi l'on nous „ conſerve la vie, c'eſt pour nous la ren-„ dre plus affreuſe que la mort même. „ Eſt-ce donc là cette Nation dont les Je-„ ſuites prônent ſi fort la droiture & la „ bonne foi ? Mais les cinq Villages au-„ ront ſoin de nôtre vengeance, & nos „ Compatriotes n'oublieront jamais l'hor-„ rible violence qu'on nous fait. C'eſt la ſubſtance de ce qu'ils chantoient, car vous vous doutez bien que je n'ai pas traduit leur Opera mot à mot. Comme je paſſois ces pauvres ſouffrans en revûë, j'en apperçûs un de ma connoiſſance : c'étoit un

hom-

homme de cinquante-cinq ans, & qui m'avoit souvent régalé dans sa Cabane pendant les six semaines de service que je fis au Fort de *Frontenac* lors de l'entreprise de Mr. *de la Barre*. Mon ami l'*Iroquois* sçavoit l'*Algonkin*. M'en étant donc approché, je lui fis connoître en cette langue que son malheur me touchoit sensiblement; je m'offris de plus à le faire bien nourrir tant qu'il resteroit au Fort, & à lui donner des lettres de recommandation pour mes amis de *Monreal* quand on y transporteroit les prisonniers. Ma compassion le toucha, & il me dit qu'il voyoit bien que la plûpart de nos gens détestoient la maniere très inhumaine dont on les traitoit; mais il me remercia de mes offres, & me déclara qu'il vouloit partager en toute égalité la mauvaise fortune avec ses Compagnons. Tout le soulagement qu'il voulut de moi, ce fut que j'écoutasse le recit de leur avanture. Alors il me fit cette histoire parlant de tout son cœur, comme vous pouvez bien vous imaginer, & disant les choses avec une naïveté tout-à fait touchante. Mais sur tout, lors qu'il vint à toucher l'endroit du massacre des Vieillards, il avoit peine à s'exprimer, tant la douleur le pénétroit, ses paroles étoient entrecoupées de soûpirs & de sanglots: il insista aussi beaucoup sur tous les services qu'il avoit rendus aux François, & il ne se lassoit point de demander si des hommes étoient capables d'une si honteuse méconnoissance. Enfin une abondance de larmes l'obligea de finir: *Quæque*

potest

poteſt narrat, reſtabant ultima, flevit. Je ne pouvois condamner aſſez en moi-même la dureté dont on uſoit envers ces innocens, mais le zéle de la juſtice m'emporta trop loin, & peu s'en fallut que je n'en fuſſe le martir. Comme j'avois actuellement l'eſprit occupé du déplorable ſort de ces Iroquois, je vis quelques-uns de nos jeunes Sauvages qui, pour ſe divertir leur brûloient les doigts avec des pipes allumées. Je vous avouë que cette ferocité me fit perdre patience; je donnai ſur ces coquins à grands coups de canne, & ſi l'on m'avoit laiſſé faire, je croi que je les aurois aſſommez. Les Supérieurs informez de mon incartade me firent appeller, & après m'avoir reprimendé des groſſes dents on m'envoya dans ma tente en arrêt. Cependant les Sauvages étoient en émeute; ils demandoient ma mort avec menace de retourner chez eux ſi on leur refuſoit cette ſatisfaction. L'affaire étoit delicate, & l'on ne pouvoit ſe paſſer de leur ſecours. Ce qu'il y avoit de pis pour moi, c'eſt qu'ils vouloient être Parties, Juges, Bourreaux; entamer & finir le procès à coup de fuſil. A vous dire le vrai, pendant tout ce fracas je me ſerois voulu d'une équité plus tranquille & moins entreprenante. Mais enfin l'on apaiſa ces Meſſieurs les Sauvages. On leur fit accroire que j'avois bû, & qu'il y avoit une défenſe expreſſe de me donner aucune boiſſon enivrante. Vous remarquerez, Monſieur, que l'ivreſſe eſt innocente chez ces Peuples; ils la regardent com-

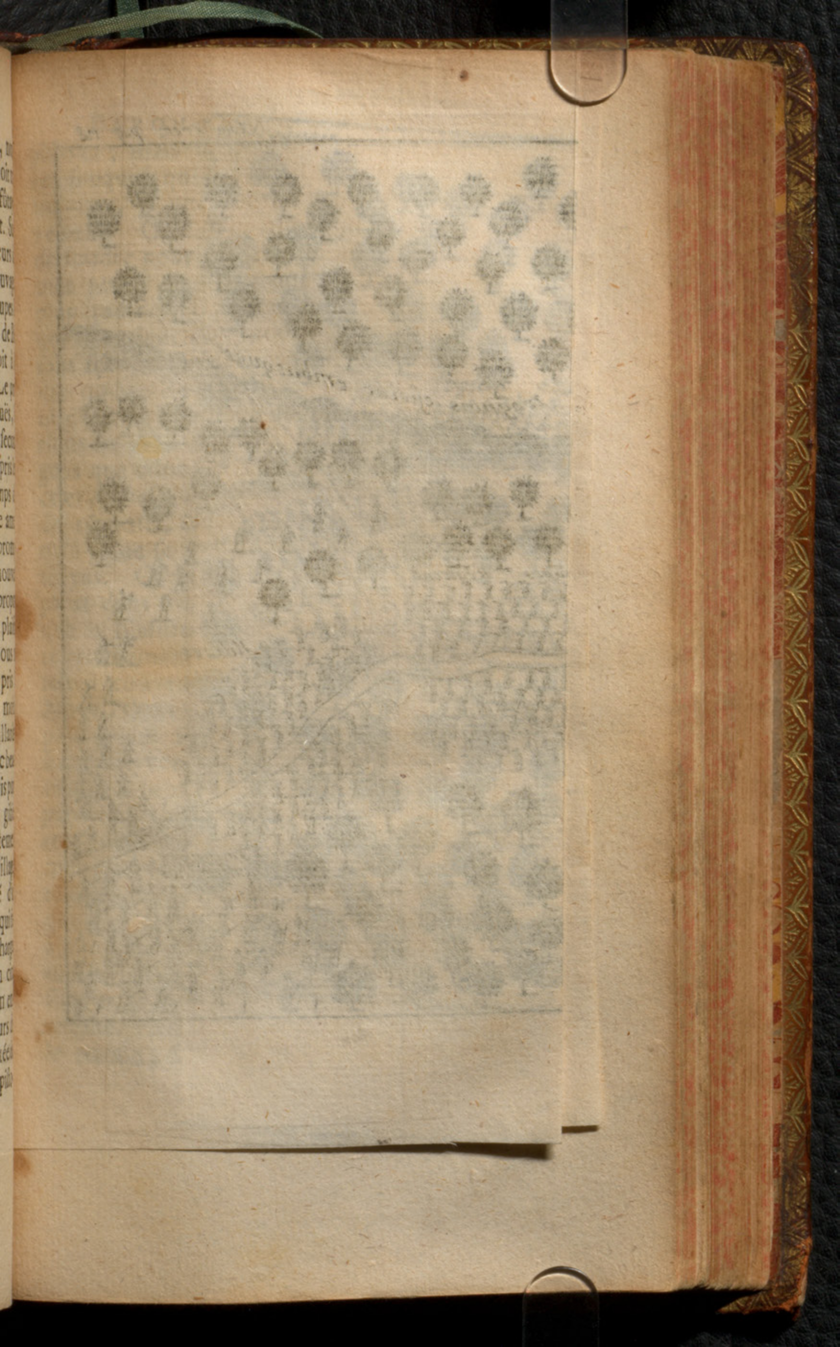
comme un accès de phrenesie, & ils se moquent de nous de punir comme un crime ce qui s'est fait sans usage ni de raison, ni de volonté. Pour mieux calmer la fureur de ces Sauvages, on leur promit de me mettre en prison au retour de la campagne; ils prirent le tout pour argent comptant, & j'en fus quitte pour cinq jours d'arrêt. On a mené les prisonniers à *Quebec*, & l'on dit qu'ils seront transportez en France pour servir dans les Galeres. Je reprens le fil de ma relation. Le Sieur *de la Forest* Officier de Mr. *de la Salle*, arriva au Fort dans un grand Canot conduit par huit ou dix Coureurs de bois. Il apprit à Mr. *de Denonville* qu'un parti d'*Ilinois* & d'*Oumamis* ayant attendu les *Hurons* & les *Outaouas* au Lac de *Ste. Claire* s'étoient joints à eux, & marchoient vers la Riviere des *Tsonontouans*, où l'on avoit marqué le rendez-vous général. Mr. *de la Forest* raporta aussi que Mr. *de la Durantais* avoit surpris avec le secours des Sauvages une petite Flote de Canots Anglois, qui alloit sous la conduite de quelques Iroquois, trafiquer avec les Nations des Lacs des Marchandises dont elle étoit chargée, & lesquelles se montoient bien à cinquante mille écus. Il dit de plus que Mr. *Dulhut* assisté de Coureurs de bois & Sauvages avoit aussi attrapé une autre troupe d'Anglois & d'Iroquois qui portoient des Marchandises à *Missilimakinac*, que les preneurs avoient partagé la capture entre eux, & retenu les Iroquois prisonniers avec leur Chef nommé Major *Gregori*. Enfin Mr.
de

de la Forest pressa nôtre départ, & dit au Gouverneur Général qu'il n'y avoit point de tems à perdre si nous voulions joindre le secours des Lacs au rendez-vous commun. Dès le lendemain troisiéme de Juillet toutes les Troupes furent embarquées. Mr. *de la Forest* qui se remit en Canot au même tems que nous, prit par le Nord du Lac la route de *Niagara* où il devoit attendre ce redoutable renfort. Nous allâmes à l'opposite, & nôtre Navigation fut fort tranquille à la faveur des calmes qui régnent presque toûjours pendant cette Saison. La rencontre ne pouvoit guére être plus heureuse ; à une heure près, Nous & nos Alliez serions arrivez ensemble à la Riviere des *Tsonontouans*. Les Sauvages n'avoient garde de ne pas tirer un bon augure de cette heureuse rencontre ; ils ont l'ame tout-à-fait tournée à la superstition, & une bagatelle suffit pour exercer leur genie prophétique : ils prédirent donc de nôtre avanture la ruïne entiere de la Nation Iroquoise, les suites vous feront voir la justesse du pronostic. Dès le soir même de nôtre débarquement on tira de l'eau toutes les voitures, ce que l'on fit à l'abri d'un bon Corps de Garde. A ce premier travail succeda la construction d'un Fort. L'ouvrage n'étoit pas d'une grande défense, ce n'étoient que des pieux ; mais cela valoit mieux que rien pour enfermer les Canots, les bâteaux & les bagages, & d'ailleurs on détacha quatre cens hommes sous le commandement du Sieur *Dorvillers* pour veil-

veiller à la garde de cette importante Forteresse. Le jour suivant on fit une execution qui n'étoit assûrément point propre à attirer la benediction du Ciel sur l'entreprise, on fusilla très-injustement un jeune Canadien. Tout son crime étoit d'avoir servi de guide à l'une de ces deux troupes Angloises qui alloit trafiquer. Non seulement il n'y avoit rien là de capital, mais la chose étoit même fort innocente. Nous étions en paix avec l'Angleterre, & par conséquent ce Canadien qui n'étoit point Esclave avoit la liberté de vivre avec les Anglois : d'ailleurs ceux-ci ont des prétentions sur les Lacs du Canada. Mais ce qui devoit suffire pour sauver la vie à ce malheureux, c'est qu'après avoir rendu de grands services au Roi, par une parfaite connoissance des Païs & des Langues de ce Continent, un Gouverneur Général eut la dureté de lui refuser la permission de continuer ses courses pour son petit commerce, ce qui l'obligea de se retirer à la *Nouvelle Angleterre* où il fut reçû avec beaucoup de considération, & comme un homme fort utile : on n'eut aucun égard à cette jurisprudence équitable, & l'innocent Canadien fut traité en Deserteur, il se nommoit la *Fontaine Marion*. Après ce sacrifice de mauvaise odeur, on disposa tout pour aller le lendemain au grand Village des *Tsonontouans*. Le portage des vivres & des provisions ne causa point d'embarras ; chacun étoit muni de ses dix galétes, c'étoit toute nôtre cuisine. Il est vrai que la traite ne devoit

devoit être ni longue, ni difficile, nous n'avions que sept lieuës, le terrain étoit uni & toûjours dans un bois de haute fûtaye. L'Armée se mit donc en mouvement. Suivant l'ordre de la marche les Coureurs de Bois soûtenus d'une partie des Sauvages formoient l'Avant-garde : Les Troupes & les Milices étoient comme le Corps de Bataille, & le reste des Sauvages étoit à la queuë, & faisoit l'Arriére garde. Le premier jour on ne fit que quatre lieuës, & on les fit sans rien découvrir. Le second jour nos Découvreurs ayant encore pris les devans poussérent jusques aux Champs du Village, & ne rencontrerent pas une ame, vous concevez bien qu'ils revinrent promptement nous annoncer cette bonne nouvelle ; ils en étoient fiers & glorieux à proportion qu'ils s'imaginoient nous faire plaisir. En effet, sur cet agréable rapport nous ne doutâmes point que l'ennemi n'eut pris la fuïte, & nous flâtant d'attraper au moins les femmes, les enfans, & les Vieillards, nous marchâmes sans ordre, & avec beaucoup de précipitation, on nous eut pris pour des Chasseurs qui courent après un gibier abatu. Nous avançâmes ainsi lestement jusques à un quart de lieuë du Village, mais lors que nous passions au pié d'un côteau nous ouïmes d'horribles cris qui furent accompagnez de plusieurs décharges de mousqueterie. C'étoient environ cinq cens *Tsonontouans* qui s'étoient mis en embuscade sur ce côteau ; nos Coureurs de Bois avoient passé & repassé à une portée de

pisto-



Vilage de Iroquois
Chemin
hos de Coureurs
long Costeau sur lequel 500 Iroquois estoint embusqués
Coureurs de bois
mr. Denonville
Troupes Reglees
Milices
Chemin
Sauuages amisetalliés

pistolet ; mais ils n'avoient point apperçû ces Iroquois qui étoient couchez ventre contre terre, & qui n'avoient fait aucun mouvement. Ce danger imprévû fut un coup de foudre pour nos Troupes. Toute l'Armée perdit la tramontane ; on ne voyoit plus que des hommes saisis de frayeur, & qui couroient çà & là entre de gros arbres, sans sçavoir où. Il n'y avoit pas la moindre ombre de Compagnie, de Bataillon, ni d'aucun autre rang militaire. Nous tirions au hazard, & plus souvent contre nos gens que contre l'ennemi. On avoit beau crier, *à moi Soldats d'un tel Bataillon*, point de réponse, & l'obscurité étoit si grande qu'à peine se pouvoit-on distinguer de trente pas. Ce fut alors que l'entreprise me parut dans tout son impossible ; je conçûs que la Nature avoit donné aux Iroquois un retranchement inabordable, & qui les mettoit à couvert de nous autres Européens. Nous étions donc dans un fort mauvais pas, graces à Messieurs nos Maîtres, les Ennemis venoient déja fondre sur nous la massuë à la main, & suivant toutes les apparences ils alloient être nos Hercules. Heureusement que nos Sauvages plus accoûtumez que les François à ces sortes de bourasques se ralliérent ; ils font tête aux Iroquois ; ceux-ci, qui ne s'attendoient point à une telle résistance, plient, & courent à toutes jambes vers leurs Villages, sans se soucier ni de l'ordre, ni de la beauté de la retraite. Mais nos Alliez, qui connoissent le terrain, se mettent à leurs trousses, &

les

les pourſuivent de ſi près qu'ils en tuérent quatre-vingt : nous vîmes revenir ces braves portant en trophée quatre-vingt têtes d'Iroquois. Cette méthode eſt barbare, & digne de ceux qui l'obſervent ; mais au fond le moyen eſt infaillible pour démêler le courage, & pour ſçavoir au juſte le nombre des morts. Nôtre perte paſſa celle des Iroquois ; cent de nos François, & dix Sauvages reſterent ſur la place. Nous eûmes auſſi une vingtaine de bleſſez : de tous ceux-là aucun ne me fit plus de pitié que le bon Pere Angeleran Jeſuite ; il eut le malheur de recevoir un coup de fuſil dans ſa virilité : Le Saint homme reçût cela comme une faveur du Ciel ; il baiſa la main qui le faiſoit Eunuque, & ſe crût plus privilegié dans ſon Apoſtolat que S. Paul, puis qu'on le delivroit de l'écharde.

Les Vainqueurs firent preſent à Mr. *de Denonville* de leur affreux butin. Cet amas de têtes d'hommes faiſoit horreur, & inſpiroit de l'indignation contre nôtre eſpéce. Nos Sauvages en faiſant cette belle offrande au Gouverneur lui demanderent pourquoi il n'avançoit pas. Mr. *de Denonville* répondit qu'il étoit obligé de ſuſpendre ſa marche pour donner aux Chirurgiens le tems de panſer les bleſſez. Vous perdez pour trop peu de choſe un tems ſi précieux, repliquerent-ils, faites faire des brancards pour tranſporter vos bleſſez juſqu'au Village, le chemin n'eſt pas long. Nôtre Général rejetta le conſeil, & tâcha de les amener à ſon ſentiment ; mais il n'y eut pas

moyen, & pour tout ce qu'on pût leur dire, ils ne voulurent jamais en démordre. Tant s'en faut. S'étant aſſemblez, quoi que de plus de dix Nations différentes, ils délibérerent ſur le parti qu'ils avoient à prendre, & la réſolution fut qu'ils iroient ſeuls achever l'execution du deſſein. Ces fuyards, diſoient-ils, n'auront oſé nous attendre, & nous enleverons au moins, les Vieillards, les femmes, & les enfans. Comme ils partoient dans cette bonne diſpoſition, Mr. *de Denonville* rompit le coup. Il les fit prier, par interpréte, de ne le point quitter, de ne point s'éloigner de ſon Camp; il les fit exhorter de vouloir bien ſeulement ſe repoſer ce jour-là, donnant ſa parole que dès le lendemain il iroit avec eux porter le fer & le feu chez les ennemis. La propoſition qui d'elle-même, étoit aſſez raiſonnable ne plût point du tout aux Sauvages; la plûpart s'en retournerent chez eux, & diſoient pour juſtifier leur conduite, „ que les François n'alloient point rondement en beſogne, qu'ils ne vouloient „ point la guerre de bonne foi, & qu'ils „ ſembloient avoir plus d'envie d'éprouver „ les Iroquois que de les combattre, puis „ qu'ils perdoient volontairement les plus „ belles occaſions; que quand l'intention „ des François ſeroit droite, ils prenoient „ l'allarme trop vîte, & que leur courage „ ne duroit pas plus qu'un feu de paille; „ qu'on faiſoit un grand honneur à eux „ Guerriers Sauvages de les appeller de „ toutes parts pour brûler des Cabanes d'é-

„ corce qui étoient des ouvrages de trois „ ou quatre jours ; Que les Habitans de „ ce Village se soucieroient fort qu'on ra- „ vageât leurs moissons, comme si la Na- „ tion Iroquoise n'avoit pas assez de bled „ d'Inde pour les faire subsister ; qu'enfin „ c'étoit pour la seconde fois que le Gou- „ verneur de Canada leur donnoit la pei- „ ne de le venir joindre inutilement, que „ desormais il n'y auroit ni promesses, ni „ protestations qui pûssent les tirer de chez „ eux. Voilà l'honnête adieu que nos Al- liez nous firent en prenant congé de nous. Les sentimens furent partagez sur cette af- faire. Les uns condamnoient le procedé du Général, & disoient que la raison des blessez n'étoit point valable : d'autres loüoient la fermeté de Mr. *de Denonville*, & la soûtenoient très-raisonnable. Pour moi, je me rapporte, & j'opine des deux oreilles : je sçai que ceux qui tiennent le timon sont les plus embarrassez, & content d'avoir rapporté le fait tel qu'il est, je ne m'embarque point dans la question de droit. Le jour suivant on tint parole aux Sauva- ges qui étoient restez ; on mit les blessez sur des brancards, toute la grande Armée décampa, & nous marchâmes droit au Vil- lage. Nous n'y trouvâmes d'animaux tua- bles que des chevaux, des bœufs, de la volaille, & quantité de cochons, mais point d'hommes, les sages Iroquois avoient eu la précaution de mettre le feu à leurs Ca- banes, & de se retirer. On se repentit alors de n'avoir pas crû les Alliez, mais les bon-

nes ames voyant que c'étoit autant de tuërie épargnée en avoient de la joye. Les plus fâchez passerent leur mauvaise humeur sur le bled d'Inde ; on vous le renversoit à grands coups d'épée, nous employâmes cinq ou six jours à cette vigoureuse occupation. Comme nous ne faisions que nous animer par cette fureur martiale, nous avançâmes jusques à trois lieuës toûjours battant nôtre ennemi le bled d'Inde. Nous trouvâmes là deux petits Villages abandonnez de la même maniere que le précédent, & il ne tint qu'à nous d'y faire une grosse provision de cendres. Au reste, nous avions le plaisir de voir un beau païs ; rien n'étoit plus agréable que la Campagne, & les Bois étoient tout plantez de Chênes, de Noyers, & de Châtagners sauvages. Couverts de lauriers poudreux d'avoir fait ainsi fumer trois Habitations au seul bruit de nos approches, nous traversions ces charmantes solitudes comme en triomphe, & accompagnez de nos bêtes prisonnieres, sur tout de tant de cochons, nous regagnâmes le bord du Lac. Après deux jours d'un repos si bien merité nous nous embarquâmes pour *Niagara* ; la Navigation étoit de trente lieuës, & nous la fîmes en quatre jours. On n'en mît que trois aussi-tôt après nôtre débarquement à construire un Fort de pieux à quatre Bastions. Il est situé au Sud sur un côteau au pied duquel le *Lac Herrié* se décharge dans le *Lac de Frontenac*. On doit le pourvoir de vivres & de munitions pour huit mois ; il sera défendu par cent vingt

Soldats, & Mr. *des Bergéres* les commandera ſous les ordres de Mr. *de Troyes.* Cet ouvrage a fort édifié nos bons amis les Sauvages : ils en marquerent hier leur reconnoiſſance à Mr. *de Denonville* en prenant congé de lui. Ce fut le texte de leur harangue, car jamais ils n'arrivent ; ni ne s'en vont que la harangue à la bouche. Ils dirent donc à Mr. le Gouverneur qu'étant obligez de ſe ſéparer, ils étoient ravis de laiſſer à *Niagara* une Fortereſſe placée ſi avantageuſement, & ſi propre à leur ſervir de retraite dans leurs courſes contre les Iroquois. „ Tu nous a promis, ajoûterent-„ ils, de ne finir la guerre qu'après avoir „ exterminé les cinq Nations, ou du moins „ qu'après les avoir contraintes de ſe reti-„ rer ailleurs ; nous nous repoſons ſur ton „ engagement, & nous eſpérons que tu „ tiendras parole en homme de bien. Tu „ ne pourrois conclure un accommode-„ ment avec nos ennemis communs, ſans „ deshonorer ta Nation, & ſans cauſer la „ ruïne de ſes fidéles Alliez. Mr. *de Denonville* n'avoit garde de ne les pas fortifier dans ces douces eſpérances. Il aſſura ces Sauvages qu'ils ne venoient de voir qu'un petit eſſai de ſes projets contre la Nation Iroquoiſe, & qu'il leur gardoit bien d'autres proüeſſes ; qu'enfin il avoit juré la perte de cette barbare Nation, & que malgré toute la réſiſtance qu'elle pourroit faire, elle ſeroit noyée dans ſon propre ſang, ou contrainte de ſe retirer du côté de la Mer. Avec ces belles paroles les bonnes gens s'en

s'en allerent les plus contens du monde, & ils chantoient déja l'épitaphe du dernier Iroquois.

A peine les Sauvages furent-ils partis que nôtre Général me fit appeller : je crus qu'il vouloit m'entretenir ſur mon prochain voyage de France, mais j'étois bien la dupe de mon ſouhait. Il me dit que comme je parlois bon Sauvage, il avoit jetté les yeux ſur moi pour commander un détachement que nos Alliez avoient demandé pour couvrir leur païs, & que quant à l'ordre qu'il avoit reçû de m'accorder un congé, c'étoit ſon affaire, & qu'il ſe chargeoit de s'en diſculper à la Cour. Je reſtai immobile comme une Statuë à ce compliment dont j'étois fort éloigné de me défier ; il fallut dire oüi néanmoins, & c'eſt ce que je fis en enrageant de la meilleure grace qu'il me fut poſſible. En effet, je me prépare à faire ce voyage ſi différent pour mes intérêts, & pour mon plaiſir, du voyage de France. Je fais actuellement mes adieux, & mes amis s'empreſſant à me conſoler de ce contre-tems. Les uns me procurent de bons Soldats ; les autres me donnent des hardes, des Livres, du tabac & cent autres menuës néceſſitez qu'ils peuvent recouvrer aiſément à la Colonie. Je me ſuis heureuſement garni de mon Aſtrolabe en partant de *Monreal*, avec lequel je pourrai prendre les hauteurs de ce Lac. Il ne me ſera pas moins utile dans mon voyage, qui ſera de deux ans ou environ ſelon toutes les apparences. Les ſoldats qu'on

me donne ſont vigoureux & de bonne taille, & mes Canots ſont grands & neufs. Je dois aller en compagnie de Mr. *Dulhut* Gentilhomme Lionnois, qui a beaucoup de merite & de capacité, & qui a rendu des ſervices très-conſidérables au Roi & au Païs. Mr. *de Tonti* doit être auſſi de la partie ; Il y a une troupe de Sauvages qui ſont prêts à nous ſuivre. Mr. *de Denonville* partira dans deux ou trois jours pour s'en retourner à la Colonie par le Nord du *Lac de Frontenac.* Il doit laiſſer en paſſant au Fort du même nom, autant d'hommes & de munitions qu'en celui-ci. Je vous envoye quelques lettres pour mes parens, à qui je vous prie de les faire tenir ſûrement. Je vous écrirai l'année prochaine, ſi j'en trouve l'occaſion en vous envoyant la relation de mon voyage.

Je ſuis Monſieur vôtre &c.

A Niagara le 2. *Août* 1687.

Ile de missili makinak

Ile du Bois blanc

LAC DES HURONS

PECHE DU POISSON BLANC

Brasses D'eau

Courants surprenant portant tastost ici et tantost la

EMBOUCHURE du LAC des ILINOIS

A Vilage des francois
B maison des iesuites
C village des Hurons
D Champs des Sauuages
E village des outaoras



LETTRE XIV.

Départ de Niagara. *Rencontre des* Iroquois *au bout du portage. Suite du voyage. Brieve deſcriſption des Païs ſituez ſur la route. Arrivée de l'Auteur au Fort S.* Joſeph *à l'embouchure du* Lac des Hurons. *Arrivée d'un parti* des Hurons *à ce Fort. Le coup qu'ils firent. Leur depart pour* Miſſilimakinac. *Rencontre du frere de Mr.* de la Salle *miraculeuſement conduit. Deſcription de* Miſſilimakinac.



ONSIEUR,

La méchante nouvelle que vous m'annoncez ne me ſurprend point du tout. J'avois bien prevû que la choſe tourneroit de même, & prevoiant la perte de mon bien infaillible, je ne comptois plus que ſur la Cappe & l'Epée. J'ai receu ce revers d'aſſez bonne grace. Ne m'en faites pas un

grand merite ; il y a dans ma Philoſophie pour le moins autant de matiere que de raiſonnement. Je ne laiſſe pas de ſuivre vôtre avis ; il me paroit fort bon. Je fais donc une tantative à la Cour, j'écris en ce Païs-là ; mais à vous dire le vrai je n'eſpere rien, ce ſeroit une eſpece de miracle ſi le bon droit y triomphoit de la faveur. Cependant je ne veux pas que mon malheur vous faſſe rien perdre : ſi l'on eſt injuſte à mon égard, je ne dois pas pour cela vous manquer de parole. Je vous ai promis une relation de mes courſes, je vais m'aquiter, tenez vous bien en garde contre le ſommeil.

Je m'embarquai à *Niagara* le troiſiéme jour d'Août. Le Vaiſſeau Amiral de ma Flote que je montois, comme de raiſon, étoit un vaſte Canot, huit Soldats du détachement en faiſoient tout l'équipage, & toute la manœuvre. Auſſi fier ſur mon fragile bord, qu'un Doge de Veniſe ſur ſon Bucentaure. J'ordonnai dès le même jour qu'on fit rame, & l'on remonta trois lieuës contre le courant du Détroit, ce fut nôtre premiere & unique Navigation. Le premier objet que je vis à nôtre deſcente. Ce fut Mr. Griſolon de la Tourete frere de Mr. Dulhut. Le Sr. Griſolon fut plus heureux que ſage, il étoit venu là de *Maſſilimakimac* eſcorté du ſeul Canot qui le portoit, & dans le deſſein de joindre l'armée, Dieu lui fit une belle grace de ne point rencontrer les Iroquois, ſon Canot n'étoit-il pas appendable à une Chapelle miraculeuſe. Le lendemain

demain fut pour nous une rude journée: il nous falut uſer de reconnoiſſance envers nos Canots, leur rendre le bon office que nous en avions reçû, en un mot charger Navire & fret ſur nos épaules. Cette fatigante Caravanne étoit de deux mortelles lieuës une & demi au deſſous du Saut de *Niagara*, & demi au deſſus, cela ſe nomme le Grand Portage du Sud. O le maudit portage! Imaginez-vous, Monſieur, que d'abord, & comme pour ſe degourdir les jambes, il faut grimper ſur trois montagnes. Il eſt vrai qu'après cela on reſpire dans un chemin uni eſt battu, mais il eſt fort ennuieux : à tout moment on ſe croit à la merci des Iroquois, & ces vilains Meſſieurs ſe ſeroient fait un amuſement de nous aſſommer à coup de pierres. Nous volions donc ſur les ailes de la peur. Je n'ajoûterai pas neanmoins, & ſans regarder derriere nous; car les allarmes étoient frequentes , la crainte les multiplioit, & l'on ne pouvoit veiller trop exactement. Lorsque nous étions dans ſes tranſes, quelques-uns de nos Coureurs vinrent tout hors d'haleine nous avertir qu'ils avoient découvert environ un millier d'ennemis. Quel coup d'éperons, ſans déliberer, ſans même reflêchir, il fut conclu à la pluralité des voix que la vie étoit plus noble que le bagage, nous abandonnâmes plus de la moitié de nôtre charge pour nous tirer au plus vîte d'un ſi mauvais pas. Il ne s'en falut pourtant guere que nous n'y reſtaſſions. Le peril étoit commun à tout le détachement; mais quatre Sauvages & moi,

nous en eûmes bien la meilleure part. Je m'étois écarté avec eux environ de cent pas du chemin, pour voir le Saut de *Niagara*. Pure Gasconnade vous écrierez vous, est-il tems d'être curieux quand il est question de sauver sa vie. Je vous permets d'en croire ce qu'ils vous plaira. Ce que je vous donne pour certain, c'est qu'un quart d'heure après que je me fus détaché de la troupe, je vis accourir nos découvreurs qui m'aprirent que les *Iroquois* aprochoient. Jugez si je perdis le goût de la curiosité: nous réjoignîmes promptement le gros. On n'eut que le tems de se rembarquer, & à peine étions nous hors de la portée des armes que nous vîmes paroître ces mille Sauvages sur le bord du Détroit. Je vous avouë que je me sus fort bon gré de nôtre diligence. Si j'étoit tombé entre les mains des *Iroquois* cela m'auroit chagriné tout de bon. Ce sont des Maîtres tout à fait incommode; le premier ordre qu'ils vous donnent c'est de vous laisser rotir à petit feu. On peut dire à la lettre de ces boureaux ce qu'un Italien disoit joliment de l'amour, passe pour mourir, la moitié n'est qu'une négative;mais être brulé vif, c'est trop; *Il morir e niente, ma il vivere bragiando, e troppo.* Je fremis quand j'y pense, & sortons bien vîte de la cuisine des *Iroquois*. Il vaut mieux vous donner une description du Saut de *Niagara*. Ce Cataracte est d'un aspect éfraiant. Figurez-vous sur une hauteur de sept ou huit cens pieds une nappe, ou une eau de demi lieuë de largeur. Vers le bord de ce sommets liquide s'é-

s'éleve une Isle penchante, & que l'on croiroit à l'œuil prête à culbuter jusqu'au pié de la Montagne: Cette Ille est environnée de courant qui sont d'une rapidité extraordinaire. Les animaux terrestres & les poissons y sont souvent atrapez;car dès qu'ils ont seulement traversé un demi-quart de lieuë au dessus du Saut,ces mêmes courans les entrainent & les font tomber. La chûte de ces pauvres bêtes est une bonne manne pour les *Iroquois*; il y en a toûjours une cinquantaine à deux lieuës de là, qui viennent en Canot tirer les poissons & les animaux qui se sont tuez en tombant. Il y a de plus en cet endroit là une singularité bien rémarquable, c'est que trois hommes peuvent aisément passer de front entre la cascade & le pied du rocher, sans recevoir que quelques goûtes d'eau. Je reviens à nôtre voyage.

La proximité de ce Bataillon Sauvage que j'ai laissé sur le bord du Détroit operoit sur nos bras une vigueur merveilleuse: on rama toute la nuit mais d'une grande force, & il n'y avoit personne dans nôtre troupe qui n'eut soûhaité être un de ces fameux Geants à cent bras. Le matin nous arrivâmes à l'embouchure du Lac Errie. Cet endroit est rapide, mais la joie que nous avions de nous trouver là, ne nous permettoit pas d'y faire réflexion. D'où venoit cette joie? direz-vous. C'est que quand nous fûmes là, nous n'avions plus rien à craindre des *Iroquois*. Leurs Canots ne sont pas propres pour Naviguer dans ces Lacs; comme ils les construisent d'écorce d'ormeau,

ils n'aprochent pas de la legereté ni de la vitesse des nôtres qui sont d'écorce de bouleau. D'ailleurs les Canots à l'Iroquoise sont d'une figure extravagante, ils ont beaucoup de largeur; trente hommes y peuvent ramer tout à la fois, assis, ou debout, quinze à chaque rang; mais le bord du Canot est si bas qu'un peu de vent sufiroit pour le renverser, & voila ce qui rend aux *Iroquois* la Navigation des Lacs impossible. Nous côtoyâmes donc le Nord du Lac Errie à la faveur des Calmes qui regnent ordinairement en Eté, principalement dans les endroits Meridionaux. Nous passions le tems le long de cette Côte à la pêche, mais nous y eûmes encore un autre divertissement, c'étoit de voir des troupeaux de cinquante à soixante Coc-d'Inde exercer leurs jambes, & courir d'une vitesse incroiable sur le Rivage. Nos Sauvages empéchoient bien que tous ces Jesuites ne d'échantassent trop à la course; ils en tuoient assez chemin faisant pour nous en régaler, & en échange nous leur faisions part de nôtre poisson. Nous continuâmes ainsi nôtre route jusqu'à une longue pointe qui avance quatorze ou quinze lieuës dans le Lac. On y mouilla Lancre le vingt-cinq d'Août, (je me sers de cette Phrase Marine pour faire honneur à nôtre Navigation.) La rencontre de ce Promontoire nous jettoit dans une fâcheuse alternative. Il faloit se résoudre ou à faire un portage, ou à Côtoier sur trente-cinq lieuës d'eau: le portage est tuant, mais celui-ci n'étoit que de deux cens pas, si

bien

bien qu'il fut préferé à la Navigation, non ſeulement pour gagner du tems, mais beaucoup plus, parce que c'étoit autant de diminution ſur la chaleur qui étoit alors brulante. Je ne ſuis pas un Journaliſte fort ſavant comme vous avez bien pû vous en apercevoir; & vous devez me ſavoir gré de ce que je vous épargne un calcul ſterile & ennuieux. Paſſons donc du vingt-cinquiéme d'Août au ſixiéme de Septembre. Ce fut ce jour là que nous entrâmes dans le Détroit du Lac Huron: ce Détroit eſt un Courant aſſez foible, & qui n'a guére plus d'une demi lieuë de largeur; nous le remontâmes juſqu'au Lac de *Sainte Claire* qui a douze lieues de circuit.

Nous côtoyâmes ce Lac d'un bout à l'autre; après quoi on rentra dans le Détroit, où nous refoulâmes ſix lieuës pour gagner l'entrée du Lac *Huron*. La Flote arriva le quatorze à ce Port, & dès le même jour ſe fit le débarquement. Au reſte pour vous recompenſer de tant de jours que j'ai ſuprimez dans la Rélation de mon Voyage, & pour mettre quelque choſe dans ce vuide, il faut vous aprendre ce que c'eſt que le Détroit du Lac *Huron*. Rien n'eſt plus agréable aux yeux que la rive, & que le bordage de cette eau; ſi vous aimez le Phebus ce Païſage eſt un vrai jardin planté par les mains de la nature; attendez s'il vous plaît, le terme de *Jardin* eſt inconnu, celui de Verger eſt plus propre; car ce ſont des arbres fruitiers de toutes les eſpeces: il eſt vrai que ces fruits n'étant point cultivez

font plus de plaisir à la vûë qu'au goût; mais la prodigieuse quantité qu'il y en a fait un très bel effet. Les Cerfs & les Chevreuils se donnent cariere sur ces Rivages; on voit ces animaux simboliques des bons ou malheureux Maris s'y promener à grosses bandes. Comme ils font leur domicile & leur chez soi de plusieurs petites Isles situées sur cette eau, nous avions l'honnêteté de nous arrêter en passant pour leur rendre visite; nous frapions à leurs portes, ou ce qui revient au même, nous bations l'Isle, mais ces Insulaires peu polis, & qui ne connoissent point l'hospitalité, ou qui peut être, & non sans fondement, nous prenoient pour des hôtes à la dragonne, désertoient de chez eux, & se lançoient à l'eau pour traverser à la nage en terre ferme; mais nos Canoteurs dispersez çà & là au tour de l'Isle, les assassinoient de guetapànt dans le trajet.

Après avoir mis pied à terre nous allâmes à ce Fort où je devois établir le Siége de mon Empire. Messieurs Dulhut & Tonti me déclarerent en arrivant qu'ils prétendoient se réposer quelques jours; les Sauvages qui nous avoient accompagnez en dirent autant, & vous concevez bien que je ne m'y opposai pas. Monsieur Dulhut avoit de grands droits sur ce Poste; il l'avoit fait élever, & les Coureurs de bois qu'il y avoit mis le gardoient à ses dépens. Cette Garnison Sauvage eut bien de la joie de nôtre arrivée: des Coureurs de profession être enfermez? cela ne quadroit point, aussi cederent-ils de bon cœur la Place au déta-

tache-

tachement, on leur permit donc d'aller où bon leur sembleroit, & ils partirent avec nos Sauvages pour se mettre en course, chacun du côté qu'il croiroit le meilleur. Je pris cette occasion pour remplir mon Magasin de bled d'Inde: ce n'est pas que les Coureurs n'en eussent semé, mais quoique l'esperance de la recolte fut très belle, cela ne devoit sufire tout au plus que pour le courant. Je résolus donc de faire partir deux Canots sous la conduite de quelques Soldats; mais comme j'étois en peine quelle Marchandise je devois envoier pour l'échange, Monsieur *Dulhut* me conseilla d'envoyer du Tabac de Bresil, comme étant une denrée fort bonne pour la troque, & il m'en donna le plus obligeamment du monde un rouleau de deux quintaux, je le confiai à mes Soldats pour le trafiquer. J'aurai toute ma vie, beaucoup de réconoissance pour cette generosité de Mr. Dulhut, & d'autant plus que je crains fort que le Trésorier de Marine, ne le remboursant pas, ne lui laisse tout le prix d'une si belle action; ce ne seroit pas le premier prêt à ne jamais rendre que ce galant homme auroit fait au Roi. Mes Soldats négotians revinrent vers la fin de Novembre; outre la Marchandise qu'ils avoient ordre d'aporter, ils en voituroient une que je n'attendois pas, c'étoit un Jesuite nommé le *Reverend Pere Avenau*. Il nous prêcha le Carêmes, mais ni lui, ni nous n'avions pas besoin de morale pour pratiquer l'abstinence, nous étions dans une disette de vivre

vivres qui nous faisoit jûner à la Thebaïde. Pour consolation, mes nouveaux revenus m'anoncerent la prochaine arrivée d'un parti de nos bons amis les *Hurons* : ces braves quitoient leurs Villages pour aller traverser les *Iroquois* dans la chasse aux Castors, & ils avoient resolu de faire quelque séjour à nôtre Fort pour se reposer. Cependant nous manquions de tout ; excepté du mauvais pain. Monsieur de *Denonville* m'avoit promis quelques Chasseurs, le nommé *Turcot* celébre Coureur de bois devoit aussi arriver au commencement de Décembre avec quatre de ses camarades, mais pas un de tous ces exterminateurs de bêtes ne parut. Ainsi nous étions en mauvaise posture, & nos entrailles auroient crié long-temps famine, si quatre Canadiens jeunes & adroits ne s'étoient chargez de la provision ; ils voulurent bien passer l'hiver avec moi, & nous profitâmes grassement de leur chasse.

Enfin nos hôtes les *Hurons* nous tomberent sur les bras, & firent comme vous pouvez croire un grand ravage sur nos crochets : le parti étoit nombreux, j'ai oublié combien ils étoient, mais je me souviens que leur Chef de guerre se nommoit *Saentsonan*. Comme c'étoit au mois de Décembre, & que les glaces commençoient à rendre la navigation impraticable, ce Commandant me laissa les Canots, & le bagage pour les garder jusqu'au retour. Cet essain d'avanturiers préfera donc la route de terre, & partit pour le Fort de *Niagara*, où ils

ils devoient prendre langue avant que d'aller chercher l'Ennemis. Depuis leur départ de *Niagara* ils marcherent cinquante lieuës vers les Habitations Iroquises sans rien découvrir; pour savoir la discipline militaire des *Hurons*, vous nôterez, s'il vous plaît, Monsieur, que cinquante lieuës de marche font chez eux dix journées de Guerrier. Car les bonnes gens sont fixez à cinq lieuës par jours, & il n'y auroit qu'une inévitable necessité qui leur feroit faire plus ou moins de chemin. Vers la fin du dixiéme jour les Coureurs du Bataillon aperçûrent des traces de Chasseurs; on pouvoit les rémarquer d'autant plus aisément qu'il y avoit un pied de nége sur la terre. Ces Découvreurs bien contens ne manquérent pas à suivre les traces, & après avoir marché toute la nuit, ils abordérent à un petit Hameau de six Cabanes, dont chaque pouvoit contenir dix hommes. Ils révinrent en toute diligence faire part de cette bonne nouvelle à leurs gens. Alors tout le parti fit halte : ils se barboulierent le visage, cérémonie d'une merveilleuse influence pour vaincre; ils mettent leurs armes en état & ils tiennent chapitre sur la maniere dont on doit s'y prendre pour réüssir dans cette glorieuse expedition. Le résultat du Conseil fut qu'on empêcheroit les *Iroquois* de sortir de leurs Cabanes, & que pour cela chaque porte seroit gardée par un *Huron*, qui la massuë à la main, assommeroit ceux qui voudroient sortir; que cependant le reste du parti feroit un feu continuel. Ce projet

fut

fut executé fort heureusement. On cribloit à coups de fusil ces Cabanes, qui ne sont que d'écorce; ces miserables *Iroquois* en étoient tuez ou blessez, & s'ils tâchoient de se sauver, ils trouvoient à la porte une mort infaillible. Le carnage fut grand; quarante-huit *Iroquois* resterent sur la place, il n'en restoit plus que seize dont quatorze furent faits prisonniers avec quatre femmes: les deux autres s'enfuïrent, mais n'ayant pas eu le tems de faire aucune provision, pas même de s'habiller, leur sort étoit plus triste que celui des morts; on ne doute point qu'ils n'ayent été déchirez dès bêtes, ou qu'il n'ayent peri de misére dans les bois. Nos *Hurons* ne perdirent que trois hommes. Vous ne doutez pas que ces Vainqueurs ne fussent bien fiers de ce noble exploit: sur leurs principes de barbarie, ils s'imaginoient avoir fait la plus belle proüesse du monde ; mais comme ils craignoient que quelque parti *Iroquois* plus fort que le leur ne vint gâter leur Victoire, ils se hatérent de revenir à nôtre Fort.

Parmi ces quatorze Esclaves ou prisonniers, (car ce sont termes Synonimes chez les Sauvages) que nos *Hurons* avoient fait, il s'en trouva trois qui étoient du nombre de ces mille *Iroquois* qui nous firent tant courir de peur au grand portage de *Niagara*. Je leur démandai des nouvelles du païs, & ils maprirent que huit-cens hommes de leur Nation bloquoient le Fort de *Niagara*, & que cette troupes avoit dessein de venir en suite me bloquer aussi. Cela ne me fit point

du

du tout de plaisir. Ce n'est pas que je craignisse d'être attaqué; les Sauvages ne sont nullement dangereux de ce côté-là. Une guerre ouverte n'est point leur fait, encore moins un Siége; ils ne seroit pas gens à s'opiniâtrer devant une Contrescarpe, non pas même à sapper une palissade : ainsi j'étois fort en repos sur la conservation de mon poste. Mais je craignois d'être afamé; naturellement je n'aime pas le jeûne, & la bonne chére & moi sommes d'une fort grande intelligence. J'avois donc peur que ces *Iroquois* n'empéchassent nos chasseurs de sortir, au quel cas il eut falu se reduire à la petite portion, encore n'eût-elle duré que trop peu. Toute la précaution que je pûs prendre dans une conjoncture si fâcheuse, fut d'engager mes hôtes les *Hurons* à se joindre avec nos Chasseurs; ils le firent d'assez bonne grace pendant les quinze jours qu'ils resterent au Fort, & par ce moyen là je fis une petite provision de vivres Boucanées. Après cela comme le danger aprochoit, il faloit se tenir sur ses gardes. La Chasse finit & nous nous renfermâmes dans l'interieur de nôtre foible Citadelle. Cependant je voyois avec chagrin nos vivres diminuer, & j'aprèhendois que la nécessité ne nous forçât à déloger de nôtre poste. Après avoir bien révé aux moyens d'éviter ce malheur, je ne trouvai point d'autre expédient que celui de hazarder un voyage à *Missilimakac*, pour acheter des Bleds chez les *Hurons* & les *Outaouas*? Je résolus de ne me raporter de cette affaire qu'à moi même

me; & je quitai mon poste quoique bloqué pour aller faire le mêtier du Marchand. Une telle conduite seroit censurée dans vôtre ancien monde, mais dans nôtre nouveau l'on n'y regarde pas de si près, & la voix de l'Heroïsme y est beaucoup plus large. Je donnai donc mes ordres, & pour mon embarquement, & pour la garde du Fort, que je confiai à quelques Soldats qui se consoloient de nôtre départ par le plaisir de pouvoir vivre un peu plus au large. Les préparatifs de nôtre voyage se firent sans obstacle, c'est qu'aparemment Messieurs les *Iroquis* n'avoient pas jugé à propos de nous bloquer du côté de l'eau; quoi qu'il en soit, nous entrâmes paisiblement dans nos Canots le premier d'Avril, & à la faveur d'un petit vent de Sud-Est, nous traversâmes, mais lentement la Baïe de *Saguinan*. C'est un petit Golfe qui a six lieuës de large. Vers le milieu sont deux petites Isles où l'on peut se mettre à l'abri lors que le vent se met de mauvaise humeur. Toute la Côte que je vis dans ce trajet est entremêlée de rochers & de batures, entre lesquelles il y en a une qui n'a guére moins que six heures de traverse. De cette premiere Navigation à l'endroit nommé *l'Anse du Tonnerre* on compte trente lieuës. On les fait assez agréablement, la Côte étant saine, les terres basses, principalement le long de la Riviere aux sables que l'on trouve à moitié chemin. Depuis *l'Anse du Tonnerre* jusqu'à l'embouchure du Lac des *Ilinois*, il nous restoit encore trente lieuës de Navigation:
elle

elle nous sembla beaucoup plus longue que la précedente; nous dansions violemment au soufle d'un vent d'Est-Sud-Est, & les vagues nous ménacerent plus d'une fois de nous livrer aux poissons. Arrivé pourtant à l'embouchure du Lac des *Ilinois*, nous y j'oignimes une bonne compagnie; c'étoient outre le parti de *Hurons* qui avoit détruit le hameau de six Cabanes *Iroquoises*, quatre ou cinq cens *Outaouas* qui avoient chassé le Castor pendant l'hiver, qui rétournoient à leurs Villages par la Riviere du *Saguinan*. La grande quantité de glaces dont le Lac étoit tout couvert nous empêcha tous d'avancer; on fit une station de quatre jours; mais enfin l'eau étant dégagée on remit à la voile, & nôtre nombreuse Flote traversa le Lac fort heureusement. Le 18. d'Avril nous arrivâmes à *Missilimakinac*. La premiere chose que les *Hurons* de nôtre troupe firent, ce fut de ténir Conseil sur la destination de leurs quartorze prisonniers *Iroquois*. Ils en partagerent douze entr'eux; ils firent présent des deux autres, du treziéme à Mr. de *Juchereau* Commandant du lieu, & du dernier aux *Outaouas*. Qui vous donneroit à déviner, Monsieur, qui de ces deux Esclaves avoit eu le meilleur sort, vous gageriez cent contre un que ce fut celui de Mr. de *Juchereau*. En effet, le bon sens dicte qu'un Officier François & Chrêtien, doit être plus humain que des Sauvages. Vous vous trompez fort, neanmoins. Mr. de *Juchereau* n'eut pas plûtôt reçû son *Iroquis* qu'il se donna le joli divertissement de

de le faire fusiller, au lieu que les *Outaouas* accorderent la vie au leur. Il est vrai que ces derniers ne firent pas cette bonne œuvre par un principe de générosité; c'étoit plûtôt par la raison d'une fine & sécrete politique; car afin que vous le sachiez, les Sauvages entendent très bien leurs interêts, & quand un jour, je vous les aurai fait connoître à fond, vous tomberez d'acord qu'il y a chez eux moins de la bête, & beaucoup plus de l'homme qu'on ne s'imagine.

A mon arrivée en ce Païs-ci j'apris une nouvelle qui donna bien de l'éxercice à la patience que vous me connoissez. On me dit que la récolte ayant été fort mauvaise l'Automne derniere, le bled *d'Inde* étoit rare, & que dificilement je pourrois aller jusqu'à la moitié de ma provision. Cela me jettoit dans un grand embaras. Néanmoins à force de chercher, j'ay découvert que le mal n'étoit pas si grand, & j'espere que les deux Villages me fourniront ma charge; ou peu s'en faudra. En attendant, voulez-vous savoir ce que c'est que *Missilimakinac*? C'est un Poste situé au quarante-cinquiéme dégré trente minutes de latitude. Quant à la longitude, attendez si vous plaît que Messieurs nos Mathematiciens en ayent découverts le chemin; vous savez leurs vains efforts pour nous donner des régles fixes là-dessus; je vous ai marqué dans ma seconde lettre que je croiois la chose impossible, & je la mets en parallele avec la pierre Philosophale, ou la transmutation des méteaux. Le Fort de *Missilimakinac* est situé à demi

lieuë

lieuë de l'embouchure du Lac des *Ilinois*. Vous ſaurez ce que c'eſt que ce Lac quand je vous enverrai mes deſcriptions génerales de ce Continent. Il y a ici deux Villages; l'un eſt de *Hurons*, & l'autre *d'Outaouas*. Comme ces deux Peuples ſont amis, leurs Habitations ne ſont ſéparées que par une ſimple paliſſade. Il ſemble néanmoins que ces Sauvages veuillent ſe broüiller. Les *Outaouas* ont entrepris depuis peu de conſtruire un Fort ſur un Côteau qui n'eſt qu'à mille ou douze cens pas d'ici. Si vous ſoûhaitez en ſavoir la raiſon, c'eſt que quatre *Outaouas* ayant aſſaſſiné depuis peu un *Saguinan*, un *Huron* nommé *Sanduonires*, toute la Nation craint que l'autre Nation ne médite quelque deſſein de vengeance, & les *Outaouas* ſe précautionnent par un rétranchement contre toute ſurpriſe de la part des *Hurons*. A côté du Village de ceux-ci, & dans un enclos de paliſſades, les Réverends Peres Jeſuites ont planté là un Tabernacle; c'eſt une figure d'Egliſe attenante à une eſpece de Couvent. Cette Réſidence eſt comme le centre, ou pour parler Monachalement, comme le Chef d'Ordre de l'Empire *Loyoliſte* en ces Païs-ci, & tous les autres domiciles que ces ruſez, & grands Clercs ont établi parmi les diferentes Nations Sauvages reſſortiſſent à ce Sanctuaire de *Miſſilimakinac*. Ces bons Apôtres s'intriguent fort ici pour faire des converſions; mais je vous aſſure, Monſieur, que leur controverſe eſt fort ſterile: ce ſont des ames roides & inflexibles que ces Sauvages, il n'y a pas

moyen de leur faire entendre raiſon ſur l'article du miſtere. Ainſi preſque toutes les conquêtes que les Jeſuites font au Chriſtianiſme, ce ſont des enfans qui récoivent le Bâtéme ſans connoiſſance, ou des vieillards decrepits, & des moribonds qui ne trouvent point d'inconvenient à mourir bâtiſez. Au reſte les Coureurs de bois ont ici un établiſſement qui n'eſt pas grand choſe en ſoi, mais qui eſt fort conſidérable par raport au Commerce : c'eſt l'abord de toutes les Marchandiſes que l'on trafique chez les Sauvages du Sud & de l'Oüeſt, & cet entrepos eſt un paſſage inévitable pour aller chez les *Ilinois*, *Oumamis*, à la Baye des Puants, & vers la Riviére de *Miſſiſſipi*. C'eſt à l'Habitation des Coureurs de bois d'ici; qu'on aſſemble toutes les Pelleteries qui viennent de ces divers endroits, & il faut que ces Marchandiſes y reſtent avant qu'on les tranſporte à la Colonie. Cet entrepos eſt placé fort avantageuſement en ce qu'il eſt hors de la portée des *Iroquois*. Cette Nation ne peut aborder ici ni par eau ni par terre. Leurs minces & chetifs Canots feroient un mortel plongeon ſur le détroit du Lac des *Ilinois*, qui a deux lieuës de large, & la Navigation du Lac des *Hurons* eſt auſſi trop forte pour des voitures ſi fragiles. Nous ne craignons pas non plus que les *Iroquois* nous viennent viſiter par terre; ils créveroient de fatigue en chemin par la quantité des Marais, d'Etangs, de Rivieres, qu'ils auroient à franchir, & d'ailleurs il leur faudroit toûjours traverſer le Détroit. Re-

venons

venons à l'Isle de *Missilimakinac*, la pêche du poisson blanc y est très abondante; vous ne sauriez croîre la quantité prodigieuse qu'on en prend à mi-Canal de la Terrre Ferme. La nature a fait en cela fort sagement pour les *Outaouas* & pour les *Hurons*. Sans un tel sécours ces Peuples jûneroient au pain & à l'eau. Leur unique ressource seroit d'aller à vingt lieuës chasser les Orignaux & les Cerfs. Or vous m'avourez que ce seroit paier bien cher un morceau de venaison. Cette pêche se fait également au filet & à l'hameçon, on la fait en hiver comme en été, avec cette diférence qu'en hiver on ouvre la glace, & l'on y fait des trous en forme de ligne pour y passer les rets avec des perches. Ils se servent d'une sorte de ligne extraordinaire; il y a au bout une alene attachée à du fil d'archal; on jette cet instrument au fond du Lac & l'on en retire quelquefois des Truites grosses comme la cuisse. Le poisson des autres Lacs n'aproche point pour la bonté du poisson de ce Canal; on prétend même qu'il surpasse celui de toutes les Rivieres. Mais il est singulier en un point, c'est que toute sauce le gate, aussi le mange-t-on tel qu'il est au sortir du feu, roti ou boüilli. S'il en étoit de même de tous les autres mets, les rafineurs de geule perdroient les deux tiers sur le plaisir de la bonne chére, mais peut-être aussi n'y auroit-il pas tant de morts précoces. Il faut encore que je vous divertisse d'une particularité bien curieuse touchant les Courants de ce Canal. Premiérement il y a de ces Courans si forts qu'ils entrainent les filets

lets deux & trois lieuës. Mais ce n'est pas là le plus remarquable; c'est bien plûtôt l'oposition formelle & surprenante qui se trouve dans ces Courans : Il y a certaines dispositions de tems où le même porte trois jours à l'Est deux à l'Oüest, un au Sud, quatre au Nord, quelquefois plus & quelquefois moins. La chose va bien plus loin; car le même jour, & dans un calme ces Courans portent de tous côtez, & tournent à peu près comme des Giroüetes qui d'une heure à l'autre changent de situation. Voilà de quoi fournir aux conjectures de nos *Philosophes*. Ce Phenomene meriteroit bien, ce me semble que, Messieurs les *Coperniciens* inventassent tout exprès quelque nouvelle complication dans le mouvement de la Terre. Ce qui me reste à vous dire des agrémens de ce séjour, c'est que la campagne y est belle & propre à l'Agriculture : aussi nos Sauvages ne la laissent-ils pas tomber en friche. Ils ont grand soin d'y semer du bled d'Inde des pois, des feves, des citroüilles, & des mélons. Ne jugez pas de ces derniers par nos mélons d'Europe; il y a une trés-grande diférence, & je vous en ferai un jour tomber d'accord. Les *Hurons* & les *Outaouas* vendent beaucoup de blé *d'Inde*, mais ils le mettent quelquefois à si haut prix, sur tout lors que la chasse des Castors à été malheureuse, qu'ils se dédommagent abondamment en ce tems-là de la valeur excessive à laquelle nous leur taxons nos Marchandises.

Le Sieur *Cavelier*, qu'aparemment bien vous connoissez, arriva ici le sixiéme de Mai

ac-

accompagné de ſon néveu, du R. P. *Anaſtaſe* Récolet, d'un Pilote, d'un Sauvage, & de quelques François, jugez ſi l'on n'auroit pas dit qu'une compagnie ſi bigarée ſortoit de l'Arche de Noë. Ces François ſont du nombre de ceux qui ſous la conduite de Mr. *de la Salle*, ont couru à la découverte du *Miſſiſipi.* A les en croire ce Découvreur eſt bien vivant, & c'eſt par ſon ordre qu'ils vont s'embarquer à *Quebec* pour porter ſes dépêches à la Cour; mais on prend cela pour un panneau, & les méfians ſoupçonnent que Mr. de la *Salle* eſt mort, puis qu'il ne paroît point. Ne trouvez pas mauvais Monſieur, que je ne vous diſe rien de leur grand voyage; ce ſeroit rentrer dans une cariere plus longue que celle dont je vais ſortir, & puis que je ne doute pas qu'on n'en donne des rélations publiques; tout ce que je vous aprendrai en paſſant, c'eſt que ces chercheurs de fortune ont fait par terre, à ce qu'ils diſent, un pelerinage de huit cens lieuës.

N'eſt-il pas tems d'en venir à *l'Amen*? Finiſſons, donc. Je reſterai ici juſqu'à ce que j'ay cinquante ſacs de bled d'Inde de cinquante livres chacun. Après cette emplete je menerai mon Détachement ſeul au Fort de *Sainte Marie* : Là je tâcherai de négocier une jonction des *Sauteurs* avec une poignée *d'Outaouas*, pour venir marauder avec moi, en tout bien & en tout honneur s'entend, ſur les terres des *Iroquois*. Il ſe forme outre cela contre ces derniers une Eſcoüade de cent *Hurons*. C'eſt le nommé

Adario le grand Coc du Village, & que les François ont honnoré du Sobriquet de Rat, qui doit commander ce parti, mais nous n'irons pas le même chemin. Tréve de plume avec vous jusqu'à mon retour de cette course, encore faut-il suposer qu'alors il se présentera quelque occasion. Peut-être les bons Peres Jesuites, eux qui ne cherchent qu'à faire plaisir au Genre-humain, auront-ils bien la bonté de m'envoyer vos Lettres avec celles de Mr. *de Denonville*, à mon Hermitage du Fort *St. Joseph.* J'aurai là tout le tems de m'ennuïer & de soûpirer après vos cheres nouvelles. Cependant voici une Lettre pour Monsieur de *Seignelai*; je suis bien aise que vous la lisiez, & si vous la trouvez dans les formes, obligez moi de la faire tenir. Je suis parfaitement.

Monsieur vôtre &c.

A Missilimakinac, ce 26. *Mai* 1688.



Lettre à Mr. de Seignelai.

MONSEIGNEUR,

Je suis fils d'un Gentilhomme, qui à dépensé trois cens mille écus pour grossir les Eaux des deux Gaves Bearnois ; Il a eu le bonheur de réüssir dans cet Ouvrage, en faisant entrer quantité de ruisseaux dans ces deux Riviéres ; Le Courant de l'Adour en a été tellement renforcé que grossissant la Barre *de* Bayonne, *un Vaisseau de cinquante Canons y peut entrer avec plus de facilité, que ne faisoit auparavant une Fregate de dix. Ce fut en vertu de ce grand & heureux travail, que le Roi, pour récompenser mon pere, lui accorda, comme aussi à ses descendans à perpétuité, certains Droits & profits, le tout montant à la valeur de trois mille livres par an, ce qui se vérifie par le commencement d'un Arrêt donné au Conseil d'Etat, le neuviéme jour de Janvier* 1658. *signé* Bossuet, *& collationé, &c. La seconde utilité que le Roi & la Province retirent des travaux de mon pere, consiste en la descente des Mats & des Vergues des Pirenées que nul autre que lui n'aurois jamais entrepris, & qui auroit infailliblement échoüé, si par ses soins & par des sommes immenses il n'eût doublement grossi les Eaux du Gave d'Oleron. Aprés sa mort ces Droits & profits qu'il obtint avec tant de justice pour lui, ses Hoirs, & ayant Cause à perpétuité, cesserent aussi-tôt ; & pour com-*

comble de disgrace, je perdis encore ses Charges de Conseiller Honoraire du Parlement de Pau & de Réformateur du Domaine des Eaux & Forêts de Bearn, dont je devois légitimement hériter. Ces pertes sont suivies aujourd'hui d'une Saisie que des Créanciers mal fondez, ont fait de la Baronie de Lahontan, d'une autre Terre contiguë & d'une somme de cent mille livres dont la Maison de Ville de Bayonne m'est redevable. Ces gens de mauvaise foi ne m'intentent des Procés, que parce que je suis au bout du monde, qu'ils sont riches, qu'ils ont du credit & de la protection au Parlement de Paris, où ils espérent en mon absence venir à bout de leurs injustes prétentions. J'avois obtenu la liberté de repasser en France l'année derniére pour y mettre ordre, mais Mr. de Denonville me donna un détachement, & m'envoya sur ces Lacs, d'où je supplie trés-humblement Vôtre Grandeur de vouloir bien m'accorder un Congé pour l'année prochaine, & de m'honorer en-même temps de sa protection. Je suis avec bien du respect,

Monseigneur, vôtre, &c.

A Missilimakinac, ce 26. Mai 1688.

LET-



LETTRE XV.

Description du Saut Sainte Marie. *L'Auteur y engage les* Sauteurs *à se joindre à lui, pour aller conjointement avec les* Outaouas *en parti contre les* Iroquois. *Son départ, les avantures de son voyage, & son retour à* Missilimakinac.



ONSIEUR,

N'avez-vous point eu peur que je ne restasse chez les *Iroquois* ? Ce sont en effet de mauvais hôtes, & tous ceux qui les vont voir n'ont pas le bonheur d'en revenir. Me voici pourtant de retour à *Missilimakinac*. Vous voulez bien que je me délasse avec vous de ma course, c'est ce que je vais faire en vous rendant compte de mon voyage. Vous pouvez vous souvenir que je quitai le Fort *S. Joseph* par une force majeure ; ainsi je commencerai ma narration par mon départ d'ici.

d'ici. Nous nous embarquâmes le deuxiéme de Juin pour le *Saut Sainte Marie*, & nous y arrivâmes sans infortune ni malencontre. Par le *Saut Sainte Marie* vous devez vous figurer une Cascade plûtôt qu'un Cataracte: il est long de deux lieuës, & ce n'est proprement qu'une décharge du *Lac Superieur*. Les *Outchipoues* ou *Sauteurs*, ont une Habitation au bas de cette chûte d'eau, & les Jesuites ont aussi une maison assez près de là. Cet endroit est un grand passage; les Coureurs de bois qui trafiquent avec les Nations du Nord y abordent en grand nombre pendant l'Eté. Le lieu de soi-même n'est pas néanmoins fort attirant. Il ne tiendroit pas à la nature du Terroir qu'on n'y mourut de faim: c'est un fond paresseux, & qui ne voudroit pas se donner la peine de faire germer un pauvre grain de bled d'Inde. On attribuë cette sterilité aux brouillards continuels qui s'élévent du *Lac Supérieur*, & qui aparemment empêchent toutes les bonnes intentions du Soleil. Aussi ne fîmes nous pas long séjour dans une si méchante auberge. J'employai la Rethorique la plus energique qu'il me fut possible pour persuader à quarante jeunes Guerriers de se joindre à nous, & à ces *Outaouas*, dont je vous parlai dans ma derniére, & je n'eus pas plûtôt fait cette acquisition que je me hâtai très fort de partir. C'est ce que je fis le treiziéme du même mois de Juin. Ma recruë de *Sauteurs* s'embarqua, huit hommes dans chaque Canot, & le mien voguant à la tête comme l'A-

miral

miral, nôtre Escadre étoit composée de six fragiles bâtimens.

Le troisiéme jour de nôtre Navigation nous arrivâmes à l'Isle *du Détour*; c'étoit là que mon détachement & mes *Outaouas* m'attendoient. Ces derniers receurent les *Sauteurs* avec toute la courtoisie Sauvage. On fêta le premier jour le festin de Guerre, la Danse, la Musique, mais la Musique plûtôt hurlante que cadencée, tout en fût, & ces deux Nations observerent exactement la coûtume pour se témoigner leur joye réciproque. Le lendemain se fit l'embarquement général, & dès le même jour on sortit du Port. Après avoir traversé plusieurs Isles peu considérables, nous en trouvâmes le quatriéme jour une fameuse nommée l'Isle de *Manitoualin*; elle a vingt-cinq lieuës de long sur sept ou huit de large. Les *Outaouas du Talon*, apellez *Outontagans*, habitoient autrefois cette Isle; mais les *Iroquois*, vrais ennemis du genre humain, peuple exterminateur, & qui a ruiné tant de Nations, contraignirent par leurs progrès ces malheureux *Outaouas* d'abandonner leur demeure, & de se retirer ici. Nous Navigâmes tout un jour à côté de cette Isle, & après en avoir passé plusieurs autres à la faveur des calmes, nous nous trouvâmes enfin à la Côte Orientale du Lac. Avant que d'être là il falut essuyer des traverses longues. Il y en eut une entr'autres de six lieuës; pour celle-là nos Canoteurs qui ne sont pas accoûtumez à tant de fatigue n'en pouvoient plus, &

 ils

ils pestoient en gens de probité contre la longueur du trajet. Il est vrai que les Sauvages de nôtre troupe s'opposerent fortement au dessein de hazarder cette traverse, ils ne pouvoient se resoudre à mettre un si grand espace d'eau entre eux & la terre, & ils opinoient tous à faire plûtôt un détour de cinquante lieuës. Mais je parai adroitement le coup. Leur étalant une Science que je n'ai point, je leur parlai des tempêtes & des vents plûtôt en Necromancien qu'en Astrologue. Mon galimatias les étourdit; ils crurent que je ne me risquois que sur une certitude de l'avenir; cette persuasion dissipa toutes leurs frayeurs, & ils n'eurent plus aucune repugnance à se risquer aussi. Ne doutez pas que la conformité du succès avec mon présage n'ait donné à ces bonnes gens une haute idée de mon savoir. Pourquoi ces Peuples seroient-ils plus éclairez que ceux de vôtre Europe, où un peu de hardiesse & de bonheur fait tout le mérite des Astrologues, des Magiciens, & des Charlatans. Nous eûmes donc une continuation de calme, de beau tems jusques au vingt-cinq, que nous entrâmes dans la Riviére *de Theonontate*. Dès le lendemain il s'éleva un vent d'Oüest-Sud-Oüest, qui nous fit faire la une pause de cinq jours. On auroit pris patience s'il n'y avoit eu que le vent contraire; mais pour surcroit de malheur la pluye qui tomboit copieusement nous rendoit la chasse impossible, & ce n'étoit pas une petite mortification pour des voyageurs affamez. J'eus donc tout le loi-

fir

ſir pendant cette ſtation de m'inſtruire avec nos Sauvages de ce que c'eſt que ce Païs-là. Ils m'aprirent que les *Hurons* en étoient autrefois les poſſeſſeurs & les habitans. C'eſt ce qu'on me fit remarquer par le nom de *Theonontateronons* qu'ils portent encore, & qui ſignifie en leur langue *Habitans de Theonontaté.* Lors que cette bonne Nation ne penſoit qu'à vivre paiſiblement chez ſoi, ces deſtructeurs d'*Iroquois* lui tombérent ſur les bras: cette guerre fut longue & ſanglante, mais les Agreſſeurs ayant eu preſque toûjours le deſſus, les *Hurons* ſe trouverent reduits à un ſi petit nombre, que pour éviter d'être tuez ou pris comme leurs Compatriotes, ils réſolurent d'aller planter le tabernacle autre part. Le vingt-neuf on ſe remit en route, & le premier de Juillet on mit pied à terre au Fort *S. Joſeph*, ce qui fit grand plaiſir aux Soldats que j'y avois laiſſez. On ſe repoſa le jour ſuivant, ou plûtôt il fut employé à décharger le bled d'Inde. Pour ne point perdre de tems on ſe rembarqua dès le lendemain, & nous fîmes toute la diligence poſſible, afin de ne pas arriver trop tard au Païs des *Iroquois.* Il ſembloit que le Ciel favoriſât nôtre impatience, nous Navigions du plus beau tems du monde; en quatorze jours nous deſcendîmes le Détroit, nous rangeâmes la Côte Meridionale du Lac *Errié*, & nous arrivâmes le dix-ſept à la Riviére de *Condé.* Il faudroit donc m'aprendre plus préciſément, direz vous, la longueur de cette Navigation, & m'en determiner les lieuës, j'en con-

conviens, mais je ne les sai point; je m'imagine que ce n'est pas là le seul pêché d'omission que vous remarquez dans mes lettres. Quant à la Riviére de *Condé* je vous en ferai la description quand je vous écrirai, séparément des Lacs du *Canada*. Ce fût donc en cet endroit que je terminai nôtre Navigation. Si-tôt qu'on fût à terre, nos Sauvages s'armerent de haches, & firent un grand massacre d'arbres. Donnans sans pitié sur les cadavres, & les mettant en morceaux, ils en firent des pieux, & de ces pieux ils en construisirent une Redoute. Cette foible Forteresse étoit destinée à deux usages pour mettre à couvert le bagage & les Canots; & pour servir de retraite & de Place d'armes, en cas qu'on fût poursuivi. Je pris fort bien possession du Fort avec mon détachement, & je me reposai sur nos Sauvages de la fatigue & du danger de l'expédition.

Le vingt, ils prirent congé de nous, & partirent pour chercher fortune. Ce Bataillon marchoit legerement, & la pésanteur des fardeaux ne l'empêchoit point d'avancer. Chaque Sauvage avoit pour toute charge une legere couverture, un arc avec des flêches, ou un fusil avec plomb & poudre, & dix livres de farine de bled d'Inde dans un petit sac. N'étoient-ce pas là des Soldats de la Providence? N'ayant pas jugé à propos de s'engager dans les bois, ils allerent le long du Fleuve. Leur but étoit d'attraper quelques *Goyogoans*, qui ne manquent guére à venir pêcher des Eturgeons
pendant

pendant cette Saison là. Vous saurez, par parenthéze, que ce Poisson n'est pas si gros ici qu'en France, & qu'il ne passe point la longueur de six pieds; on en prend en Eté, parce que durant la chaleur il sort des Lacs pour remonter dans les Riviéres. N'allez pourtant pas vous imaginer, Monsieur, que nos braves se bornassent à la capture de quelques pêcheurs; ils avoient un dessein bien plus relevé, c'étoit de pousser jusqu'au premier Village des *Goyogoans*, & d'y faire un coup de leur métier, c'est-à-dire une conquête à la derobée, car leur courage s'entend parfaitement à cela, & il n'y a point de voleur de grand chemin qui les surpasse. Comme nos Sauvages n'étoient pas temeraires, ils ne prirent une si belle résolution qu'en supposant les chemins libres, mais ils ne furent pas à la peine d'executer leur projet. Au troisiéme jour de marche les Découvreurs aperçûrent une troupe d'*Iroquois* laquelle ils reconnurent, aparemment avec les yeux très grossissants de la peur, être de trois cens hommes. Le pis de l'affaire pour nos Coureurs, c'est qu'ils furent aussi découverts, du moins en assurent-ils le gros du parti qu'ils vinrent rejoindre à toutes jambes, & auquel ils déclarent, pouvant à peine parler, tant ils étoient échaufez, & hors d'haleine, qu'ils étoient tous perdus. A cette terrible nouvelle, le Corps d'armée est saisi de frayeur, & renvoyant le Conseil de guerre à un tems plus propre, elle s'enfuit de toute sa force vers la Redoute. Lors que je ne m'attendois à rien moins qu'à une

pareille aubade, j'entendis ce cri de la Sentinelle du Fort, *aux armes, aux armes, nos gens sont défaits & poursuivis.* Je sors, & je fus fort étonné de voir accourir nos Sauvages sans qu'il parut personne à leurs trousses. Entrez dans la Redoute, ils furent bien, suivant leur coutume Philosophique, une bonne demi-heure à rapeller leurs esprits, & à reprendre haleine, jugez si nature patissoit chez moi, je petillois d'impatience. Enfin le Chef se trouvant assez recueilli rompit le silence, & me rendit compte de ce qui s'étoit passé. Je crus d'abord que les Découvreurs s'étoient trompez tout au moins touchant le nombre des *Iroquois*, & que la crainte leur avoit fait compter des ombres pour des corps. Ce qui fortifioit ma conjecture, c'est que les *Outaouas* sont en reputation de n'avoir pas l'ame batante, & d'être plus prêts à montrer les talons que le visage. Mais je faisois injustice aux Coureurs, car l'ennemi parut le lendemain à la vûë de la Redoute, & nous ne le jugeâmes pas moins fort qu'ils nous l'avoient fait. Ils en avoient même dit trop peu. Un *Chaouanon* qui s'étant heureusement échapé des mains des *Iroquois*, qui l'avoient fait prisonnier, vint se réfugier dans la Redoute, nous assura que ces Barbares étoient environ quatre cens, & que de plus ils attendoient au premier jour un renfort de soixante des leurs, qui revenoient du Païs des *Oumamis*, où ils étoient allez depuis quelques mois. Nous aprîmes aussi par ce même Esclave, & je ne puis vous dire d'où il

savoit

ſavoit cette nouvelle, que le Gouverneur de la Nouvelle Yorck avoit envoyé quelques Anglois, dont le Sieur *Aria* étoit le principal, à Mr. *de Denonville*, pour le détourner de faire la Paix avec les cinq Nations.

Cependant on tint Conſeil de guerre dans la Redoute, & j'eus l'honneur d'y préſider comme Capitaine Général de la Confédération. J'oubliois à vous dire, que les *Iroquois* avoient diſparu, car vous jugez bien, Monſieur, que s'ils ſe fuſſent aprochez de nous, il eut falu penſer à bien autre choſe qu'à déliberer. Nôtre Seance fut donc paiſible, mais les ſentimens furent partagez. Nos Sauvages étoient d'avis que nous attendiſſions un vent en poupe, & leur raiſon étoit aſſez ſpecieuſe. Voici comment ils prenoient la choſe. „ Puis qu'il n'y a pas moyen de rien „ faire ici, diſoient ils, allons au bout du Lac; „ nous y trouverons infaliblement ces ſoi„ xante *Iroquois* qui retournent de chez les „ *Oumamis*, & comme nons ſommes beau„ coup plus forts qu'eux, nous n'aurons que „ la peine de les tuer, ou de les amener? „ mais un tems de calme n'eſt pas propre „ pour executer ce deſſein. On peut être „ ſurpris par un vent contraire, en ce cas„ là on ſeroit obligé de gagner terre, & „ ſi les *Iroquois* ſurviennent, ne ſerons nous pas tous égorgez? Il n'y eut pas un Sauvage qui n'aplaudît à ce raiſonnement, & mes Soldats même le goutoient fort. Je n'eus pourtant pas grand peine à la renverſer. Je leur dis, qu'ils devoient ſavoir mieux que

moi,

moi, que la saison étant si avancée, les calmes ne devoient pas finir si-tôt, & qu'il y avoit à gagner cent contre un pour leur continuation. Qu'un tel tems étoit fort propre à la rame, & qu'en faisant bonne diligence on étoit sûr de se sauver ; qu'au contraire le retardement étoit un parti fort dangereux ; que l'ennemi ayant une fois pénetré nôtre dessein, ne manqueroit pas, ou de nous attaquer au tems de nôtre embarquement, ou de nous poursuivre dans des Canots qu'il aura eu le loisir de construire tout exprès ; que n'y ayant presque aucun lieu d'esperer un vent favorable, on devoit se rembarquer au plûtôt ; qu'au pis aller on Navigeroit la nuit, & qu'on se cacheroit le jour à l'abri des pointes de terre & de rochers, que par cette manœuvre on dépaïseroit les *Iroquois* qui ne pouroient deviner si nous aurions pris au Sud ou au Nord du Lac. Cet avis ne fut pas tout-à-fait de leur goût ; le peril les tenoit bien avant au cœur, & la crainte démontoit tous mes argumens dans leur esprit. Ils acquiescerent néanmoins, soit par deference pour moi, soit qu'ils conceussent à la fin que ma proposition étoit moins hazardeuse que la leur. On se hata donc de gommer les Canots, & nous nous embarquâmes la nuit du vint-quatre au vingt-cinq. Nous sortîmes du Port sans aucune oposition ; & comme il ne s'agissoit pas de moins que de la vie vous pensez bien que nous ne menagions point nos bras. On rama toute la premiere nuit d'une vitesse prodigieuse ; le matin nous promettant un fort beau jour, on

on résolut de pousser la Navigation jusqu'au soir, ce qui fut executé sans prendre aucun relâche. Oh l'excellente nouriture que la peur! elle donne courage & force; elle supplée à tous les besoins de la vie, & alors on ne s'aperçoit point qu'on est homme, si non par ce seul endroit qu'on craint de ne l'être plus. A l'entrée de la seconde nuit, & craignant d'ailleurs de succomber sous le travail, on mouilla l'ancre, & nous nous reposâmes trois ou quatre heures dans nos Canots. Vous croyez peut être que je badine quand je vous parle d'ancres? point du tout; chaque Canots en a une petite de bois, & elle s'enfonce assez bien pour l'arrêter. Après cette premiere station l'on remit à la rame, & depuis on suivit fort exactement la régle que j'avois proposée, savoir de naviger la nuit, & de se cacher le jour.

Le vingt-huit fut un jour de grande avanture. Nôtre légere Flotte ancroit à l'abri d'une petite Isle, nous dormions du meilleur apetit du monde, & quelques-un de nos Sauvages étoient même descendus dans cette Isle pour se reposer plus commodément. Les trois Soldats qui faisoient le quart (vous n'ignorez pas je croi, qu'en stile de Marine faire le quart, c'est faire sentinelle,) ces trois Soldats, dis-je, ayant découvert deux Canots qui venoient à nous, donnérent l'Alarme. A ce bruit chacun fut bien-tôt éveillé, les Sauvages qui étoient dans l'Isle se rejettent dans leurs Canots, & en moins de quelques minutes nous nous trouvâmes tous allertes. Nôtre premiere vûë fut d'avancer

vers

vers les deux Canots pour diſtinguer s'ils étoient amis ou ennemis. C'eſt ce que nous ne pouvions diſcerner de la pointe ou nous étions. Il y avoit une demi-lieuë de diſtance, & d'ailleurs le Soleil donnoit à plomb ſur le Lac, dont la ſurface étoit, à cauſe du calme, unie comme une vraye glace. Cependant nous paſſâmes quelques momens à contempler ces Canots ſuſpects, & quand nous fûmes bien certains qu'il n'y en avoit que deux, nous conclumes que c'étoient infalliblement des *Iroquois*, & nous ne doutâmes point que chaque Canot ne contint au moins vingt Guerriers. Sur cela nous changeâmes de batterie, & nous prîmes d'autres meſures. Les Sauteurs deſcendirent à terre, & marchant tout doucement à l'entrée du bois, ils voïoient aprocher l'Ennemi ſans en être aperçû. Quant aux *Outaouas*, & à nous autres François, le Chef des Sauteurs nons conſeilla de nous découvrir dès que les deux Canots ſeroient à la portée du Mouſquet de la pointe de l'Iſle. Car ajoûtoit-il, ſi vous les laiſſez venir plus près, ils perdront l'eſpérance de pouvoir ſe ſauver à terre, & alors ne conſultant plus que leur genie, naturellement brave, intrepide, & ne ſachant ce que c'eſt que de demander quartier, ils ſe battront en deſeſperez, ils ſe feront plûtôt tuer, hacher en pieces, ils ſe noyeront plûtôt que de ſe laiſſer prendre; Or il eſt impoſſible qu'un combat ſi opiniâtre ne vous coute bien du monde, joint que le ſuccès en eſt fort douteux. Ce Capitaine parloit en homme de tête, & la ſuite fit

fit voir qu'il avoit raiſon. Nous ne nous fûmes pas plûtôt montré aux *Iroquois*, qu'ils tournérent à force de rame vers la terre. Nous les laiſſâmes débarquer tranquillement, & ils dûrent s'imaginer en voyant nôtre lenteur que nous n'avions pas grande envie de courir après eux. Pour plus grande ſureté néanmoins, & pour être plus diſpoſez à la fuite, ils réſolurent de ſe debaraſſer de leurs priſonniers. Nous diſtinguions fort bien, quoi qu'un peu éloignez, que ces ames inhumaines & feroces ſe préparoient à maſſacrer ces pauvres gens, & cela nous fit hâter nôtre débarquement, mais ces innocens auroient peri miſérablement s'ils n'avoient pas eu d'autres liberateurs. Lors que ces boureaux d'*Iroquois* avoient déja le bras levé pour fraper, ils ſe virent entourez par nos Sauteurs: qui par leurs cris & par leurs hurlemens firent pour ainſi parler, tomber les couteaux. Cette avanture imprévûë, jetta les Barbares dans la derniére conſternation, & ſi dans ce moment les Sauteurs euſſent fait main baſſe, on auroit égorgé tous ces *Iroquois* comme des moutons. Mais on vouloit les avoir vifs. A la ſeule ſommation qu'on leur fit de ſe rendre, ils reprirent leurs eſprits, & la captivité leur paroiſſant plus afreuſe que la mort, ils ſe batirent a toute outrance, en gens qui n'ont point d'autre reſſource que le deſeſpoir. *Una ſalus victis nullam ſperare ſalutem*. Nous n'eûmes aucune part au peril ni à la gloire de cette chaude action; elle ſe paſſa pendant nôtre débarquement. Cependant la Victoi-

re des Sauteurs fut complete : il est vrai qu'il leur en coûta quatre hommes, mais en recompense ils tuërent trois *Iroquois*, ils en blessérent cinq aux jambes, ils firent quatorze prisonniers, enfin pas un ennemi ne leur échapa. Jugez, Monsieur, dans quels transports de joye devoient être les Sauvages, que ces Barbares trainoient avec eux dans l'esclavage, il y avoit dix huit *Oumamis*, mais qui auroient été encore bien plus contens s'ils n'avoient pas été tous blessez. Sept femme grosses qui recouvroient aussi par là leur liberté recevoient un contentement moins partagé. Ces délivrez nous aprirent que le reste du même parti *Iroquois* retournoit par terre à son Village, & qu'il côtoyoit le Lac : ils ajoûterent qu'il avoit trente-quatre prisonniers tant hommes que femmes, & qu'il ne devoit pas être loin. Les *Outaouas*, conformement à leur humeur pacifique, & à leur genie, non battant de peur d'être battu, vouloient s'en tenir où l'on en étoit, & n'avoient point du tout d'envie qu'on troublât le passage des Pélerins *Iroquois*. Ils alléguoient pour raison le gros parti de quatre cens hommes qu'on avoit découvert à la Riviére de Condé : cette troupe, disoient les timides *Outaouas*, ne manquera pas de venir à la rencontre de ses compatriotes, & vous verrez qu'elle nous tombera sur les bras. Les Sauteurs étoient d'un avis bien opposé. Ils vouloient qu'on risquât tout pour délivrer les pauvres Esclaves, & pour enlever ce Pêloton d'*Iroquois*. Ils dirent aux *Outaouas*, il vous est libre de

vous

vous retirer, mais nous nous garderons bien de ſuivre vôtre exemple, nous ſommes réſolus d'aller à l'ennemi, & de vaincre ou de perir. Je fus charmé de la belle & brave diſpoſition de ces gens là, & je ne manquai pas de m'en ſervir pour inſpirer du courage aux *Outaouas*. Je leur repreſentai que c'étoit aux Sauteurs à ne vouloir point hazarder un ſecond combat, puis qu'ils avoient acquis aſſez de gloire dans le premier, qu'ils auroient raiſon de prétendre que nous nous expoſaſſions à nôtre tour; qu'au lieu de cela néanmoins, ils s'offroient de bonne grace à eſſuyer ſeuls ce nouveau danger; que nous ne pouvions refuſer de nous joindre à eux ſans commettre une lâcheté inſigne, & ſans nous rendre mépriſables à tous les honnêtes gens; qu'au reſte, il y avoit moyen de faciliter la choſe, & de la faire moins perilleuſe; qu'il ne faloit pour cela que chercher au plûtôt quelque pointe ou quelque langue de terre; que nous pourrions conſtruir là un reduit de Paliſſades pour enfermer nos Canots, nos priſonniers, & nôtre bagage, & même pour nous y retirer en cas de malheur. Je les ébranlai un peu par cette Rethorique, mais je ne les perſuadai point. Ils avoient vû quatre Sauteurs par terre, & ce vilain ſpectacle leur glaçoit le cœur. Ils conſulterent entre eux ce qu'ils feroient, & après une longue déliberation la crainte de la honte l'emporta ſur le déſir de conſerver ſa vie & ſes membres; devenus braves comme autant de Soſies, ils prient en enrageant la réſolution d'être de la partie. Dès lors, &

de

de peur d'un dédit nous ne perdîmes point de tems. En ſept ou huit heures nôtre Forteresse fut ſur pié, jugez par la de ſon importance; en ſuite nous envoïâmes de tous côtez à la découverte, & chacun ſe prepara pour marcher au premier avis.

Le quatriéme d'Août ſur les dix heures du matin deux Découvreurs arriverent : ils rapportérent qu'après avoir fait, trois lieuës, ils avoient enfin apperçû l'Ennemi, & qu'ils étoient accourus de toutes leurs forces pour venir en dire la nouvelle. Hâtons nous s'écrioient-ils, ils viennent juſtement de nôtre côté, mais de plus, il y a près d'un petit ruiſſeau un endroit qui ſemble avoir été pratiqué tout exprès pour leur dreſſer une embuſcade. Sur cela je fus prié de garder le Fortin avec mes Soldats ce que j'acceptai ſans faire trop de reſiſtance. Tous nos Sauvages coururent vers le Ruiſſeau, & s'emparerent du poſte avantageux. Les *Outaouas* ſur tout s'y cacherent avec un grand plaiſir ſe promettant bien de tuer fort & ferme à coup ſûr, & ſans crainte de répreſailles : mais ce furent eux qui gaterent tout; car ayant fait leur décharge comme des gens ſaiſis par la peur c'eſt à dire trop tôt, & de trop loin, ils ne firent qu'avertir les *Iroquois* du danger qu'ils couroient, & ceux-ci profitant de l'avertiſſement; s'enfoncerent dans le bois, & ſe ſauverent à la courſe. Je vous laiſſe à penſer ſi les vaillants Sauteurs étoient fort en colere : ils pourſuivirent les *Iroquois* ſi vivement qu'ils en atteignirent dix ou douze dont ils nous ap-

apporterent les têtes. L'Ennemi pour mieux fuir laiſſa ſes priſonniers, & comme leur délivrance étoit le principal but de l'attaque, cela nous conſola de l'évaſion des *Iroquois*. Aſſez contens donc de nôtre expedition & ravis d'avoir tiré ces pauvres Eſclaves des mains de leurs tigres de Maîtres, il fut queſtion de nous rembarquer au plus vîte. Les *Outaouas* principalement y travaillerent de tout leur cœur; ils s'imaginoient à chaque inſtant ſe voir tailler en pieces par les quatre cens *Iroquois* qui auroient en effet vangé cruellement la mort toute recente de leurs Compatriotes. Auſſi mîmes nous à la rame avec une promptitude incroïable, & nous fîmes une manoeuvre ſi diligente que nous entrâmes le treize dans le détroit du Lac *Huron*. L'on commença pour lors à reſpirer. Vous n'avez pas oublié, Monſieur, qu'en remontant ce détroit on trouve pluſieurs Iſles fort agréables; on en choiſit une pour y deſcendre, & l'on s'y repoſa huit jours. Nôtre bonne mere la Nature nous traita ſplendidement pendant tout ce tems-là, & même des chevreüils dont ces Iſles ſont toutes couvertes, & nous n'avions la peine que de tuer, & que d'apprêter. Il ſe trouvoit encore la de pluſieurs autres eſpéces d'animaux, & nous fîmes boucaner des viandes autant que nos Canots en pouvoient porter. Quant à Meſſieurs les Cocs d'Inde on étoit obligé de leur faire bonne & courte juſtice, & des les manger ſur le champ, car la chaleur les corrompoit. A propos de chaleur

il

il y avoit la copieusement de quoi se rafraichir, des fruits d'un suc exquis, & dans une parfaite maturité. Ce qui me fit le plus de plaisir dans ce Paradis terrestre, c'est que nos blessez y réçûrent beaucoup de soulagement, on en prit tout le soin possible; ils étoient pansez regulierement avec certaines racines que les Americains connoissent, & emploïent pour les blessures, & dont je vous écrirai peut être plus amplement quelque jour. On n'épargnoit point à ces malades les boüillons, & les Consumez, & ils guerissoient à vûë d'œuil.

Le vingt quatre au matin on leva l'ancre, & des le soir du même jour nous arrivâmes au Fort *Saint Joseph*. J'y trouvai ma garnison bien autrement forte que je ne l'avois laissée. Elle étoit grossie d'un bataillon de quatre vingt *Oumamis* dont le Commandant se nommoit *Michitonka* ces Sauvages revenoient de *Niagara**, & n'avoient point voulu passer par le Fort sans me voir, ce qui les avoit obligez d'attendre mon retour. Si je fus surpris de trouver une aussi grosse compagnie dans ma place ces Sauvages ne furent pas moins étonnez de revoir avec nous des Compatriotes qu'ils croïoient peut être deja dans l'Estomac des *Iroquois*. Une rencontre si peu attenduë leur causa des transports de joïe inexprimables. Ils donnerent tout du meilleur encens a nos Sauteurs, & comme c'étoit la pure Nature qui parloit, ceux ci me sembloient bien mieux loüez que ne le sont nos Heros avec tout le rafinement du Parnasse.

Ces

Ces Sauvages étalerent ce jour la toute leur Rethorique : c'étoient plus de Harangues, c'étoient plus de Chansons ; enfin je ne sai où ils prenoient tout ce qu'ils disoient, & je vous souhaitois là Monsieur, pour avoir vôtre part d'une huée si plaisante. Après ces grands épanchemens j'eus la curiosité de savoir par quelle avanture ces *Oumamis* se trouvoient au Fort *S. Joseph*. *Michitonka* le Commandant du Parti me donna satisfaction la dessus. Il me dit que ses gens & lui aïant formé le dessein d'aller faire une expedition chez les *Tsonontouans* ils avoient passé par le Fort de *Niagara* qui se trouvoit à peu près sur leur route ; qu'étant arrivez à ce Fort ils avoient été fort surpris de le trouver presque tout dépeuplé par le Scorbut, que le Commandant en étoit mort, & que de toute la Garnison, il n'étoit resté que douze Soldats avec Mr. de *Bergéres* leur Officier ; que ces Réchapez voulant se rendre au Fort *Frontenac*, Mr. de *Bergéres*, avoit prié *Michitonka* de lui donner quelques jeunes *Oumamis* pour lui servir d'escorte ; ce qui aïant été accordé, Mr. de *Bergéres* s'embarqua avec sa troupe, & *Michitonka* s'en alla par terre au Païs des *Onnontagues* ou il rejoignit ses *Oumamis* ; qu'il avoit apris par eux que le scorbut n'avoit pas moins fait de ravage durant l'hiver à *Frontenac* qu'à *Niagara*, & que ces contretems engageoient Mr. de *Denonville* à penser serieusement à conclure la Paix avec les *Iroquois*. Le Chef des *Oumamis* ajoûtoit, qu'aïant poussé lui-même jusqu'au Fort de *Frontenac*, le Commandant

de cette Place l'avoit fortement exhorté de ne point mettre d'obſtacle à cet accommodement par une nouvelle entrepriſe ; & de s'en retourner plûtôt, avec tout ſon monde en ſon Païs. Que s'étant rendu à ces inſtances, & aïant rebrouſſé chemin, il étoit malheureuſement tombé dans un parti de trois cens *Onnontagues* qui l'attaquérent, & contre leſquels ne pouvant ſe battre qu'en retraite à cauſe de leur ſuperiorité, ils lui avoient tué quatre hommes. Ces nouvelles que j'avois ſi peu prevûës me cauſerent de l'embaras. J'étois incertain du parti que je devois prendre dans une conjonƈture aſſez difficile. Comme je me trouvois alors avec trois Nations Alliées, je crus devoir les conſulter. On tint donc une aſſiſe générale, & l'on y examina le pour & le contre de la circonſtance du tems ou je me trouvois. Après une longue & meure déliberation, l'on en vint aux avis, & la Cour Sauvage rendit cet arrêt. Quand vous me ſoupçonnerez de ne l'avoir pas copié mot à mot, vous ne me ferez pas grande injuſtice." Comme ainſi ſoit qu'il nous eſt apparu que Mr. le Marquis de *Denonville* Gouverneur Général de la Colonie eſt dans une bonne volonté de ſe reconcilier avec les *Iroquois*, & d'aquerir au Roi ſon Maître, ces honnêtes gens pour bons amis. Comme d'ailleurs il eſt viſible & notoire que le ſcorbut aïant malignement renverſé le Fort de *Niagara* le Fort de *S. Joſeph* n'eſt plus d'aucune utilité, nous jugeons à propos que le Sieur Baron de Lahontan quitte auſſi ſon poſte,
&

& que lui & ses Soldats partent incessamment avec nous. Ce Conseil nous paroît d'autant mieux fondé que cet Officier n'aïant des vivres & des provisions tout au plus que pour deux mois, il seroit toûjours contraint d'abandonner le Fort *S. Joseph* au bout de ce terme, ce qu'il ne pourroit faire en ce tems-là sans essuïer une penible & très dangereuse Navigation. Cette Sentence m'étoit trop avantageuse pour n'y pas aquiescer. Mes Soldats s'y soumirent aussi de bon cœur; ils craignoient une abstinence encore plus rude que la précedente, & vous n'ignorez pas que le jûne & le gendarme sont étrangement broüillez. Nôtre pauvre Fort fût donc condamné à être brulé sur pied; c'est ce qui fut executé le vingt sept, & le respect dû au grand *S. Joseph* ne nous empêcha point de reduire son habitation en cendres. Incontinent après ce sacrifice nous nous embarquâmes, & rangeant toûjours la côte Méridionale du Lac, nous arrivâmes ici le dixiéme de Septembre. Peu de jours après nôtre débarquement, les *Oumamis* prirent congé de nous pour retourner par terre chez-eux, & ils se chargerent humainement de tous ceux de leurs blessez qui se trouvoient tant soit peu en état de marcher. J'ai rencontré ici à mon arrivée un Officier de nouvelle date; il se nomme Mr. de la *Durantay*, le Général l'a établi par une commission delivrée en bonne forme, Commandant des Coureurs de bois qui trafiquent dans l'étenduë des Lacs, & autres Païs Méridionaux du *Canada*. Pour

moi, ma grande inquiétude, est de savoir comment je passerai cet hiver. Il est vrai que j'ai mon ordre pour retourner à la Colonie, mais cela ne se peut avant le Printems prochain. La navigation va devenir effraïante; il faudroit franchir en Canot je ne sai combien de Sauts, de Cascades, & de Cataractes; de plus il y a des endroits où l'on est obligé de faire de longs & rudes portages; enfin je serois le boureau de mes Soldats si je les exposois à tant de fatigue & de danger. Ce seroit une témerité punissable d'entreprendre un tel voïage, & les François & les Sauvages en conviennent également. Aussi Mr. de *Denonville* ne m'ordonne t-il de partir qu'en cas que la saison & l'occasion le permettent, & il me fait l'honneur de s'en rapporter la dessus à ma prudence. Ce qu'il y a de consolant, c'est que Monsieur le Gouverneur a eu soin de nous, & qu'il m'a envoïé en marchandises de quoi ne pas mourir de faim cet hiver. Je renvoïe donc mon départ jusqu'à celui des François & des Sauvages qui doivent descendre, & qui m'ont promis de prendre un de mes Soldats dans chaque Canot. N'allez pourtant pas vous imaginer Monsieur, que j'attende ici le retour de la belle saison. Vous me connoissez incapable d'un si long repos. Je suis resolu d'avancer au midi de ce continent, & j'ai débauché quatre ou cinq bons chasseurs *Outaouas* pour m'accompagner dans ce voïage. Il s'est passé ici une histoire digne de vôtre curiosité. Ce parti de *Hurons* dont je vous ai parlé, aïant fait pre-

present d'un esclave *Iroquois* à Mr. de *Juchereau* pour lors Commandant des Coureurs de bois, cet Officier le fit fussilier tout d'abord. Le rusé manœuvre avoit son but dans cette cruelle execution, & il n'y a que moi qui le sache parce que je suis le meilleur de ses amis. Je ne vous devoilerai point ici ce mistére, une lettre n'est pas assez sûre; mais si j'ai le plaisir de vous voir l'année prochaine vous saurez tout. Cependant nôtre homme a sagement fait pour son profit de ne m'apprendre le mal que lors qu'il n'y avoit plus de remede, car il n'y a amitié qui tienne, j'en aurois donné avis à Mr. de *Denonville*.

Vous m'apprenez que le Roi a nommé l'Abbé de *S. Valiers* son Aumônier, à l'Evêché de *Quebec*, & qu'il a été sacré dans l'Eglise de *S. Sulpice*. Cette nouvelle me réjoüiroit, s'il étoit moins rigide que Mr. de *Laval* dont il vient occuper la place; mais quelle apparence y a-t il que ce nouvel Evêque soit traitable; s'il est vrai qu'il ait refusé d'autres bons Evêchez, il faut qu'il soit aussi scrupuleux que le Moine *Draconce* à qui *S. Athanase* reprocha de n'avoir pas accepté celui qu'on lui presentoit. Or s'il est tel, on ne s'accommodera guéres de sa rigidité, car on est déja fort las des excommunications de son Prédécesseur.

Je suis Monsieur, vôtre &c.

A Missilimakinac, *ce* 18. *Septembre* 1688.



LETTRE XVI.

Depart de l'Auteur de Miſſilimakinac. *Deſcription de la Baye des* Puants, *& de ſes Villages. Ample deſcription des Caſtors, ſuivie du voyage remarquable de la* Riviére Longue, *avec la Carte des Païs découverts, & autres. Retour de l'Auteur à* Miſſilimakinac.



MONSIEUR,

Je ſuis revenu de ma courſe, Dieu merci, & vous connoiſſez ſuffiſamment ma main pour être pleinement convaincu, que je ſuis encore au nombre des vivans. J'ai vû cette Riviére nommée Longue qui ſe décharge dans le Fleuve de *Miſſiſipi*. J'aurois bien ſouhaité pouvoir ſuivre le cours de cette Riviere juſqu'à ſon origine, mais il s'y rencontroit trop d'obſtacles, & il a falu que la raiſon l'ait emporté en cela ſur le plaiſir. Mais c'eſt déja reſter trop long-tems ſur le général. En matiere de voïage, vous aimez


Castor de 26. pouces de longueur entre
teste et queue

mez les détails & les journaux, hé bien j'ai de quoi vous contenter. Le vingt-quatre du mois de Septembre dernier je m'acheminai avec mes Soldats & mes cinq Chasseurs. Ces derniers étoient comme je vous l'écrivois dans ma derniere, de bons & braves *Outaouas* qui m'ont rendu tous les services que je m'en étois promis. Nos Canots étoient neufs & chargez de provisions, & de marchandises propres à trafiquer avec les Sauvages Méridionaux. Nous avions le vent à souhait; il étoit Nord, & consequemment en poupe; aussi fîmes nous quarante lieuës en trois jours. Ce fut pour entrer dans la Baye des *Pouteoatamis* qui est a cette distance de *Missilimakinac*. Plusieurs Isles forment, & même ferment en quelque maniere l'entrée de cette Baye, elle a dix lieuës de large, & vingt-cinq de profondeur.

Le vingt neuf nous entrâmes dans une petite Riviére assez profonde : elle se décharge dans un certain endroit où l'eau du Lac monte trois pieds à pic en douze heures, & décend tout autant. J'eus le tems de me bien confirmer dans la certitude de ma remarque, car je sejournai là trois ou quatre jours. Cette Riviére est bordée de Villages habitez par les *Sakis*, les *Pouteouatamis*, & quelques *Malominis*. A des noms si bizares ne prendriez vous point ces gens là pour des Bourgeois du Royaume de Lucifer; mais non, car les Jesuites ont aussi là un Couvent, & vous savez que ces Réverends appartiennent fort aux Rois de la

Terre, & qu'ils sont beaucoup de ce Monde-ci. Ces Sauvages font un grand commerce de Pelleterie & de bled d'Inde; ils ne peuvent être mieux situez pour ce trafic; car comme c'est le passage le plus court, & le plus commode pour le Fleuve de *Missisipi*, les Coureurs abordent là en grand nombre, & enlevent les marchandises. D'ailleurs le terroir y est admirable, & d'un si bon rapport qu'avec fort peu de culture il produit du Froment d'Europe, des Pois, des Féves, & quantité de fruits que l'on ne connoît point en France. Au reste vous allez voir que ces Villageois ne sont pas moins bons que leurs terres. Quand nous fumes débarquez, & lors qu'à peine je commençois à me reposer dans ma cabane, je fus honnoré d'une magnifique députation. C'étoient les guerriers des *Sakis* qui venoient au nom de toute la Nation me saluer, & me souhaiter la bien venuë. Cette cérémonie ne se passa pas en belles harangues, ni en complimens étudiez; les Sauvages aiment trop le solide pour user de ces viandes creuses, & ils sont trop les partisans déclarez de la sincérite pour se plaire à mentir avec éloquence & avec art. Sans payer en monnoye de Singe, ils s'expriment par des gambades, & au lieu de periodes arondies, quarrées, ou tout ce qu'il vous plaira, ils mettent tout leur corps en action & vous regalent de mouvemens non cadencez. Apparemment qu'ils ont choisi ce genre de salutation comme celui qui témoigne plus naturellement, l'épanche-

chement du cœur. Quoi qu'il en ſoit ces Guerriers m'honnorèrent de deux ſortes de danſes celle du Calumet, & celle du Capitaine. La premiere eſt un ſigne de Paix & d'amitié, l'autre marque l'eſtime & la conſideration, les deux autres Nations m'envoyerent ſucceſſivement la même Ambaſſade; on y obſerva tout le même cérémonial; ainſi vous concevrez aiſément, Monſieur, que j'étois rebuté de bal, à tout moment je m'imaginois avoir ces deſagreables danſeurs à mes trouſſes, & je me comparois à ces gens vifs qui ſouffrent mort & paſſion lors qu'ils ſont obligez d'entendre juſques à *Amen* l'ennuyeuſe & aſſommante harangue d'un pedant. Mes réponſes furent courtes déciſives & ne me fatiguerent pas tant le corps. Je répondis de la bourſe à ces complimens de jambe. Il m'en couta quelques braſſes de tabac de Breſil, ce qui eſt un parfum excellent pour ces Sauvages, & certains cordons de raſſade, ou conterie de Veniſe dont ils brodent leurs Capots. Je croyois les danſes finies, & je me trouvois heureux d'en être quite à ſi bon marché, mais je me mécomptois très fort. Le lendemain des trois Députations, dès le matin, les *Sakis* me firent inviter à un repas. J'acceptai l'offre par complaiſance & par curioſité. Je fis porter de la vaiſſelle au Village, vous ſaurez que c'eſt la coutume, & que ces bonnes gens ne pouſſent point leur hoſpitalité juſqu'à l'uſtenſil: ſur le midi je me rendis à la ſale des banquets c'eſt à dire, en ſtile Sauvage, dans une Ca-

bane où le denûment & la ſimplicité brilloient beaucoup. On débuta par ſe dire des honnêtetez de part & d'autre, après quoi je me figurois bonnement qu'il ne s'agiſſoit plus que d'une fonction de machoires. Où étois-je? Pour m'aiguiſer l'appetit il me falut s'il vous plait eſſuyer un Opera de deux heures. Chaque Guerrier chanta, danſa, pouſſa des cris d'une joye enragée, dit des quolibets un peu moins polis que ceux de nos Halles, en un mot remplit fort exactement toutes les diſſonances de leur impertinente muſique. Je ne deſeſpere pas de vous la décrire un jour plus amplement, attendez que je ſois un peu plus deſoccupé. Après la fin de la melodie les Eſclaves firent la Scéne que je ſouhaitois, ils apporterent à manger. Nous étions tous dans la poſture des Orientaux, ce qui ne m'accommodoit pas beaucoup, & chacun avoit ſa portion devant ſoi, à peu près comme des Moines dans leurs Refectoires.

On me ſervit le premier, & vous allez voir par le nombre de mets ſi l'on ne me croyoit pas très bien partagé d'eſtomac. Outre un copieux boüillon compoſé du ſuc de pluſieurs ſortes de viandes, je pouvois appaiſer la fureur de ma faim ſur trois plats : le premier c'étoient deux poiſſons blancs dans leur naturel, & ſans autre aſſaiſonnement que d'avoir été cuits à l'eau; le ſecond portoit une langue de Chevreüil entourée de cotelétes, le tout bouilli : deux Gelinotes de bois, un pieds d'Ours de derriére, & une queuë de Caſtor garniſſoient un ſeul plat

plat de roti. J'aurois cedé tout au moins deux de mes plats pour une bouteille de bon vin, mais cette ame du repas manquoit. En recompenſe ils me firent boire d'un ſirop d'érable batu avec de l'eau : je trouvai cette liqueur delicieuſe; ils m'ont appris comment ils faiſoient ce ſirop, peut-être vous l'écrirai-je un jour. Le feſtin dura autant que la danſe, deux heures. Mais la Fête ne finiſſoit pas avec la table. Il falloit recommencer de plus belle à chanter, & ce facheux redoublement de muſique devoit durer juſqu'à la nuit. Le pis de l'affaire, c'eſt que j'étois oblige de chanter comme les autres. Je vous avouë Monſieur, que je ne me ſentis point aſſez de patience pour ſoutenir une ſi rude corvée. Heureuſement il y avoit remede. Il m'étoit libre de m'adreſſer à l'un de ces chefs de la Nation qui compoſoient la troupe *Feſtinante*, & de le prier de vouloir bien tenir ma place ſous pretexte que j'avois des affaires. Cela ſe pratique parmi les Sauvages aux jours de cérémonie, ils employent alors un ſecond ſans que l'Aſſemblée s'en formaliſe. Je ne manquai donc pas à uſer du privilége. Un pere de famille conſentit à faire ma partie, & à la bonne odeur d'un morceau de tabac que je lui mis à la main, il accepta le parti de la meilleure grace du monde & moi de me tirer au plus vîte de cette cohuë. Il me reſtoit encore aſſez à patir; car je ne pus me diſpenſer de donner les deux jours ſuivans aux deux autres Nations, & ce fût chez l'une & chez l'autre toute la même frairie.

Je ne vis rien dans ces Villages qui ſoit digne de vous à l'exception d'une particularité. C'étoient des Caſtors auſſi domeſtiques & auſſi familiers que des chiens : ils vivoient ſur leur bonne foi tantôt ſur l'eau de la riviere, tantôt dans la Cabane, allant & venant de l'une à l'autre ſans ſe perdre, & même ſans s'égarer. Comme cela m'étoit nouveau, je voulus approfondir la choſe, & je demandai aux Sauvages ſi le Caſtor pouvoit vivre abſolument hors de l'eau ; ils étoient ſurpris que j'en doutaſſe ; le Caſtor peut vivre ſur terre tout comme le chien, répondirent ils ; nous en avons l'experience & nous avons vû de ces bêtes ne point ſortir de la cabane pendant une année, ſi ce n'étoit pour courir dans le Village. Je ne pûs voir cela ſans me chagriner contre nos Caſuiſtes. Pourquoi ces meſureurs de péché nous deffendent-ils de manger aux jours maigres des oyes, des canards, & des ſarcelles ! Ces oiſeaux pour vivre ſur terre n'en ſont pas moins amphibies & les naturaliſtes les mettent dans ce genre là. Il y avoit déja long-tems que quelques Americains m'avoient ſoutenu la même affirmative touchant les Caſtors, mais je crus qu'ils n'étoient pas bien inſtruits, ou qu'ils vouloient m'en donner à garder. Peut-être auſſi entendoient-ils les Caſtors nommez Terriens qui ſont d'une autre eſpéce que ceux que je vis dans ces Villages. Ces Caſtors Terriens ne ſont nullement amphibies, c'eſt ce que perſonne ne révoque en doute. Ils ſe domicilient ſous terre à la maniere

des Renards ou des Lapins, & il n'y a que la soif qui les mêne à la Riviére. Nos Sauvages ont une plaisante imagination touchant ces Terriens. Ils disent que ce sont des lâches des indolens, des paresseux qui ne voulant rien faire sont chassez des cabanes par les Castors de la bonne espece. Si vous me demandez ce que c'est que la cabane des Castors, je vous dirai par provision, que c'est une demeure très artistement construite par eux mêmes & laquelle est quelquefois assez spatieuse pour contenir jusqu'à quatre vingt de ces industrieux animaux; une autre fois vous en aurez d'avantage là dessus. Pour revenir aux Terriens, les Sauvages mettent entre ces Castors batards, & ceux de la bonne race, à peu près la même difference que celle que nous mettons entre les Guespes & les Abeilles. Les Castors laborieux ne peuvent souffrir les faineants Terriens, & ils s'acharnent sur eux avec tant d'opiniâtreté que ceux ci sont contraint d'abandonner la partie, & de s'éloigner entierement des étangs, & des Lacs, de la même maniere, & pour la même raison que les Guespes sont chassées des ruches. Quand à la figure, ces deux sortes de Castors sont tournez de même. Il est vrai que les Terriens ont le poil plus court, & comme rongé sur le dos & sur le ventre; mais cela ne vient pas de Nature; ces Animaux gâtent & corrompent ainsi leur belle peau lors qu'ils entrent dans leurs Palais souterrain, ou quand ils en sortent.

Au reste, n'en déplaise aux découvreurs

de la Nature aux chercheurs de merveilles & de ſecrets ſur les terres de cette divine ouvriere, il n'eſt point vrai que les Caſtors ſe mutilent, & ſe faſſent eunuques pour échaper à la trop preſſante pourſuite des Chaſſeurs. Non ces mâles eſtiment plus leur ſexe, & font plus de cas que cela de la propagation de leur rare eſpéce. Je ne puis même concevoir ſur quel fondement on a bâti une ſi grande chimére. Premierement la matiere qu'il a plû à la ſecte d'Hipocrate de nommer *Caſtoreum* n'eſt pas renfermée dans ces prétieuſes & multipliantes parties; elle eſt dans un receptacle, un vehicule ou une maniere de poche qui eſt ſinguliere à la machine organique de ces animaux & que la Nature ſemble n'avoir formée que pour eux. L'uſage que le Caſtor fait de cette matiere, c'eſt de s'en nettoyer & degager les dents lors qu'elles ſont pleines de la gomme de quelque arbriſſeau dans lequel il aura mordu. Mais quand j'accorderois que le *Caſtoreum* eſt dans les teſticules Comment cet animal pourroit il les couper ſans ſe déchirer tous les nerfs des aines auſquels ils ſont attachez près de *l'Os Pubis* (trouvez moi Officier *Huron* qui parle plus pertinemment d'anatomie) mais en me mettant ſur mes loüanges j'ai perdu la conſéquence que je voulois tirer de ce dechirement de nerfs. N'importe je ne démorderai pas pour cela de mon ſcientifique raiſonnement. C'étoit bien à Elian & à d'autres Reveurs de Naturaliſtes comme lui de nous venir parler de la chaſſe des Caſtors ! Avoient ils puiſé cette con-

connoiſſance dans les méditations du cabinet ? s'ils avoient eu la gloire de vivre comme moi parmi ces amphibies, ils auroient ſçû qu'un Caſtor ne s'embaraſſe point du tout du chaſſeur. Vous ſaurez d'abord que cet animal, à la précaution de ne point s'éloigner du bord de l'étang où ſa Cabane eſt conſtruite; de plus il a toûjours l'oreille au guet, & ſi-tôt que par le moindre bruit, il ſoupçonne qu'on lui en veut, il plonge, & nage entre deux eaux juſqu'à ce que n'y aïant plus de danger, il puiſſe rentrer ſûrement chez ſoi. Si cette raiſon ne vous ſemble pas de poids pour les Caſtors Terriens, je vous renvoie à *l'Os Pubis*. Autre argument peremptoire. Si le Caſtor pour arrêter la pourſuite de l'Ennemi faiſoit la ſanglante operation qu'on lui attribuë, la Nature lui auroit donné en cela un inſtinct fort imparfait ; car quand cet animal n'auroit plus ſon *Caſtoreum* on ne lui feroit pas la chaſſe avec moins d'ardeur : le *Caſtoreum* eſt le butin le moins important, ou plûtôt ce n'eſt rien en comparaiſon de la peau; celle-ci eſt la proïe dominante & la maîtreſſe piéce de la Bête; ainſi ce pauvre Caſtor pour ſe ſauver de l'avarice du chaſſeur devroit tout au moins s'écorcher tout vif, & lui jetter ſa peau à la tête; encore ne ſais-je après cela ſi cette barbare & inſatiable figure nommée homme ne voudroit pas la chair & les os de cet innocent animal. Après la diſcution d'un probléme ſi curieux, vous plaît-il Monſieur que je vous trace, ici les dimenſions d'un Caſtor, & que je vous en faſſe

fasse une peinture Géometrique ? or écoutez & imaginez vous me voir le compas à la main prendre les proportions de cet animal.

Un grand Castor a 26. pouces de longueur de l'occiput à la racine de la queuë; sa circonférence est de trois pieds huit pouces; sa tête a sept pouces de longueur, & six de largeur; sa queuë fait bien l'étenduë de quatorze pouces; elle en a six de largeur, & au milieu elle est épaisse d'un pouce & deux lignes. Cette queuë est d'une figure ovale, l'écaille dont elle est couverte fait un Exagone irregulier, & est une espéce d'épiderme, c'est-à-dire en stile d'Anatomie, une petite peau qui envelope la grande. La queuë du Castor est nerveuse, & lui est d'un grand secours: il s'en sert pour voiturer le limon, la terre, le caillou, & tous les autres materiaux qu'il employe avec une adresse merveilleuse à la construction de ses digues & de ses cabanes. Il a les oreilles courtes, rondes & enfoncées, en quoi vous remarquerez qu'il est diametralement opposé à la nature de cette certaine vile bête, qui porte sa stupidité dans les oreilles. Les jambes de nôtre Castor ont cinq pouces, ses pattes trois & demi du talon jusqu'au bout du grand doigt; ses pieds ont six pouces & huit lignes de longueur. Sa patte est faite à peu près comme la main d'un homme, excepté qu'elle est feuilluë, & que les cinq doigts sont joints comme ceux du Canard par une membrane de couleur d'ardoise. Il se sert de cette patte pour manger à la façon des Singes: ses yeux ne sont point

arc

Massue apellee Cassetéte

fleche

Sauuage pris en querre et
bruslé par ses enemis

femme qui Comdamne a mort le
prisonier quon luy donne

Sauuage tué acoups
de fusil

Femme qui done lavie au prisonier
quon luy donne

Vilage

Sauuages reuenant de porti

Bastonade aux prisoniers
Comdannés amort

point proportionnez à la grandeur du corps ; ils sont petits, & la taille en est semblable à celle des yeux du Rat. Quant à sa gueule c'est un vrai arsenal. Tant la nature a pris soin de le bien armer, chaque de ses machoires est munie de deux maîtresses & meurtrieres dents qui ont un grand pouce de longueur, & un quart de pouce de largeur. Il ne feroit nullement bon tomber sous ces dents de défense, ou pour parler doctement, incisives ; elles tranchent comme un sabre de Damas. Croiriez-vous, Monsieur, qu'avec ces terribles instrumens les Castors viennent à bout de couper des arbres gros comme des barriques ? Rien n'est pourtant plus vrai, j'ai vû plus de vingt troncs de ces arbres coupez. Vous seriez plus content, j'en suis sûr, si je vous assurois que j'ai vû les Castors, attachez à ce travail, & y réüssir : je vous connois homme à me dire que ces vingt troncs étoient les restes de vingt arbres que les Sauvages avoient abatus pour leurs logemens, ou pour leur chaufage ; mais, outre qu'on ne ment pas en Canada comme en Europe, j'ai reconnu les traces & les impressions des dents incisives, & cela suffit contre vôtre incredulité. Revenons au Castor. Sa fourure est bisare, & bien différente d'elle-même ; elle est formée de deux sortes de poils opposez. L'un est long, noiraitre, luisant & gros comme du crin ; l'autre delié, uni, long de quinze lignes pendant l'Hiver, en un mot, le plus fin duvet qui soit au monde. Il n'est pas nécessaire de vous avertir
que

que c'eſt cette ſeconde eſpéce de poil que l'on cherche avec tant d'empreſſément, & que ces Animaux meneroient une vie plus ſûre, & plus tranquille s'ils n'étoient vêtus que de crin. La peau d'un Caſtor, de la grandeur que je vous le dépeins, péſe environ deux livres: mais comme elles ne ſont pas toutes également bonnes, le prix en eſt différente. La chair en eſt délicate, la moitié de l'année, j'entens l'Automne & l'Hiver, mais à condition qu'elle ſera rotie, c'eſt ſa vraye cuiſſon, autrement on ne la mange qu'à demi bonté. Voilà, Monſieur, ce que c'eſt que le Caſtor; il me ſemble qu'après une deſcription ſi exacte, & ſi bien circonſtantiée, vous devez connoître à fond cet Animal, & que vous en pouvez parler en maître; mais n'oubliez pas ſur tout que cette eſpéce des bêtes, qu'elle ſoit amphibie ou terreſtre, à le don d'Architecture en partage, Je ne me laſſe point de vous redire que leurs ouvrages ſont d'une ſtructure la plus fine; ce ſont des chefs-d'œuvres de la nature, & l'art avec toute ſon étude ne ſauroit rien produire de plus beau. Je me promets bien de vous envoyer un jour le plan & le détail de ces admirables demeures. Pour le préſent ce ſeroit faire la parenthéſe trop longue, & de reſter trop long-tems ſur un même ſujet, il vaut mieux continuer mon Journal.

Le quatriéme d'Octobre nous remîmes à la rame; il nous falut refouler quelques petits Courans dans la Riviére des *Puants*, & le ſix nous arrivâmes au pied du Saut du

Kakalin.

Kakalin. C'étoit un *non plus ultra* pour nôtre legere Escadre; nous fûmes contraints de nous mettre à terre; tout le lendemain fut employé à faire le portage, & le neuf nous abordames au Village des *Kikapous*: je jugeai à propos de m'arrêter là le jour suivant, tant pour nous y reposer que pour prendre langue, & dans ce dessein nous plantâmes le piquet auprès du Village. Il est situé très commodément pour la pêche, car il est sur le bord d'un petit Lac où l'on prend quantité de brochets & de goujons. Un parti de cent *Iroquois*, ou d'une autre Nation ennemie auroient eu bon marché de ce *Kikapous*, & de leur habitation; car il n'y avoit pas alors plus de quarante Guerriers qui étoient là pour garder la Patrie, tous les autres étant partis depuis quelques jours pour la chasse du Castor. L'onziéme nous rentrâmes dans nos Canots, & après avoir ramé à force de bras pendant toute la grande journée, nous fîmes le soir nôtre entrée dans le petit Lac des *Malominis*. Nous débarquâmes sur une pointe de terre; nous soupâmes grassement des Canards & des Outardes que nous avions assassiné au même endroit, & nous y passâmes la nuit dans des Cabanes. Le lendemain de grand matin on se rembarqua, & en peu d'heures nous fûmes au Village de ces Messieurs les *Malominis*. Je n'y restai qu'autant de tems qu'il m'en falut pour expédier une petite affaire, que j'avois avec quelques Sauvages: je leur fis une liberalité de trois brasses de tabac, & eux ne voulant pas me le ceder en gran-
deur

deur d'ame, me *remunererent* de trois ſacs de farine de folle Avoine. Ils ne faiſoient pas en cela un grand effort de généroſité; cette eſpéce de grain eſt chez eux preſque auſſi commun que l'eau : leur Lac en eſt tout couvert; ce grain s'éléve au deſſus de l'eau en touffes, & a la tige extrémement haute; enfin, c'eſt une des richeſſes de ces Sauvages, & ils en recueillent chaque année abondamment.

Le treize on arriva au pied du Fort des *Outagamis*, & je réſolus de Cabaner là. Je n'eus pas lieu de m'en repentir, car le peu de Guerriers qui gardoient ce Poſte me firent une réception fort humaine. Après m'avoir regalé à ma porte de la danſe du Calumet, cérémonie dont je les aurois diſpenſez fort volontiers, ils me firent le plaiſir ſolide de nous aporter des Chevreuils & du Poiſſon : ils s'offrirent de me conduire jusqu'au haut de la Riviére, où leurs gens étoient à la chaſſe des Caſtors, & moi ayant pris ces Sauvages au mot, ils me tinrent parole dès le lendemain. Je ne vous marque rien de mon entrevûë avec ces Chaſſeurs, il me reſte trop de choſes à vous dire ſans celle-là. Le quinze nous nous embarquâmes toûjours accompagnez de ces *Outagamis* qui nous ſervoient des guides, & le dix-ſept nous ſortîmes de Canot au bord d'un petit Lac. C'étoit dans cet endroit-là que le Chef de la Nation faiſoit alors ſa réſidence, & ſon Château, ou ſi vous voulez, ſa Cabane, car ce ſont termes ſynonimes chez ces ſortes de Seigneurs, ſon Château,

teau, dis-je, fut le premier objet que nous aperçûmes. Ce Commandant nous laissa tranquillement dresser nos tabernacles, & préparer nos logemens, & si-tôt qu'il nous vit à couvert il vint à ma Cabane, où il n'omit pas le moindre article de la Civilité Sauvage. Au commencement néanmoins, ce Chef ne me voyoit pas tout-à-fait de bon œuil; mon voyage lui étoit suspect, & ses honnétetez, ce qui est rare chez les Sauvages, n'étoient que de l'eau benite de cour. Il s'informa donc de mon dessein, & me demanda de quel côté je prétendois tourner : moi qui penetrai sa pensée, je le tirai d'abord d'inquiétude. „ Ne crains pas, lui
„ répondis-je, que je veüille aller vers les *Na-*
„ *douessious* tes Ennemis, bien loin que ce soit
„ là le but de mon voyage, je n'approcherai
„ pas cette Nation de cent lieuës. Je vais
„ à la Riviére Longue, je suis resolu de la
„ remonter jusqu'à sa source, & pour te
„ donner une preuve incontestable de ma
„ sincérité, c'est que je te prie de m'accor-
„ der six de tes Guerriers pour m'accom-
„ pagner. A cette déclaration mon hom-
„ me prit un air plus ouvert, & la joïe
„ s'empara de ses yeux. Gloire soit au grand
„ Esprit, me dit-il, de ce que tu ne vas point
„ trafiquer chez les *Nadouessious*; tu ne pour-
„ rois leur porter des armes & des hardes
„ sans fortifier nos Ennemis, & par conse-
„ quent sans nous causer préjudice; aussi
„ vois-je bien que tu n'as ni la mine ni l'é-
„ quipage d'un Coureur de bois; au contrai-
„ re il est aisé de remarquer que tu roule
„ dans

„ dans ton eſprit le projèt de quelque dé-
„ couverte. Mais ajoûtat-il, j'ai un conſeil
„ à te donner ; prend garde que ta curioſi-
„ té ne te cauſe de repentir, croi moi ne
„ remonte pas la Riviére Longue trop haut,
„ tu trouverois une trop grande multitude
„ de peuples ; & quoi qu'ils n'entendent pas
„ fort bien la guerre, tu pourrois cependant
„ en être accablé. Je conceus qu'il uſoit de periphraſe, & de circonlocution pour m'avertir que j'avois à craindre d'être ſurpris la nuit par quelque nombreuſe troupe de Sauvages, & l'ayant preſſé de m'avoüer ingenument ſi ce n'étoit pas la ſon ſens, il en tomba d'accord. Inferez, de la, Monſieur que ce Sauvage étoit d'une honnêteté ſi circonſpecte qu'il n'oſoit me dire nettement que je pourrois manquer aſſez de vigilence pour me laiſſer ſurprendre. Cependant au lieu de ſix Guerriers que je lui demandois, il m'en donna dix, & me les choſit parmi ceux qui ayant fréquenté les *Eokoros*, Nation alliée depuis plus de vingt-ans avec les *Outagamis*, ſavoient la langue, & connoiſſoient la Carte de ce Païs-là. Je paſſai deux jours fort agréablement ſur le bord de ce Lac. Le Commandant me fit bonne chere, & n'épargna rien de tout ce qui pouvoit contribuer à mon divertiſſement. Entre autres plaiſirs, il me donna celui de la promenade, mais c'étoit principalement pour me faire voir la diſpoſition d'une chaſſe de Caſtors, il me fit remarquer la diſtance qui doit être entre les Cabanes des chaſſeurs. J'ai mis ce mîſtere de chaſſé ſur mes tablettes, & je vous l'expliquerai une autre-fois.

Après ce petit intervalle de repos je pris congé de Monsieur le Chef, & pour lui témoigner ma reconnoissance je lui fis des présens magnifiques. Vous croyez que je badine? Il est aisé de vous convaincre du contraire. Je suis trop bon Econome, & trop homme d'ordre pour n'avoir pas écrit cette liberalité sur mon Régître, en voici un fidéle extrait. Le dix-huit du courant de l'année.... qu'importe? De mon pur & franc vouloir, de mon cœur bon loyal & non ingrat, j'ai donné en présent & vrai don à son Altesse le Commandant des *Outagamis*, actuellement chassant le Castor, 1. un fusil à tirer & à tuer. 2. deux livres de poudre; 3. quatre livres de balles; 4. douze pierres à fusil, (si c'étoit fusil tuant ou fusil allumant, il ne m'en souvient point) & en dernier lieu, une petite hache dont le tranchant étoit assez bien aceré pour couper la tête d'un *Nadouessiou*. Item j'ai donné aussi de ma propre main à chacun des deux fils du dit Seigneur Chef, un Capot, & une brasse de mon bon tabac de Bresil. Le Pere & les Enfens receurent tous ces biens comme une grosse fortune, ils ne se lassoient point d'admirer ma generosité, & après m'avoir soûhaité un heureux voyage, il me laissérent pourvoir à mon embarquement. Avant que d'en venir là, il faut vous dire qu'entre ces dix Guerriers qu'on m'avoit donné pour me conduire, il s'en trouva deux qui parloient fort bien *Outaouas*, c'est à dire *Algonkin*, car c'est tout le même jargon. Cela me fit beaucoup de plaisir: ce n'est pas que je n'entendisse déja l'*Outagamis*,

car

car ce langage & celui des *Outaouas* eſt preſque la même choſe; mais comme il y a pluſieurs mots différens, cela n'auroit pas laiſſé de m'embaraſſer. Au reſte mes quatre fideles *Outaouas*, donnérent de grand cœur la main d'aſſociation aux dix Guerriers; aparemment que nôtre petit nombre les inquietoit; cette augmentation d'Eſcorte leur plût infiniment; ils ne pouvoient aſſez m'en témoigner leur joye, & je croi qu'ils me dirent plus de quatre fois qu'avec un tel renfort nous pouvions aller ſans rien craindre juſqu'à laCabane du Soleil. Cette ſallie Gaſcone me fit rire, & je leur répondis par un autre ridicule, que nous n'aurions pas de peine à trouver du feu pour la brûler. Voila ce que j'avois à vous dire avant que de me remettre en route.

Nous partimes le vingtiéme vers le Midi, & nous débarquames le ſoir du même jour à l'endroit ou nous devions quiter la Riviére des *Puants*. Nous n'avions que trois quarts de lieuë à faire par terre, & cependant nous y emploiâmes deux jours à cauſe des embaras, & des difficultez du portage. Au bout de cette courſe nous trouvâmes la Riviére des *Ouiſconſinc*, & nous y entrames dans nos Canots le vingt-trois. Cette Riviére eſt maudite & abandonnée; ſes eaux roulent un ſale &vilain limon: des deux côtez de ſon Canal on ne découvre que des Côteaux eſcarpez,que des rochers afreux,ou que des marêts ſteriles; enfin c'eſt un de ces Païs qui ſont comme des Zéros dans le continent ou qui tout au plus ne ſont bons qu'à faire

admirer

admirer la prodigieuse contrarieté de la nature. Il m'ennuioit cruellement pendant une Navigation si rébutante pour les yeux; heureusement qu'elle ne fut ni longue ni penible. A la faveur d'un Courant tranquille nous arrivâmes en quatre jours au Fleuve de *Missisipi* dans lequel se décharge cette haïssable Riviére, de *Ouisconsinc*. Le Fleuve de *Missisipi*, peut avoir en cet endroit là une demi-lieuë de largeur, & quant au reste de son cours je ne saurois vous en donner une idée plus ressemblante qu'en la comparant à la Riviére de Loire. Il gît Nord-Est, & Sud-Oüest! elle est bordée de prairies de bois de haute futaie, & de Sapins. Le vingt-sept nous Cabanâmes dans une des deux Isles qui sont sur ce Fleuve, car il n'y en a point davantage, à moins que l'obscurité de la nuit ne m'ait empêché de remarquer les autres en descendant cette Riviére. Nous resolumes de séjourner dans cette Isle; par ce que nous nous flations de faire une bonne provision de Chevreuils, mais au grand préjudice de nos bouches nous la trouvames tout-à-fait denuée de ces animaux. Nous nous remimes donc en Canot des le lendemain, & le septiéme de Novembre, toute nôtre Canoterie arriva heureusement à l'entrée de la Riviére Longue. Ce ne fut qu'après avoir refoulé plusieurs courans assez rudes, quoi qu'en cette saison là les eaux fussent au plus bas. J'oubliois à vous dire que j'ai sondé le Fleuve de *Missisipi*, par tout où j'ai pû, & & que je lui ai trouvé neuf pied d'eau dans

l'endroit le moins profond. Pendant le cours de nôtre Navigation jusqu'ala Riviére Longue il ne se passa rien de remarquable sinon le massacre que nous fîmes de deux beufs Sauvages qui furent aussi-tôt boucanez pour la provision. Nous pêchames aussi d'assez grosses barbuës qui nous servirent de casuel, & qui nous tinrent lieu de viande fraiche.

Le huitiéme la Flotte entra dans l'embouchûre de cette même Riviére Longue, c'est-à dire que nous nous trouvâmes sur une espéce deLac presque tout couvert de joncs;je dis presque, car il y avoit justement au milieu un petit Canal; nous le suivimes jusqu'au soir, ayant jetté nos petites ancres nous passames la nuit, & dormît qui pût dans le Canot. Comme ces joncs me chagrinoient j'eveillai mes guides *Outagamis*, dès le point du jour, & je leur demandai si cette importune Navigation duréroit long-tems. Il nous
„ est impossible de vous éclaircir là dessus,
„ me répondirent-ils, car nous n'avons ja-
„ mais fait la même route, ayant toûjours
„ pris nôtre chemin par terre. Ce qu'il y a de
„ certain,& dont nous vous répondons, c'est
„ qu'à vingt lieuës plus haut cette Riviére
„ n'est bordée que de bois; & que de prairies.
La réponse n'étoit guerre satisfaisante, & vingt lieuës de roseaux me paroissoient un un long trajèt. Mais je fus agréablement trompé; car le jour suivant sur les dix heures du matin lors que je ne pensois qu'à me fortifier dans ma patience; nous aperçûmes que la Riviére se resserroit, & que son Canal qui se retressissoit de plus en plus, étoit bor-

bordé de bois de haute futaye : cette découverte ſi peu eſperée nous fit plaiſir ; on en rama le reſte du jour avec plus de courage, & à meſure que nous avancions nous trouvions ces bois entre coupez par des morceaux de prairies. Profitant du terrain l'on Cabana le ſoir ſur une pointe, & l'on s'y apreta un délicieux ſoûper de viande boucanée à la verité c'étoit faute d'une nouriture plus naturelle, & mieux faiſante. Le lendemain ne nous fut guére plus favorable : on deſcendit dans la premiere Iſle qui ſe trouva ſur la route, & comme elle paroiſſoit belle eſt grande, nous ne doutions point qu'elle ne fut habitée : elle étoit déſerte néanmoins. Les bêtes même l'avoient jugée indigne de leur préſence ; ſi bien qu'étant entrez dans cette Iſle avec leſperance d'une copieuſe chaſſe, nous fûmes trop heureux d'y manger du poiſſon qui puoit la bourbe. Le douze nous allames à une Iſle éloignée de douze lieuës de celle ou nous avions paſſé la nuit : j'étois ſurpris d'avoir fait une ſi bonne journée, à cauſe du grand calme qui regne dans cette Riviére, la quelle eſt, je croi la moins rapide qu'il y ait au monde ; mais je ne faiſoit pas réflexion que nous avions le vent en poupe, & que la force du ſoufle ſuppleoit bien à la lenteur du Courant. Nous eûmes encore la mortification de ne trouver là ni venaiſon ni gibier.

Le ſeptiéme nous fîmes onze lieuës, toûjours avec le même vent, & nous débarquâmes dans une troiſiéme Iſle. Comme il étoit encore de bonne heure, on eut le

de chasser : Nos Sauvages tuérent environ une quarantaine de Faisans, j'en fis bien mon profit. Le lendemain, nous fûmes obligez d'aller à l'aviron : ce n'étoit pas faute de vent ; mais il nous étoit inutile à cause de certains côteaux tous couverts de sapins. Il falut donc avoir recours à la rame ; mais ce travail ne dura guére : dès le milieu du jour nous découvrîmes à nôtre gauche de grandes prairies ; nous jugeâmes bien que nous n'étions pas éloignez de quelque Habitation, & en effet nous apperçûmes peu après quelques Cabanes ; elles n'étoient éloignées de la Riviére que d'un quart de lieuë. Nos Sauvages témoignérent aussi-tôt une grande impatience de voir ce que c'étoit : Je n'avois garde de m'y opposer ; mais afin qu'ils fissent ce petit voyage plus sûrement, je leur donnai dix de mes Soldats. Nos gens approchant de l'endroit trouvérent cinquante ou soixante hommes sur le *Qui vive* ? tenant leurs arcs bandez ils attendoient de pié ferme : mais si-tôt que nos *Outagamis* se furent fait connoître par leurs cris, ces Cabaniers jettérent bas les armes, & reçûrent nôtre troupe avec toute la cordialité sauvage, Ils étoient étrangers aussi-bien que nous ; c'étoient des *Eokoros* qui étoient venus là pour chasser ; heureusement ils venoient de tuer quelques Cerfs, dont ils firent present à nos gens, & ils voulurent même aider à porter cette proye jusqu'à nos Canots. Je leur fis l'accueil que meritoit leur honnêteté : afin qu'ils ne me crussent pas ingrat,

grat, je leur fis un present de tabac, de coûteaux & d'éguilles : Le tabac leur fit grand plaisir, mais ils furent enchantez du reste : que cela est beau, s'écrioient-ils, chaque coûteau & chaque éguille étoit un chef-d'œuvre de la Nature & de l'Art pour ces bonnes gens, ils ne pouvoient se lasser d'admirer ces bagatelles, & j'eus là dequoi me persuader que chez les hommes l'opinion fait tout. Quand ces *Eokoros* se furent lassez d'admirer, ils prirent congé de nous, & ils allérent faire retentir par tout nôtre générosité. Ils nous donnérent apparemment des loüanges proportionnées à la haute idée qu'ils avoient du present; car sur le soir du lendemain nous vîmes la Riviére toute bordée de Sauvages : je croi qu'il y en avoit bien deux mille : Ils dansoient tous de bon cœur à nôtre intention, à en juger par la force de leurs gambades, nous étions bien avant dans leur estime & dans leurs bonnes graces ; enfin ils ne s'épargnoient pas à sauter, & ce spectacle nous donnoit autant de plaisir qu'il nous faisoit d'honneur. Nos *Outagamis* débarquérent pour leur porter la reconnoissance & les remercimens de toute la Flote, & ils revinrent avec quelques Chefs de Famille qui se mirent dans nos Canots, & qui nous accompagnérent jusqu'au premier Village : Nous y arrivâmes à minuit : Les Sauvages qui s'étoient joints à nous me pressérent fort de venir loger dans leur Habitation ; mais je les refusai constamment : Les *Outagamis* & quatre *Outaouas*

acceptérent l'offre : Pour moi, ayant reconnu le Païs, j'allai cabaner à un quart de lieuë, sur une pointe de terre, & près d'une petite Riviére : Nous fûmes là dans un profond repos, car nos gens qui avoient pris le parti d'accepter l'hospitalité des Sauvages, leur avoient fort recommandé de ne pas approcher la nuit de nôtre Camp. Le lendemain, pendant que mon monde se reposoit des fatigues de la Navigation, je fus voir les principaux du Païs ; j'en fus très-bien reçû, moyennant mon tabac, mes ciseaux, mes coûteaux, & mes aiguilles, car il n'y avoit rien à faire sans cela, & j'avois plus la mine d'un Mercier à balle, ou d'un Savoyard, que d'un Officier. Ces Chefs ne manquérent pas non plus de faire de sublimes réfléxions sur l'excellence de ma Mercerie ; mais ils donnérent aussi de grandes loüanges aux François, disant qu'ils nous connoissoient de réputation, & qu'ils étoient ravis de nous voir en leur Païs. Ils donnérent une marque de cette bonne volonté pour nôtre Nation ; car le douze étant rentrez dans nos Canots six cens de ces Sauvages marchérent sur le bord de la Riviére pour nous escorter une partie du chemin. Nous laissâmes un Village à la droite, & après cinq heures de Navigation je fis faire halte auprès d'un autre Village. Ce fut pourtant sans débarquer ; je me contentai d'envoyer aux Chefs quelques presens tirez de mon thresor ordinaire, & j'eus en récompense plus de Bled d'Inde & de viande boucanée que je n'en avois besoin. Nous con-

continuâmes d'aller ainsi d'Habitation en Habitation : L'on ne s'arrêtoit que pour cabaner la nuit, ou que pour faire des largesses. Nous tînmes cette route jusqu'au dernier Village où je résolus d'arrêter pour prendre langue. Nous fîmes nôtre campement au pied de cette Habitation. Celui qui pouvoit passer pour en être le grand Chef étoit un vénérable Vieillard : Il ne nous fit pas grands complimens ; mais on remarquoit bien à ses maniéres franches & ouvertes que nôtre venuë lui faisoit un vrai plaisir ; il en donna une preuve plus efficace, c'est qu'il mit en campagne ses plus habiles Chasseurs, & qu'il nous fit fort bonne chere. La plus importante instruction qu'il me donna fût qu'après soixante lieuës de route nous trouverions les *Essanapés* : il ajoûta qu'il ne pouvoit me donner d'escorte pour me conduire jusques là, parce que sa Nation & celle des *Essanapés* étoient en guerre ; que tout ce qu'il pouvoit pour mon service, c'étoit de me livrer six Esclaves qu'on avoit fait sur ces ennemis ; qu'en ma considération on leur accordoit la liberté, & que retournant avec nous en leur Païs, ils seroient nos guides ; qu'au reste il n'y avoit rien à craindre sur cette route, si ce n'étoit quelques surprises de nuit. Mon sage Vieillard m'éclaircit encore de plusieurs autres choses dont il étoit bon que je fusse averti, & me trouvant suffisamment instruit, je me disposai à me remettre incessamment en chemin. Avant que de quitter ce Village il faut vous faire

part de ce que j'y appris. J'eus le tems de causer avec les Chefs, & ils convinrent tous pour me dire que leur Nation consistoit en douze Villages, & qu'elle pouvoit mettre vingt mille Guerriers en Campagne; qu'ils avoient eu des Forces beaucoup plus nombreuses, mais que la Guerre avoit dépeuplé le Païs, & qu'ils avoient eu trois Ennemis tout à la fois sur les bras, sçavoir, les *Nadouessis*, les *Panimoha*, & les *Essanapés*. Quant à ce que j'ai pû connoître par moi-même, je remarquai que les Habitans de ces douze Villages, bien loin d'avoir la férocité que nôtre prévention attribuë aux Sauvages, avoient au contraire beaucoup de douceur & d'humanité. Leurs Cabanes sont longues & construites en forme de Dôme; la figure en est semblable aux Cabanes de nos Sauvages, mais la matiére n'est pas la même; les Palais dont je vous parle sont faits de roseaux & de joncs entrelassez, & enduits de terre grasse. Ils ne manquent pas de Dieux, les bonnes gens; car ils adorent le Soleil, la Lune, & toutes les Etoiles: Si pour invoquer celles-ci en détail ils donnoient un nom à chaque Etoile, vous jugez bien que leur Calendrier seroit toute autre chose que le nôtre. Ils vont nuds, tant les hommes que les femmes, & ils ne cachent que les parties destinées à la génération. Ils n'observent pas tout-à-fait cette aimable égalité qui se trouve parmi les autres Sauvages, & ils ont entre eux une espéce de subordination. Une maniere de muraille enceint leurs Habita-

bitations ; des branches d'arbres, & des fascines tiennent lieu de brique ou de pierre, & la terre grasse, de ciment. Le vingt-un dès la pointe du jour nous levâmes l'ancre : Le vent souffloit en poupe, ce qui m'engagea, pour en mieux profiter, de passer la premiére Isle que nous rencontrâmes, & de naviguer jusqu'au soir ; nous cabanâmes dans une autre Isle, ou plûtôt dans un Desert, tout le fond n'étant que du gravier & que des cailloux. Le lendemain nous eûmes le même vent, & comme mes six *Essanapés* m'assurérent qu'il n'y avoit sur ce Fleuve ni Rocher, ni Bancs de Sable, je fis voguer non seulement toute la grande journée, mais aussi toute la nuit. Le vingt-trois au retour de l'Aurore nous fûmes contraints de mettre à terre ; c'étoit pour gommer un de nos Canots qui faisoit eau. Pendant que les Experts s'occupoient à cette réparation nous eûmes le tems de faire cuire & d'aprêter les Chevreüils qu'on m'avoit donnez chez les *Eokoros*. C'étoit au bord d'un Bois que nous avions débarqué ; nos Sauvages ne doutant point que le lieu ne fût bon à la chasse y entrérent ; mais n'ayant trouvé que de petits Oiseaux, ils les jugérent indignes de leur courroux, & ils s'en revinrent avec la même charge qu'ils avoient en partant. A peine avions-nous remis à la voile que le vent s'abatit tout d'un coup : il falut donc recourir à la rame ; mais nos gens la manioient fort mal, & n'en pouvant plus de sommeil, à cause qu'ils n'avoient pas dor-

mi la nuit précédente, ils se berçoient plûtôt qu'ils n'avançoient. Cela m'obligea d'arrêter à la premiére Isle que nous trouvâmes, ce fut deux heures après nôtre rembarquement : Cette Isle étoit grosse & fort couverte. Nos *Essanapés* nous y avoient promis une copieuse recolte de Liévres, & ils ne nous trompérent pas, car en effet nous en prîmes une grande quantité. Ces ombrageux Animaux ne pouvoient se choisir un domicile plus propre à les rassurer contre leur timidité naturelle ; il n'étoit pas possible de leur donner la chasse, tant ils étoient inabordables à cause de l'épaisseur des broussailles : on fut obligé de mettre le feu en plusieurs endroits, par cette ruse nos Liévres prennent chaudement l'allarme, ils abandonnent le gîte, tout est chez eux en rumeur & en mouvement ; mais les pauvres bêtes fuyant le danger trouvoient la mort, & nos gens n'avoient que la peine de les assommer. Mes Soldats s'accommodérent bien de cette viande ; & ils en firent une telle débauche que cela les plongea dans un sommeil extraordinaire. J'eus toutes les peines du monde à les en tirer lors qu'un horrible bruit s'étant élevé tout à coup, je crus devoir faire mettre mon monde sous les armes ; il me fallut donc appeller, crier, tirer par le bras, pincer, enfin, faire je ne sai pas quoi pour avoir raison de ces dormeurs. Comme ce bruit me causoit de la frayeur, franchement je n'étois pas fort à mon aise, & je maudissois de bon cœur la chasse des Liévres.

vres. Enfin, mes Soldats se réveillent à demi, & ils endossent le harnois sans sçavoir trop, ni ce qu'on leur demande, ni ce qu'ils font. Pour moi, j'avois déja fait une grosse provision de valeur, & j'avois obtenu de Dame Nature qu'elle me permettroit d'agir en Preux : j'avois déja fait mon Ordonnance d'Armée, & j'avois disposé mes gens à peu près comme le brave Thrason dans l'Eunuque de Terence. Mais il falut rengainer ; l'ennemi ne parût point, & quand nous, las de l'attendre, fîmes nos diligences pour le prévenir, après avoir beaucoup marché du côté que le bruit venoit, nous ne trouvâmes rien, & les plus sensez conjecturérent que c'étoit une troupe de Loups qui, dans un Bois vis-à-vis de nôtre Isle, se divertissoient à nous faire peur.

Le jour suivant, qui étoit le vingt-quatre, nous partîmes de cette Isle : nôtre Navigation fut très-lente, douze lieuës en deux jours ; ce n'étoit pas trop. Mais c'étoit la faute de nos Sauvages ; ces Messieurs voulant se donner l'utile plaisir de chasser chemin faisant, côtoyoient à pié nos Canots aux dépens des Canards & des Oyes, dont il fut fait un grand massacre. Nôtre premier cabanage se fit à l'embouchûre d'une petite Riviére à main droite : Les *Essanapés* m'ayant dit qu'il n'y avoit plus de là que dix-huit lieuës jusqu'au premier de leurs Villages, je consultai là-dessus nos Alliez, la résolution du Conseil fut que je devois faire prendre les devans à deux de

ces prisonniers délivrez, pour aller porter à leur Nation la nouvelle de nôtre arrivée, & c'est ce que je ne manquai pas d'éxécuter. Le vingt-six on rama de toute la force possible pour tâcher de faire les dix-huit lieuës ; mais nous ne pûmes y réüssir : nous rencontrâmes en je ne sçai combien d'endroits de la Riviére des voitures de bois flotant, si bien que nous fûmes contraints de passer la nuit sur l'eau, & de dormir comme nous pûmes dans nos Canots. Le 27. vers les onze heures du matin, nous approchâmes de ce premier Village des *Essanapés*, & nous eûmes grand soin dès lors d'arborer à la prouë de chaque petit Vaisseau le grand Calumet de Paix ; car nous eussions été très-fâchez qu'on nous eut pris là pour des ennemis.

Comme nos prêcurseurs avoient annoncé nôtre venuë, la Nation étoit allerte, & l'on avoit déja pris ses mesures pour nous recevoir. En effet, si-tôt que nous fûmes à la vûë du Village ces *Essanapés* accoururent en foule vers la Riviére ; je croi qu'ils n'étoient pas moins de cinq cens. Ils nous invitérent à venir à terre, & cette invitation se fit par une danse, par des cris, ou plûtôt par des hurlemens. Nous ne répondîmes à leur civilité qu'en faisant ce qu'ils souhaitoient, & ce que nous ne souhaitions pas moins qu'eux, je veux dire nôtre débarquement. Comme nous allions sortir de nos Canots, il me parut que ces Sauvages poussoient leur zéle un peu trop loin, & soupçonnant qu'ils avoient dessein

de

de nous piller, je leur fis dire de s'éloigner du rivage, à quoi ils se soûmirent sans balancer. Nous fîmes donc nôtre descente tranquillement, & ayant pris toutes les précautions nécessaires pour la sûreté de nôtre bagage, nous nous tournâmes vers cette multitude. Ces Sauvages nous voyant rassurez se raprochérent, & s'étant prosternez jusqu'à quatre fois, les mains sur le front, il ne tint qu'à moi de sentir le doux fumet de l'adoration. Après cette premiére cérémonie qui commençoit à me fatiguer, ils nous prirent entre leurs bras, & nous enleverent comme des Corps Saints, le tout au bruit d'une musique enragée; ils faisoient des cris de joye à étourdir, & à casser la tête. Arrivez à la porte de l'Habitation, les porteurs se déchargeant de leur fardeau nous remirent sur nos pieds, & nous restâmes là jusqu'à ce que les préparatifs de nôtre entrée fussent achevez. Après une pause assez ennuyeuse, enfin la Bourgeoisie, ou pour parler plus noblement la Régence de la Place arriva. Elle consistoit en six cens hommes tenant l'arc d'une main, & la fléche de l'autre, & commandez par un Chef qui paroissoit avoir cinquante ans. Ce Bataillon sortit donc au devant de nous, & moi jugeant de ce que je voyois, par nos coûtumes. & par nos usages, je crus que les *Essanapés* ne s'étoient armez que pour nous faire plus d'honneur. Mais nos *Outagamis* prenoient la chose bien différemment. Ce sont des insolens, me dirent-ils; ils vous insultent;

puis ſe tournant vers les *Eſſanapés*, jettez, leur criérent-ils, l'arc & la fléche, & mettez vous dans vôtre devoir. Mais les deux Eſclaves à qui j'avois fait prendre les devans s'étant approchez de moi, m'aſſurérent que c'étoit la maniere, & que ſes Compatriotes n'y entendoient aucun mal. Cependant, les *Outagamis* n'en voulurent point démordre, & ils me preſſérent ſi fort, qu'à leur ſollicitation j'avois déja repris le chemin de la Riviére. Les *Eſſanapés* voyant que c'étoit tout de bon, nous donnérent gain de cauſe, & firent, quoi que d'aſſez mauvaiſe grace, ce que l'on exigeoit d'eux. Dès qu'ils ſe furent défaits de leurs armes, je ne fis plus de façon, & retournant ſur nos pas nous paſſâmes à travers les *Eſſanapés* deſarmez, & nous entrâmes triomphans dans le Village. Ces Habitans nous regardoient, ils nous examinoient, ils nous mangeoient des yeux, de tout nôtre équipage rien ne les arrêta plus que nos fuſils, ils ne connoiſſoient que par ouï dire ces machines meurtrieres, & ils ne pouvoient ſe laſſer de les regarder. Il y avoit bien de la convoitiſe, à ce que je m'imagine, dans leur curioſité : ces fuſils leur faiſoient grande envie ; mais nous en avions trop de beſoin pour nous en défaire. Quand tout le cortége fut entré, le Chef me mena dans une longue & large Cabane, je croi que c'étoit un Palais de réſerve, & qu'on nous en donnoit l'étrenne, car il ne paroiſſoit point que perſonne y eut logé. Ils me mirent donc là-dedans avec mes vingt Soldats,

dats, car je n'en avois pas plus, & je ne doutois point que tous nos autres Compagnons de voyage ne ſuiviſſent ; mais je fus tout étonné d'entendre de la diſpute à la porte de la Cabane, je demandai ce que c'étoit, & je connus que les *Eſſanapés* refuſoient l'entrée aux *Outagamis* : Ils ont voulu, diſoient-ils, ſuſciter une querelle entre nous & ceux qui nous viennent voir ; dès là ils ſont indignes d'entrer dans la Cabane de Paix. Cependant, je me déclarai hautement pour les *Outagamis*, j'ordonnai à mes Soldats de leur ouvrir la porte, & je priai ces mêmes *Outagamis* de venir me joindre ſans faire aucune violence. Mais eux au lieu d'entrer, me conſeillerent de ſortir au plus vîte, & outre qu'ils me parloient d'un ton fort perſuaſif, leur allégué me parut ſi vrai-ſemblable, que je ne marchandai point : Je laiſſe la Cabane & le Village, & je regagne à grands pas l'endroit du rivage où nous avions laiſſé nos Canots. Nous prîmes avec nous les quatre Eſclaves *Eſſanapés*, & nous nous chargeâmes de les conduire juſqu'au premier Village qui ſe trouveroit ſur nôtre route. Ces Sauvages que nous quittions ſi bruſquement ne traverſerent point d'abord nôtre départ ; ils nous laiſſerent embarquer paiſiblement ; mais lors que nous ne penſions qu'à nous éloigner de ce Village ſuſpect nous fûmes atteints par une Pirogue ; elle étoit montée de cinquante *Eſſanapés*, ſans y comprendre les deux autres priſonniers que nous avions amenez du Païs des

Eokoros,

Eokoros. Ils étoient chargez du meſſage, & l'un d'eux nous cria que le Chef de l'Habitation nous barroit ſa Riviére. Les *Outagamis* prirent la parole, & toute leur réponſe fut de demander aux *Eſſanapés* s'ils avoient apporté une montagne pour l'oppoſer au paſſage de nos Canots, & tout en badinant là, nous avançions d'une grande force, & en très peu de tems nous gagnâmes le ſecond Village qui eſt à trois bonnes lieuës du précédent. Les *Eſſanapés* de la Pirogue allerent rendre compte de leur commiſſion, & rapporter à leur Chef que nous avions franchi gayement ſa barriére.

Je ne voulus point arrêter à ce ſecond Village, & je réſolus de naviguer juſqu'à la principale Habitation : par là je ménageois mon tems & mon threſor : nous paſſions à la vûë de pluſieurs Villages, & ſi nous nous étions repoſez par tout, cela m'eût emporté bien des jours, & mon tabac, ſur tout, auroit ſouffert une copieuſe opération. D'ailleurs, il n'y avoit que le Grand Chef de la Nation qui pût nous faire juſtice ſur nos griefs, & c'étoit le ſeul Tribunal où nous devions porter nos plaintes. Je vous ai dit que les *Eſſanapés* vivoient ſous une eſpéce de Gouvernement, n'oubliez pas, s'il vous plaît, cette circonſtance, Monſieur. Nous fîmes donc une Navigation toute unie, & le huitiéme jour nous entrâmes dans le Port de cette Capitale champêtre, c'eſt-à-dire, en ſtile maritime de ce Païs-là, que nous étant approchez du bord nous ſautâmes à terre. Il y a cin-

cinquante lieuës du premier Village à celui-ci : nous avions fait le chemin en grosse compagnie ; car le rivage étoit toûjours bordé d'une foule de gens qui sembloient être de nos amis, & qui paroissoient desapprouver ce qu'on nous avoit fait au premier Village. Celui où le Grand Chef fait son séjour est situé sur le bord d'une espéce de Lac. Une partie des Habitans accourut à nôtre débarquement, & nous témoigna toute l'amitié possible. Je fis dresser nos Cabanes à demi quart de lieuë du Village, après quoi je me rendis accompagné des *Outagamis* & des *Outaouas* auprès du Grand Chef. C'est un phantôme de Roi ; on le nomme le Cacique de la Nation. Il nous fit connoître à sa maniere qu'il avoit de la joye de nous voir, & il nous fit de grandes offres de service. Les *Outagamis* n'oubliérent pas de lui faire l'histoire de ce qui s'étoit passé au premier Village ; Sa Majesté Essanapienne en parût indignée, & dit qu'il faloit enlever ce Chef, & le lui amener ; ce fût toute la raison que nous en tirâmes. Pendant l'Audience dix de mes Soldats, en execution de mon ordre, se rendirent auprès de nous avec les quatre prisonniers *Essanapés* ; j'en fis ma cour à cette figure de Prince, & je les lui presentai : je remarquai qu'il prenoit goût à l'offrande. Pour les quatre Esclaves je crus qu'ils ne finiroient point leurs prostrations : ils ne cessoient de se jetter à terre devant le Grand Chef & de se relever ; sans exagération cette cérémonie dura une bonne demi-

demi-heure : Le bon homme de Sauvage tenoit alors une contenance grave, & l'on auroit dit qu'il ſentoit tout le plaiſir miſtérieux de l'adoration. Vous jugez bien, Monſieur, que je ne me preſentai pas les mains vuides devant ce Dieu Pan. Tant s'en faut je me ſurpaſſai avec lui en magnificence. Je lui donnai un bon gros morceau de tabac, c'étoit le meilleur encens que je pûſſe offrir à cette ruſtique & champêtre Divinité ; mais de plus je lui donnai des coûteaux, des ciſeaux, des aiguilles, deux battefeux avec des pierres à fuſil, quelques hameçons & un beau Sabre. A la vûë de toutes ces richeſſes le Monarque ne ſe poſſedoit pas : comme tous ces ouvrages lui étoient nouveaux, il les prenoit reſpectueuſement l'un après l'autre, & ne ſe laſſoit point d'admirer ; il ſe récria je ne ſçai combien de fois ſur la fabrique d'une aiguille ; il ne trouvoit rien de plus beau que la tête & la pointe de ce petit inſtrument. Enfin, il étoit plus content de ces bagatelles que ne le feroit nôtre grand Roi en voyant dans ſes coffres tout l'argent de ſes Sujets. Au reſte ma générofité ne me fût pas infructueuſe ; on la récompenſa par des matiéres beaucoup plus utiles que celles que j'avois données. Ce Chef fit porter dans mon Camp des pois, des féves, des Cerfs, des Chevreüils, des Oyes, des Canards, & le tout en profuſion, ſi bien que ma petite ſemaille de mercerie me produiſit, & cela dès le même jour, une abondante recolte de cuiſine.

Après les complimens & les libéralitez réciproques je mis mon voyage ſur le tapis. Ayant marqué que j'avois deſſein d'aller chez les *Gnacſitares*, le Chef m'offrit une eſcorte de trois cens hommes. Il ajoûta que je faiſois bien d'aller voir ces Peuples, que c'étoit une bonne Nation, alliée des *Eſſanapés* depuis vingt-ſix ans, mais qui étoit obligée d'habiter des Iſles pour être plus en ſûreté contre les *Mozeemlek* leurs Ennemis communs : Que ces *Mozeemlek* étoient une Nation inquiete, turbulente, & fort belliqueuſe ; qu'elle étoit fort peuplée, & que le moindre Corps de Troupes qu'ils formaſſent étoit de vingt mille hommes ; enfin que ces Peuples étoient également redoutables aux *Gnacſitares*, & aux *Eſſanapés*, ce qui avoit obligé ces deux dernieres Nations à ſe lier étroitement pour leur conſervation. Je donnai le tort aux *Mozeemlek*, & je n'avois garde de faire autrement ; car il falloit bien payer de quelque choſe l'eſcorte que j'acceptai avec plaiſir. Je demandai outre cela quatre Pirogues, & non ſeulement ce Chef me les accorda de bonne grace, mais même il voulut que je les choiſiſſe ſur cinquante autres. Ne voulant pas laiſſer refroidir la bonne volonté du Sire Sauvage, je fis promptement travailler à ces Vaiſſeaux ; on les dola ſi bien qu'elles en furent plus minces & plus legeres de la moitié. Que n'étiez-vous là Monſieur, quand nos bonnes gens d'*Eſſanapés* virent nos Ouvriers ſe ſervir de la hache. Il y avoit aſſûrément
de

de quoi rire. Ils ouvroient tous de grands yeux ſur cet inſtrument ; ils le conduiſoient de la vûë haut & bas, & ce morceau de bois qu'ils voyoient couper & tomber par terre leur tenoit lieu d'un grand prodige. Figurez-vous les Suiſſes lors qu'ils virent des Marionnetes pour la premiére fois, tels étoient nos *Eſſanapés* au mouvement de la hache. Mais ce fut bien autre choſe quand nous tirâmes quelques coups de piſtolet en l'air ; la frayeur & la conſternation s'emparerent alors de leurs viſages, & nous aurions conquis toute l'Habitation à grand marché. En attendant que mes Pirogues ſoient prêtes, & que je quitte ce Village ; je veux vous en conter encore quelques particularitez. Il eſt d'un contour aſſez vaſte pour meriter le nom de Ville : Les maiſons ſont des huttes conſtruites à peu près comme nos fours, mais ſuffiſamment exhauſſées ; il n'entre preſque point d'autre matiere dans leur ſtructure que des roſeaux & de la terre graſſe. Les autres Villages n'approchent point de celui-ci pour l'étenduë, ni pour le nombre des Habitans ; auſſi le Grand Chef y fait-il toûjours ſa réſidence : Son Louvre, ſon Château, ſon Verſailles en un mot, conſiſte en un trou de Cabane bâtie vers la côte du Lac : ce Palais brille au milieu de cinquante autres moins magnifiques où demeurent les parens du Prince ; en ſorte que l'on peut nommer ce quartier qui eſt ſéparé du reſte de l'Habitation, le quartier du Sang Royal. Au reſte Sa Majeſté

Sauvage ne marche jamais qu'en pompe, & on lui fait l'honneur de joncher ſon chemin de feüilles d'arbre ; ſes habits Royaux ſont ſa peau, & une écharpe de toile d'écorce qui lui cache ſa virilité. Cette Idole ne fait pas grand uſage de ſes pieds, car il eſt ordinairement porté par ſix Eſclaves. Vous ne croiriez pas que les *Eſſanapés* ſont une Secte de Pythagoriciens, & que la métempſycoſe a penetré, je ne ſai comment, juſqu'à eux. Me promenant dans le Village je rencontrai des femmes qui couroient à toutes jambes ; j'en demandai la raiſon, & l'on me répondit que c'étoient des nouvelles mariées qui alloient dans l'eſpérance de gober l'ame d'un Vieillard qui étoit à l'agonie. Cette ame n'étoit point en riſque de coucher dehors, car je vous aſſure que ces jeunes Sauvages qui toutes lui offroient leurs matrices avec tant d'empreſſement étoient bien au nombre de quarante. Ce fût donc par cette avanture que je découvris leur croyance touchant la tranſmigration des ames. Cela me fit naître l'envie de leur faire une queſtion. Pourquoi, dis-je à quelques-uns d'entre eux mangez-vous des quadrupédes, des Oiſeaux, des Poiſſons, & de toutes ſortes de bêtes ? Ne devriez-vous pas reſpecter tous les corps animez puis qu'il n'y en a pas un qui ne puiſſe vous procurer une nouvelle vie après vôtre mort ? Ils me répondirent que la transfuſion étoit limitée par les bornes de chaque eſpéce ; & conſéquemment que l'ame d'un homme ou d'une femme ne

ne ſortoit point hors de la Sphére ſpécifique du Genre humain. C'eſt grand dommage, car vous m'avoüerez, Monſieur, que tout au moins les deux tiers de nôtre eſpéce ont de belles diſpoſitions pour être bêtifiez. Avec tout cela, vous noterez, en paſſant, que nos *Eſſanapés* ont choiſi la plus ſage portion de la folie du rêveur Pythagore. La derniere circonſtance que j'ai à vous apprendre de ces Peuples, c'eſt qu'ils reſſemblent preſque en tout aux *Eokoros*.

Tout étant prêt pour nôtre départ, nous prîmes congé du Grand Chef. Je lui recommandai nos Canots, & je le priai d'interpoſer ſon autorité afin que perſonne n'y touchât ; il me le promit foi de Prince, & cependant il me tint parole. Le quatriéme de Decembre nous entrâmes dans nos Pirogues, & nous mîmes à la voile dès le même jour. J'avois dans mon Vaiſſeau dix Soldats, dix *Oumamis*, quatre *Outaouas*, & les quatre Eſclaves *Eſſanapés* qui avoient ordre du Grand Chef de m'accompagner.

Je dois vous avertir ici, Monſieur, que deſormais il ne ſera plus fait mention du grand Calumet d'Alliance, cette pipe de Paix & d'Union n'a point de vertu chez les Peuples où je vais. Autre avis, c'eſt que plus je remontois la Riviére, plus je trouvois de bon ſens & de raiſon parmi les Sauvages. Venons à preſent au détail de nôtre Navigation. Elle fut courte & penible le premier jour ; nous ne pûmes faire que ſept lieuës à cauſe de la quantité

de

de joncs dont ce Lac eſt couvert. Le lendemain nous fîmes dix lieuës, & autant le troiſiéme jour ; mais le quatriéme il nous falut décompter. Il s'éleva un vent d'Oüeſt-Nord-Oüeſt qui nous donna de ſi furieuſes ſecouſſes que nous fûmes contraints de gagner terre. Rien ne pouvoit être plus deſagréable que cette premiére ſtation. Nous cabanions ſur un terroir tout de ſable ; il n'y avoit pour toute production que du gravier & des pierres, & autant que la vûë pouvoit s'étendre de tous côtez on ne découvroit que des marais fangeux & ſteriles. La Nature ne nous offroit donc là que de l'eau, & c'étoit dequoi nous avions le moins de beſoin. Il nous auroit fallu du bois pour faire cuire nos viandes, & pour nous chauffer, & à moins qu'il ne fût tombé du Ciel, où le prendre ? Jugez ſi nous étions mal à nôtre aiſe ; le pis de l'affaire, c'eſt que nous n'avions aucune reſſource, & ſi le vent eût duré quelque tems, il falloit nous réſoudre ou à périr de faim & de froid, ou bien à faire offre de nos ſervices aux Poiſſons en nous rembarquant, ou nous abandonner à la tempête. Ce ſont là les vilains endroits de la vie voyageuſe, & vous ne ſçauriez croire, Monſieur, à quel prix dans ces momens on fait monter ſon foyer domeſtique, quelque incommode qu'il ſoit. Heureuſement nous ne paſſâmes que deux jours dans cette triſte ſituation. Le vent étant devenu plus favorable, on leva l'ancre du meilleur cœur du monde, & l'on ſe hâta d'attraper

une

une petite Isle où l'on descendit pour se reposer : Nous pêchâmes là force truites, qui à la vérité n'étoient pas grosses, mais que je trouvai d'un goût excellent. En poursuivant nôtre route nous passâmes auprès d'une autre Isle où il y avoit des Villages, mais comme il étoit nuit nous ne jugeâmes point à propos de nous arrêter. Enfin, le dix-neuf du même mois de Decembre, c'est à dire après quinze jours de Navigation, nous arrivâmes à la pointe de l'Isle où nous devions faire quelque séjour, c'est celle que je vous dessine sur ma Carte par une fleur de lis. Nous mîmes donc là pié à terre, & si tôt qu'on eut achevé le Cabanage, je détachai mes Esclaves *Essanapés*, qui étoient proprement mes guides, pour aller prendre langue. Ils revinrent quelques heures après, & je jugeai bien à leur air sombre & morne qu ils ne m'apportoient rien de bon. Ils me dirent qu'ils voient couru risque d'être assommez par les *Gnacsitares* pour nous avoir amenez dans leur Païs ; qu'ils nous prenoient pour des Espagnols, ce qui leur causoit une grosse allarme, & ce qui les éloignoit beaucoup de nous faire une bonne réception. Dès que les *Gnacsitares* nous croyoient de cette Nation, la premiére de l'Europe qui se soit établie dans l'Amerique, je ne leur sçûs point du tout mauvais gré qu'ils nous eussent en horreur. Vous sçavez par quels excès de cruauté les Espagnols ont planté le piquet dans ce Nouveau Monde ; ainsi il n'est pas surprenant que le nom de ces Bar-

Barbares cauſe autant de frayeur & d'épouvante aux Ameriquains qu'une figure de Diable la plus difforme & la plus hideuſe en cauſeroit aux enfans. Je ſupprime quantité de menus faits qui ſe paſſerent au ſujet de ce contre-tems ; le recit en ſeroit ennuyeux, & d'ailleurs ma Lettre, quoi que déja bien longue, n'approche pas encore de ſa fin. Je vous dirai ſeulement qu'après avoir fait en vain pluſieurs tentatives pour deſabuſer, & pour raſſurer les *Gnacſitares*, je crus devoir prendre le parti de me mettre hors d'inſulte. Ce fut de nous rembarquer en toute diligence, & d'aller nous poſter comme dans un Fort dans une petite Iſle ſituée entre celle que nous quittions & la terre ferme. Pour une plus grande précaution je ne voulus jamais permettre que les deux ou trois cens *Eſſanapés* qui nous avoient eſcorté depuis leur grand Village, traverſaſſent avec nous dans cette petite Iſle, & fuſſent de nôtre campement.

Cependant, les *Gnacſitares* nous laiſſerent fort en repos dans ce retranchement, ſoit qu'ils viſſent bien qu'il n'y avoit que des coups à gagner en nous attaquant, ſoit qu'ils ne fuſſent pas aſſez perſuadez que nous étions des Eſpagnols, toûjours eſt-il vrai qu'ils n'entreprirent rien contre nous. Il y a bien de l'apparence qu'ils vouloient commencer par s'éclaircir ſur leur doute ; car ayant choiſi leurs meilleurs Coureurs, ils les envoyerent à quatre-vingt lieuës de là vers le Sud. Devineriez-vous bien,

Monsieur, quel étoit le but d'une si longue course ? C'étoit pour aller querir des Sauvages qui pussent décider la question, & terminer le different qui étoit entre les *Gnacsitares* & nous. On supposoit que ces Nations du Sud devoient bien connoître les Espagnols du Nouveau Mexique, & l'on ne se trompoit pas. Les Coureurs firent donc cette penible traite, & demanderent des Députez pour venir nous examiner. Ces bonnes gens du Sud acceptent la proposition, & bien loin de s'excuser sur la difficulté du chemin, ils partent en grand nombre avec autant d'ardeur que s'il se fût agi du salut de tous les Sauvages. Dès qu'ils furent arrivez chez les *Gnacsitares*, on les pria de passer dans nôtre Isle, & comme j'étois sûr qu'ils n'avoient pas de mauvais dessein, je ne m'opposai nullement à leur descente. Tout le bon jour qu'ils nous donnerent, ce fut de nous contempler du haut en bas, du bas en haut, & d'employer toutes leurs lumieres pour voir si nous étions de la bonne ou de la fausse monnoye : Ces rigides Experts prirent garde à tout. Nos habits, nos épées, nos fusils, nôtre air, nôtre teint, il n'y eut rien qu'ils ne fissent passer en revûë ; ils observerent même jusqu'au ton de voix, & jusqu'à l'accent. Enfin après une épreuve aussi exacte qu'il étoit possible ; on nous déchargea à pur & à plein, & nos Juges prononcerent que nous n'étions point Espagnols. Je confirmai beaucoup la vérité de cette sentence dans l'esprit des *Gnacsitares* :

je leur appris le ſujet de mon voyage ; je leur parlai des Païs que nous poſſedions à l'Eſt, tout cela leur fit impreſſion , mais rien ne les convainquit davantage que lors qu'ils m'ouïrent déclamer contre les Eſpagnols, & parler d'eux comme de nos plus grands Ennemis. Les *Gnacſitares* bien guéris de leur erreur me firent une Députation dans les formes : On m'invita de venir camper dans la grande Iſle, & en ſigne de bonne amitié ils me firent preſent d'une bonne quantité de je ne ſai quel grain qu'ils recüeillent en abondance, & que je ne ſaurois mieux vous comparer qu'à nos lentilles. Par proviſion, je m'accommodai de la largeſſe ; je leur promis auſſi de les aller voir ; mais je me défendis du campement, leur alléguant ſans façon que nous nous défierions moins les uns des autres & que nous ſerions meilleurs amis de loin, que de près.

Pour tenir parole, & m'aquiter de ma viſite, je partis de la petite Iſle avec quelques-uns de nos Sauvages, & ſix Soldats bien armez. Quoi que le trajet fut petit, il ne laiſſa pas d'être difficile ; le froid étoit exceſſif, & nous fûmes contraints de caſſer les glaces en pluſieurs endroits. Etant débarquez nous marchâmes deux lieuës avant que d'arriver au premier Village. Je ne vous rapporterai point ici les formalitez & les cérémonies de nôtre réception ; les *Gnacſitares* nous firent ce qu'on nous avoit fait autre part, & vous en dire davantage, ce ne ſeroit rien vous apprendre. Je fis là

de grandes libéralitez, & je remarquai bien que ces preuves démonstratives operoient bien plus efficacement sur ces Canailles que le témoignage des Députez du Sud, ni que toutes mes raisons. Je les nomme Canailles à cause de leur genie bas & intéressé; car pour le reste, je n'avois point encore vû de Sauvages si policez. Les *Gnacsitares* n'ont pas seulement l'ombre d'un Gouvernement. Ils en ont le reel & l'effectif: leur grand Chef a un pouvoir absolu sur toute la Nation, & il est Roi aussi despotiquement que le nôtre. Tous les Villages que vous voyez sur ma Carte composent son Etat; vous pouvez faire fond sur cette Carte; elle est fidéle, & ce sont eux-mêmes qui m'en ont fait present. Je causai deux heures avec cet Empereur Sauvage, & toute la conversation ne roula presque que sur les Espagnols. Je m'informai de lui à quelle distance son Païs étoit du Nouveau Mexique; nous en sommes éloignez, répondit-il, de quatre vingt tasous, c'est à dire de cent quarante lieuës, chaque tasou faisant trois de nos lieuës. Au reste, le bon Sire s'en donnoit à cœur joye sur le chapitre des Espagnols; il mordoit à la grape, & on lisoit dans ses yeux qu'il auroit de bon cœur fait brûler à petit feu le dernier de cette Nation. Comme la matiere étoit extrêmement de mon goût, j'avois grand soin de l'entretenir & de l'échauffer: je versois de l'huile sur le brasier du Cacique, je rallumois sa bile dès qu'elle ne me paroissoit plus flamber assez, je mêlois

mêlois mes histoires avec les siennes ; c'étoit à qui fronderoit le mieux contre la perfidie & la cruauté des Découvreurs de l'Amerique, & nous nous aprîmes réciproquement bien des choses là-dessus. Quand nous fûmes las de dauber nos ennemis communs, il plût à son humaine & complaisante Majesté de nous régaler d'une galanterie dont je n'avois point vû d'exemple jusqu'alors. On nous amena par son ordre une troupe des plus belles filles du Village, & le commode Chef nous pressa fort obligeamment de choisir. Nous ne profitâmes point de ce maquerellage royal ; nous remerciâmes civilement le Prince de sa courtoisie, & outre que la fatigue & l'abstinence nous avoient épointé l'écharde, nous étions bien-aises d'édifier ces Sauvages par nôtre continence. A vous dire le vrai, Monsieur, il y avoit un peu de dégoût dans nôtre chasteté ; cette prostitution nous fit mal au cœur, & nous aurions été bien autrement tentez, s'il y avoit eu plus de peine ou de mistére. Cependant nôtre Grand Chef vouloit à toute force nous faire entrer en lice, & il prenoit nôtre vertu pour affront. Peut-être eut-il fallu en venir aux prises & au congrès si mes Sauvages ne s'étoient avisez d'une bonne invention : Ils dirent au Cacique que j'avois promis aux Soldats de mon détachement que je retournerois dans la petite Isle précisément à une certaine heure ; que pour peu que je tardasse ils seroient en peine, & s'imagineroient qu'on m'auroit joüé quelque

mauvais tour. Son Altesse Sauvageonne se payant de cette raison me laissa partir, & nous nous séparâmes avec de grandes protestations d'amitié.

Deux jours après, c'est à dire le neuviéme de Janvier, le Grand Chef me rendit ma visite. Parmi ceux de sa suite qui étoit fort nombreuse, & qui, je croi, n'étoit guére moins de quatre cens hommes, j'aperçûs quatre visages que je ne doutai point du tout être des Espagnols. Qui n'y eut été pris ? Ces quatre hommes n'avoient rien de Sauvage ; ils étoient vêtus ; ils portoient la barbe touffuë, & les cheveux au dessous de l'oreille, leur teint étoit bazané : d'ailleurs on ne voyoit rien de grossier ni d'impoli dans leur contenance & dans leurs maniéres. Je m'abusois pourtant ; c'étoient des Sauvages d'une Nation distinguée, de ces *Mozeemlek* dont le Grand Chef des *Eokoros* m'avoit parlé. Le plaisir de trouver des Americains façonnez me donna la curiosité de m'informer quels Peuples c'étoient que les *Mozeemlek*, je priai les *Gnacsitares* de me donner cette satisfaction, voici en substance ce qu'ils m'aprirent. Les *Mozeemlek* habitent le long d'une Riviére qui tire sa source d'une chaîne de montagnes ; c'est aussi dans cette même chaîne que se forme la Riviére Longue par une quantité de ruisseaux dont l'occurrence forme un confluent. Le Païs de cette Nation est contigu à celui des *Gnacsitares*, & c'est ce qui fait entre eux le sujet d'une guerre continuelle. La chasse des

des bœufs ſauvages eſt le principal ſujet de la jalouſie qui régne entre ces Peuples. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſe ſoient preſcrit des bornes & des limites pour le terrain : vous pouvez voir l'étenduë du diſtrict de chaque Nation dans le plan Géographique que les *Gnacſitares* eux-mêmes m'ont tracé ſur une peau de Cerf, & de laquelle deſcription je vous envoye la copie. Vous n'avez qu'à prendre garde aux deux croix : celle qui eſt marquée à la fourche de deux petites Riviéres deſigne le *Non plus ultra* des *Gnacſitares*, & il ne leur eſt pas permis d'aller plus loin avec leurs Pirogues, qui ſont les voitures dont ils ſe ſervent ordinairement ; l'autre croix eſt la borne dés *Mozeemlek*. Mais ces Sauvages n'obſervent pas la régle fort ſcrupuleuſement : je ne vous dirai point s'il leur eſt défendu de pourſuivre la bête ſur les terres du Voiſin, c'eſt une circonſtance que je ne me ſuis point fait expliquer ; ce qu'ils m'ont aſſuré très-poſitivement, c'eſt que pour peu que les Chaſſeurs franchiſſent la limite, cela ſuffit pour allumer entre les deux Nations une guerre ſanglante & opiniâtre. Au reſte, chaque Peuple a dans ſon reſſort aſſez de bœufs ſauvages pour n'avoir pas beſoin d'en chercher autre part ; ces animaux vont par troupes en été dans les vallées ; auſſi chaque Village a-t-il ſon Parc bien rempli de ces bœufs pour la proviſion. Quant aux Montagnes au bas deſquelles ces Peuples demeurent, elles ont cinq ou ſix lieuës de large ; leur ſommet s'éléve à proportion, &

& elles ſont ſi roides & ſi eſcarpées qu'il faut prendre de grands détours pour les traverſer ; elles ne ſont habitées que par des Ours, & par d'autres bêtes féroces.

N'étant pas ſatisfait d'une connoiſſance ſi ſuperficielle touchant les *Mozeemlek*, je m'adreſſai par interprete à ces quatre Eſclaves que j'avois pris pour des Eſpagnols, & vous allez voir ce que j'en tirai. Autant que je puis me rappeller leur recit, à cent cinquante lieuës de là où nous étions, la grande Riviére ſe décharge par une embouchûre de deux lieuës, dans un vaſte Lac d'eau ſalée, qui a trois cens lieuës de circuit. Vers le bas & la fin de cette Riviére on a bâti ſix belles Villes ; les murailles ſont de pierre enduite de terre graſſe ; mes Auteurs ne me ſpécifiérent point combien leur enceinte avoit de tour ; mais ils n'oubliérent pas de me dire que les Maiſons ſont découvertes, ſans toit, & en maniere de platte-forme, telles enfin que je vous les ai deſſinées dans ma Carte. Vous jugez bien, Monſieur, que la ſituation de ces Villes doit être fort agréable ; mais ce qui forme un aſpect beaucoup plus rare, c'eſt qu'il y a autour de ce Lac, ou de cette eſpéce de Mer plus de cent autres Villes tant grandes que petites, ce qui ſuffit pour donner une haute idée de la grandeur & de la puiſſance de cette Nation. Cette grande Eau ſalée eſt comme le champ de leur commerce, & ils y naviguent avec des bâteaux dont vous trouverez la ſtructure figurée dans ma Carte. Ils cultivent les

Arts, & la Méchanique fleurit parmi eux comme parmi nous : Ils font des étoffes, des haches de cuivre & quantité d'autres ouvrages : j'avois grande envie d'en savoir le nom ; mes Historiens s'efforçoient assez de me les faire connoître ; mais je ne comprenois rien à leurs signes, & d'ailleurs malheureusement pour moi mes *Outagamis* & tous mes autres Interprétes n'ayant aucune connoissance de ces Ouvrages, n'avoient garde de me les faire concevoir. Il faloit, direz-vous avoir recours à la circomlocution ; il est vrai : je conçois à present que par ce moyen là j'aurois pû deviner beaucoup des choses dont il s'agissoit, mais on ne s'avise jamais de tout. Au reste, le Gouvernement de cette Nation est aussi Monarchique que celui des Turcs pour ne pas dire des François. Le Grand Chef est Maître absolu de la Nation ; tous les Gouverneurs lui sont subordonnez, & il n'y a rien qui ne dépende de son bon-plaisir. Oh ça, Monsieur, vous jureriez, n'est-il pas vrai ? que je vous parle des *Mozeemlek* ? Effectivement le fil & l'enchaînure de ma narration ne peuvent vous donner une autre idée. Vous n'y étes pas néanmoins, & je vous ai fait cette petite malice pour me vanger d'y avoir été pris comme vous. Lors que je croyois de bonne foi que ces Esclaves me contoient les beautez & les merveilles de leur Nation, je m'aperçûs, non sans étonnement, qu'ils me parloient d'un autre Peuple nommé *Tahuglauk*. Je me sentois assez d'inclination pour péné-

trer jusqu'à cet Empire ; mais cela ne se pouvant pas, je tâchois de dédommager ma curiosité en questionnant nos quatre Esclaves. Il ne tint ni à eux, ni à moi que je n'aprisse les Loix, les Mœurs, les Usages des *Tabuglauk*, & que je ne connusse à fond ces Sauvages si differens des autres : j'en aurois ouï le recit avec une avide attention, & je vous en aurois rendu bon compte ; mais il n'y avoit pas moyen ? J'avois affaire à des Interprétes ignorans ; ils n'entendoient presque rien, & ils avoient encore moins de talent pour se faire entendre : ils parloient, ou plûtôt ils hurloient cinq ou six ensemble, c'étoit une cohuë affreuse, & je fus contraint à la fin d'abandonner la partie. Tout le fruit que je pûs recüeillir de cette conversation tumultueuse se termine à ceci : Les *Tabuglauk* sont aussi nombreux que les feüilles des arbres, soit dit avec l'hiperbole & l'éxageration des Sauvages. Les *Mozeemlek* ménent dans les Villes des *Tabuglauk* quantité de Veaux sauvages que ceux-là prennent autour de leurs Montagnes : Les *Tabuglauk* se servent à plus d'un usage de ces animaux ; ils en mangent la viande ; ils les employent à la charruë, & ils préparent la peau pour la chaussure & pour le vêtement. Ces Peuples portent la barbe longue de deux doigts ; leur habit qui est une maniere de tunique ne descend point plus bas que les genoux ; ils sont coëffez d'un bonnet pyramidal dont la pointe semble menacer le Ciel ; ils sont chaussez d'une

botine qui leur cache toute la jambe, & ils ſont toûjours armez d'un long bâton ferré, à peu près comme ceux de nos Païſans, & de nos Voyageurs à pied. Leurs femmes ſont inviſibles comme en Italie & en Eſpagne, preuve qu'ils craignent le Cocuage, mais preuve auſſi que cette redoutable chimere pullule & foiſonne beaucoup parmi eux. Enfin ces Peuples aiment la guerre, & la font preſque toûjours avec d'autres Nations qui ne leur cédent point en puiſſance & en forces ; avec tout ce genie meurtrier les *Tahuglauk* ont une bonne & bien remarquable pratique ; c'eſt que quand ils vont chercher bien loin leurs Ennemis ; s'ils trouvent ſur leur route quelques troupes errantes qui leur ſoient inférieures, ils croiroient faire un crime de les attaquer. Si l'on agiſſoit par tout auſſi équitablement, on ne verroit point de ces victoires honteuſes qui ſont de vrais aſſaſſinats tant eſt grande la ſupériorité du Vainqueur, & il n'y auroit pas tant de ſang répandu par le ſeul droit du plus fort. J'oubliois une particularité qui concerne tant les *Tahuglauk* que les *Mozeemlek*, c'eſt que leur Riviére deſcend toûjours vers le Couchant, & que ce Lac d'eau ſalée dans lequel elle ſe décharge, & que je vous ai dit avoir trois cens lieuës de circuit, en a trente de largeur, ſon embouchûre étant bien loin au Midi.

Après cette courte, ſuccincte & générale inſtruction, je vins à ce qui touchoit nos Eſclaves en particulier. J'apris d'eux qu'ils

avoient été faits prisonniers par un parti de *Gnacsitares* avec qui leur Nation étoit en guerre depuis dix ans, mais qu'il y avoit espérance de Paix, & qu'en cas qu'elle se conclut, ils auroient bien-tôt la joye de retourner en leur Païs. Je voyois bien qu'ils languissoient pitoyablement après cet heureux jour. Outre qu'ils devoient alors recouvrer la liberté, ce plus grand de tous les biens, & sans lequel la vie est dégoûtante, ils portoient d'autant plus impatiemment le joug de la servitude qu'ils avoient un souverain mépris pour les *Gnacsitares* leurs hôtes & leurs Maîtres. Nous ne mettons, disoient-ils, qu'une difference de figure entre ces hommes brutaux & les Ours. Ils outroient néanmoins ; car les *Gnacsitares* ont du bon sens, & je le repéte, jusqu'à eux je n'avois point vû de Sauvages si traitables ni si accommodants. J'avouë qu'ils n'approchent point des *Mozeemlek* : à juger de cette Nation par les prisonniers, elle s'est purgée de toute la roüille & de toute la crasse du Nouveau Monde, & certainement je trouvois à ces quatre hommes des manieres si polies, si honnêtes, si engageantes que je croyois m'entretenir avec des François. Ces Esclaves me parurent quelque chose de si rare qu'il me prit envie de les avoir : je crus que je ne pourrois retourner en Canada avec un plus précieux butin. Je leur en fis donc la proposition ; je m'engageai à obtenir leur liberté du Grand Chef ; je leur promis une douce & honorable condition, & des avantages si consi-
déra-

dérables que s'ils m'avoient pris au mot j'eusse été fort embarrassé à leur tenir parole ; mais toutes mes offres ne pûrent les ébranler ; l'amour de la Patrie l'emporta sur tous les apas de la fortune, & ils me déclarérent qu'ils préféroient le plaisir de retourner chez eux, à tous les autres biens que je pourrois leur procurer. Ils me marquerent néanmoins beaucoup de reconnoissance pour ma bonne volonté. L'un de ces quatre *Mozeemlek* s'étant apperçû que je regardois avec des yeux fort attentifs une Médaille qu'il avoit penduë au coû, me la donna fort obligeamment. Cette Médaille étoit d'un cuivre rougeâtre, & pour sa figure j'ai pris soin de vous la dessiner, vous la trouverez dans ma Carte. Comme je savois que l'arquebusier de Monsieur de *Tonti* chez les *Ilinois* avoit quelque connoissance des métaux, je le priai de vouloir bien fondre cette Antique moderne ; il le fit, & je remarquai que la matiere devenoit plus pesante, la couleur plus enfoncée, & même un peu maniable. J'aurois souhaité une entiere & parfaite explication de ces sortes de figures ; mais nos *Mozeemlek* n'en savoient pas plus que moi là-dessus : tout ce que je pûs en tirer, c'est que ces Médailles se fabriquent chez les Sauvages nommez *Tahuglauk*, & que ces Peuples en font grand cas. Lors que le Grand Chef s'en retourna je ne manquai point à faire quelques libéralitez aux quatre Esclaves, & mesurant en gens d'esprit le don par la bonne volonté du Bienfaiteur, ils

reçûrent mes bagatelles comme si ç'eût été quelque chose de fort précieux.

Pendant nôtre séjour dans la petite Isle le tems s'adoucit, & il survint un dégel fort à propos : Le vent s'étant aussi remis au Sud-Oüest ne pouvoit nous être plus favorable ; ainsi nous nous hâtâmes d'en profiter. Je fis donc une Députation solennelle au Cacique ; on lui annonça mon départ pour le Canada ; on le remercia de ses honnêtetez, & de son humaine hospitalité ; mais ce qu'il trouva je croi, le meilleur endroit de la Harangue, c'est qu'on lui fit de nouveaux presens de ma part. J'en fus abondamment récompensé ; car les *Gnacsitares* que le Grand Chef envoya pour me souhaiter un bon voyage & un prompt & heureux retour, nous presenterent au nom de leur Maître une si copieuse provision de viande de bœuf, qu'il y en avoit assez pour freter nos Pirogues. Tout étant disposé pour l'embarquement, nous passâmes d'abord en terre-ferme ; ce fut afin d'y perpétuer par un monument durable le souvenir de nôtre venuë en ce païs-là. Je fis donc attacher à un long & gros poteau, planté tout exprès, les armes de France gravées sur une plaque de plomb : de vous dire s'il n'aura pas plû à Messieurs les *Gnacsitares* d'arracher ce Mémorial, & de le jetter dans l'eau ou dans le feu, c'est dequoi je ne voudrois pas répondre ; ces Sauvages ne nous voyent pas de fort bon œil dans leur Continent, & au fond ils n'ont pas tout le tort. Quoi qu'il en soit, nous

mîmes

mîmes à la voile le vingt-six de Janvier, & après dix jours d'une très-heureuse Navigation, nous arrivâmes au Païs des *Essanapés*. Nous nous dédommageâmes en descendant la Riviére Longue des fatigues que nous avions essuyées en la montant. Outre que nous ne trouvions plus aucun obstacle fâcheux, nous avions encore l'agréable amusement de voir tuer des Oiseaux de riviére : Comme il y a une quantité prodigieuse de ce gibier sur cette route, les Sauvages viennent aussi en grand nombre pour en prendre, si bien qu'il s'en fait un horrible massacre. Au reste, la Riviére Longue roule ses eaux assez tranquillement : Son cours est calme, à l'exception pourtant du quatorziéme Village au quinziéme; elle est là d'une agitation qu'on peut appeller rapide, & cet espace est environ de trois lieuës. Le canal de cette Riviére est aussi fort droit ; elle ne fait point d'écarts ; elle ne serpente presque point depuis son embouchûre jusqu'au Lac. J'avouë que les yeux ne trouvent pas leur compte le long de cette Riviére : rien n'est plus triste que son aspect, & il y a des endroits dont les environs sont affreux ; l'eau de ce Fleuve est même d'une couleur très-desagréable ; mais il dédommage bien de tout cela par son utilité, car il est tout-à-fait commode pour la Navigation, & il peut porter jusqu'à des Barques de cinquante tonneaux. Il ne tiendra qu'à vous de remarquer où il cesse d'être si navigable ; j'en ai fixé l'endroit sur ma Carte par une fleur de lis. Je

fis aussi planter un autre poteau dans le même lieu, & mes Soldats m'ayant voulu faire l'honneur d'éterniser mon nom appellerent ce monument *La Borne de Lahontan*. Le deuxiéme de Mars nous entrâmes dans le Fleuve de *Missisipi* : depuis nôtre passage, il s'étoit beaucoup enflé par la fonte des néges, par la pluye ; & par le débordement des Riviéres ; & comme par là son courant avoit aquis de la rapidité, nous nous y abandonnâmes, & cela nous sauva la peine de ramer. Le dix nous débarquâmes dans l'Isle nommée *des Rencontres*, & l'on y séjourna le lendemain. Vous auriez, Monsieur, un juste reproche à me faire si je ne vous apprenois pas l'origine de cette dénomination. C'est qu'un Parti de quatre cens *Iroquois* ayant rencontré dans cette Isle, qui par parenthéze est située au milieu du Fleuve de *Missisipi*, ayant, dis-je, rencontré un autre Parti de trois cens *Nadouessis* en furent taillez en piéces, voici l'histoire de cet évenement. La fantaisie ayant pris aux *Iroquois* d'aller faire une levée de Bouclier chez certains Peuples que je vous ferai bien-tôt connoître, & qui sont proches Voisins des *Otentats* ; ils passerent chez les *Ilinois* leurs Alliez : Ceux-ci leur fournirent des Vivres, & leur donnerent tous les materiaux qu'il falloit pour construire des Canots, ce qu'ils firent en toute diligence, & puis s'embarquerent pour leur expedition. Comme nos *Iroquois* avançoient sur le Fleuve, & qu'ils repaissoient leur imagination de la belle proüesse qu'ils

alloient

alloient faire en ſurprenant de pauvres gens qui ne penſoient point du tout à eux ; ils virent une nombre de Canots qui deſcendoient de l'autre côté de la Riviére. Si-tôt que les *Iroquois* eurent apperçû cette petite Flote, ils gagnerent au plûtôt cette Iſle dont il eſt queſtion, & les *Nadoueſſis* en firent autant. Vous noterez, Monſieur, que ces deux Nations ne s'entre-connoiſſoient point, ſi ce n'étoit peut-être de nom ; car les *Iroquois*, ſur tout, ſont fameux par leurs cruautez, & il n'y a point de Sauvages qui n'en ayent ouï parler. Nos deux Partis aborderent donc, chacun à une pointe de l'Iſle, ce ſont les deux endroits deſignez ſur ma Carte par deux Croix. A peine furent-ils en vûë, & à portée pour s'entendre que les *Iroquois* criant à plein goſier demanderent en langage Ilinois, *Qui étes-vous? Nous ſommes Nadoueſſis*, répondirent les autres : Ces derniers ayant fait à leur tour le cri & la huée du *Qui vive?* Les *Iroquois* ne firent pas non plus difficulté de ſe nommer. Mais en même tems ils continuérent, *& où allez-vous? A la chaſſe aux Bœufs*, repliquerent les Nadoueſſis, *& vous Iroquois quel eſt le ſujet de vòtre voyage? C'eſt la chaſſe aux hommes*, dirent ceux ci. *Oh! puis que cela eſt*, repartirent les autres, *il eſt trop juſte de vous épargner du chemin. Nous ſommes des hommes ; venez nous prendre, ſi vous le pouvez, la capture ne ſera pas mauvaiſe.* Les *Iroquois* n'étoient pas gens à reculer ; ils acceptent le défi, & ſur cela chaque Nation débarque, & ſe diſpoſe à s'en donner

ner jusqu'aux gardes. Le Commandant des *Nadouessis* ne voulut point de porte de derriére ; il déclare à ses Guerriers qu'il faut choisir la victoire ou la mort, & pour leur ôter toute esperance de pouvoir fuïr, il prit une hache, & secondé de quelques-uns des siens il mit tous ses Canots en piéces. Ensuite ce vaillant Chef méne ses gens à l'ennemi, & les *Iroquois*, bien que supérieurs, n'avoient pas d'impatience pour attaquer. Ceux-ci soûtinrent pourtant le premier choc en dignes Chasseurs d'hommes : ils firent une si furieuse décharge qu'ils jetterent par terre quatre-vingt de leurs ennemis ; mais les *Nadouessis* après avoir essuyé cette foudroyante grêle fondirent la massuë à la main sur les *Iroquois* qui n'ayant pas le tems de recharger furent défaits à platte-couture. Il en périt deux cens soixante ; les autres voulurent se sauver ; mais ce fût en vain, ils furent poursuivis & atteints par les Vainqueurs qui les firent tous Esclaves. Le Chef des *Nadouessis* averti, que sur la fin du combat quelques-uns des Vaincus s'étoient jettez dans leurs Canots pour prendre la fuïte envoya au plus vîte après eux ; mais les Fuyards se voyant sur le point d'être attrapez se jetterent à l'eau, aimant mieux se noyer que de tomber entre les mains de leurs ennemis. Comme les *Nadouessis* n'auroient pas crû leur victoire compléte, si elle n'avoit été publiée, principalement parmi la Nation des *Iroquois*, ils choisirent entre tous leurs Prisonniers les deux hommes qui avoient la
mine

mine de courir le mieux ; on coupa le nez & les oreilles à ces misérables ; on leur donna les armes & les munitions nécessaires, soit pour se procurer la vie par la Chasse, soit pour se garantir des mauvaises avantures, & dans cet équipage, „ allez, „ leur dit-on, chez vos gens ; rendez comp„ te à vos Compatriotes de ce qui est arri„ vé, & pour leur montrer que nous usons „ bien de nôtre avantage, donnez de nô„ tre part un bon avis à vôtre Nation, „ c'est qu'une autrefois elle n'employe plus „ des femmes pour faire la chasse aux hom„ mes. La raillerie avoit son sel ; mais ces nez & ces oreilles à bas la rendoient trop forte, n'est-il pas vrai, Monsieur ?

Le douze nous débarquâmes à un Village des *Otentas* ; ce Païs abonde en blé d'Inde, aussi en remplîmes nous nos Canots. Les *Otentas* demeurent sur les bords d'une Riviére assez rapide, & qui prend sa source dans les Montagnes voisines. Les Villages de cette Nation ne s'étendent pourtant pas jusqu'au haut de la Riviére ; cette partie est habitée par trois autres differens Peuples, les *Panimaha*, les *Paneassa*, & les *Panetonka*. J'aurois fort souhaité m'éclaircir de tout cela par mes propres yeux ; mais le tems me pressoit. & d'ailleurs j'avois déja perdu toute esperance de faire la découverte que j'aurois souhaitée au sujet des Espagnols. Je quittai donc les *Otentas* dès le lendemain, & quoi que nous eussions le courant, on ne laissa pas de ramer, ce qui nous fit gagner en quatre jours la

Rivié-

Riviére des *Missouris* : le courant de cette Riviére n'en cedoit pas pour la rapidité au courant du *Missisipi* ; nous remarquâmes cela en le refoulant pour arriver au premier Village des *Missouris*. J'y fis une station de quelques heures, mais qui ne laissa pas de m'être utile ; car pour me récompenser de mes bagatelles, on me fit present de cent Cocs d'Inde : il n'étoit pas difficile aux Habitans de les rassembler ; car leurs Cabanes en sont très-bien fournies, & de plus il y a beaucoup de ces Oiseaux dans le Païs. Nous nous rembarquâmes donc dès le même jour qui étoit le dix-huit, & voguant de force, nous prîmes terre le soir à quelque distance du second Village. Comme mon dessein étoit de faire là quelque séjour, nos gens tirerent les Canots, & s'empresserent à dresser le Cabanage. Cependant nos *Outagamis* me dirent qu'ils vouloient aller prendre langue dans le Village, & je leur donnai pour escorte un détachement de dix Soldats avec un Sergent. Cette troupe fit un mauvais voyage : pas un des nôtres ne pût se faire entendre, ils n'entendoient pas mieux le jargon des *Missouris* : Les uns & les autres pouvoient appeller le langage des signes à leur secours ; mais apparemment qu'ils ne s'en aviserent pas. Quoi qu'il en soit, peu s'en fallut que ce baragoüin réciproque n'eût une funeste conclusion ; déja les *Missouris* perdant patience, ou concevant de méchans soupçons, menaçoient nos gens, & levoient le bras pour faire main basse sur eux : Nos gens

gens n'auroient pas manqué de vendre leur vie bien chere, ainsi ç'eût été une boucherie. Lors qu'on étoit sur le point d'en venir aux prises, un bon Vieillard survint fort heureusement, & cria, prenons bien garde à ce que nous allons faire, & n'exposons point témérairement l'honneur & le sang de la Nation : Ces étrangers ne sont pas seuls ; on a découvert leur campement ; ne doutons point qu'ils ne soient soûtenus, & que leurs gens ne se fassent plûtôt hacher en piéces que de ne pas vanger l'insulte qu'on aura faite à leurs compagnons. Cette exhortation du Vieillard eut son effet ; elle empêcha le malheur. N'allez pas me chicaner sur la harangue du bon homme ; je ne vous la donne que pour ce qu'il devoit dire, & si vous me demandez d'où j'ai appris ce qu'il avoit dit, puisque nos gens ne l'entendoient pas, un peu de patience, & vous serez satisfait. Mes Députez voyant donc que les *Missouris* étoient à leur égard des muets si dangereux, & qu'on n'en pouvoit rien tirer, s'en revinrent encore tous effrayez du risque qu'ils avoient couru. Quand ils m'eurent conté la chose, je vis bien que nous n'étions pas en sureté, ce qui me fit prendre de bonnes mesures pour n'être pas surpris. Vers les deux heures après minuit ceux de nos gens qui faisoient le guet entendirent du bruit, & ayant hazardé un gros *Qui va la* ? on leur répondit en langue Ilinoise que deux Habitans du Village demandoient à parler. Je ne trouvai pas à propos de les introduire à cette heure

heure indûë, & je les remis au Soleil levant. Cependant nos *Outagamis* ne pouvoient ſe remettre de la terrible reception qu'on leur avoit faite au Village ; ils avoient grande envie de s'en venger, & toute la nuit ils me perſécuterent pour aller brûler l'Habitation : mais je n'avois garde ; l'action eut été trop noire & trop barbare : je répondis que nous devions nous montrer les plus ſages, & que nous voyagions pour faire des découvertes, & non pas pour maſſacrer ; les *Outagamis* firent ſemblant de goûter mes raiſons, & me laiſſerent en repos. Dès le point du jour les deux Meſſagers de la nuit ne manquerent pas de revenir. Comme ils étoient chargez de nous reconnoître, & de bien s'aſſurer de ce que nous étions ; ils nous queſtionnerent à toute outrance ; nous ſubîmes une interrogatoire de plus de deux heures : Enfin nous ayant tournez de tous les ſens, & s'étant convaincus de nôtre bonne foi, ils nous priérent fort civilement de nous approcher du Village. Mais les *Outagamis* faiſant les fiers à leur tour dédaignerent cette invitation ; quand vous nous aurez rendu ce que vous nous devez, dirent-ils d'un ſourcil élevé ; quand le Chef du Village, qui ne s'eſt déja fait que trop attendre, ſera venu nous rendre ſes devoirs, nous verrons alors ce que nous aurons à faire. Les Députez étourdis de cette hauteur avoüérent que nous avions raiſon, & nous quitterent bruſquement pour aller porter nôtre plainte au Grand *Miſſouri*. Trois heures ſe paſſerent
ſans

ſans que perſonne parût ; l'impatience commençoit à nous prendre, & l'on déliberoit déja ſur le parti le plus convenable ; mais enfin Monſieur le Chef arriva. Je penetrai d'abord le ſujet de ſon retardement ; la crainte l'empêchoit de venir, & d'ailleurs il falloit compoſer les preſens. Sa Seigneurie nous aborda donc, mais la terreur peinte ſur le viſage, & plûtôt avec l'air d'un Eſclave criminel, qu'avec la contenance d'un des Maîtres du Païs. Sa ſuite étoit d'un burleſque qui ne me déplût pas : tous ſes gens, au lieu de riches & magnifiques livrées, portoient dequoi ſubvenir à nos beſoins. Les uns étoient armez de viandes boucanées ; les autres de ſacs de bled d'Inde ; ceux-là, de raiſins ſecs ; ceux-ci, de peaux de chevreüils teintes en diverſes couleurs. Tout cela me ſembloit meilleur que des révérences & des complimens ; auſſi répondis-je à cette honnêteté par d'autres largeſſes, mais dont la valeur ne m'empêchoit pas d'être beaucoup en retour. Après toutes les cérémonies du premier abord, & les libéralitez reſpectives, il fût queſtion d'entrer en matiére. Le Chef avoit pour interprétes ces deux hommes qui parloient Ilinois, & moi je me ſervois de mes *Outagamis*. Nous fîmes tout nôtre poſſible pour tirer quelques éclairciſſemens, mais il n'y eut jamais moyen de faire cauſer le bon homme : il déclara qu'il ne ſçavoit rien, mais que nous pourrions apprendre la Carte du Païs, ſi nous voulions avancer ſur la Riviére : Il s'en tint conſtamment à cette répon-

réponſe, & quoi que nous puſſions faire le Boureau n'en voulut point démordre. Nos *Outagamis* petilloient ; l'opiniâtreté de ce Chef à ne rien dire leur cauſa un furieux redoublement de rage pour brûler ; mais je tins ferme, & par de fortes remontrances je calmai leur fureur Pour en prévenir un nouvel accès, je fis hâter nôtre départ, & le jour même de cette entrevûë, à deux heures après midi l'on ſe remit en Canot. Après avoir remonté pendant près de quatre heures nous nous trouvâmes à l'embouchûre de la Riviére des *Oſages* ; on y cabana. Nous fîmes bonne garde pendant la nuit ; car nous fûmes preſque toûjours ſous les armes à cauſe des Bœufs ſauvages qui ſe divertiſſoient à nous venir lutiner aſſez ſouvent. Le lendemain, pour nous venger, nous en tuâmes quelques-uns, & la tuërie auroit été bien plus grande ſans une pluye copieuſe qui vint mal à propos refroidir nôtre ardeur. Comme nous nous amuſions à ſerrer nôtre proye, quelqu'un s'écria qu'il voyoit des hommes, & en effet une troupe aſſez nombreuſe de Sauvages venoit droit à nous. Vous jugez bien, Monſieur, qu'on ſe mit promptement ſur la défenſive : Chacun court aux armes, & nous retranchant derriére la foible paliſſade de nôtre petit Camp, nous voyions venir l'Ennemi. Le hazard nous tira bien-tôt de cette allarme. Un de mes Soldats ayant tiré ſon fuſil en l'air pour le mieux recharger enſuite, la ſimple lueur de ce feu cauſa une ſi grande épouvante à ces gens qui venoient

venoient à grands pas fondre ſur nous, qu'ils ſe débandérent, fuyant çà & là comme un troupeau de moutons aux approches du Loup. C'eſt que l'uſage du fuſil étoit auſſi nouveau pour ces Peuples qu'il l'avoit été pour les Habitans de la Riviére Longue. Cette avanture ne manqua pas de rallumer le courroux des bilieux *Outagamis*. Ils m'exhortérent au brûlement d'un ton ſi pathetique & ſi preſſant, que je ne pûs m'en défendre, & ma raiſon ſuccomba honteuſement à la brutalité de ces deſtructeurs. J'eus donc la complaiſance de me rembarquer dès le ſoir même, & de retourner ſur nos pas, car nous avions laiſſé le Village derriére nous. Arrivez ſur la minuit auprès de cette Habitation, nous attendîmes le jour dans un profond ſilence, & à peine commença-t-il à paroître que nous entrâmes dans le Village : il étoit ſans défenſe, ces Sauvages que nous avions fait fuïr le ſoir précédent, & qui en étoient les Guerriers, n'étoient point encore de retour, ou peut-être étoient partis avant le Soleil, pour aller à nôtre découverte. Quoi qu'il en ſoit, nous annonçâmes nôtre entrée dans l'Habitation par une décharge en l'air de toute nôtre Artillerie. Jugez quel effet ce tonnerre imprévû devoit produire : dans ce moment les Vieillards, les femmes, les enfans, ſortirent des Cabanes, & dans une conſternation d'autant plus grande qu'ils ne ſçavoient quel parti prendre ; ils ne voyoient de tous côtez qu'une mort inévitable ; leur unique reſſource étoit

de ſe jetter à nos pieds, & de nous faire comprendre par des ſignes, qui dans ces occaſions ſont une voix bien éloquente de la Nature, de nous faire, dis-je, comprendre, que nous étions les ſouverains arbitres de leur ſalut. On n'avoit pas deſſein de leur ôter la vie : on leur ordonna ſeulement de ſortir du Village, & dès qu'ils en furent dehors, on mit le feu en tant d'endroits que l'Habitation fut bien-tôt réduite en cendres. Je ne vous rapporte pas ce fait comme un exploit, Monſieur; c'eſt un crime que je vous confeſſe, & ſi mes Lettres deviennent publiques, la honte que j'aurai de ce que tout le monde ſaura cette action, me ſervira pour expier un ſi gros péché.

Après cette glorieuſe expédition nous rentrâmes dans nos Canots, & nous continuâmes à ſuivre le rapide courant de cette Riviére. Nôtre Navigation fût très-heureuſe, & il ne nous arriva rien de conſidérable juſqu'au Fleuve de *Miſſiſipi.* Nous entrâmes dans ce Fleuve le vingt-cinq d'aſſez bonne heure, & le lendemain après midi, lors que nous ne penſions qu'à pourſuivre tranquillement nôtre route, nous découvrîmes environ quatre cens Chaſſeurs qui en vouloient aux Bœufs ſauvages, dont les prairies ſont toutes couvertes du côté de l'Oüeſt. La rencontre étoit un peu trop forte, pour ne nous pas cauſer quelque inquiétude ; mais nous fûmes bien-tôt raſſurez. Dès que ces Sauvages nous eurent apperçûs, bien loin de s'effaroucher, ils nous firent

firent ſigne de ramer vers eux. Comme nous ne les connoiſſions point, & que de plus leur nombre nous paroiſſoit dans l'éloignement beaucoup plus grand qu'il n'étoit, nous héſitâmes, & peu s'en fallut que nous ne fiſſions force de voiles & d'aviron. Néanmoins nôtre bon deſtin l'emporta, & nous allâmes aborder à une portée de mouſquet au deſſus d'eux. Nous voyant arrêtez ils accouroient en foule ; mais nous qui ne prétendions pas être traitez en Bœufs ſauvages, nous criâmes à ces Chaſſeurs de ne pas avancer tous à la fois, & ils virent bien à nôtre poſture fiére & menaçante, qu'il n'y avoit pas de ſûreté à nous faire peur. Ainſi la troupe n'alla pas plus loin, & quatre des plus avancez nous ayant joints, nous dirent en Ilinois, & cela d'un œil riant & d'un viſage gai, qu'ils étoient *Akanſas*. Nous ne nous hâtâmes point de le croire ; mais après avoir examiné l'équipage, principalement leurs coûteaux, & leurs ciſeaux pendus au coû, nous nous laiſſâmes perſuader ; ils portoient auſſi de petites haches dont je ſçavois que les *Ilinois* leur font preſent à la rencontre ; enfin, je ſouhaitois paſſionnément que ce fuſſent ces mêmes *Akanſas* dont Mr. *de la Salle*, & pluſieurs autres François ont fait mention, & cette envie valoit preſque une raiſon démonſtrative pour me convaincre. Sans entrer donc dans une plus exacte diſcution, nous ſortîmes de nos Canots, & nous nous abandonnâmes avec toute ſorte de confiance & de franchiſe à la bonne foi de ces

Chasseurs. Nous n'eûmes pas sujet de nous en repentir : ils firent de leur mieux pour nous délasser agréablement : la danse, le chant, la bonne chere, les presens, tout en fût. Nous n'eûmes là ni Comedie, ni Opera, mais on nous donna pour spectacle une de ces galanteries Espagnoles, que l'on nomme Combat de Taureaux. Nos *Akansas* nous ayant donc mené, comme par promenade, à une lieuë de nôtre débarquement, firent là devant nous une chasse d'adresse & de plaisir ; c'est-à-dire qu'alors ils employent pour se divertir plusieurs ruses à la capture des Bœufs, je vous ai tracé cela sur ma Carte. Ces Sauvages nous montrerent aussi un Crocodile nouvellement tué ; la maniére dont ils assomment cette bête est curieuse, & je vous la décrirai quelque jour. Au reste, nôtre pause chez les *Akansas* ne fut aucunement profitable au but principal de mon voyage: Ces Chasseurs n'en savoient pas plus que moi sur l'article des Espagnols ; mais ayant mis mes hôtes sur le chapitre des *Missouris* & des *Osages*, les deux derniéres Nations chez qui j'avois passé, ce sont, dirent-ils, des Peuples nombreux, mais lâches & perfides, sans courage & sans foi : leurs Riviéres sont fort grandes, & leur Païs bon & beau, c'est dommage qu'il soit habité par des coquins. Ce témoignage soulagea beaucoup ma conscience du remords du brûlement, & j'eus presque regret d'avoir sauvé l'Habitation des *Missouris*. N'ayant pû donner plus de deux jours aux *Akansas*, je

Crocodille allant deuorer un petit veau

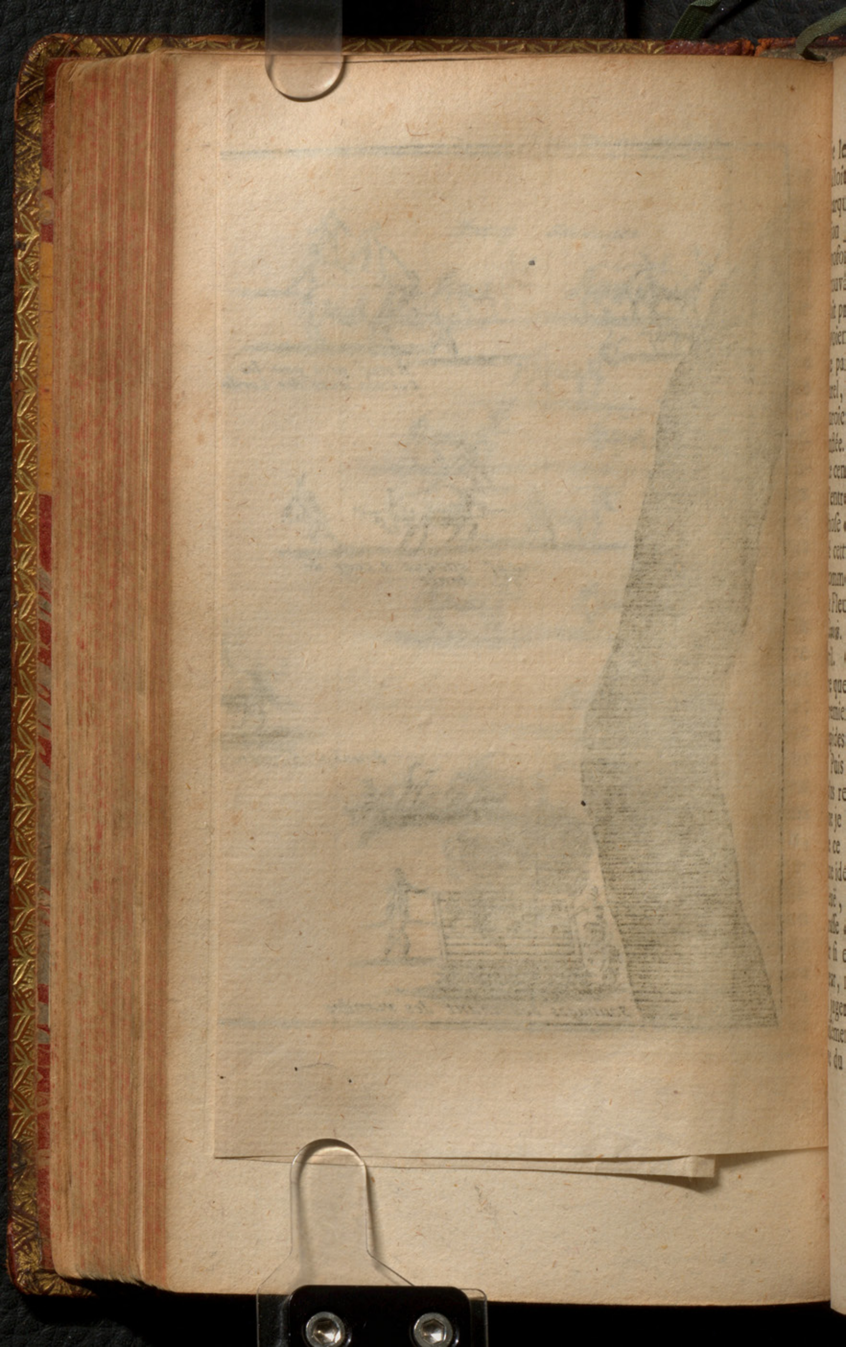
Bœuf pris par les Cornes auec des Cordes

Bœuf attaque a coup de lance

Sauuage Sautant sur un bœuf

Sauuages boucanant des viandes

Bœufs Sauuages



je leur témoignai une reconnoiſſance qui alloit juſqu'à l'eſtime, & nous étant rembarquez nous pourſuivîmes nôtre Navigation juſqu'à la Riviére *Ouabach* : Elle eſt profonde, & l'ayant fait ſonder nous lui trouvâmes trois braſſes & demie d'eau ; c'étoit préciſément la meſure que les *Akanſas* avoient fixée : il eſt vrai que cette Riviére, ne paroiſſoit pas alors dans ſon cours naturel, & les Sauvages de nôtre compagnie auroient mis cent contre un qu'elle étoit enflée. On m'aſſura qu'elle portoit plus de cent lieuës ; je me ſerois fait un plaiſir d'entreprendre cette Navigation, & ſi la choſe eut dépendu de moi j'aurois remonté cette Riviére juſqu'à ſa ſource ; mais comme le tems me preſſoit, je remontai le Fleuve de *Miſſiſipi* juſqu'à la Riviére des *Ilinois*. Nous y arrivâmes le neuviéme d'Avril. Ce ne fut pas ſans peine, car, outre que nous eûmes vent contraire les deux premiers jours, les Courans étoient fort rapides.

Puis que je quitte le *Miſſiſipi* pour n'y plus retourner, vous ne ſerez pas fâché que je raſſemble tout ce que j'ai remarqué de ce Fleuve, & que je vous en donne une idée. Sa moindre largeur eſt de demi lieuë, & ſa moindre profondeur, d'une braſſe & demie d'eau ; je ne puis vous parler ſi expreſſément de ſa plus grande largeur, ni de ſa plus grande hauteur ; mais à juger du plus par le moins, on conçoit aiſément que le *Miſſiſipi* n'eſt pas un Fleuve du commun. Il eſt aſſez paiſible dans

ſa courſe, & les Sauvages m'ont aſſûré qu'il n'eſt rapide que trois ou quatre mois de l'année. Il eſt très ſûr pour la Navigation, & je n'y ai vû ni battures, ni bancs de ſable. On ne vogue pas long-tems ſur ce Fleuve ſans trouver des Iſles ; il y en a beaucoup, & comme elles ſont preſque toutes couvertes d'arbres, cela fait une vûë fort agréable dans la belle Saiſon. Les bords de cette Riviére ne ſont pas moins charmans ; vous ne voyez de l'un ou de l'autre rivage que Bois, que Côteaux, que Prairies : Avec tout cela cette Navigation eſt champêtre, & même affreuſe, en comparaiſon de celle de nos beaux Fleuves de France. Pendant tout le chemin que j'ai fait ſur le *Miſſiſipi*, je n'ai pas remarqué que cette Riviére ſerpentât, & je vous dirai ici par occaſion qu'il eſt fort rare de trouver en Amérique une Riviére qui s'écarte, qui ſe détourne dans ſon lit, en un mot qui roule ſes eaux en zigzag.

L'air du *Miſſiſipi* eſt ſain, le terroir fécond, & le climat fort propre à la propagation des animaux. L'un des plus grands divertiſſemens ſur cette route, c'eſt de voir les rivages tous couverts de quadrupédes & de volatiles qui paiſſent enſemble de la meilleure amitié du monde. Les Bœufs, les Cerfs, les Chevreüils, les Cocs d'Inde y ſont par troupes. Je ne vous dis rien des bêtes & des Oiſeaux qu'on voit ſur cette Riviére, & qui ſont inconnus en Europe ; il y auroit là dequoi faire un Livre. A plus forte raiſon ſeriez-vous rebuté de la lon-

longueur ennuyeuse de ma Lettre, si je vous faisois un détail exact des Chasses, des Pêches, & de tous les Sauvages que j'ai rencontrez. Tout cela est spécifié dans mon Journal, & si j'avois assez de loisir & de patience pour vous le transcrire, il faudroit vous résoudre à la lecture d'un gros Volume. Pour m'en tenir à mon sujet, je n'ai pas manqué d'écrire sur ce Journal toutes les Chasses, & toutes les Pêches, ou que nous avons faites nous-mêmes, ou dont nous avons été les témoins, & vous seriez surpris de voir que presque chaque jour il y avoit Chasse ou Pêche d'une espéce différente. Il y a aussi le long du *Missisipi* quantité d'arbres fruitiers ; mais comme ils étoient dépoüillez de fruits & de feüilles nous n'en vîmes que le bois. La treille n'y manque pas non plus, & elle produit des grapes & des grains d'une grosseur extraordinaire : on fait secher ces beaux raisins au Soleil ; j'en ai mangé quelques-uns, & je les ai trouvez d'un goût excellent. Quand je vous ai dit que toutes sortes de bêtes foisonnoient extrêmement sur cette Riviére, j'ai oublié d'excepter les Castors : ils y sont très rares. C'est la même chose sur la *Riviére Longue* ; mais en récompense il y a sur l'un & sur l'autre Fleuve quantité de Loutres, & les Habitans en prennent assez pour se faire de bonnes fourures, dont ils se servent en Hiver.

Le dixiéme d'Avril nous mîmes à la voile, & nous voguâmes toûjours sur la Riviére des *Ilinois*. Nous allions à la faveur d'un

d'un vent d'Oüest Sud-Oüest, & nous fûmes si bien poussez qu'en six jours nous gagnâmes le Fort de *Crevecœur*. Monsieur de *Tonti* qui en est le Commandant, me reçût parfaitement bien. C'est un fort honnête homme que ce Monsieur de *Tonti*, & qui est tout-à-fait digne de la vénération que les *Ilinois* ont pour sa personne. Je me reposai trois jours dans ce poste, & cela me sembla bon depuis le long-tems que nous ne faisions que cabaner. Je trouvai au Fort de *Crevecœur* vingt Coureurs de bois qui trafiquoient avec la Nation *Ilinoise*, & il ne tint qu'à moi de faire quelques échanges avec ces Négocians. Nous étant suffisamment délassez, je remerciai Monsieur le Commandant, & nous nous embarquâmes pour le Village des *Ilinois*. Ce fût où nous prîmes terre le lendemain qui étoit le vingt. Il fallut alors changer de note : il n'étoit plus question de rame ni de voile ; nous étions obligez de faire un portage, & un portage, s'il vous plaît, qui n'étoit pas moins que de douze mortelles lieuës. Pour me débarasser au plûtôt de cette rude corvée, je me recommandai à la bonne volonté des Habitans : ils en agirent en galants Sauvages, & j'eus plus de Porteurs que je n'en voulois. Il est vrai que j'ouvris d'abord mon magasin portatif, & que je lui fis faire une copieuse évacuation. Je fis present aux principaux du Village d'un grand rouleau de tabac de Bresil, de cent livres de poudre, de deux cens livres de balle, & de quelques armes. La vûë de tant

tant de richesses meurtriéres échauffa beaucoup la générosité de mes *Ilinois*, car dans le nouveau Monde comme dans le vieux, l'intérêt a un grand pouvoir sur la bienveillance. Mais enfin mes Ouvriers mirent la main à l'œuvre, & je fus si bien servi que mon portage fût fait en quatre jours. Nous arrivâmes donc le vingt-quatre à *Chekakou*, lieu où devoit se faire le rembarquement : ce fût-là où les *Outagamis* nous dirent adieu, & reprirent la route de leur Païs : Ces Sauvages me parurent très-contens de moi, & je m'imagine que les fusils & les pistolets dont je leur fis present en nous séparant, avoient beaucoup de part à l'amitié tendre qu'ils me témoignérent.

Le vingt-cinq nous remîmes à la voile, & naviguant à toute force pour profiter du beau tems, nous entrâmes le vingt-huit dans la Riviére des *Oumamis*. Etant descendus au même endroit où Monsieur *de la Salle* fit bâtir un Fort il y a plusieurs années, nous y trouvâmes quatre cens Guerriers. Ils étoient tous en bonne disposition pour passer agréablement une couple d'heures, mais vous ne devineriez pas le sujet de leur belle humeur, c'est qu'ils alloient brûler à petit feu trois misérables *Iroquois*. Je fis ce que je pûs pour détourner le coup; j'employai tout mon bien dire pour persuader à ces brutaux qu'une si horrible cruauté n'étoit point de bonne guerre; mais il me fût impossible de rien obtenir, & j'eus pour toute réponse que tous les *Iroquois* étoient dignes du feu. Ces Sauvages

ne se contentérent pas de me refuser la vie des trois Innocens ; ils prétendoient encore que nous devions prendre goût à ce supplice, & ils nous auroient volontiers pris à partie de ce que nous donnions quelques indices de compassion. • Cette inhumanité est commune à la plûpart des Nations Sauvages : ils voudroient qu'on prit plaisir à ces barbares spectacles comme on en prendroit à la Comedie la plus burlesque, & ils se scandalisent quand vous n'éclatez pas de rire aux cris d'un homme qu'on rôtit. Les horribles tourmens qu'on faisoit souffrir à ces malheureux *Iroquois* me causoient une véritable horreur ; & je ne pûs me résoudre à voir la fin de la piéce. Je me rembarquai donc au plus vîte, mais comme ces brûleurs s'y opposoient fortement il me fallut forger un prétexte pour les contenter. Je leur dis que mes Soldats ayant fait une assez bonne provision d'eau de vie ; ne manqueroient pas de s'en donner à cœur joye pendant la nuit, quand ce ne seroit que pour arroser le sacrifice, & que dans leur ivresse ils commettroient peut-être des desordres que je ne pourrois empêcher. Cette excuse ayant produit son effet, je partis, & après avoir côtoyé ce Lac & traversé la Baye de *l'Ours qui dort*, nous sommes arrivez ici il y a six jours. Le Sieur de *S. Pierre de Repantigni* que j'y ai trouvé, & qui est venu en remontant les glaces de *Quebec*, m'a dit pour nouvelles que Mr. de *Denonville* jugeant la Paix avec les *Iroquois* convenable, & même nécessaire aux
affaires

affaires du Roi, & voulant que les Nations qui ſont nos Alliées ſoient compriſes dans cette Paix, avoit envoyé des Coureurs pour les avertir de ne plus commettre d'hoſtilitez contre les mêmes *Iroquois*. J'ai encore apris une autre hiſtoire aſſez plaiſante. Nôtre Gouverneur Général a écrit au Commandant de ce poſte-ci qu'il tâchât d'engager adroitement un certain Chef des *Hurons*, ſurnommé par ſobriquet, le *Rat*, à l'engager, dis-je, à deſcendre à la Colonie, & cela pour lui faire faire le ſaut périlleux de la potence. Le *Rat* en ayant été averti a déclaré qu'il vouloit faire le voyage tout exprès pour ſommer M. de *Denonville* de ſa parole, & pour le défier d'en venir à l'execution, & en effet, ce *Huron* part demain avec une troupe d'*Outaouas* & de Coureurs de bois qui deſcendent ſous le commandement de M. *Dulhut*. Pour moi j'ai déja fait prendre les devans à pluſieurs de mes Soldats par différentes occaſions, & je reſterai ici ſept jours pour régler quelques affaires.

Voilà, Monſieur, la Relation de mon voyage. Peut-être la trouverez-vous trop abregée : mais outre que j'ai ſuprimé toutes les minuties qui ne m'ont point paru dignes de vôtre curioſité, je n'ai pas le tems d'entrer dans tout le détail qui pourroit vous faire plaiſir. D'ailleurs, il faudroit un génie plus étendu que le mien pour raſſembler tout ce qui mérite de l'être, & pour le bien coudre. Je renvoye tout le reſte à nôtre premiére entrevûë ; je vous

apprendrai quantité de rencontres & d'avantures que j'ai eüës dans ce voyage ; je vous parlerai de l'Origine, du Culte, des Mœurs & des maniéres de ces différentes Nations, & nous ferons nos remarques sur tout cela, aussi-bien que sur l'étenduë de ce Continent vers l'Oüest. En attendant vous aurez encore ici pour la bonne mesure quelques observations générales. Le Lac des *Ilinois* a trois cens lieuës de tour : il est placé au milieu d'un Païs assez beau, mais qui est un vrai desert ; les rivages de ce Lac sont des bois de sapin & de haute fûtaye, mais fort peu de prairies. Pour la Riviére des *Oumamis*, c'est peu de chose, & elle ne vaut pas la peine qu'on en fasse mention. Quant à la Baye de *l'Ours qui dort*, elle est assez grande : c'est sur la Riviére qui s'y décharge que les *Outaouas* viennent tous les trois ans pour la chasse du Castor. Au reste, on ne trouve sur cette derniére route ni batures, ni rochers, ni bancs de sable, & ce qui la rend encore meilleure, c'est que les terres qui bordent le Lac au Midi sont remplies de Chevreüils, de Cerfs, & de Poulets d'Inde.

Au sujet de mon voyage, j'ai fait plus d'une fois réfléxion sur le peu de découvertes que l'on fait dans l'Amérique, & je me suis demandé d'où pouvoit venir le peu de succès de tant d'habiles hommes qui ont entrepris par Mer & par Terre, de faire des progrès dans ce Nouveau Monde. Il me semble qu'on pourroit profiter des fautes de M. *de la Salle*, & de quelques autres

tres Découvreurs qui ont eu tout récemment le malheur d'échoüer dans leurs desseins. L'exemple de ces Messieurs est une grande leçon, & nous apprend que tout le monde n'est pas propre à ces sortes de découvertes. Je ne présume pas assez de moi-même pour m'y croire plus propre que les autres; cependant comme il est permis à chacun de faire ses conjectures, bonnes ou mauvaises, voici les miennes. Je croi qu'il est non seulement possible, mais même fort aisé de pénétrer jusqu'au fond des Païs Occidentaux du Canada, pourvû qu'on voulût observer ce qui suit. Il faudroit employer au lieu de Canots certaines Chaloupes d'une telle construction qu'elles tirassent peu d'eau, legéres de bois & portatives, assez grandes néanmoins, pour contenir treize hommes avec 35. ou 40. quintaux de pesanteur, afin de pouvoir résister à la vague des grands Lacs. De plus une extrême prudence est absolument nécessaire au Chef de l'entreprise : tant de santé, de courage, de vigilance qu'il vous plaira, cela ne suffit pas pour conduire trois ou quatre cens hommes en des Païs éloignez, inconnus, deserts, & où l'on rencontre le plus souvent de très-grands obstacles : on ne peut contenir une troupe si nombreuse, formée ordinairement de gens ramassez, & parmi lesquels il se trouve des scélérats, sans beaucoup de patience & d'industrie. Les séditions, les querelles, & tous les autres desordres qui proviennent de la licence d'un Soldat mal dis-

cipliné, n'arrivent que trop ſouvent parmi ces gens-là, & comme ils ne ſont point retenus par la proximité des Villes, ils s'émancipent aiſément à entreprendre par la force ſur leurs Supérieurs. Il s'agit en ce cas-là de diſſimuler, & de fermer quelquefois les yeux de peur d'aigrir le mal : la voye de la douceur eſt alors le plus ſûr, & même l'unique parti qu'il y ait à prendre. Les Officiers ne ſauroient veiller trop exactement pour prévenir la mutinerie ou le complot ; mais ſi le mal prévaut ſur leurs ſoins ; c'eſt à eux de faire tous leurs efforts pour étouffer la révolte dès ſa naiſſance, & le meilleur expédient dont ils puiſſent ſe ſervir pour cela, c'eſt de perſuader aux Soldats qu'ils ſeroient perdus ſans reſſource ſi le Commandant étoit informé de la choſe, & de faire bien valoir l'obligation qu'ils ont à des Officiers qui les aiment trop pour les mettre en danger d'avoir la tête caſſée. D'un autre côté le Commandant doit toûjours affecter de ne rien ſçavoir de ce qui ſe paſſe, tant qu'il n'en eſt pas témoin ; car pour peu qu'on ſe cabre en ſa preſence, ç'en eſt fait de ſon autorité s'il ne châtie pas. Suivant donc ce que la prudence lui dictera, ſuivant que les conſéquences lui paroîtront plus ou moins fâcheuſes il doit punir ou publiquement, ou en cachette, ou différer l'exécution. La grande précaution qu'il faut prendre pour éviter une conjoncture ſi delicate, c'eſt de paſſer bien des choſes que la bonne & ſevere diſcipline défendroit de tolérer

par tout ailleurs : Le commerce, par exemple, avec les femmes & les filles des Sauvages ; une diſpute où l'on en vient au fait, & même juſqu'à tirer l'épée ; la négligence à monter la garde, enfin toutes les infractions qui ne tendent point à la révolte, toutes les fautes qui ne ſont pas d'une nature à altérer la ſubordination. Une autre meſure néceſſaire au Commandant, c'eſt d'avoir un Eſpion habile, & de le payer graſſement : Celui-là ſçachant tout par ce moyen pourra ſe régler ſur des lumiéres fixes, ſur des connoiſſances certaines pour obvier au mal, ou pour le retrancher. Le point principal eſt de déterrer le premier mobile & l'auteur d'une Cabale ; une telle découverte demande une fineſſe & un ſecret extraordinaires : mais quand on a ſi bien aprofondi les choſes qu'il ne reſte plus aucun doute touchant le coupable, c'eſt une néceſſité abſoluë de s'en défaire ; mais comme il ſeroit trop dangereux de le faire mourir à la vûë de ſes partiſans, on doit l'envoyer en l'autre Monde par une route ſoûterraine, en ſorte qu'il diſparoiſſe tout d'un coup, & que ſes gens ignorent ce qu'il eſt devenu.

Il eſt auſſi de la derniére importance au Commandant de gagner le cœur du Soldat : c'eſt ce qui n'eſt pas fort difficile pourvû qu'on les traite avec honnêteté, qu'on ſoit attentif à leurs beſoins, & qu'on leur faſſe appercevoir une grande envie de pouvoir adoucir leur peine, & les ſoulager dans la fatigue d'un voyage ſi onéreux :

une petite libéralité de tabac ou d'eau de vie faite à propos ; ne les obliger point à de trop longues marches ; les exciter pendant le repos au divertiſſement & à la joye ; leur demander conſeil dans les occurrences épineuſes, & ne pas manquer une occaſion de les exhorter à vivre enſemble en bons Camarades & en Freres. Il eſt bon auſſi de les piquer d'honneur. Vous ne ſçauriez croire combien les gens de guerre s'animent quand on a l'art de leur repreſenter qu'ils ont entre les mains la réputation des armes du Prince ; la gloire & l'intérêt de la Couronne, l'honneur & l'utilité de la Nation. Le motif de Religion eſt encore d'un grand ſecours, & il n'y a guére de machines plus propres à remuer à tourner ces ſortes d'eſprits ; mais il faut que cela vienne du Commandant ou des Officiers, & qu'ils s'érigent eux-mêmes en Apôtres & en Prédicateurs ; car pour ce qui eſt des Eccleſiaſtiques, nous voyons par expérience qu'ils gâtent tout ; ils inſpirent par la ſuperſtition & par le ſcrupule des ſentimens de crainte & de timidité aux Soldats ; ils ſement ſouvent eux-mêmes la diſcorde & la diviſion ; enfin ils font beaucoup plus de mal que de bien, & mon opinion eſt qu'il vaut mieux s'en paſſer dans ces ſortes de voyages. Ces faiſeurs de découvertes ne peuvent non plus s'étudier trop à bien choiſir leur monde ; car peu de gens ont les qualitez requiſes pour ces tuantes expéditions. Il faut des hommes de trente à quarante ans, d'un tempérament

ſec

ſec & robuſte, d'une humeur paiſible, actifs, courageux, & endurcis de jeuneſſe à la fatigue.

Il ne me reſte plus pour finir cette pédagogie de découverte, qu'à vous faire un détail des principales choſes qui ſont néceſſaires pour ces ſortes de voyages. Parmi les trois ou quatre cens hommes on doit avoir ſoin qu'il y ait des Charpentiers de Chaloupes, des armuriers, des ſcieurs en long avec tous leurs outils, des Chaſſeurs & des Pêcheurs de profeſſion, & des Chirurgiens munis d'un étuit complet, d'onguens pour les bleſſures, de drogues pour les maladies, mais ſur tout d'Orvietan & de Sené. Chacun doit avoir ſon capot de bufle & ſa paire de bottines pour ſe garantir des fléches, les ſeules armes des Sauvages inconnus, ou qui n'ont aucune communication avec nous autres Européens. Le fuſil & le piſtolet doivent être à deux coups, & l'épée d'une bonne longueur. Item, il faut faire proviſion d'une bonne quantité de peaux de Cerf, d'Orignal, ou de Bœuf : Ces peaux couſuës les unes avec les autres ſervent par le moyen de piquets plantez à certaine diſtance, ſervent, dis je, à former l'enceinte du Camp. J'en avois ſuffiſamment pour garnir un quarré de trente pieds ſur chaque face, parce que chaque peau ayant cinq pieds de hauteur, & preſque quatre de largeur, j'en fis faire deux bandes de huit peaux chaque qui étoient tenduës & levées en un inſtant. Des Canonnieres de Cœti de huit pieds de long

long & ſix de large ; deux moulins à bras pour faire la farine du bled d'Inde, ces machines portatives ſont à peu près comme nos moulins à caffé, mais beaucoup plus grands, & elles ſont d'un uſage tout-à-fait commode. Des clous de toute eſpéce, des pics, des pioches, des béches, des haches, des hameçons, du ſavon, & du coton pour faire la méche de chandelle. Vous jugez bien, Monſieur, qu'en vous debitant tout ce fretin, j'ai devant mes yeux le Mémoire de fournitures qu'on m'avoit dreſſé avant mon voyage, & que je ne fais que le tranſcrire. Peut-être vous ſeriez-vous bien paſſé de tant de mitraille ; mais vous en comprendrez mieux ce que c'eſt que de voyager parmi des Individus ſi peu ſemblables à nous, quoi que d'une même eſpéce, & cela pourra vous donner matiére à d'agréables & ſolides réfléxions. Je retourne à mon Catalogue. Les preſens ne ſont pas la proviſion la moins néceſſaire, & il faut en avoir un aſſez copieux magaſin : on ſeroit mal venu les mains vuides chez les Nations que l'on découvre, & il faut donner pour faire connoiſſance avec les Sauvages. Vous avez vû dans le cours de ma narration en quoi conſiſte la libéralité magnifique de cette bien-venuë ; tabac, eau de vie, coûteaux, ciſeaux, éguilles, ce ſont les matiéres les plus riches & les plus précieuſes, le reſte eſt facile à deviner. Enfin le dernier avis que je donnerois c'eſt de ne pas oublier l'Aſtrolabe, le demi-cercle, les Bouſſoles ou compas ſimples

ples & à variation, la pierre d'aiman, deux grosses montres de trois pouces de diametre, des pinceaux, des couleurs, du papier à dessein & autre, pour faire ses Journaux & ses Cartes, pour dessigner les bêtes terrestres, volatiles & aquatiques, les arbres, les plantes, les grains, & généralement tout ce qui peut faire plaisir aux Curieux. Il ne seroit pas mauvais non plus que nos Voyageurs traînassent avec eux des trompettes & des violons : Cela sert à consoler & à récréer la troupe ; mais cela est encore plus utile pour s'attirer la vénération des Sauvages, qui ne se lassent point d'admirer l'harmonie & les accords de ces instrumens.

Si donc par hazard, Monsieur, vous deveniez jamais Découvreur dans la partie Occidentale du Canada, fournissez-vous exactement de tous ces meubles, tant grands que petits ; n'en omettez pas un seul, & comme d'ailleurs je vous connois pour un homme d'esprit, de conduite, & de détail, c'est-à-dire, soigneux, prévoyant, sage, & de bon exemple, mais sur tout modéré, patient, & d'un genie heureux & fécond en expédiens, comptez que vous passerez par tout sans trouver d'obstacle, & que vous iriez tête levée jusqu'au bout de ce Continent. Pour moi, je souhaiterois avoir assez de merite pour être nommé Batteur de Païs en chef ; je servirois en cela le Roi avec inclination, & j'exercerois ma Charge de grand cœur. Vous ne sçauriez croire combien l'on est aise de voir tant

tant de ſortes de choſe : je n'avois pas le tems de me fatiguer. A propos de fatigue je commence à trouver cette Lettre bien longue. Adieu, Monſieur,

Je ſuis vôtre &c.

A Miſſilimakinac, ce 28. *Mai* 1689.



LET-



LETTRE XVII.

L'Auteur part de Missilimakinac *pour la* Colonie. *Description de cette route. Incursion funeste des* Iroquois *dans l'Isle de* Monreal. *On abandonne le Fort de* Frontenac. *Le Comte de ce nom revient en* Canada, *& Mr. le Marquis de* Denonville *est rapellé.*



ONSIEUR,

Je croi que vous aurez reçû la Lettre que je vous écrivis de *Missilimakinac* datée du 28. Mai. Je n'ai rien à vous mander du séjour que je fis dans ce Fort ; ainsi trouvez bon que j'en vienne tout d'un coup à mon départ. Je m'embarquai pour *Monreal* le 8. de Juin. Ma Flote étoit composée de deux Canots, & douze *Outaouas* faisoient toutes mes troupes de débarquement. Je voguai avec ces Forces aquatiques jusqu'au 23. mais ce même jour-là je rencon-

trai

trai à la *Riviére Creuse* Mr. *Dulhut* & sa troupe qui m'avoient devancé. Il fut question de voir si je passerois outre, ou si je ferois le voyage sous l'escorte de ce Commandant. M. *Dulhut* me sollicita fortement à prendre ce dernier parti. Vous risquez beaucoup, me dit il, avec vôtre douzaine d'*Outaouas*. Sçavez-vous que ces Marauts n'auront pas plûtôt apperçû quelques vestiges d'*Iroquois* qu'ils vous planteront là, & s'enfuïront à toutes jambes dans les bois? Vous évitez ce péril en descendant avec nous, & je vous conseille en ami de le faire. La prudence le vouloit ; mais la bravoure Gasconne m'inspiroit autrement. Je pris donc congé de M. *Dulhut*, & je ne fus pas long-tems sans me repentir de mon courage. Mes gens ayant appris au *Long Saut* qu'il y avoit dans le voisinage un parti d'*Iroquois* furent sur le point de s'envoler dans les Forêts, & j'eus toutes les peines du monde à les retenir. Mais si vous n'aviez pû en venir à bout, direz-vous, qu'eussiez-vous fait ? Ce que j'eusse fait ? J'aurois tâché de courir plus fort qu'eux ? La valeur, oüi même la valeur d'un Gascon doit céder à la prudence, & de plus la sage Nature nous ordonne de fatiguer le jaret pour le salut de la tête. Ayant rassuré mes *Outaouas* nous entrâmes heureusement dans la grande Riviére de leur Nation, & lors que nous fûmes près de la *Riviére du Liévre*, je rencontrai Mr. de *Sainte Heléne*. Comme il étoit à la tête d'un gros parti de Courcurs de bois, je jugeai bien qu'il alloit
pour

pour quelque expédition ; mais il m'étonna beaucoup lors qu'il me dit qu'il en vouloit aux Anglois, & qu'il avoit ordre de reprendre quelques-uns de nos Forts sur cette Nation. Sur cela Mr. de *S. Helene* m'aprit la révolution d'Angleterre, & me fit un détail de ce grand & rare évenement. Cette nouvelle me paroissoit incroyable, & si les preuves n'avoient pas été originales, j'aurois pris la chose pour un Roman. J'admirois que Mr. le Prince d'Orange eut aquis trois Couronnes sans effusion de sang; mais j'admirois encore plus que nôtre Cour avec sa fine & puissante politique, n'eut pas détourné un coup si fatal. L'étroite union de nôtre Monarque avec le Roi Jaques étant si avantageuse à la France & à la Religion Catholique, comment n'a-t on pas mis tout en œuvre pour prévenir le détrônement & la chûte de ce pauvre Roi ? Je ne doute pas que Sa Majesté ne se fasse un point d'honneur, de reconnoissance, & encore plus d'intérêt, de le rétablir : Elle ne seroit plus que Loüis le demi-Grand si elle n'en venoit pas à bout ; mais je crains bien que cette générosité ne coûte cher, & qu'elle n'allume une longue & sanglante guerre.

J'arrivai à *Monreal* le 9. Juillet. Ce ne fut pas sans avoir essuyé bien du risque & de la fatigue. Il nous fallut sauter plusieurs Cataractes affreux sur la grande *Riviére des Outaouas*, & faire environ vingt portages, quelques uns desquels étant de plus d'une lieuë, & afin que vous ne vous plaigniez pas,

pas, Monsieur, d'une trop grande abbreviation, je vais spécifier la chose. De *Missilimakinac* à la *Riviére des François* la Navigation est bonne ; car en côtoyant le Lac des *Hurons* on trouve quantité d'Isles où l'on peut se mettre à l'abri, & cabaner agréablement. Cette Riviére est difficile à remonter ; il faut franchir cinq Cataractes, ce qui oblige à des portages de trente, de cinquante, & de cent pas. Ensuite on entre dans le Lac des *Nepicerinis* d'où l'on fait encore un portage de deux lieuës pour gagner une autre Riviére dont j'ai oublié le nom, & sur laquelle il faut encore surmonter cinq ou six Cataractes. De là, autre portage jusqu'à la *Riviére Creuse* qui se décharge par de semblables chûtes d'eau dans la grande *Riviére des Outaouas* proche du lieu nommé *Mataouan*. Celle-ci méne jusqu'au bout de l'Isle de *Monreal* où elle se perd dans le grand Fleuve de *St. Laurens* : quoi que ces deux Riviéres soient extrémement rapides dans leurs cours, elles ne laissent pas d'avoir un confluent fort paisible, & c'est ce qui forme le petit Lac *St. Loüis*. Au reste, peu s'en fallut que je ne périsse au Port ; & voici comment. Lors que nous passions le Saut appellé aussi *St. Loüis*, à trois lieuës de *Monreal*, nôtre Canot ayant tourné dans les boüillons, je fus jetté par le rapide du Courant, & précipité jusqu'au pié du Cataracte sur quelques fonds plats de plusieurs pieds de profondeur : Mr. le Chevalier du *Vaudreuil* qui par un hazard tout extraordinaire se

trouva

trouva là me tira de ce mauvais pas, & je reconnois avec plaisir que je lui dois la vie. Le Canot & les Pelleteries furent perdus, & l'un des six Sauvages qui étoient avec moi fut noyé. C'est la seule fois dans tout le cours de ce grand voyage que je me sois vû à la porte de l'éternité : je vous avouë qu'il ne fait guére bon en cet endroit-là ; on y découvre un trop grand païs, cela fait mal aux yeux. Arrivé enfin à *Monreal*, j'employai tout le premier jour à reprendre mes esprits, car j'étois épuisé d'abstinence & de lassitude. Le lendemain j'allai faire ma cour à Messieurs de *Denonville* & de *Champigni* qui me gracieusérent beaucoup sur mon heureux retour. Ils me questionnérent sur mes découvertes, & après leur avoir rendu compte de tout, je les avertis que Mr. *Dulhut* étoit en chemin pour se rendre auprès d'eux avec un bon nombre de Sauvages & de Coureurs de bois, & en effet cette troupe arriva quinze jours après moi. Le Rat qui, comme je vous le marquai dans ma précédente, étoit descendu avec les autres, parût tête levée, & s'en retourna fiérement chez lui, tout de même que s'il n'avoit point été mention de potence, ni de *pendaison*. Comme je m'imagine vous en avoir assez dit pour vous mettre en goût d'apprendre l'histoire de ce Maître Sauvage, & que d'ailleurs la longueur excessive de ma derniére Lettre ne me permettoit pas de le faire alors, je vais vous dédommager, & vous dire un peu au long, pourquoi le Gouverneur Général

étoit mortellement irrité contre le Rat.

Ce Sauvage, homme de tête, & qui n'a pas plus de quarante ans, est Chef de Guerre & de Conseil des *Hurons*. Monsieur de *Denonville* lui ayant fait, il y a deux ans toutes les instances imaginables pour le porter à s'allier avec nous, il s'en défendit long-tems ; mais il se rendit enfin, & l'accord fut terminé à condition qu'on poursuivroit de concert les *Iroquois* à toute outrance, & qu'on ne poseroit les armes qu'après avoir anéanti cette Nation. Le Rat s'engagea pour lui & pour les *Hurons* à cette clause ; & Mr. de *Denonville* après avoir fait dire à ce Chef qu'il acceptoit la condition du marché, l'en assura lui-même de vive voix. Cette derniére circonstance, qui valloit bien une ratification dans les formes, se passa le 1. de Septembre 1687. c'est-à-dire deux jours avant que je partisse de *Niagara* pour mon voyage des grands Lacs. Le Rat faisant donc fond sur la parole d'un Gouverneur Général, comme il auroit fait sur celle du Roi même, partit de *Missilimakinac* avec une Compagnie de cent bons hommes, bien résolu d'aller faire quelque chose de considérable chez les *Iroquois*. Ce Commandant ayant pris son chemin par le Fort *Frontenac* s'y arrêta pour y prendre langue, & pour faire reposer ses Guerriers. Là nôtre *Huron* apprit que Mr. *de Denonville* négocioit actuellement la Paix avec les cinq Nations Iroquoises, & que même il attendoit dans huit ou dix jours, des Ambassadeurs & des Ota-

ges

ges à *Monreal* de la part de ces Peuples, pour conclure un Traité qui ne pût se rompre : ainsi, ajoûta le Commandant de *Frontenac*, vos desseins ne sont plus de saison, & je vous exhorte à retourner sur vos pas. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le Rat ; il en connut d'abord l'importance, & il vit bien qu'on sacrifioit sa Nation. Cependant, comme ce Sauvage a beaucoup d'esprit, il prend son parti sur le champ : Sans témoigner rien de sa surprise, sans laisser échaper ni plainte, ni reproche, il répond froidement au Commandant que son conseil étoit trop raisonnable pour ne pas le suivre, & le laissant dans cette bonne opinion, lui & ses Guerriers quittent le Fort : Mais le rusé Sauvage pensoit bien à autre chose qu'à retourner chez sa Nation. Il alla se poster avec sa troupe à l'endroit par où les Ambassadeurs & les Otages *Iroquois* devoient nécessairement passer, & il les attendit là de pié ferme. Après quatre ou cinq jours les Députez des cinq Nations parurent ; ils avoient avec eux quarante jeunes hommes choisis, & destinez pour rester entre les mains de nôtre Gouverneur. Le *Huron* en embûscade ; & qui voyoit tout sans être vû donna le loisir à ces malheureux Voyageurs de débarquer tranquillement ; mais si-tôt qu'il les vit à découvert, il fondit sur eux avec ses Guerriers. Les *Iroquois* étourdis d'une rencontre aussi funeste qu'elle étoit imprévûë, ne firent pas réfléxion à la loi naturelle qui est de céder à la force majeure, &

& de s'abandonner à la diſcrétion du plus fort : Leur premier mouvement fut de ſe défendre ; mais comme l'ennemi étoit en plus grand nombre, & mieux préparé qu'eux, on en coucha pluſieurs par terre : Les autres voyant bien qu'ils ne pouvoient éviter la mort non pas même par la fuïte, implorérent la compaſſion du Vainqueur, & furent tous faits priſonniers, ou pour mieux dire eſclaves. Quand on les eut bien & dûment liez ſuivant la coûtume, le malin Rat leur dit qu'il n'avoit fait qu'executer les ordres du Gouverneur des François ; que celui ci bien informé de la marche d'un parti de cinquante *Iroquois*, & du tems même de leur paſſage, il l'avoit envoyé pour les tailler en piéces. Ces pauvres gens prirent cela pour argent comptant, & quel Européen, je vous prie, n'auroit pas donné dans un panneau ſi bien tendu ? Ils ne douterent donc point que Mr. *de Denonville* ne fût un ſcélérat, & jugez, Monſieur, quelles benedictions ils donnerent à nôtre Nation. Ils conterent naïvement le ſujet de leur voyage au Chef des *Hurons*, & ils eſpéroient bien le faire entrer lui & ſa troupe dans les ſentimens d'indignation & d'horreur qu'eux *Iroquois* avoient conçû pour le Gouverneur Général. En effet, le Rat joüë admirablement le perſonnage d'un homme outré de colere : il déclame, il s'emporte, il écume, & jamais Acteur ne contrefit mieux le Rolland de la Scéne. Le Maître des François, s'écrioit-il, avoit jetté les yeux ſur moi pour me faire l'inſtru-

ſtru-

ſtrument de la plus noire trahiſon, qui fût jamais ? Il n'en eſt pas où il penſe, & je m'en vengerai quand j'y devrois périr. Puis s'adreſſant aux priſonniers parmi leſquels étoit le Chef de la Députation nommé *Theganeſorens*, *mes Freres*, leur dit-il, *quoi que nous ſoyons en guerre, je vous rens la liberté. Il ne ſera pas dit que le Gouverneur des François aura trouvé en moi un infame Miniſtre de ſa Scélérateſſe. Retournez donc chez vos gens, & dites aux cinq Nations que la ſeule reconnoiſſance que je demande pour la grace que je vous fais, c'eſt qu'elles m'aident à me venger d'un perfide.* Les *Iroquois* plus que perſuadez par là de la droiture & de la candeur du fourbe ne ſe laſſoient point de chanter ſes loüanges, ni de le remercier. Ils l'aſſurerent même, qu'en cas qu'il voulut ſe deſunir de ce traître de Gouverneur, & faire la Paix ſéparément avec les cinq Nations, ils s'engageoient à faire réüſſir la choſe par leur credit. Quoi que le délié *Huron* eut un but bien different, il reçût l'offre avec une joye apparente, & donna de bonnes eſpérances pour la concluſion de cette affaire. Cependant il fit diſtribuer des fuſils, de la poudre & du plomb aux *Iroquois*, & les renvoya chez eux auſſi contens du Rat qu'ils étoient irritez contre Mr. *de Denonville*.

Le Rat, comme s'il eut aprehendé que cette machine ne fut pas ſuffiſante pour ſon deſſein, en fit joüer encore une autre. Ayant perdu l'un de ſes *Hurons* dans le feu de la rencontre, il retint en la place du

 mort

mort un *Chaouanon* adopté par les *Iroquois*, & il en fit son esclave, & dès qu'il fut à *Missilimakinac* par où il avoit pris sa route tout exprès, il en fit present au Commandant du Fort. Celui-ci qui ne sçavoit pas les intentions ni les démarches de M. *de Denonville* pour la Paix avec les cinq Nations, condamna d'abord le prisonnier à être fusillé. L'Innocent fut son propre Avocat, & plaida sa cause le mieux qu'il pût : il ne manqua pas d'alléguer la bonne foi sur laquelle lui & ses Compagnons étoient venus à la sollicitation du Gouverneur ; nos gens prenoient cela pour une fable, & croyoient que la crainte de la mort faisoit extravaguer ce malheureux, ou lui donnoit l'adresse d'inventer un Roman pour tâcher de sauver sa vie. Les *Hurons* de leur côté favorisoient l'execution, faisant semblant de convenir que tout ce que le *Chaouanon* alléguoit étoit faux, & qu'il falloit que cet Esclave forgeât cette histoire, ou qu'il fût hors du sens, si bien que sans avoir égard à ses raisons on lui brûla la cervelle. C'étoit-là précisément le souhait du méchant Rat. En effet, incontinent après le supplice du *Chaouanon* le Chef des *Hurons* prend en particulier un *Iroquois* qu'il avoit depuis long-tems à son service ; il lui donne la liberté de retourner dans sa Patrie pour y passer tranquillement le reste de ses jours ; mais en même tems il déteste ce qui vient de se passer ; il peint l'injustice & la cruauté du Commandant avec les plus noires couleurs, & après avoir bien exhorté son

affran-

affranchi à s'en plaindre hautement aux cinq Nations, & à les exciter à la vengeance, il le congédie. Ces deux Soûterrains assez bien conduits, comme vous voyez, ne manquerent pas d'avoir leur effet. M. *de Denonville* y fut trompé le premier : Ce n'est pas qu'on ne l'eut averti du mauvais tour que le Rat lui avoit joüé ; mais il eut la précaution de faire savoir son innocence aux *Iroquois*, & s'imaginant que ces Peuples voudroient bien l'en croire sur sa parole, il s'endormit sur les suites, & demeura fort en repos. Se flatant même d'avoir renoüé la partie il attendoit tous les jours dix ou douze Députez pour conclure une bonne Paix au nom des cinq Nations. Nôtre Gouverneur se mécomptoit étrangement. Au lieu d'une Députation pacifique, douze cens Guerriers *Iroquois* débarquérent au bout de l'Isle de *Monreal*, & firent tout ce que la rage peut inspirer à une Nation féroce, & qui se croit outragée. Ils pillerent & brûlerent toutes les Habitations de ce canton-là, & tous ceux qui tomberent entre leurs mains furent égorgez sans distinction d'âge ni de sexe. Jugez, Monsieur, si la consternation fut grande dans *Monreal*, & si Madame *de Denonville* qui s'y trouvoit enfermée avec Monsieur son Epoux eut belle peur. Cependant le Gouverneur Général se contenta d'envoyer contre ces Furieux cent Soldats & cinquante Sauvages, n'osant pas affoiblir sa Garnison : mais c'étoit envoyer ces pauvres gens à la boucherie, que pou-

voient-ils en si petit nombre ? aussi furent-ils presque tous tuez ou fait prisonniers. De tout le Détachement il ne rentra dans la Place qu'un seul Soldat & douze Sauvages dont une partie portoit M. *de Longueil* qui avoit eu une cuisse cassée en combattant à la tête de toute la troupe dont il avoit été nommé le Commandant : Les autres Officiers, savoir Messieurs *de la Raberre*, *St. Pierre Denis*, *la Plante & Ville Dené*, sont demeurez aux *Iroquois* ; leur sort me paroît beaucoup plus déplorable que celui des morts ; car probablement les Barbares se vengeront à loisir & de gayeté de cœur sur ces honnêtes gens. Après la défaite entiere du Détachement les *Iroquois* ne trouvant plus d'obstacles firent tout ce qu'ils voulurent. On ne peut exprimer la terreur & la desolation qui étoient répanduës par toute l'Isle. Le mal cessa néanmoins plûtôt qu'on ne pensoit, & ces Guerriers, soit qu'ils aprehendassent un revers de fortune, ou qu'ils fussent las d'exterminer, se rembarquerent sans la moindre opposition, & emporterent autant de butin que leurs voitures en pouvoient contenir. Ne me demandez point comment M. *de Denonville* ne fit pas tous les efforts qu'il pouvoit pour résister à cette invasion ; ce Gouverneur avoit aparemment ses raisons, & c'est tout ce que je sçai là-dessus. Au reste dans cette expedition les *Iroquois* ne perdirent que trois hommes, encore ne les perdirent-ils que par une avanture extraordinaire. Ces trois Guerriers ayant trouvé

du

du vin dans une Habitation s'en donnerent si bien à cœur joye qu'en peu de tems ils ne se connurent plus. Un Vacher Canadien qui étoit leur esclave depuis quelques années les voyant dans un état à se laisser tout persuader, & qui avoit eu la prudence de ne pas boire, les conduisit adroitement vers un de nos Forts : Si-tôt qu'on eut connu ce que c'étoit on ouvrit, & les *Iroquois* entrerent sans savoir ce qu'ils faisoient : Une cave leur tint lieu d'appartement, & on les y laissa passer leur ivresse. A leur réveil ils furent bien étonnez, comme vous pouvez croire : je ne puis vous dire s'ils passerent beaucoup de tems à bailler, & à s'étendre avant que d'appercevoir leur malheur ; je ne sai pas non plus s'ils vomirent de grands blasphémes contre la puissante & captieuse Divinité de Bacchus ; ce qu'on m'a donné pour certain, c'est qu'aussi-tôt qu'on les entendit chanter, car ils ne manquent pas de le faire dès qu'ils se voyent entre les mains de leurs ennemis, on courut à eux : Le dessein étoit de les lier pour les conduire à *Monreal* ; mais quand les prisonniers virent les cordes, ils s'armerent de quelques bâtons qu'on avoit laissé dans le cachot, faute de prévoyance, & se défendirent si vigoureusement qu'on fût obligé de les assommer sur la place à grands coups de fusil. On mena le Vacher à *Monreal* pour le faire voir à M. *de Denonville* qui l'interrogea beaucoup sur les *Iroquois*, & principalement touchant la derniere affaire. Le Canadien répondit à

tout, & dit entr'autres choſes que le ma cauſé par le Rat étoit ſans reméde ; que les cinq Nations croyant de bonne foi la fourberie du *Huron*, ils avoient pris à cœur cet outrage prétendu, & qu'il ſeroit très mal aiſé de les faire revenir ; qu'ils étoient fort éloignez de ſe défier de la malice du Rat, & que bien loin d'avoir aucun reſſentiment contre lui, ils approuvoient ſon action, diſant qu'il avoit uſé du droit de la Guerre ; qu'ils avoient même beaucoup d'eſtime & de reconnoiſſance pour lui, de ce qu'il avoit deſaprouvé la conduite des François, & renvoyé leurs gens ſi généreuſement, ſur quoi ils étoient diſpoſez à conclure une Paix particuliere avec lui.

Voilà, Monſieur, le ſujet du chagrin de Mr. *de Denonville* contre le Rat. Celui-ci ne s'en étonna pas beaucoup, comme vous avez vû ; il brava le Gouverneur, & paſſa fierement par *Monreal* ſans qu'on oſât mettre la main ſur lui. Je croi qu'on fît en cela très-ſagement : Les *Hurons* n'auroient pas manqué de vanger ſa mort, & le reméde eut été pire que le mal. D'ailleurs, le Rat alléguoit pour ſa juſtification qu'on l'avoit trompé ; reproche que M. *de Denonville* avoit à ſe faire, ne pouvant s'empêcher de ſe reconnoître en cela le premier auteur de tout le deſordre ; tant il eſt vrai que la foi publique doit-être inviolable, & qu'il n'y a point de raiſons, quelques apparentes & quelques ſpécieuſes qu'elles ſoient qui puiſſent en diſpenſer. Au reſte, cette irruption des *Iroquois* affligea ſenſiblement

ment M. *de Denonville*, & il reconnut bien, quoi que trop tard, qu'il avoit péché dans la précaution. Une autre circonstance fâcheuse, c'est que cette avanture entraînoit inévitablement la perte du Fort *Frontenac*. En effet, ce poste commençoit à manquer de vivres, & nos gens n'osant sortir pour en aller chercher, étoient en risque de mourir de faim. On ne pouvoit pas non plus leur envoyer du secours, parce qu'on jugeoit bien que l'ennemi gardoit soigneusement & en bon nombre les passages des Cataractes ; ainsi le seul parti qui restoit à prendre, c'étoit de faire sauter le Fort, & de retirer la Garnison. Pour cela, il falloit en donner avis au Commandant, & comme le voyage ne pouvoit être plus périlleux, la difficulté étoit de trouver quelqu'un qui voulût se hazarder. Enfin, le Sieur *de St. Pierre d'Arpentigni* s'offrit d'y aller seul à travers les Bois : on admira son courage ; mais on s'en tint à l'admiration, & personne ne se presenta pour accompagner ce brave. Il partit donc escorté d'une résolution déterminée, & il eut pourtant le bonheur d'arriver à *Frontenac*. M. *de Valréne* qui commandoit au Fort, reçût le message avec plaisir, caressa beaucoup le vaillant Messager, & ne perdit pas de tems pour executer l'ordre. Il mit par des mines & avec de la poudre les quatre Bastions en état de sauter, & après avoir brûlé trois grandes barques dont on se servoit pour intimider les *Iroquois* dans un tems de Guerre, ou pour leur porter des

Marchandises pendant la Paix, il s'embarqua avec sa Garnison, & descendant les Cataractes du Fleuve, il arriva heureusement à *Monreal :* Sa venuë fut une petite consolation pour M. *de Denonville* qui partit aussi-tôt avec ce Commandant pour se rendre ici. On a aussi abandonné le Fort de *Niagara*. C'est un grand malheur pour les Colonies qu'on n'ait pû conserver ces deux postes : ils étoient dans une situation tout-à-fait propre pour faire la guerre aux *Iroquois*. Les Sauvages nos amis & nos alliez ayant ces deux Places de retraite eussent été plus hardiment en parti, & auroient même fait des courses jusques dans les Villages des cinq Nations. D'ailleurs les *Iroquois* ne pouvant plus sortir de chez eux pour la Pêche ou pour la Chasse, sans risque d'être égorgez, & manquant par là de Castors pour trafiquer des fusils, de la poudre, des balles & des filets, auroient péri faute d'avoir dequoi vivre & dequoi se défendre ; du moins ils eussent été contraints d'abandonner le Païs. Mais d'un autre côté, il n'est pas possible de garder, ni d'entretenir les Forts de *Frontenac* & de *Niagara* pendant une rupture avec les *Iroquois* : Les Cataractes presque inaccessibles sont trop favorables à ces derniers, & dix d'entr'eux bien embusquez y peuvent arrêter mille François à coups de pierres.

M. *de Bonaventure*, Capitaine & Proprietaire d'un Vaisseau Marchand, vient d'arriver de France. Il nous aporte pour nouvelle que le Roi, à la sollicitation de M.

le Duc de Beauvilliers a nommé Mr. *de Denonville* Sous-Gouverneur des Princes ſes petits-fils, & que Mr. de *Frontenac* eſt en chemin pour venir nous gouverner encore une fois. Tout le monde ne s'accommode pas de ce changement : Les Jeſuites, ſur tout, en paroiſſent bien mortifiez, & ils ont ſujet de l'être, ſi ce que la Gazette ſcandaleuſe leur attribuë, n'eſt point faux. On prétend que ces Révérens Peres, qui, comme vous ſçavez, ſont de dangereux Machiniſtes, noircirent, il y a ſept ou huit ans, & cela de concert avec l'Intendant *du Cheſneau*, & le Conſeil Souverain, noircirent, dis-je, ſi bien M. de *Frontenac* à la Cour, que ce fût la veritable cauſe de ſon rapel. Si cela eſt, il faut que ce Gentilhomme ait prouvé la calomnie ; mais il n'en ſera ni plus ni moins des calomniateurs. Il faut avoüer néanmoins, que ce coup imprévû les a étourdis ; quelque beau ſemblant qu'ils faſſent, leur joye paroît viſiblement affectée, & ils ne ſauroient s'empêcher de ſe montrer aſſez pour faire voir qu'ils craignent le juſte reſſentiment du nouveau Gouverneur. Il n'en va pas de même des autres Habitans : Les Nobles, les Officiers, les Marchands, les Soldats, le gros & le menu Peuple, tous enfin ont témoigné une joye incroyable du retour de M. de *Frontenac :* Ils l'attendent comme les Juifs font le Meſſie, & ils ſe préparent à célébrer ſa bien-venuë par des réjoüiſſances extraordinaires. Il n'y a pas juſqu'aux Sauvages qui ne faſſent éclater

 leur

leur joye, & vous n'en ſerez pas ſurpris, Monſieur, quand vous ſaurez que Mr. de *Frontenac* s'étoit attiré pendant ſon premier Gouvernement, l'eſtime, l'amour, la confiance non ſeulement des François, mais même de tous nos Alliez, & que les Nations circonvoiſines le regardoient comme l'Ange tutelaire du Païs. Vous ne manquerez pas de tirer de tout cela des conſéquences fâcheuſes pour M. *de Denonville*; ce n'eſt pas ma faute, & je n'ai d'autre vûë que de vous apprendre ce qui ſe paſſe ici. Quant à l'odeur que ce Gentilhomme y laiſſe, c'eſt dequoi je ne me mêle point: que les imputations qu'on lui fait ſoient bien ou mal fondées; qu'il ſoit aimé ou haï, ce ne ſont point mes affaires. Je ne ſaurois, au moins le taxer d'une table trop ſplendide, car je n'ai jamais eu l'honneur d'y être invité. Tout ce que je vous puis dire c'eſt qu'il ſe prépare à partir, & je croi bien qu'il a une grande impatience d'en venir là. Pour moi, j'eſpére m'embarquer pour la Rochelle dans le même Vaiſſeau qui apportera M. de *Frontenac*.

Je ſuis Monſieur vôtre &c.

A Quebec le 28. *Septembre* 1689.

LET-



LETTRE XVIII.

Arrivée de Mr. le Comte de Frontenac. *Sa réception. Son voyage à* Monreal. *Rétablissement du* Fort de Frontenac.



ONSIEUR,

On a donc adjugé la Terre de *Lahontan*? Ne ſuis-je pas bien à plaindre ? Pendant que je fais les affaires de ma Patrie, elle me met à la beſace, & comme ſi je n'étois pas aſſez malheureux de roder dans un autre Monde & parmi des Sauvages, mes propres Compatriotes me perſécutent & me dépoüillent de mon bien. La conſolation que vous me donnez eſt admirable, & je tâche de la faire valoir en bon Philoſophe. Oüi ? je prendrai volontiers patience pendant une centaine d'années : au bout de ce terme j'aurai apparemment dequoi rembourſer le Poſſeſſeur ; je prouverai par de bons certificats que j'étois actuellement dans le ſervice de l'Amerique. Lors qu'on fit

fit l'adjudication ; ainſi je ne manquerai pas de rentrer dans mon Patrimoine, & j'en joüirai paiſiblement tout le reſte de mes jours. La difficulté ne conſiſte qu'à pouvoir vivre un Siécle : La courſe eſt longue, & il eſt à craindre que je ne demeure en chemin. C'eſt là, je vous aſſure, ce qui m'inquiete le moins, & je regarderois une vie de cent ans comme un plus grand malheur pour moi que ne l'eſt la perte de ma terre. Au reſte, Monſieur de *Frontenac* m'a régalé pour ſa bien-venuë d'une révocation de congé : j'ai employé toute ma réthorique pour le fléchir, mais il n'y a pas eu moyen, & comme il m'offre ſa bourſe & ſa table, j'ai été contraint d'enrager de bonne grace, & d'obéïr avec de grands remercîmens. Laiſſons là mes infortunes domeſtiques, & parlons de ce qui s'eſt paſſé depuis ma derniere.

Je ne ſçaurois mieux debuter que par l'entrée du nouveau Gouverneur en cette Ville. Il arriva le quinziéme d'Octobre, & il débarqua le même jour à huit heures du ſoir. Le Conſeil Souverain eſcorté des Habitans ſous les armes, fut le recevoir à la deſcente du Vaiſſeau, & comme le Port & la Ville étoient également illuminez de flambeaux, de lanternes & de lampes, cela formoit un jour artificiel fort agréable à voir. Monſieur de *Frontenac* marcha en pompe juſqu'à ſon Palais où il fut ſalué de trois décharges de canon & de mouſqueterie, & chacun s'empreſſa de marquer par des feux de joye, & par d'autres réjoüiſſan-

ces

ces le ſenſible plaiſir que le retour de ce Seigneur cauſoit au Public. Dès le même ſoir tous les Corps du *Canada* vinrent rendre leurs devoirs, & furent admis ſucceſſivement à complimenter. Les Jeſuites ne furent pas les moins ardens à demander audience, & l'on ne douta point qu'il n'y eut dans leur Harangue beaucoup plus d'art que de ſincérité. Le lendemain, Monſieur de *Frontenac* ſe rendit à la grande Egliſe où l'on chanta le *Te Deum* : il paſſa le reſte du jour à recevoir les viſites des Dames qui avoient certaines raiſons ſecrétes pour être bien contentes, & à voir des feux d'artifice que pluſieurs perſonnes firent joüer pour embellir la fête. Ces réjoüiſſances augmenterent pendant cinq jours de ſuite, & elles ne ceſſerent que par le départ du Gouverneur pour *Monreal*. Jugez de là, Monſieur, ſi ce Gentilhomme eſt aimé ici, & ſi le Roi a fait plaiſir à ſes Sujets de *Canada* de le leur renvoyer. En effet, on ſe promet un bonheur accompli de ſon genie ſupérieur, de ſa conduite ſage & judicieuſe, & ſur tout de ſon beau naturel. Cette eſpérance eſt fondée ſur le ſouvenir des dix années de ſon premier Gouvernement : Monſieur de *Frontenac* rendit au *Canada* le repos, l'abondance, la ſûreté ; on poſſeda pendant tout le tems de ſon adminiſtration ces trois avantages eſſentiels de la Societé civile, & ce fût ce qui lui procura avec juſtice le glorieux tître de *Redemptor Patriæ*. Cet éloge lui convenoit d'autant mieux, que ſuivant le témoignage de tous

les honnêtes gens, lors que Mr. de *Frontenac* vint en *Canada* la premiére fois, il y trouva les Colonies dans un pitoyable état. La guerre avec les *Iroquois* avoit causé une desolation universelle: Ces Barbares avoient brûlé nos Plantations, ils avoient égorgé des milliers de François: Le Laboureur étoit assommé dans son champ, le Voyageur enlevé dans ses courses, & l'alteration du Commerce jettoit le Négociant dans la disette, & l'Artisan dans la pauvreté: La famine affligeoit le Païs, & comme les Habitans cherchoient à se tirer de cette misere, les Colonies se dépeuploient & devenoient à rien. Enfin, la *Nouvelle France* étoit perduë; elle alloit périr infailliblement si Mr. de *Frontenac* ne l'eut sauvée en faisant la Paix avec les *Iroquois*, je croi vous avoir expliqué dans ma cinquiéme Lettre la maniere dont la chose s'executa. C'étoit le plus grand service que ce Gouverneur pouvoit rendre dans son poste à Sa Majesté: La guerre contre les *Iroquois* est affreuse & terrible: Pourquoi plus que les autres guerres, direz-vous? C'est que ces Barbares ne prennent les armes que par un motif de ressentiment, & qu'ils n'ont point d'autre but que celui de satisfaire leur haine & de contenter leur fureur; au lieu que dans nôtre Monde l'animosité personnelle ne domine pas dans une rupture, & nos Nations se font la guerre pour soûtenir un droit qu'elles ont, ou qu'elles disent avoir.

Pour reprendre le fil des nouvelles, le

jour

jour du débarquement de M. de *Frontenac* M. de *St. Valiers* nôtre Evêque arriva par un heureux hazard au Port de cette Ville: Ce Prélat s'étoit embarqué le printems dernier dans un Bâtiment qu'il fit freter tout exprès pour le transporter à *l'Acadie*, à *l'Isle de Terre-Neuve*, & à plusieurs autres endroits qui sont du Diocéze de *Quebec*.

Nôtre Gouverneur s'étant à peine donné le tems de respirer des fatigues de la Mer se mit en Canot pour *Monreal*, & m'ordonna de l'accompagner dans ce voyage. Tous ceux qui étoient auprès de lui le suppliérent instamment d'abandonner ce dessein, ou plûtôt d'en différer l'execution jusqu'au retour du printems : on lui remontra que la mauvaise saison ayant déja commencé, il commettoit trop sa personne en s'exposant au froid, aux glaces & aux autres périls d'une route longue, incertaine, & très hazardeuse. Vous vous souviendrez, s'il vous plaît, Monsieur, qu'en ce païs-ci l'hiver est fort diligent ; il y vient à grands pas, & nous avons en Octobre des gelées plus fortes & plus épaisses que vous n'en avez à Paris au mois de Janvier : demandez-en, je vous prie, la raison à Messieurs de l'Observatoire ; peut-être auront-ils besoin de toutes leurs longues vûës pour la trouver, car en raisonnant sur le Systéme ordinaire, il semble que la chose devroit aller tout autrement. Quoi qu'il en soit, on ne pût rien gagner sur l'esprit de Monsieur de *Frontenac*, & son âge avancé, car il a soixante-huit ans, ne l'empêcha point

point de tenir ferme dans sa résolution. La fortune a secondé le courage du Gouverneur : Nous avons fait le voyage sans accident, & c'est aujourd'hui le septiéme jour que nous sommes revenus en cette Ville. Ce Seigneur avoit bonne envie que nous poussassions jusqu'au lieu où avoit été le Fort qui portoit son nom ; l'abandon de ce poste lui tenoit au cœur, & il vouloit aller le rétablir lui-même à quelque prix que ce fût : mais tout *Monreal* s'y opposa. Les Nobles, les Prêtres, les Habitans, enfin tout le monde le pria, mais d'une maniere si tendre & si pressante, de ne point s'exposer au risque des passages, des Sauts & des Cataractes qu'il faut inévitablement franchir qu'il se laissa toucher, & qu'il sacrifia son panchant à l'affection de ses inférieurs. Pour se dédommager de ce sacrifice ; il détacha plusieurs Gentilshommes *Canadiens*, & cent Coureurs de bois sous le commandement de Mr. *Mantet*, pour aller reconnoître l'état du Fort de *Frontenac*. Je vous mandai dans ma derniere que Mr. *de Valrénes* en se retirant avoit tâché de faire sauter les Bastions avec de la poudre : heureusement que ce Commandant avoit mal réüssi ; nos gens ont trouvé le dommage beaucoup moins grand qu'on ne s'étoit imaginé ; ils ont déja relevé quelques toises des murailles abattuës, & ils comptent d'avoir relevé tout-à-fait le Fort avant la fin de l'hiver ; ce sont des nouvelles toutes fraîches, Mr. de *Frontenac* les reçût hier au soir. Je ne veux pas supprimer

primer une circonſtance aſſez curieuſe qui concerne le retour de ce Gouverneur. Vous avez apris par ma treiziéme Lettre que M. de *Denonville* avoit fait preſent au Roi d'un certain nombre d'*Iroquois* pour ſervir dans les Galeres de Sa Majeſté : C'étoit adoucir la repreſaille, mais non pas de beaucoup, car la vie d'un Forçat ne vaut guére mieux que la mort. La plûpart de ces miſérables ont ſuccombé ſous le poids de la chaîne ; ils ont expiré ſous la rame, ou ſous les coups de nerf de bœuf; mais on a fait grace aux autres, & Mr. de *Frontenac* les a ramenez avec lui. Le plus diſtingué de la troupe étoit dans ſon Païs Chef des *Goyoguans*, & ſe nomme *Oreouahé* : Ce Sauvage en conſideration de ſon grade a été diſpenſé des Galeres, & comme il marque de l'eſtime pour nôtre Nation, & un grand attachement à la perſonne de Monſieur le Gouverneur, il lui a fait l'honneur de le loger dans ſon Château. Ne croyez pas pourtant que la reconnoiſſance ſoit le ſeul motif de cette honorable hoſpitalité ; l'intérêt, qui, comme bien ſçavez ſe fourre par tout, y a ſa bonne part. On ménage l'*Iroquois* parce que l'on prétend s'en ſervir pour négocier un accommodement avec les cinq Nations. Ce ſeroit une très-bonne affaire ; mais je ſerai bien trompé ſi ce projet n'avorte pas : je bâtis ma conjecture ſur trois raiſons qui me paroiſſent ſolides : je les ai communiquées à Monſieur de *Frontenac* qui ne les écouta qu'à la hâte, & qui m'a dit qu'il vouloit, après le

départ

départ des Vaiſſeaux, s'entretenir à fond avec moi ſur cette matiere. Je paſſe ſous ſilence l'entrevûë du nouveau Gouverneur avec celui qu'il eſt venu dépoſſeder : la matiere eſt trop delicate, & j'aime mieux vous la porter que de vous l'écrire ; il y a une eſpéce de nouvelles qui ne doit point entrer dans la ſphére des yeux, mais dans celle des oreilles, *ad aurem*. Monſieur & Madame de *Denonville* ménent avec eux en France quelques Officiers qui ſe flatent d'un prompt avancement par le credit de ces Patrons. Comme le vent d'Oüeſt eſt clair & modéré, & que d'ailleurs la ſaiſon de quitter le Port eſt ſur ſon déclin, on ne doute pas que les Vaiſſeaux ne mettent demain à la voile. Voilà tout ce que vous aurez de moi pour cette voiture. Adieu Monſieur,

Je ſuis vôtre &c.

A Quebec ce 15. Novembre 1689.





LETTRE XIX.

Incursion dans la Nouvelle Angleterre, *& dans la* Nouvelle York. *Funeste Ambassade des* François *chez les* Iroquois. *Entreprise mal concertée des* Anglois *& des* Iroquois *qui se joignent pour attaquer la* Colonie *par terre.*



MONSIEUR,

Vôtre Lettre a fait bon voyage : Le Maître d'un Bâtiment Rochelois, chargé de vin & d'eau de vie, & arrivé à *Quebec* depuis environ quinze jours a eu soin de me la faire tenir. Je voi que la curiosité vous a pris de connoître à fond nôtre Commerce du *Canada* : Je voudrois pouvoir vous satisfaire ; mais cela ne se peut point à present : je ne posséde pas encore assez bien la matiere, & comme d'ailleurs elle n'est pas de mon ressort, je n'en ai atrapé que ce qui s'est offert à moi chemin faisant.

Mais

Mais donnez vous un peu de patience vous ne perdrez rien pour attendre. Je vais me faire pour l'amour de vous un bon aprentif négociant ; je n'omettrai rien pour découvrir le fin du métier, & j'espére vous envoyer un jour sur cela des Mémoires si amples & si exacts que vous serez en état de faire la leçon à bien des Maîtres. Cependant qu'il plaise à vous & à vôtre curiosité d'accepter en dédommagement de ce delai un recit de ce qui s'est passé en ce Païs-ci depuis ma derniére Lettre.

Après le départ de Mr. de *Denonville* M. de *Frontenac* prit possession du Fort où les Gouverneurs Généraux font leur résidence ordinaire, & il prit ses mesures avec le meilleur Architecte du Païs pour le faire rebâtir au plûtôt. Au mois de Janvier Mr. d'*Iberville*, l'un de nos plus braves Gentilshommes demanda & obtint la permission d'aller ruïner une petite Ville de la *Nouvelle York* nommée par les Iroquois *Coriar*, c'est ainsi que ces Sauvages appellent aussi le Gouverneur Général de cette Colonie Angloise. Ce dessein demandoit beaucoup de courage & de résolution. La course étoit de cent cinquante lieuës d'allée, autant de retour, & cela sur les glaces, sur les néges, & au fort de l'hiver. Toutes ces difficultez ne firent que piquer la valeur de nôtre Gentilhomme Canadien : Il part donc à la tête de trois cens hommes, une partie Coureurs de bois, & l'autre Sauvages, & il fait une marche si secréte & si heureuse qu'étant arrivé sur les lieux sans

avoir été découvert, ni ſans trouver de réſiſtance, il pilla, brûla, ſaccagea tout à ſon aiſe la bicoque & ſes environs; pour ſurcroît de bonheur, il rencontre en revenant un parti de cent *Iroquois*, & le taille en piéces. L'Exploit de Monſieur d'*Iberville* ne nous étoit avantageux qu'en ce qu'il affoibliſſoit l'ennemi; mais voici une proüeſſe plus utile. A peu près dans le même tems que le Détachement précédent ſe mit en Campagne Mr. *de Portneuf*, auſſi Gentilhomme Canadien partit de *Quebec* avec cent cinquante Coureurs de bois & autant de Sauvages: Cette troupe avoit ordre d'aller aſſieger *Kenebeki*, Fort appartenant aux Anglois, & ſitué ſur les Côtes maritimes de la *Nouvelle Angleterre*, vers les frontiéres de l'*Acadie*. Nos gens arrivez devant cette Place, ſe mirent en devoir de l'enlever par force. Mais ils trouverent à qui parler, & la Garniſon fit une fort belle défenſe. Cependant les Aſſiegeans ſe dépitent & ne veulent pas en avoir le démenti: on fait donc voler contre le Fort quantité de Grenades, & d'autres feux d'artifice; pendant ce tems-là les Sauvages qui naturellement n'aiment pas à aprocher l'ennemi de trop près ſe laiſſent piquer d'honneur, & s'animent aſſez pour ſaper ou pour eſcalader les paliſſades de tous côtez; ſi bien que le pauvre Commandant ſe trouvant entre le feu & le fer, & ne pouvant fournir à tout fut obligé de ſe rendre à diſcretion. Tout le détachement fit bien dans cette occaſion; mais on dit que les

Sauvages l'emporterent ſur les Coureurs de bois leurs rivaux en bravoure, & que c'eſt aux premiers qu'on eſt principalement redevable de cette Conquête.

Pour vous mettre à preſent ſur mon chapitre, vous n'aurez pas oublié, Monſieur, que nôtre Gouverneur avoit deſſein de m'entretenir à fond touchant les *Iroquois* : il preſſa ſa vûë plus loin, & ſans m'en demander mon avis, il réſolut de m'envoyer en ce païs-là. En effet, ſi-tôt que les eaux furent ouvertes Mr. de *Frontenac* me déclara ſon deſſein, & m'aprit qu'il avoit jetté les yeux ſur moi pour aller faire des propoſitions de Paix aux cinq Nations. „ Par „ quel endroit, Monſieur, lui répondis-„ je, ai-je pû avoir le malheur de vous „ déplaire ? Vous même qui m'avez fait „ vivre ſi généreuſement cet hiver, vou-„ lez-vous me faire périr ce printems ; car „ à Dieu ne plaiſe que je croye d'un Sei-„ gneur humain & magnifique tel que vous „ êtes, que vous cherchiez à vous défaire „ d'un homme qui vous eſt à charge. Mr. de *Frontenac* pour qui ma réponſe étoit un vrai galimatias me dit de lui parler François & de m'expliquer. Je lui remontrai donc hardiment que ſans le vouloir & agiſſant tout-à-fait en cela contre ſes propres intentions, il m'envoyoit à une mort certaine & aparemment bien cruelle ; que les *Iroquois* devenus implacables par la perfidie du Rat n'aſpiroient qu'après l'occaſion pour ſe venger, & qu'ils ne manqueroient pas celle-là ; que d'ailleurs ces Barbares garde-

roient d'autant moins de mesures qu'ils se sentent appuyez par les Anglois avec qui nous sommes en guerre depuis le détrônement de leur Roi ; que ces derniers ne s'épargneroient pas dans la conjoncture à fomenter la haine ou plûtôt l'horreur des cinq Nations pour la nôtre, & qu'ils ne manqueroient pas à leur fournir *gratis* des armes & des munitions pour les engager à nous faire tout le mal possible ; que je le supplioïs de peser mûrement ces raisons, & qu'en cas qu'il ne les trouvât pas bonnes, il daignât au moins avoir égard à ma foiblesse, & faire son épreuve & sa tentative par quelque autre. Ayant eu le malheur de ne pouvoir persuader Monsieur le Gouverneur, il persista dans sa résolution ; mais il accepta mon refus, & je crois bien que j'achetai cette grace par une bonne partie du peu d'estime qu'il avoit pour moi. Il offrit l'Ambassade au Chevalier d'*O* qui plus docile & plus déterminé que moi s'en fit un grand honneur : Lors que je vis ce Gentilhomme s'embarquer dans un Canot avec un certain *Colin* Interpréte de la langue *Iroquoise*, & deux jeunes Canadiens, je vous avouë que je fus touché de compassion pour lui, & pour ses trois Compagnons, & contre la politique, contre mon propre intérêt, je ne pûs m'empêcher de me souhaiter mauvais Prophéte. Ma prédiction néanmoins, ne fût que trop bien vérifiée. Dès que la Députation parût à la vûë des *Onnontagues*, ceux-ci sortent du Village, & au lieu de complimenter Mon-

ſieur l'Ambaſſadeur ſur ſa bien venuë, ils le bâtonnent d'importance lui & les trois perſonnes de ſa ſuite. Après cette fâcheuſe cérémonie & ce douloureux ſalut on conduit nos gens au Village, mais avec la même civilité qu'un meneur de bêtes retives les chaſſe devant ſoi, c'eſt à dire à la meſure & à la cadence du bâton, maniere barbare de recevoir des gens qui viennent ſincérement & de bonne amitié offrir la Paix. Mais ce ne fût là que le prologue de la Tragédie. Quand nos quatre Infortunez furent dans l'Habitation, les Anciens du Village tinrent Conſeil & délibérerent ſur le traitement qui conviendroit le mieux aux priſonniers. Je ne puis vous dire s'il y eut grande ou petite oppoſition de ſuffrages ; mais la concluſion fût qu'on nous rendroit le *paroli*, & qu'on agiroit avec les quatre François tout de même que nous en avions agi avec les Députez des cinq Nations dans l'avanture du Chef *Huron* nommé le *Rat*. Jugez par là du mauvais effet qu'avoit produit la maligne & perfide vengeance de ce Sauvage. Suivant donc la réſolution des *Onnontagues* on devoit renvoyer les Députez avec une réponſe favorable ; mais quelques *Agniés* ou *Onnoyotes* qui les auroient guettez & attrapez immanquablement au paſſage des Cataractes, en auroient tué deux, renvoyé un à *Quebec*, & emmené le quatriéme pour le faire fuſiller par les Anglois. N'étoit-ce pas là, Monſieur, infliger bien exactement la peine du Talion ? Cet Arrêt ne
fut

fût pourtant point executé, & ce fût pour le plus grand malheur de nos déplorables Victimes. Quelques scélérats de la *Nouvelle York*, venus tout exprès pour atiser le feu, & pour animer les *Iroquois* contre nous, representérent aux *Onnontagues* que si l'on renvoyoit ces prisonniers, ils pourroient échaper l'embuscade, & que le plus sûr étoit de ne point s'en dessaisir & de les expedier sur le champ : Ils ajoûterent que si on vouloit les leur abandonner, ils en feroient bonne & rigoureuse justice, & comme ils parloient à des gens passionnez & qui ne respiroient que la vengeance, les Sauvages se laisserent prendre par leur foible & livrerent nos gens aux Anglois. Ces enragez qui, par toutes sortes de raisons, auroient dû leur sauver la vie, se firent un divertissement de leur supplice ; ils brûlerent l'Interpréte & les deux Canadiens, & quand au Chevalier d'*O* ils l'ont mené, pieds & mains liées à *Boston* dans l'espérance de tirer de lui quelques éclaircissemens utiles touchant l'état present de la *Nouvelle France*. Voilà l'histoire de cette funeste Ambassade, & on l'a sçûë par quelques esclaves qui se sont échapez des *Iroquois*. Je vous laisse à penser si cette nouvelle a chagriné Monsieur de *Frontenac* ; je m'imagine qu'il voudroit bien m'avoir crû ; il m'a fait la justice de dire tout haut qu'il avoit parlé de cette Députation à vingt Officiers, & qu'il étoit surprenant que moi seul en ait prévû le succès : une loüange si douce accommodoit bien l'oreille d'un

Gaſcon. Le vingt-quatriéme de Juin, je partis de *Quebec* pour venir ici : Monſieur l'Intendant & Madame ſon Epouſe furent du voyage, & nous avions pour voiture un bon gros lourdaut de Brigantin que le Capitaine des Gardes du Gouverneur Général fit conſtruire l'hiver paſſé. Il n'eſt pas beſoin de vous dire que Mr. de *Frontenac* menoit la bande, cela va de ſoi-même. Nous voguions donc fort gravement dans nôtre vénérable & peſant Vaiſſeau, & nous fûmes près de douze jours en chemin ; mais comme rien ne nous preſſoit, nous allions ſans impatience, & ſur tout nous prévenions l'ennui en faiſant une chere de Roi. Il ne nous arriva rien de remarquable ſur la route, ſinon qu'en paſſant par les *Trois Riviéres*, petite Ville dont je croi vous avoir parlé, Monſieur le Gouverneur fit tracer un Fort. Environ quinze jours après nôtre débarquement ici, un certain Sauvage nommé *la Plake* vint nous donner une chaude allarme ; il aſſura Mr. de *Frontenac* qu'un Corps de Troupes composé de mille Anglois, & de quinze cens *Iroquois* marchoient droit à nous. On fit auſſitôt traverſer aux Troupes une prairie qu'on appelle *de la Madeleine*, & ayant été joints par trois cens Sauvages amis nous campâmes de l'autre côté de la Ville, réſolus à bien recevoir l'ennemi. Comme on n'entendoit plus de ſes nouvelles le Général envoya de petits partis Sauvages à la découverte ; mais ils revinrent ſans avoir rien vû que quelques *Iroquois* écartez & chaſſans
auprès

auprès du *Lac Champlain*, lesquels ils amenerent prisonniers. On sçût par ceux-ci que les Anglois s'étant rebutez à cause de la fatigue & ayant manqué de vivres, eux & leurs Alliez avoient rompu la partie. Cet avis étant confirmé par les Sauvages à n'en pouvoir plus douter, on renvoya les troupes à leurs postes. Pour moi, je fus commandé d'ici avec quelques Soldats pour favoriser la moisson du *Fort Rolland* situé dans cette Isle-ci. J'en revins accompagné des *Hurons* & des *Outaouas* qui venoient faire ce trafic de Pelleteries, dont je vous ai fait la description. Ces Sauvages s'en retournerent chez eux au bout de quinze jours, & moi après le même espace de tems, je retournerai à *Quebec* par le Brigantin.

Je suis Monsieur, vôtre &c.

A Monreal ce 2. Octobre 1690.





LETTRE XX.

Les Anglois *font par Mer une entreprise asſez importante, mais qui échoüe par leur faute : Lettre de leur Commandant à Mr. de* Frontenac *& la réponſe verbale de ce dernier. Départ de l'Auteur pour* France.



ONSIEUR,

Vous êtes fort éloigné je m'imagine, de me croire à la *Rochelle* : j'y ſuis pourtant, & vous ſçaurez par la Relation ſuivante, quel bon vent m'a jetté dans ce Port après lequel j'aſpire depuis ſi long-tems, & dont je me croyois bien reculé. Liſez donc, c'eſt un recit de ce qui s'eſt paſſé en *Canada* depuis ma derniere Lettre.

Vers le milieu d'Octobre il arriva à *Monreal* un Canot qui, par ordre du Major de *Quebec*, rodoit du côté des Ennemis : Ces

Navigateurs rapporterent qu'ils avoient découvert proche de *Tadoussac* une Flote Angloise forte de trente-quatre voiles. Imaginez-vous si cet avis nous mit tous allertes & principalement nôtre Gouverneur Général, qui d'ailleurs n'est rien moins qu'endormi. Ce Seigneur fit promptement embarquer toutes les troupes dans des Bâteaux & dans des Canots avec ordre de faire toute la diligence possible, car le mal étoit pressant, & l'on ne pouvoit arriver trop tôt. Monsieur de *Frontenac* enjoignit de plus à Monsieur *de Cailléres* de faire descendre autant d'Habitans qu'il s'en trouveroit de bonne volonté, après quoi il se jetta dans son Brigantin, dont il maudit bien la pesanteur. On n'épargna pas l'éperon à cette monture ; on pressa fortement la manœuvre ; on alloit également nuit & jour dans la nécessité qu'il y avoit de devancer l'ennemi ; enfin nous employâmes si bien le tems que nous arrivâmes à *Quebec* le troisiéme jour de Navigation. Quand on eut mis pié à terre Monsieur de *Frontenac* oublia la fatigue du voyage, & ne pensa qu'à prendre ses précautions : il visita tous les postes & fit fortifier les plus foibles. Nôtre Artillerie n'étoit pas extrémement formidable ; douze piéces de gros Canon en faisoient le capital, ce qui étoit bien peu de chose pour un *Quebec* : Nous n'étions pas mieux pourvûs de munitions ; mais le Gouverneur économisa prudemment sa foiblesse ; il proportionna ses batteries, & il dispensa tout si à propos qu'il n'eut plus au-

cune inquietude, & qu'il parût dans une entiere confiance d'aneantir tous les efforts des Anglois. Cependant, il est certain que la Colonie avoit couru le dernier péril, & ç'en étoit fait de la *Nouvelle France* si les ennemis avoient sçû profiter de l'occasion. Figurez-vous, Monsieur, qu'avant nôtre retour de *Monreal*, *Quebec* étoit ouvert de tous côtez, & qu'il n'y avoit pas deux cens François dans la Ville. Si donc les Anglois avoient fait leur descente avant nôtre arrivée, voire deux jours après, ils auroient infailliblement emporté cette Capitale, même sans coup ferir. Mais le bon Genie de la France aveugla ces Messieurs : au lieu de venir à toutes voiles devant *Quebec*, ils perdirent trois jours à un moüillage, à deux lieuës de la Place vers la pointe de l'*Isle d'Orleans*. Là, le Commandant tenoit de frequens Conseils de guerre avec les Capitaines & les autres Officiers de sa Flote, & à mesure qu'ils se rompoient la tête à délibérer, & à chercher les moyens les plus abregez pour faire une si belle conquête, cette conquête leur échapoit ; car profitant de leur lenteur nous travaillions sans relâche à nous mettre hors d'insulte, & pendant qu'ils consumoient en vaines Séances un tems qui devoit leur être si cher, nos Milices & nos Sauvages arrivoient de tous côtez ; si bien que la précaution même dont ils usoient pour nous mieux attaquer, nous fournissoit les moyens de nous bien défendre.

Enfin nos Anglois ayant eu le bonheur de

de convenir ſur la maniere d'executer leur grand projet, leur Commandant nommé *Sir William Phips* fait partir de ſon bord une Chaloupe portant Pavillon François à ſon Avant ; elle s'aproche de la Ville, & avertit par le ſon d'une Trompette qu'elle vouloit parler. Auſſi-tôt Mr. *de Frontenac* envoye à ſa rencontre une autre Chaloupe avec un Officier François pour écouter les propoſitions. La Chaloupe ennemie portoit un Major Anglois qui demanda s'il ne lui ſeroit pas permis de rendre en main propre au Gouverneur du *Canada* une Lettre de la part du Commandant de la Flote. Nôtre Officier lui ayant répondu que la choſe étoit faiſable pourvû qu'il voulût ſouffrir qu'on lui bandât les yeux, il accepte la condition & ſe met dans la Chaloupe Françoiſe. On le conduiſit en cet équipage de *Colin Maillard* juſques dans la Salle de Mr. le Comte *de Frontenac* où on lui rendit l'uſage des yeux. Après avoir ſalué nôtre Gouverneur il lui preſenta une Lettre écrite en Anglois, & dont voici la traduction.

„ Moi Chevalier *William Phips* commandant par Mer & par Terre les Forces de la *Nouvelle Angleterre*, au Comte *de Frontenac* Gouverneur Général de *Quebec*. Au nom de *Guillaume III.* & de *Marie*, Roi & Reine d'Angleterre, & par leurs Ordres, je viens pour me rendre Maître de ce Païs. Mais comme je n'ai rien tant à cœur que d'éviter l'effu-

„ ſion du ſang, je demande que vous ayez
„ à me rendre vos Villes, Châteaux, For-
„ tereſſes, Bourgades, & vos perſonnes à
„ ma diſcrétion, vous aſſurant toute ſorte
„ de bon traitement, douceur & humani-
„ té. Que ſi vous n'acceptez cette propo-
„ ſition ſans aucune reſtriction, je tâche-
„ rai par le ſecours du Ciel auquel je me
„ confie, & par la force de mes armes
„ d'en faire la conquête. J'attens une ré-
„ ponſe poſitive par écrit dans une heure,
„ en vous avertiſſant que je ne ſerai point
„ d'humeur d'entrer en accommodement
„ dès que j'aurai commencé des hoſtilitez.
„ Signé *William Phips*.

Cette Lettre, qui étoit apparemment le réſultat de tant de délibérations & de conſeils, parut plus Turque qu'Angloiſe, & l'on ne reconnût point dans cette ſommation les honnêtes formalitez que l'on obſerve en pareil cas dans nôtre Europe. Auſſi Monſieur *de Frontenac* n'eut pas plûtôt entendu l'interprétation de ce compliment qu'il en fut indigné, & ſe tournant vers ſon Capitaine des Gardes il lui commanda froidement de faire planter une potence devant le Fort pour donner payement au porteur de la Lettre. Je ne ſai ſi ce Major Anglois entendoit nôtre Langue; mais du moins ſçavoit-il ce que c'eſt qu'un gibet; car à peine Monſieur le Gouverneur terrible par ſon air menaçant, & par ce grand nombre d'Officiers qui l'environnoient, à peine, dis-je, eut-il prononcé

l'Ar-

l'Arrêt que le Major pâlit, & toute la Compagnie crût qu'il alloit tomber en foibleſſe. Il avoit grand raiſon de s'effrayer; Monſieur *de Frontenac* parloit fort ſérieuſement, & ſi l'Evêque & l'Intendant n'avoient intercedé puiſſamment en faveur de l'Etranger, on l'auroit effectivement pendu. Entre vous & moi, je trouve que le Gouverneur alloit un peu bien vîte en beſogne. Il prétendoit que cette Flote devoit être regardée comme un aſſemblage de Fourbans, de Corſaires, de gens ſans aveu, puis que le Roi d'Angleterre étoit en France; mais il auroit dû, ce me ſemble, avoir plus d'égard pour toute une grande Nation qui a jugé à propos de changer de Maître; d'ailleurs le Major étoit innocent; il étoit venu ſur la parole du Gouverneur, & celui-ci nous expoſoit tous à une funeſte repreſaille. Je ne doute point que les deux Interceſſeurs n'appuyaſſent beaucoup ſur ces raiſons: quoi qu'il en ſoit, Monſieur *de Frontenac* mit de l'eau dans ſon vin, & dit d'un ton ferme, mais aſſez raſſis à l'Officier Anglois, „ Allez „ rapporter de ma part au Chef de vôtre „ Piraterie que je l'attens de pié ferme, & „ que je me défendrai beaucoup mieux „ qu'il ne m'attaquera. Au reſte, je ne „ connois point d'autre Roi d'Angleterre „ que Jaques Second, & puis que vous „ êtes ſes Sujets révoltez je ne vous re- „ garde que comme de miſérables Corſai- „ res, dont je ne crains ni les Forces, ni „ les menaces, mais que je ſouhaiterois

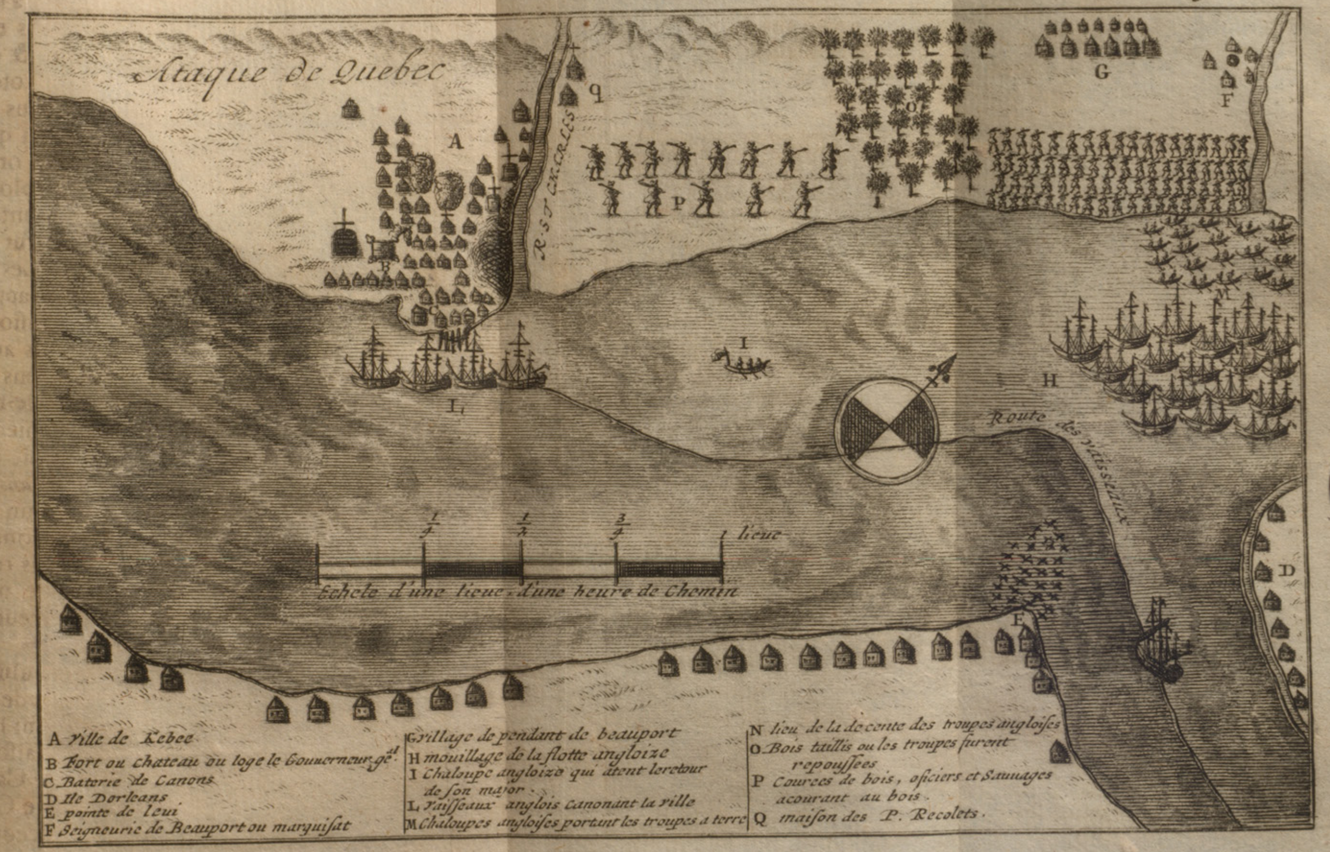
„ pouvoir châtier comme vous le méritez. N'étoit-ce pas là payer une rodomontade par une autre ? Pour comble de mépris M. *de Frontenac* finissant sa réponse jette la Lettre de l'Amiral au nez du Major & lui tourne le dos. Alors l'infortuné Messager qui, à ce que je croi, pestoit bien tout bas contre la Commission, & qui auroit voulu être bien loin, tira sa Montre, & la portant à l'œil, il eut assez de courage pour demander à nôtre Gouverneur si avant que l'heure fut passée il ne vouloit pas le charger d'une réponse par écrit ; mais Monsieur *de Frontenac* se retournant, & lançant sur son homme des œillades assommantes, „ Vôtre Commandant, dit-il, ne mérite „ pas que je me donne tant de peine, & „ je répondrai à son compliment par la „ bouche du mousquet & du canon. Le Gouverneur ayant fait signe en se retirant qu'on remenât l'Officier Anglois, il fut reconduit à sa Chaloupe avec la même cérémonie qu'on avoit pratiquée en l'emmenant, c'est à dire qu'on lui banda les yeux ; mais lui trop heureux de se voir hors de nos mains s'en retourna à toutes rames vers ses gens, & je suis sûr que l'idée de la potence lui tint bonne compagnie pendant quelque tems.

Monsieur *William Phips*, voyant qu'on avoit pris son Ambassade en si mauvaise part, résolut d'effectuer ses menaces. Il commença dès le lendemain à faire débarquer ses troupes. Sur les deux heures après midi, soixante Chaloupes apporterent sur

le Sable mille ou douze cens hommes, à l'oppoſite de l'*Iſle d'Orleans* à une lieuë & demie au deſſous de *Quebec*. Ces premieres troupes reſterent là tranquillement juſqu'au retour des Chaloupes qui revinrent quelques heures après avec la même charge, & cela ſe fit juſqu'à trois fois ſans qu'il nous fût poſſible de traverſer ces débarquemens. Toute la précaution que le Gouverneur Général pût prendre ce fût d'envoyer au plus vîte cinquante Officiers, deux cens Coureurs de bois, & tout ce que l'on pût raſſembler de nos Sauvages : Nous marchâmes à grands pas vers l'endroit où les ennemis s'aſſembloient, & nous nous avançâmes juſqu'à demi-lieuë de ce Corps de troupes. Comme la partie étoit trop inégale pour ſe battre à découvert, on fut obligé de recourir à la méthode des Sauvages, c'eſt à dire d'attaquer vaillamment par fineſſe & par embuſcades. Le lieu où nous nous arrêtâmes ne pouvoit être plus propre pour executer cette noble maniere de combattre : c'étoit un bois taillis couvert de brouſſailles fort épaiſſes, & qui avoit un quart de lieuë de traverſe. Nous étant donc ſéparez par pelotons, nous nous cachâmes ſi bien qu'il étoit impoſſible de nous appercevoir. Les Anglois qui ne ſe défioient de rien entrerent dans le bois, & comptoient bien de le paſſer ſans obſtacl ; mais ils ne furent pas plûtôt à nôtre portée que nous levant tous à la fois nous fimes tomber ſur eux une grêle de mouſqueterie qui éclaircit leurs rangs : la ſurpriſe & l'étonne-

tonnement ne les empêcherent pas de faire leurs décharges à leur tour ; mais au moment que nous les voyions prêts à tirer nous mettions ventre à terre, & par là nous nous garantiſſions de leur feu. Mais enfin nous étant relevez une bonne fois, & courant çà & là par bandes & par pelotons, faiſant ſans ceſſe nos décharges, nous leur cauſâmes tant d'embarras qu'au lieu qu'ils marchoient vers la Ville en bon ordre, Tambour battant, & Drapeaux déployez, ils commencerent à perdre la tramontane: Ce qui les dérangea le plus, ce fut lors qu'ils apperçûrent nos Sauvages : Les Anglois oubliérent alors tout ce qui s'appelle diſcipline ; le deſordre & la confuſion ſe mettent parmi eux ; on ne voit plus aucune forme de Bataillons, de Régimens, de Compagnies : Ils courent tous pêle-mêle chacun tâchant à ſe ſauver le premier, & mettre tous ſes camarades derriére ſoi, tous criant à plein goſier, *Indians*, *Indians* ; ſi bien qu'il nous fut aiſé d'en tuer un bon nombre & à bon marché : Nous comptâmes environ trois cens des ennemis reſtez ſur la Place, ſans avoir perdu de nôtre côté que quatre Officiers, dix Coureurs de bois, & deux Sauvages.

Le lendemain ces Meſſieurs voulurent avoir leur tour, & l'apparence étoit de leur côté, car outre qu'ils ſe tenoient ſur leurs gardes contre l'embuſcade, ils faiſoient marcher avec eux quatre piéces de Canon de bronze montées ſur des affuts de Campagne. Il nous en fallut donc découdre tout


Ataque de Quebec
R. ST CHARLES
Route des vaisseaux
1/4 1/2 3/4 1 lieue
Echele d'une lieue d'une heure de Chemin
A Ville de Kebec
B Fort ou chateau ou loge le Gouverneur gén.al
C Baterie de Canons
D Ile Dorleans
E pointe de leui
F Seigneurie de Beauport ou marquisat
G Village de pendant de beauport
H mouillage de la flotte angloize
I Chaloupe angloize qui atent leretour de son maior.
L Vaisseaux anglois canonant la ville
M Chaloupes angloises portant les troupes a terre
N lieu de la decente des troupes angloises
O Bois taillis ou les troupes furent repoussees
P Cources de bois, oficiers et Sauuages acourant au bois.
Q maison des P. Recolets.

tout de bon ; mais comme nous étions beaucoup plus forts que le jour précédent, nous ne fûmes pas moins heureux. Ce n'eſt pas que les Anglois manquaſſent de courage : on peut dire même que dans cette occaſion là ils ſe battirent en fort braves gens : mais comme ce n'étoient que des hommes ramaſſez, & nullement inſtruits au métier de la guerre, ils ne ſçavoient ce que c'étoit que de voir le feu ſans branler, & que de tenir ferme dans l'action ; ainſi combattant en étourdis & ſans aucune diſcipline, ils s'enferroient eux-mêmes, & ils donnoient la plus belle du monde pour ſe faire aſſommer. D'ailleurs, ces pauvres gens avoient ſouffert dans le voyage ; les fatigues de la Mer les avoient affoiblis, & ils auroient eu bon beſoin de ſe repoſer & de ſe refaire avant que d'en venir aux priſes. Enfin, il manquoit une tête ſur les épaules de leur Commandant ; Ser *William Phips* étoit bien brouillé avec la prudence & la conduite militaires, & quand cet Amiral eût été payé pour nous rendre ſervice, & pour mener ſon monde à la boucherie, il n'auroit pû mieux s'y prendre. Les ennemis crurent donc qu'à la faveur de leur Artillerie ils traverſeroient plus aiſément le bois taillis ; mais ils ſe trompérent : il eſt vrai que le choc fut plus violent qu'à l'autre tentative ; cependant nous les repouſſâmes avec tant de vigueur qu'ils furent contraints de regagner bien vîte l'endroit de leur débarquement. Cette ſeconde attaque leur coûta environ quatre cens hommes :

mes : de nôtre côté nous n'en perdîmes pas plus de quarante tant François que Sauvages ; Monsieur de *S. Helène* reçût à la jambe une blessure dont il est mort. Nôtre victoire nous enfla tellement le courage, & nous avions pris tant de goût à tuer ces étourneaux d'Avanturiers, qu'il nous prît envie de les avoir tous vifs ou morts. Dans ce dessein nous les suivîmes sans bruit jusques tout proche de leur Camp, ou pour mieux dire, de leur Cabanage. Le soir ayant favorisé nôtre marche & nôtre arrivée, nous nous couchâmes sur la terre dure, résolus de passer la nuit à la belle étoile, afin de pouvoir fondre dès le point du jour sur les Anglois : mais ils nous dispensérent de cette peine là ; car vers le milieu de la nuit, nous nous apperçûmes qu'ils se rembarquoient, & nous n'eûmes que le tems de leur tuer, plus par hazard que par adresse, une cinquantaine d'hommes qui avoient, en quelque sorte, le pié levé pour sauter dans les Chaloupes. Ils firent cette retraite avec tant de précipitation qu'ils laisserent sur le sable leurs Tentes & leurs Canons : Tout cela fut transporté dès le matin à *Quebec*, pendant que nos Sauvages se dispersérent dans le bois pour visiter exactement les morts, & s'aproprier, comme par droit d'heritage ou de conquête, toute la dépoüille de ces Cadavres.

Quant au Chevalier *Phips*, il n'estimoit pas assez peu sa personne pour commander les troupes du débarquement : Il resta sur son Bord comme un bon Amiral, & si-tôt

qu'il eut mis ſon monde à terre, il léve l'ancre, & vient moüiller avec quatre gros Vaiſſeaux à la portée du mouſquet de la baſſe Ville. Il fit reſonner d'une grande force ſon tonnerre pendant vingt-quatre heures, & ce long & terrible feu menaçoit d'autant plus la Ville d'être foudroyée qu'on n'avoit rien à oppoſer qu'une batterie de ſix Canons à huit livres de balles : mais Mr. *Phips* ne réüſſiſſoit pas mieux ſur Mer que ſes troupes dans le bois taillis. Tout le furieux fracas de ſon Artillerie ſe réduiſit à faire voler quelques tuiles, à découvrir quelques maiſons, & le dommage fut à peu près de cinq ou ſix piſtoles. Tous les coups blanchirent contre les murailles, & cela ne doit point vous ſurprendre, Monſieur, ſi vous vous ſouvenez d'un endroit de ma premiere Lettre où je vous marquois que ces murailles ſont d'une pierre extrémement dure, & qui eſt à l'épreuve du boulet.

Le Ser Amiral bien déchû de ſes hautes eſperances, renonce à une toiſon qu'il s'étoit flaté d'emporter de haute lute ; & ce fier Argonaute prit tout doucement la réſolution de ſe retirer. Avant que de partir, il envoya demander à Monſieur *de Frontenac*, mais d'un ſtile radouci & bien different de celui de la Lettre, l'échange de quelques priſonniers Anglois avec le Sieur Joliet, ſa femme, ſa belle-mere, & quelques Matelots que la Flote ennemie avoit pris ſur le Fleuve *St. Laurent* dans une barque appartenante audit Sieur Joliet.

Nôtre

Nôtre Gouverneur Général topa volontiers à la propoſition, & le marché s'executa ſur le champ, après quoi le Commandant fit appareiller pour reprendre la route de la *Nouvelle Yorck*. Le départ des ennemis nous fut confirmé par l'arrivée de quatre Vaiſſeaux qui aſſurérent avoir vû cette Flote ſillant à pleines voiles à la faveur d'un vent d'Oüeſt. Ces quatre Bâtimens l'avoient échapée belle. Ils étoient tous Marchands; trois venoient de France, & le dernier chargé de Caſtors venoit de la Baye de *Hudſon*. Etant entrez dans la Riviére du *Saguenay* par *Tadouſſac*, & ayant eu le bonheur de découvrir les Anglois ſans en être apperçûs, ils ſe cacherent, mirent leur canon à terre ; en dreſſerent de bonnes batteries, & réſolurent de demeurer là juſqu'au dénoüement de la piéce. Mais ayant eu le plaiſir de voir repaſſer la Flote ennemie au deſſous de *Tadouſſac*, ils rembarquerent leur Artillerie, & continuant leur route agréablement & ſans crainte ils moüillerent devant *Quebec* le douziéme de Novembre. Cependant par une bizarre deſtinée ces Vaiſſeaux après avoir évité d'être pris vinrent faire une eſpéce de naufrage au Port : A peine en avoit on tiré la Cargaiſon qu'il ſurvint un froid exceſſif, & la glace endommagea tellement ces pauvres Navires qu'on fut contraint de les échoüer à l'endroit nommé le *Cul de Sac*.

Cette gelée étoit un grand contre-tems pour Monſieur *de Frontenac :* tout rempli de ſon glorieux ſuccès, il étoit dans l'impatience

patience d'en informer le Roi, & il ne doutoit pas que cette affaire ne lui fit beaucoup d'honneur à la Cour. Au lieu donc qu'il auroit souhaité de dépêcher un Courier aîlé, si la chose étoit possible, & s'il y avoit un Mercure autre part que dans le Païs des Fables, il se voyoit reculé jusqu'au Printems prochain pour mander à Versailles l'échaufourée des Anglois, grande mortification pour un homme en place, & pour un bon Courtisan. De mon côté, sans vouloir faire comparaison avec nôtre Gouverneur, je n'étois pas moins chagrin que lui, & me croyant obligé de me morfondre encore cet hiver en Canada, je donnois des benedictions à rebours au Dieu Borée, & à sa bise précoce. Nous en fûmes quittes pour la peur néanmoins : une pluye imprévûë, & qui produisit un dégel nous mit hors d'intrigue. Monsieur de *Frontenac* prenant avidement l'occasion fit aussi-tôt agréer & apareiller une Fregate desagrée, & ses ordres furent executez avec tant de diligence qu'en moins de deux ou trois heures, le lest, les voiles, les cordages, les mâtures, enfin tout le Vaisseau fût en état. Je lorgnois ce préparatif, & j'avois un pressentiment que je n'y aurois pas la moindre part. J'étois même bien résolu de presser fortement mon congé si l'on ne me l'offroit pas dès que la Fregate seroit équipée : mais Monsieur le Gouverneur Général me prévint. Il me dit qu'il avoit jetté les yeux sur moi pour porter à la Cour la nouvelle de l'entreprise des Anglois ;

glois ; que c'étoit une bonne occaſion pour me faire connoître, pour rétablir mes affaires domeſtiques, & pour avancer ma fortune ; mais qu'il falloit tâcher de faire un voyage qui fût court & bon, que le plûtôt que je pourrois arriver en France ce ſeroit le meilleur, & ſur tout que je devois m'armer de courage, & prendre la réſolution de périr plûtôt que de me rendre à quelque Vaiſſeau des ennemis, ou de relâcher en quelque Port que ce fût. Je vous laiſſe à examiner ſi une telle exhortation étoit conforme aux régles de la prudence ; mais elle flatoit mon humeur Gaſconne, & ç'en étoit aſſez pour me la faire prendre en très-bonne part. Pour mon adieu, Monſieur *de Frontenac* me fit preſent d'une Lettre de recommandation & de bonne encre à Mr. de *Seignelai*. Je partis donc le vingt-ſix de Novembre, choſe inoüie, & un ſi furieux vent Nord-Eſt nous ſurprit à *l'Iſle aux Coudres*, qu'après avoir moüillé nous penſâmes chanſir ſous les ancres durant la nuit. Depuis ce danger nous n'eſſuyâmes qu'une ſeule tempête : cependant, nôtre traverſée n'a pas laiſſé d'être aſſez longue, à cauſe que les vents contraires que nous avons trouvé à cent cinquante lieuës des Côtes de France nous ont obligé de louvoyer. Mais enfin, je ſuis débarqué heureuſement, c'eſt le meilleur que j'y trouve. J'aprens que vous étes en Province, & que Monſieur de *Seignelai* eſt dans l'autre monde. La Mariné & les Colonies de l'Amérique perdent infiniment à ce Miniſtre ;

ſtre ; mais que dites-vous de mon ſort avec ma Lettre de recommandation ? Je parts demain pour Verſailles.

Je ſuis, Monſieur, vôtre &c.

A la Rochelle, le 12. Janvier 1692.



LET-



LETTRE XXI.

Deſcription des Bureaux des Miniſtres d'Etat : les ſervices mal récompenſez à la Cour.



MONSIEUR,

Il y a deux mois que je reçûs à Paris une de vos Lettres. J'ai différé à vous répondre juſqu'après la concluſion de mes affaires, & en effet l'embarras où j'étois ne s'accordoit guére avec le tems, ni l'envie de faire des relations. A preſent que je me retrouve à la Rochelle où ma principale occupation eſt de regarder le vent ; il eſt juſte que je vous paye l'intérêt d'une ſi longue attente, & que je vous rende compte de mes proüeſſes de Cour. Ma premiere démarche à Verſailles fût d'aller à l'adoration de Monſieur de *Pontchartrain* ſucceſſeur de feu Monſieur de *Seignelai*. Je crus devoir preſenter au Miniſtre vivant & régnant la Lettre de Monſieur le Comte de *Fron-*

Frontenac en ma faveur pour le Miniſtre défunt & oublié. Monſieur de *Pontchartrain* en parut content ; & me marqua qu'il vouloit avoir égard à mes ſervices, & aux bons témoignages que l'on rendoit de moi. Le voyant en ſi belle diſpoſition je lui étalai tous mes malheurs domeſtiques, & après lui avoir fait comprendre que j'avois beſoin de tout moi-même pour pourſuivre une main-levée de mes biens qu'on avoit ſaiſis, & pour terminer pluſieurs procès, je le ſuppliai de m'obtenir la permiſſion de me retirer de la Colonie. „ J'étois déja bien „ informé, répondit le Miniſtre, de la „ mauvaiſe ſituation de vos affaires, & je „ ſouhaiterois pouvoir contribuer à les re- „ mettre ſur un meilleur pié. Il eſt rai- „ ſonnable que vous y faſſiez vous-même „ tous vos efforts, & vous aurez du tems „ ſuffiſamment pour cela. On vous per- „ met de reſter en France jusqu'au départ „ des derniers Vaiſſeaux pour *Quebec* : mais „ le Roi ne veut point que vous quittiez le „ ſervice de l'Amérique, & il faut vous „ tenir prêt pour y retourner. Ce fut à moi de baiſſer la tête, & après avoir fait une profonde révérence, je me retirai. Je m'acheminai de ce pas vers Paris, tout rêveur, & faiſant réfléxion que j'allois me battre contre Meſſieurs de la Chicane, Nation qui fait la guerre à coup ſûr, & conſéquemment plus redoutable que les *Iroquois*. En effet, dès que je commençai à parler d'affaire avec les principaux de ma Famille, ils convinrent tous à me renvoyer

à la consulte des meilleurs Avocats. Ceux-ci me donnerent une affluence de mots, discoururent long-tems, citerent Cujas & Barthole, me montrerent le pour & le contre ; puis la conclusion fut que j'avois affaire à forte partie, & que tout au moins je devois m'attendre à de grandes longueurs. Une si fâcheuse prophetie, jointe à ce qu'il falloit payer très grassement ces Oracles, me découragea tout-à fait, & j'aimai autant renoncer à ma legitime que de me briser contre le pot de fer. J'avois donc bonne envie de laisser tout là. Cependant, à la sollicitation de mes amis, & par le conseil des Avocats qui me croyant peut-être bien chargé des plumes du nouveau Monde, craignoient que la proye ne leur échapât, je me laissai aller à demander une provision sur mes biens, quoi que saisis, & je demandai cela en vertu de ce que j'étois actuellement dans le service. Mais j'eus tout lieu de me repentir de cette procédure. Je m'épuisai de forces & d'argent à solliciter, & le pis est que je n'y gagnai rien. Le credit & la faveur des gens contre qui je plaidois m'arrêterent par tout, & d'ailleurs la somme qu'on auroit pû m'adjuger en bonne justice se réduisoit à si peu de chose qu'elle n'eut pas suffi pour les dépens de la poursuite. Je me trouvai donc bien-tôt à sec, & assez embarrassé où trouver des ressources. Messieurs de *Bragelone* sont de fort honnêtes gens, comme bien savez ; mais ils font incomparablement plus de cas du précieux métal que

des personnes de leur sang : j'ai reçû de leur part des conseils tant & plus ; mais pour aucun secours effectif ? point de nouvelle, & j'étois mal si je n'avois rencontré que des amis de leur générosité. Monsieur l'Abbé d'*Ecouttes* en a mieux agi ; ayant égard à mes pressans besoins, & sçachant d'ailleurs que je n'ai contribué en rien à ma mauvaise fortune, il tira de son tresor une centaine de Loüis, & m'en fit present. Cette somme m'a servi à payer les frais d'une Chevalerie de St. Lazare : on m'a fait l'honneur de m'aggreger à cet Ordre, & je ne deshonore pas le bon Saint qui en est le Patron n'étant guére moins pauvre que lui : mon installation se fit dans la Chambre de Monsieur de Louvois, & cette cérémonie dura bien moins de tems qu'il n'en fallut pour compter au tresor la somme dont le Roi gratifie le nouveau Chevalier. Outre ce petit avancement, je comptois que le généreux Abbé d'*Ecouttes* me mettroit sur le corps quelques benefices simples dont il pouvoit se décharger aisément sans faire une brêche considerable à sa fortune ; mais il allegua certaines raisons de conscience pour s'en dispenser, & je croi que son grand scrupule étoit la crainte de pécher contre la retention. Je fus donc obligé de prendre mon parti, & de me résoudre à devenir Solliciteur d'emploi. Oh le malheureux métier ! je ne croi pas qu'il y en ait au monde de plus mortifiant pour un honnête homme. Figurez-vous Versailles comme un champ royal où dans

l'espérance d'une ample Moisson qui souvent se trouve très modique, & encore plus souvent n'est rien du tout, on séme l'argent à poignée. Encore est-ce peu de chose que cela en comparaison de la patience qu'il faut exercer au souverain degré. Vous étes-vous promené long-tems devant la porte, ou dans la Cour de Monsieur de *Pontchartrain*? Avez-vous eu l'honneur de percer jusqu'à son Antichambre & d'y rester cinq ou six heures, à quoi aboutit ce manége qu'il faut recommencer tous les jours? à bien se presser, & à se démêler assez de la foule pour être apperçû du Ministre qui quelquefois fait semblant de ne vous pas voir, & qui tout au plus paye d'un petit coup de tête, ou d'un regard favorable tous les grands mouvemens que vous vous donnez pour lui témoigner vôtre vénération. Si vous avez le bonheur de lui presenter un Mémoire hérissé de cinquante raisons, autant en emporte le vent: le Monseigneur donne vôtre Placet à un Secretaire qui le suit: celui-ci le porte aux Sieurs de la Touche, de Begon, & de Saluberri: il vous faut courir promptement mendier à force de pistoles la faveur des Laquais de ces Commis, sans quoi vous vous enrumeriez à la porte de leurs Bureaux, & la destinée d'un Officier dépend ainsi d'un faquin de Valet. Il faut tâcher d'avoir un Patron, direz-vous; & où le prendre? Les Grands Seigneurs sont des Saints qui ne guérissent plus de rien; leur credit est à bas, & quelque forte que puisse

être leur recommandation, Monſieur le Miniſtre n'en va pas moins ſon chemin. Autrefois il faiſoit bon être le Bâtard, le Laquais, le Vaſſal d'un Grand ; on pouvoit dans ces conditions-là compter ſûrement ſur la fortune ; mais ce tems-là n'eſt plus, ou du moins il ne ſe trouve encore que chez quelques Princes ou Ducs de la premiére faveur. La grande difficulté eſt d'attraper leur protection ; il faut bien des machines pour en venir à bout, & ſouvent vous vous flâtez que ces Alteſſes & ces Grandeurs prennent vos intérêts fort à cœur, lors qu'ils ſont tout de glace pour vôtre ſervice, vous êtes encore trop heureux ſi les promeſſes de ces Grands ne ſont pas une eau benite de Cour, & s'ils ne vous deſſervent pas ſous main. Il ne faut pourtant pas s'étonner que le Patronat ſoit ſi rare. Vous ſavez, Monſieur, que pour entretenir le courage & la valeur parmi la Nobleſſe de France, on l'a tirée de l'occaſion des delices en la réduiſant à une plus qu'honnête pauvreté : ainſi ce petit nombre de Princes & de Ducs, qui partagent entr'eux toutes les graces, ayant à demander du pain pour une quantité de Parens & d'Alliez, n'oſeroient s'employer pour ceux qui ne leur appartiennent point, en quoi, comme vous voyez, ils n'ont pas tout le tort. Ces Grands font d'autant mieux de ménager leur faveur, que les Miniſtres toûjours appuyez par le Prince, & fiers de n'avoir que lui ſeul au deſſus d'eux, ſe ſont mis ſur le pié de refuſer indifférem-

ment tout le monde, & n'ont égard au rang & à la qualité qu'autant qu'il leur plaît. Le Roi le veut, le Roi ne le veut pas, c'eſt avec cela qu'ils ferment la bouche aux premiers de la Cour, & qu'ils ſe débaraſſent de leurs ſollicitations. Cependant, ſous le nom du Roi Meſſieurs les Miniſtres ont carte blanche : ils diſpoſent des Charges, & font tout ce qu'ils veulent ſans être obligez de prendre compte, tant Sa Majeſté ſe repoſe ſur leur zéle, attachement à ſon ſervice. Toute leur dépendance conſiſte à ſuppoſer devant le Roi aux Officiers qu'ils veulent avancer un merite qu'ils n'ont pas, ou à exagerer celui qu'ils ont. Quant à ceux qui n'ont pas le bonheur de plaire, on reçoit leurs Mémoires, mais on a grand ſoin de les ſupprimer, & ſi l'on parle au Prince de ces malheureux, ce n'eſt que dans la vûë d'augmenter leur diſgrace & leur *reprobation.* Pour ce qui eſt du vrai merite, & des égards que la juſtice voudroit qu'on eut pour ceux qui ſe diſtinguent dans le ſervice, c'eſt ce que ces ſortes de Miniſtres ont grand ſoin d'écarter : La vertu toute nuë paſſe pour un monſtre à leurs Bureaux, & au lieu d'y recevoir ſa récompenſe, elle ne doit s'attendre qu'à des rebuffades & qu'à des mépris. J'ai dit ces ſortes de Miniſtres, car ils ne ſont pas tous de cette mauvaiſe tournure : j'en connois qui ſont fort honnêtes gens, & qui défendent à tous leurs Domeſtiques de ſe mêler aucunement des affaires, ni de rien prendre en vûë d'en avancer le ſuc-

cès,

cès, & leurs Commis, même ne ſont pas exempts de cette Loi. Mais il faut convenir que ces Miniſtres équitables ſont en très-petit nombre, & que s'ils ne ſont pas réduits à l'unité, ils en approchent de bien près. Il y en a plus de ceux dont les Suiſſes & les Laquais ont les mains toûjours ouvertes pour recevoir les piſtoles des prétendans, & qui par là ſont les Agens & les Courtiers d'un ſordide & honteux trafic que le Maître fait de ſon pouvoir & de ſa probité. Vous ne ſçauriez croire, Monſieur, combien il eſt important d'acheter la protection & l'appui de certains Laquais : Je n'outrerai rien quand je vous dirai que cette Canaille peuple par ſon credit les Armées d'Officiers. Auſſi Dieu ſçait avec quelle ſoupleſſe on leur fait la Cour : on les aborde le chapeau à la main ; on ſe courbe en les ſaluant : tant qu'on leur parle le terme honorifique de *Monſieur*, eſt fourré par tout, & pour peu qu'on crût la choſe utile on iroit juſqu'au Monſeigneur, voire juſqu'à la Grandeur. Mais on réſerve ces grands mots pour les Maîtres. Je ne ſçai où nos Miniſtres & nos Secretaires d'Etat ont pêché la prétention de ſe faire ainſi qualifier : ç'a été apparemment nos Evêques qui leur en ont indiqué la ſource. Quoi qu'il en ſoit, les Miniſtres ſe maintiennent parfaitement bien dans la poſſeſſion de ces ſuperbes tîtres, & il n'y a pas juſqu'aux Officiers Généraux, qui parlant à un Secretaire d'Etat n'ait toûjours à la bouche le Monſeigneur & la Vôtre Gran-

deur ; vous verrez qu'à la fin cela ira jusqu'à l'Excellence. Enfin, Monsieur, c'est un desagréable Païs que le Païs des Bureaux, & un pauvre Officier qui pour des raisons de pain & de fortune est contraint d'y voyager doit faire bonne provision de patience : il faut être d'une attention infatiguable sur les moyens de parvenir à ses fins, & la seule moitié de ces moyens suffiroit pour pousser tout honnête homme à bout. Vous ne trouvez que des piéges sous vos pas, que des obstacles en vôtre chemin : Si vous n'avez pas d'autre recommandation que vos bonnes qualitez & que vos services ; vous serez bien habile si vous pouvez déconcerter les ruses, les finesses & les machinations qu'on oppose à toutes vos démarches : il faut au moins vous attendre à être traité de haut en bas, & à essuyer les plus indignes bassesses, ce qui le plus souvent se termine au chagrin & au desespoir. Somme totale : les injustices qui se commettent à ces Bureaux, & cela, comme je le veux croire, à l'insçû du Roi sont inconcevables, & il y auroit de la matiére pour un gros Livre. J'éprouve à mes dépens la vérité de tout ce que je viens de vous dire. Je me suis donné toute l'agitation possible pour obtenir quelque avancement ; mais parce que ma finance s'est trouvée trop courte, & que d'ailleurs je manquois de Patron, tout ce que j'ai pû alleguer de mes courses, & de mes avantures du Canada n'a pas produit le moindre effet ; car je compte pour rien ce qu'on m'a

donné

donné pour derniere réponſe & pour déciſion. Le Roi, m'a-t on dit, ordonne à Mr. de *Frontenac* d'avoir ſoin de vôtre fortune, & de vous placer le plus avantageuſement qu'il lui ſera poſſible quand l'occaſion s'en preſentera. C'eſt à-dire en bon François, que me voilà renvoyé à la diſcrétion d'un Gouverneur qui a bien d'autres Créatures que moi à pourvoir, & qui, après tout, ne peut me donner qu'une miſérable Charge de Capitaine Canadien. Je ne laiſſai pas de recevoir ce bien-fait imaginaire comme ſi ç'eût été un avantage effectif, & je courbai plus d'une fois ma grande figure, en diſant que Sa Majeſté & ſa Grandeur m'honoroient beaucoup au delà de mes mérites. Avec un ſi beau preſent je me ſuis rendu ici en toute diligence pour me rembarquer : je dois le faire au premier bon vent dans l'*Honoré*, Vaiſſeau que M. l'Intendant de Rochefort nous donne, & qu'il a fait équiper depuis peu pour ce voyage. Le Chevalier de *Maupeou* doit être des nôtres, & M. l'Intendant me l'a très-expreſſément recommandé. Ce jeune Gentilhomme, qui par parenthéſe, eſt Neveu de Madame de *Pontchartrain* eſt attaqué d'une violente envie de voir la *Nouvelle France*, & tout ce qu'on a pû lui dire pour le détourner de ce deſſein n'a fait que le piquer davantage. M. le Comte d'*Aunai* nous convoye juſqu'au Nord & Sud du *Cap de Finiſterre*, & doit nous laiſſer à cette hauteur pour revenir à Rochefort.

Je ſuis Monſieur vôtre &c.

A la Rochelle le 26. *Juillet* 1691.



LETTRE XXII.

Départ de l'Auteur de la Rochelle *pour* Quebec : *sa Navigation jusqu'à l'entrée du Fleuve* Saint Laurent. *Rencontre d'un Vaisseau* Anglois *qu'il combattit. Son Vaisseau échoue. Navigation du Fleuve* Saint Laurent. *Nouvelle qu'un Parti d'*Anglois *&* *d'*Iroquois *a défait un Corps de Troupes Françoises.*



MONSIEUR,

Deux jours après que je vous eus écrit, nous appareillâmes de la Rade de la *Rochelle*, pour faire la grande traverse de *Canada*. Le 5. Août nous apperçûmes un grand Vaisseau à qui Mr. le Comte d'Aunai donna chasse, & comme le sien étoit meilleur voilier, au bout de trois heures il se trouva bord à bord de ce Navire, lequel arbora sur le champ son Pavillon *Génois*. On tira quelques coups de Canon à son

ſon Avant pour l'obliger d'amener, mais l'obſtination du Capitaine fut cauſe que M. d'Aunai fit tirer ſur le Corps du Vaiſſeau: Cette bordée ayant couché quatre ou cinq Matelots ſur le tillac, la frayeur ſaiſit l'équipage, ce qui obligea le Capitaine de ſe mettre dans la Chaloupe & de porter ſes Paſſeports & ſes Connoiſſemens à bord de Monſieur d'Aunai. Le 10. après avoir pris hauteur, & les Pilotes s'eſtimant être Nord & Sud du Cap *Finiſterre*, M. d'Aunai m'envoya ſon Canot pour me dire qu'il s'en retournoit. Je lui écrivis une Lettre de remerciment. Le Pere *Bechefer* Jeſuite, qui avoit été pluſieurs années Supérieur du Collége de *Quebec*, où il alloit encore en la même qualité, fut obligé de prendre cette occaſion pour retourner en France, s'étant trouvé toûjours incommodé depuis le premier jour que nous mîmes en mer. Le 23. d'Août nous eſſuyâmes un gros coup de vent de Nord-Oüeſt, qui dura vingt-quatre heures, à cent lieuës du Banc de *Terre-Neuve*. La tempête étant finie, il ſurvint un vent de Nord-Eſt, qui nous pouſſa en dix ou douze jours à l'entrée du Fleuve *Saint Laurent*. Le 6. Septembre nous découvrîmes un Vaiſſeau qui de la Côte de *Gaſpé* portoit ſur nous à pleine voile. Nous crûmes d'abord qu'il étoit François, & qu'il venoit de *Quebec*, mais ſa manœuvre nous l'ayant fait connoître une heure après pour ennemi, nous nous mîmes en état de combattre, & comme il n'étoit pas plus d'une lieuë au vent lors que nous le connûmes

pour tel, il ne tarda pas en arrivant à pleines voiles, de se trouver bien-tôt à la portée du mousquet. Il arbora d'abord Pavillon *Anglois* & nous lâcha sa bordée. Nous arborâmes aussi le nôtre, & le payâmes de la même monnoye. Le Combat dura deux heures, & le feu qui, pendant tout ce tems-là ne discontinua point de part & d'autre, fut assez violent; mais comme la mer étoit agitée, nous fûmes obligez de nous quitter à l'entrée de la nuit sans nous être fait grand mal. Deux Matelots estropiez, vingt huit ou trente coups de boulet dans nos Mâts, dans nos Vergues & dans les œuvres mortes firent tout nôtre dommage. Deux jours après nous rencontrâmes Mr. *Duta*, qui montoit le *Hazardeux*, & s'en retournoit en France, convoyant dix ou douze Vaisseaux Marchands. Il me donna des rafraîchissemens, & il m'apprit quelques nouvelles du *Canada* qui me firent plaisir. Nous poursuivîmes nôtre route malgré le vent de Sud-Oüest, qui nous obligea de courir bord sur bord jusqu'à *Portneuf* près de *Tadoussac*. Nous échoüâmes en ce lieu-là par la faute du Pilote Côtier, qui pour s'être obstiné à donner fonds trop près de terre, pensa nous faire périr. A minuit le Vaisseau donna de si fortes culées que je le croyois entre-ouvert; mais la marée se retirant peu à peu, il demeura couché sur le côté sans paroître endommagé. Je fis porter aussi-tôt un ancre de toüée au largue, amarré à plusieurs grêlins épices bout à bout, & le lendemain la marée ayant remonté

Combat entre deux vaisseaux Anglois et François



monté & remis le Vaiſſeau à flot, je fis haller deſſus avec le Cabeſtan. Le 13. nous moüillâmes près de *l'Iſle Rouge*, & le lendemain 14. nous franchîmes ce paſſage ſans danger, à la faveur d'un beau frais de Nord-Eſt.

Le 15. nous moüillâmes à *l'Iſle aux Liévres*. Le 16. nous paſſâmes *l'Iſle aux Coudres*, le 17. nous arrivâmes à la traverſe du *Cap Tourmente*, & le jour ſuivant nous ancrâmes dans ce Port. Au reſte, de l'embouchure du Fleuve juſques ici, nous naviguâmes avec le plus beau Soleil qu'on puiſſe ſouhaiter. Comme nous ne pouvions avancer qu'en louvoyant, cette allure me donna moyen de reconnoître en même tems les deux bords, & de conſidérer les Côtes oppoſées. Je demandai aux Pilotes, voyant tant de Riviéres à la Bande du Sud, pourquoi les Vaiſſeaux avoient accoûtumé de ranger la Bande du Nord, où il ne ſe trouve que le moüillage des *Papinachois*, les *Sept Iſles* & *Portneuf*. Ils me répondirent que la trahiſon ordinaire du fougueux vent de Nord-Oüeſt, qui régne les trois quarts de l'année ſur ce Fleuve, étoit cauſe qu'on n'oſoit s'éloigner de la Côte du Nord, & qu'il n'y a que les mois de Juin, Juillet & Août qui puiſſent être les aſſurateurs d'un Vaiſſeau qui rangeroit celle du Sud. Sur ce pied-là, je juge que cette Navigation du Sud ſeroit ſans cela plus belle, plus facile & moins dangereuſe que l'autre, parce qu'on pourroit moüiller tous les ſoirs à l'entrée des Riviéres qui ſe déchar-

 gent.

gent le long de cette Côte, & qu'ainsi l'on ne seroit pas exposé à louvoyer nuit & jour, en virant sans cesse de bord, comme on est obligé de faire lors qu'on range celle du Nord. Telle est la Navigation du Fleuve S Laurens : un jour viendra peut-être que je vous en parlerai plus amplement.

Cependant nôtre Vaisseau ne fût pas plûtôt afourché devant *Quebec* que nous débarquâmes. J'allai droit chez Monsieur de *Frontenac*, & je lui presentai Monsieur de *Maupeou* qui fût reçû en Neveu de Madame de *Pontchartrain*. Le Gouverneur lui dit obligeamment qu'il n'y avoit point dans la Ville d'autre Ordinaire que sa table, ni d'autre Auberge que sa Maison, puis se tournant vers moi il m'invita civilement à ne me point séparer de mon Compagnon de voyage. Voici la principale des nouvelles que j'ai apprises à nôtre arrivée. Il y a environ deux mois qu'un petit Corps de Troupes composé de trois cens Anglois, & deux cens Iroquois parurent à la vûë de l'*Isle de Monreal*. Sur cette découverte le Gouverneur de l'Isle fit passer au plûtôt le Fleuve à quinze Compagnies, & leur ordonna de camper dans la Prairie de la *Madelaine* pour arrêter & pour repousser l'ennemi. Celui-ci fit voir à nos gens qu'il étoit plus fin qu'eux ; car il les surprit pendant la nuit, & s'étant saisi des sentinelles avancées, il donna si à propos sur le Corps de Garde & sur tout nôtre Camp, qu'il le mit en déroute : Je ne puis vous dire le nombre ni des prisonniers, ni de ceux qui échapérent ;

pérent ; mais on aſſure qu'il reſta ſur la place deux Capitaines, ſix Lieutenans, cinq Enſeignes, & plus de trois cens Soldats. Comme il étoit à craindre que ces Vainqueurs, pour fruit de leur proüeſſe, n'allaſſent s'emparer du Fort de *Chambli*, M. de *Valrénes*, Capitaine de Marine, partit inceſſamment de *Monreal* avec un détachement de François & de Sauvages pour prévenir le coup, & pour garantir le poſte menacé. Cette précaution donna lieu de réparer la triſte & précédente avanture ; car M. de *Valrénes* ayant rencontré dans ſa route un autre Parti d'Anglois & d'Iroquois, il l'attaqua vigoureuſement & le battit.

Tous ces Iroquois en Campagne, & qui profitent avec tant d'ardeur de la guerre que nous avons avec les Anglois me confirment dans le ſentiment où je ſuis qu'une bonne Paix avec les Cinq Nations, eſt d'une négociation beaucoup plus épineuſe qu'on ne s'imagine. Cependant, Monſieur de *Frontenac* veille à la ſûreté de *Quebec*, & à mettre cette Capitale hors d'inſulte, & c'eſt apparemment pour cela qu'il a ordonné à toutes les Habitations circonvoiſines d'apporter une grande quantité de pieux & de chaux durant l'Hiver aux environs d'ici, d'où les derniers Vaiſſeaux pour France partiront dans trois ou quatre jours, s'il plaît au Vent. Adieu Monſieur,

Je ſuis vôtre &c.

A Quebec, le 10. *Novembre* 1691.

LET-



LETTRE XXIII.

Quelques Vaisseaux pris sur les Anglois. *Une troupe d'*Iroquois *est défaite, & l'un de ces Sauvages est brûlé vif à* Quebec. *Un autre parti de la même Nation après avoir surpris des Coureurs de bois est surpris lui même. Monsieur de* Frontenac *propose une entreprise à l'Auteur. Ce dernier s'embarque dans une Fregate pour France, & il est contraint de relâcher à Plaisance. Une Flote Angloise vient pour tâcher de prendre cette Place; mais elle manque son coup: L'Auteur achéve heureusement son voyage.*



MONSIEUR,

Vous me croyez peut-être bien enfoncé dans les avantures du Canada, & c'est de Nantes que je vous écris Je m'embarquai inopinément pour France, environ deux mois

mois après avoir reçû vôtre Lettre, & je n'ai pû y répondre plûtôt manque d'occasion. Vous me dites que vous étes content de la description que je vous ai envoyée du Fleuve *Saint Laurent*, & que vous seriez bien-aise d'en avoir une aussi exacte de tous les Païs du *Canada*. J'aurois de la peine à vous satisfaire pour le present, parce qu'il me faut du tems pour mettre tous mes Mémoires en ordre, c'est pourquoi vous ne trouverez pas mauvais que je vous prie de suspendre vôtre curiosité pour quelque tems. En attendant, voici la relation de ce qui est arrivé en *Canada*, ce qui pourra vous faire plaisir. Dès que les Vaisseaux furent partis de *Quebec* l'année derniére, M. de *Frontenac* fit tracer le Plan de l'enceinte de la Ville, & tous les matériaux propres pour la construction de quelques redoutes de pierres y ayant été transportez, il la fit fortifier durant l'Eté. Lors que je partis il y avoit quelques jours qu'on avoit amené prisonnier à *Quebec* un Gentilhomme de la *Nouvelle Angleterre* nommé Mr. *de Nelson*, qui fut pris dans la Riviére de *Kenébeki* sur les Côtes de *l'Acadie* avec trois Bâtimens qui lui appartenoient, & comme il est fort galant homme, M. de *Frontenac* le logea chez lui, & le traita avec toute sorte d'honnêteté. Vers le commencement de cette année, ce Gouverneur donna le commandement d'un Parti de cent cinquante Soldats au Chevalier de *Beaucour*, pour aller sur les glaces du côté du Fort de *Frontenac*, & cinquante Sauvages amis vou-

voulurent être de la partie. Ils rencontrérent à trente ou quarante lieuës du *Monreal* une troupe de soixante *Iroquois*. Ceux-ci furent découverts par les pistes de quelques-uns de leurs Chasseurs qui s'étoient écartez du Cabanage, & le jour suivant ils furent tous surpris, égorgez, ou faits prisonniers. Le Sieur de la Plante qui avoit eu le malheur d'être pris avec trois autres Officiers lors de cette funeste incursion que les Iroquois, comme vous pouvez vous en souvenir, firent dans l'Isle de Monreal, & qui depuis ce tems-là avoit toûjours vécu chez eux dans l'esclavage, le Sieur de la Plante, dis-je, eut le bonheur de se trouver envelopé dans cette déroute, & on ne lui auroit pas fait plus de quartier qu'on en faisoit à ses Maîtres, s'il n'eut crié de toute sa force, *miséricorde, sauvez-moi, je suis François.* Le Chevalier de Beaucour s'en revint à la Colonie avec son Parti, il emmena douze Iroquois qu'il avoit fait prisonniers qui furent aussi-tôt conduits à *Quebec*. Dès qu'ils y furent arrivez Mr. de *Frontenac* condamna fort judicieusement les deux plus méchans de la Bande à être brûlez tous vifs, & à petit feu. Cette Sentence effraya extrêmement Madame l'Intendante & les Jesuites. Il n'y eût point de supplication que cette Dame ne fit pour tâcher de faire modérer ce terrible supplice ; mais le Juge fut inexorable, & les Jesuites employerent en vain toute leur éloquence pour le fléchir. Ce Gouverneur leur répondit, qu'il falloit de

toute néceffité faire un exemple rigoureux pour intimider les Iroquois ; que comme ces Barbares brûlent presque tous les François qui ont le malheur de tomber entre leurs mains, il falloit les traiter de la même maniére, puis que l'indulgence qu'on avoit eu pour eux jusqu'à present sembloit les autoriser de s'approcher de nos Plantations, d'autant plus qu'ils ne courroient point d'autre risque, que celui d'être pris & gardez en faisant bonne chere chez leurs Maîtres ; mais que dès qu'ils aprendroient que les François les font brûler, ils se garderoient bien de s'avancer à l'avenir avec tant de hardiesse jusqu'aux portes de nos Villes, & qu'enfin l'arrêt de mort étant prononcé, il falloit que ces deux misérables en subissent toute la rigueur. La fermeté de Mr. de Frontenac parut surprenante, lui qui peu de tems auparavant, avoit aux instantes priéres de Madame l'Intendante, favorisé trois ou quatre personnes coupables de mort. Cette Dame, ne se rebutoit pas néanmoins, & la constance de Monsieur son Epoux à refuser lui faisoit redoubler ses sollicitations ; mais il n'y eut pas moyen d'entamer la résolution de Monsieur de Frontenac, & son prétendu devoir l'emporta sur l'estime & sur la tendresse qu'il a pour Madame sa Femme. Dès qu'on fût donc bien persuadé qu'il n'y avoit plus d'espérance pour les deux Iroquois, on pensa du moins à les mettre en état de gagner Paradis. Les Jesuites furent chargez de cette bonne œuvre, mais à

con-

condition qu'ils ſe hâteroient de l'accomplir. En effet, cette Converſion ſe fit en poſte, & en moins de dix heures les Catechuménes furent inſtruits & baptiſez. On murmuroit un peu contre cette précipitation : c'eſt traiter nos ſaints myſtéres un peu trop cavaliérement, diſions-nous : ces Sauvages nez & élevez dans la groſſiereté la plus barbare ont-ils crû d'abord l'Incarnation, la Trinité, les récompenſes ou les peines éternelles, & tous ces autres dogmes auſquels une raiſon éclairée par une culture a tant de peine à ſe ſoûmettre? On répondoit à l'ordinaire que le Saint Eſprit étoit un grand Maître, & qu'il pouvoit enſeigner tout en un inſtant : Nous étions obligez d'en convenir ; mais nous nous apperçûmes bien-tôt que le Chriſtianiſme des Iroquois n'étoit pas un ouvrage divin, & qu'on les avoit initiez trop legerement à nos ſacrez myſtéres ; car ſi-tôt qu'on leur eût fait connoître qu'ils devoient mourir, ils ne voulurent plus rien écouter ; les Jeſuites traitez par eux comme des diſeurs de contes & de chanſons furent contraints de ſe retirer, après quoi ces miſérables commencerent leur chant funébre & de mort ſuivant la coûtume de leur Nation. Quelque perſonne charitable leur ayant fait jetter un coûteau dans la priſon, le moins courageux s'en ſervit ſi habilement qu'il tomba mort ſur la place. Quelques jeunes *Hurons* de *Lorete* âgez de quatorze à quinze ans, vinrent prendre l'autre, & l'amenérent ſur le *Cap au Diamant* où ils

avoient

avoient eu la précaution de faire un grand amas de bois. Il courut à la mort avec plus d'indifférence que Socrate n'auroit fait, s'il se fut trouvé en pareil cas. Pendant le supplice, il ne cessa de chanter, „ qu'il „ étoit Guerrier, brave & intrépide, que „ le genre de mort le plus cruel ne pour- „ roit jamais ébranler son courage, qu'il „ n'y auroit point de tourmens capables „ de lui arracher un cri, que son camara- „ de avoit été un poltron de s'être tué lui- „ même par la crainte des tourmens, & „ qu'enfin s'il étoit brûlé, il avoit la con- „ solation d'avoir fait le même traitement „ à plusieurs *François* & *Hurons*. Tout ce qu'il disoit étoit vrai, sur tout à l'égard de son courage & de sa fermeté, car je puis vous jurer avec toute vérité qu'il ne jetta ni larmes, ni soûpirs ; au contraire, pendant qu'il souffroit les plus horrribles tourmens qu'on puisse inventer, & qui durerent environ l'espace de trois heures, il ne cessa pas un moment de chanter. On lui tint plus d'un quart la plante des pieds devant deux grosses pierres toutes rouges ; on lui fuma le bout des doigts avec des pipes allumées, & on lui tenoit ces pipes contre la main sans qu'il la retirât ; on lui coupa les jointures les unes après les autres ; on lui tordit les nerfs des jambes & des bras avec une petite verge de fer, & cela d'une maniere inexprimable, & qui devoit lui causer les plus affreuses douleurs. Enfin, après lui avoir fait souffrir tout ce qu'on peut s'imaginer de plus horrible, pour comble de cruauté, ces bourreaux

lui

lui découvrirent le crane, & ils auroient fait tomber peu à peu dessus du sable brûlant si un esclave des Hurons de Lorette n'étoit survenu fort à propos pour lui décharger sur la tête un grand coup de massuë dont il expira : Cela se faisoit par ordre de Madame l'Intendante, qui eut la compassion d'abreger par là les tourmens de ce malheureux. Au reste, toutes ces vives & âpres douleurs ne furent point capables d'interrompre la musique de nôtre homme, & l'on m'a assûré qu'il chanta jusqu'au dernier moment. Je dis que l'on m'a assûré, car je n'assistai qu'au commencement de la piéce, & les seuls préludes de cette tragédie me firent tant d'horreur que je n'en pûs soûtenir la vûë jusqu'au dénoüement. J'en ai vû brûler plusieurs chez les Peuples où je me suis trouvé dans le cours de mes Voyages, & j'en ai l'imagination si frapée que je ne puis y penser sans peine ; mais c'étoit bien malgré moi que j'étois témoin d'un spectacle si hideux, car on est obligé d'y assister lors qu'on se trouve malheureusement chez les Nations Sauvages qui font souffrir ce cruel genre de mort à leurs prisonniers : Toutes ne le font pas, comme je croi vous l'avoir dit dans une de mes Lettres ; mais quand nous nous trouvons dans les endroits où l'on exerce cette barbarie, il faut, à moins que de vouloir bien s'attirer le mépris de ces Peuples, qui croiroient qu'on n'a ni courage, ni résolution, il faut, dis-je, que nous soyons spectateurs de l'execration tou-

te

te entiere ſans même en paroître tant ſoit peu touché, ce qui, vous me l'avoüerez, eſt bien gênant & bien deſagréable pour un honnête homme.

Dès que la Navigation fut libre, le Sieur de *Saint Michel*, *Canadien*, partit du *Monreal* pour aller dans les Lacs des Caſtors à la tête d'un Parti de Coureurs de bois, qui conduiſoient pluſieurs Canots chargez de Marchandiſes propres aux Sauvages. Ils rencontrerent en faiſant le portage du *Long Saut* dans la Riviére des *Outaouas* ſoixante *Iroquois*, qui les ayant ſurpris les égorgérent, à la réſerve de quatre, qui furent aſſez heureux d'échaper, & d'en apporter la nouvelle à *Monreal*. Auſſi tôt qu'on eût appris ce funeſte accident, Mr. le Chevalier de *Vaudreuil* ſe mit en Canot avec un détachement pour aller à la pourſuite de ce Parti *Iroquois*, il fut ſuivi par cent *Canadiens* & par quelques Sauvages Alliez. Je ne ſçai par quel hazard il eut le bonheur de les atteindre ; il les ſurprit & les attaqua avec vigueur, ils ſe battirent en deſeſpérez, mais à la fin ils furent défaits. Il en coûta la vie à pluſieurs de nos Sauvages, & à trois de nos Officiers. Les *Iroquois* qu'on prit furent amenez à la Ville de *Monreal*, auprès de laquelle on les régala d'une ſalve de coups de bâtons.

Vers le commencement du mois de Juillet, Mr. de *Frontenac* ayant reçû quelques nouvelles du Commandant des Lacs, il me parla d'un certain projet d'entrepriſe, dont je lui avois fait voir l'importance depuis

puis long-tems ; & comme il n'avoit pas d'abord considéré avec assez d'attention tous les avantages que l'on en pourroit tirer, & qu'il avoit trouvé au contraire beaucoup de difficultez pour l'executer, c'est ce qui lui avoit fait négliger cette affaire ; voici en quoi elle consiste.

Je vous ai marqué dans ma dix-septiéme Lettre la conséquence & l'utilité des Forts de Frontenac & de Niagara, & que dans la conjoncture où se trouvoit alors Mr. de Denonville, il lui étoit impossible de les pouvoir conserver. Vous aurez aussi remarqué les avantages que les Sauvages ont sur les Européens dans la maniére de faire la guerre dans les Forêts de ce vaste Continent. Comme nous ne pouvons détruire les Iroquois avec nos seules Forces, nous sommes obligez de toute nécessité d'avoir recours à nos Sauvages Alliez. Il est certain que comme ceux-ci prévoyent que si ces Barbares peuvent venir à bout de détruire nos Colonies, tôt ou tard ils en seront subjuguez, comme il est arrivé à plusieurs autres Nations, il est de leur intérêt de s'unir avec nous pour détruire ces Bandits. Or puis qu'ils ont cette bonne volonté, il faut leur faciliter les moyens de l'executer, car vous pouvez bien croire que tous Sauvages qu'ils sont, ils ne seront pas assez dépourvûs de bon sens pour s'écarter deux ou trois cens lieuës de leurs Païs, & aller faire la guerre à leurs ennemis, sans être sûrs de trouver une retraite, pour pouvoir s'y reposer & y prendre
des

des munitions. Il n'eſt donc queſtion que de conſtruire des Forts ſur les Terres des *Iroquois*, & de les conſerver malgré eux. C'eſt, Monſieur, ce que j'ai propoſé il y a plus d'un an à Mr. de *Frontenac*, & c'eſt ce qu'il veut que j'entreprenne aujourd'hui. Je prétens donc faire ſubſiſter trois Forts par la voye des Lacs, avec des Bâtimens, qui vogueront à la rame, que je ferai conſtruire à ma fantaiſie, leſquels étant legers & de grand port, caleront & navigueront également bien à la rame & à la voile, & ſeront même de bonne défenſe contre l'impétuoſité des flots. Je demande cinquante Matelots *Baſques*, car ils ſont connus pour les plus adroits & les plus habiles Mariniers qui ſoient au monde. Il me faut encore deux cens Soldats choiſis dans les Troupes de *Canada*. Je ferai trois petits Fortins en différens endroits, l'un à la décharge du Lac Errié, que vous verrez ſur ma Carte de Canada, auſſi bien que les deux autres, ſous le nom de Fort ſuppoſé. Je conſtruirai le ſecond au même lieu où étoit celui que j'ai maintenu les années 1687. & 1688. & dont je vous ai parlé dans ma quatorziéme & quinziéme Lettre, & le troiſiéme à la pointe de l'embouchure de la Baye de *Toronto* ſur le même Lac : quatre-vingt-dix hommes ſuffiront pour garder ces trois Redoutes, & moins encore, car les Iroquois qui n'ont jamais vû de Canon qu'en peinture, & auſquels une once de poudre eſt plus précieuſe, qu'un Loüis d'or, ne ſe ſont jamais ingérez d'attaquer aucune ſorte

de Fortification. Je demande au Roi pour l'execution de cette entreprise quinze mille écus par an, pour nourriture, entretien, subsistance & salaire de ces deux cens cinquante hommes. Il me sera très-facile de transporter quand je voudrai avec mes Bâtimens quatre cens Sauvages dans le Païs des Iroquois. J'en puis convoyer deux mille, & porter autant de sacs de bled d'Inde qu'il en faudra pour l'entretien de ces Forts durant l'Hiver & l'Eté. Il sera aisé de faire des Chasses abondantes dans toutes les Isles, d'entreprendre des traverses dans les Lacs, de poursuivre les Iroquois dans leurs Canots, & les couler à fond avec d'autant plus de facilité, que mes Bâtimens seront legers, & mes gens s'y battront à couvert. Enfin, si vous voyiez le Mémoire que je dois presenter à Mr. *de Pontchartrain*, vous trouveriez que cette entreprise est la plus belle & la plus utile qu'on puisse faire pour chagriner les Iroquois en tems de guerre, & les contenir dans leur devoir en tems de paix. Monsieur de *Frontenac* y joignit une Lettre particuliére pour Mr. *de Pontchartrain*, dans laquelle il lui marque que ce projet étant bien executé, ces redoutables ennemis seront obligez dès la seconde année d'abandonner leur Païs. Il ajoûte à cela qu'il me juge assez capable de conduire cette entreprise, & qu'il croit que je réüssirai, mais peut-être qu'il auroit pû trouver d'autres personnes qui connoissent mieux le Païs & les maniéres des Sauvages : d'un autre côté par un hazard peu

avan-

avantageux pour moi, je me ſuis aquis leur eſtime & leur amitié, & c'eſt à mon avis la ſeule raiſon qui a engagé Mr. de *Frontenac* à me choiſir préférablement à tout autre. Le 27. Juillet ce Gouverneur m'ayant donné ſes paquets pour la Cour, & la petite Fregate la *Sainte Anne* étant agréée & appareillée ſelon les ordres qu'il en avoit donné, je m'embarquai dans le Port de Quebec, & ayant fait voile, au bout de cinq jours de Navigation nous rencontrâmes par le travers des Monts Nôtre-Dame dans le Fleuve de Saint Laurent, douze Vaiſſeaux Marchands qui venoient de France ſous l'eſcorte de Mr. d'Iberville, qui montoit le Vaiſſeau nommé le Poli. Le 8. d'Août, nous ſortîmes de la Baye Saint Laurent, à la faveur d'un vent d'Oüeſt & d'un jour ſi clair & ſi ſerain, que nous découvrîmes l'Iſle du Cap Breton, & celle de Terre-Neuve, auſſi diſtinctement que ſi nous en euſſions été à la portée du mouſquet. Les neuf ou dix jours qui ſuivirent furent bien différens ; à peine pouvoit-on ſe voir de la prouë à la poupe de l'artimon, car il ſurvint tout à coup des brumes les plus obſcures & les plus épaiſſes que j'aye jamais vû. Au bout de ce tems-là, l'horiſon s'étant nettoyé nous portâmes ſur l'Iſle de Terre-Neuve, nous découvrîmes le Cap Sainte Marie, enſuite naviguant à pleine voile, nous entrâmes le jour même au Port de Plaiſance. J'y trouvai environ cinquante Vaiſſeaux de Pêcheurs, la plûpart *Baſques*, en compagnie deſquels je

croyois paſſer en France quelques jours après ; mais comme on ne diſpoſe pas toûjours du tems, il leur en fallut plus que je n'avois crû pour ſe préparer, & lorsque nous fûmes prêts d'en ſortir, nous apprîmes par quelques Pêcheurs que cinq gros Vaiſſeaux Anglois avoient moüillé vers le Cap Sainte Marie. Cet avis ſe trouva véritable, car le 15. de Septembre ils moüillérent à la vûë de Plaiſance. Le 16. ils levérent l'ancre pour entrer dans la Rade, où ils donnérent fond hors de la portée du Canon. Le Gouverneur ne ſe trouva pas peu embarraſſé, n'ayant que cinquante Soldats dans ſon Fort, & très peu de munitions. Outre cela, ce poſte étant commandé par une Montagne d'où il pouvoit être incommodé à coups de frondes, il étoit fort à craindre que les Anglois ne s'emparaſſent de cette hauteur. Je pris ſoixante Matelots *Baſques* pour les empêcher de mettre pied à terre, en cas qu'ils vouluſſent tenter une deſcente dans un certain endroit nommé la Fontaine, à quoi je réüſſis effectivement ſans tirer un coup de mouſquet. Il arriva que ſept ou huit cens Anglois embarquez dans vingt Chaloupes, ayant voulu aborder à cet endroit-là, ces vigoureux Cantabres pleins de feu, ſe jettérent à découvert malgré moi, un peu trop tôt ſur le rivage, ce qui ne laiſſa pas de tourner heureuſement ; car les Anglois voyant que nous les attendions en ſi bonne poſture changerent de route, & voguérent à force de bras juſques derriére un petit


1/4
1/2
1 Lieue
Echelle d'une petite lieue
A fort de plaisance
B redoute tracée et proposée
C habitations
D graue sur quoy au seche les morues.
E montagne Couuerte de bois
F vieux fort du temps iadis
G port de plaisance
H rade de plaisance
I lieu ou les morues sepechent
L Bassin depeu deau
M riviere ou les Saumons se pechent
N lieu appele la fontaine aupied dumont
O premier mouillage dela flote angloize
P lieu du la flotte canone le fort
Q chaloupe angloize portant deux oficiers
RRRR vaisseaux françois mouillés dans leport
Route des vaisseaux
rochers
rochers
Pointe verte
Grande Baye de plaisance

tit Cap, où ils jettérent un baril de goudron, qui brûla deux arpents de brouſſailles. Le 18. à midi ayant apperçû qu'une Chaloupe avoit débordé de l'Amiral portant Pavillon blanc à ſon Avant, & qu'elle s'avançoit vers le Fort, j'y accourus inceſſamment. Le Gouverneur, qui avoit eu le ſoin d'envoyer une de ſes Chaloupes au devant d'elle portant même Pavillon, fut très ſurpris de voir qu'elle revenoit avec deux Officiers Anglois qui s'y étoient embarquez. Ils dirent au Gouverneur que leur Amiral ſouhaitoit qu'on lui envoyât un Officier à ſon bord, ce qui fut executé. L'on détacha Mr. de Coſte-belle, avec lequel je m'embarquai. Dès que nous fûmes à bord de l'Amiral, il nous vint recevoir & nous fit toutes ſortes d'honnêtetez. Il nous régala de confitures & de pluſieurs ſortes de vins, dont nous bûmes à la ſanté des Amiraux de France & d'Angleterre. Il nous fit voir tout ſon Vaiſſeau juſques aux Batteries mêmes : enſuite il dit au Sieur de Coſte-belle qu'il ſeroit bien fâché d'être obligé de ſe rendre maître de Plaiſance à force d'armes, tant il prévoyoit que l'entrepriſe ſeroit funeſte au Gouverneur, à la Garniſon, & aux Habitans, parce qu'il lui ſeroit fort difficile d'empêcher le pillage & le deſordre ; que pour éviter ce malheur là, il ſeroit de la prudence du Gouverneur de ſe rendre à compoſition. L'Officier bien inſtruit des intentions du même Gouverneur, répondit de ſa part, qu'il étoit diſpoſé à ſe défendre

vigoureusement & à faire sauter la Place, plûtôt que de la céder aux ennemis du Roi son Maître. Les complimens finis de part & d'autre nous prîmes congé de lui, & comme nous étions prêts à nous rembarquer dans la Chaloupe, il nous dit en nous embrassant qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir pas nous saluer de son Canon, en récompense il fit crier cinq ou six fois, *Vive le Roi* ; en débordant du Vaisseau, nous lui rendîmes le même nombre de cris ; ensuite il nous remercia d'un septiéme qui mit fin à la cérémonie. Dès que nous fûmes arrivez au Fort, Mr. de Coste-belle informa le Gouverneur des Forces de cet armement. Le Saint Albans, ce Vaisseau Amiral d'où nous venions, avoit soixante-six piéces montées & pour le moins six cens hommes d'équipage, mais les autres nous parurent plus petits. Le lendemain 19. l'ennemi s'approcha jusques à la portée du Canon du Fort où il moüilla en croupiere pendant qu'une de ses Chaloupes vint à toute rame vers nos Batteries. Le Gouverneur y en envoya une pour sçavoir ce qu'elle demandoit. L'Anglois qui la commandoit répondit, que son Amiral envoyoit avertir qu'en cas qu'on voulut parlementer durant le combat, l'on arboreroit le Pavillon rouge pour signal. J'étois alors à la Fontaine, dont je vous ai parlé, pour m'opposer à leur descente ; car c'étoit l'unique parti que ces Anglois pouvoient prendre pour s'emparer de Plaisance. Ils devoient bien faire réflexion que
leur

leur Canon ſeroit abſolument inutile contre un rampart impénétrable ; & que c'étoit, pour parler proverbialement, tirer ſa poudre aux Moineaux que de tirer contre des cailloux & des gazons. Cependant, c'étoit une expédition de commande pour eux, il falloit obéïr aux Ordres de Mr. le Prince d'Orange, & s'expoſer en même tems à ſe faire couler à fond, ce qui n'eût pas manqué d'arriver ſi nous euſſions eu aſſez de poudre & de boulets, car ce canonnement dura près de cinq heures.

Le jour ſuivant 20. du mois, un Pilote François priſonnier ſe ſauva du bord de l'Amiral s'étant jetté à la Mer durant la nuit. Il aborda au lieu où j'étois embuſqué, & après m'avoir rendu compte de tout ce qui s'étoit paſſé ſur la Flote, je le fis conduire chez le Gouverneur. Il me dit que la deſcente qu'ils avoient voulu tenter étoit de ſept ou huit cens hommes, mais qu'ayant crû trouver quatorze ou quinze cens Matelots prêts à s'y oppoſer, ils avoient jugé à propos de changer de réſolution ; qu'ils s'étoient imaginez que mes ſoixante Baſques, qui malgré moi, parurent au rivage de la Fontaine, n'avoient autre deſſein que de les attirer dans un piége qu'on leur tendoit, en les obligeant de s'approcher plus librement. Le 21. ils appareillérent à la faveur d'un vent de Nord-Eſt, après avoir brûlé toutes les Habitations de la Pointe verte, où le Gouverneur avoit eu la précaution d'envoyer le jour même un détachement, qui par la

difficulté des chemins impratiquables, n'y pût arriver à tems pour s'y opposer. Ce qu'on peut dire, c'est que sans les Capitaines Basques qui se trouvérent à Plaisance, les Anglois s'en fussent indubitablement rendus les maîtres. Je vous en ferai quelque jour tomber d'accord. On peut donc assurer que c'est principalement à eux que l'on doit la conservation de cette Place. Les Anglois ont perdu six hommes dans cette sanglante & meurtriére expédition; & de nôtre côté, le Sieur Boat, Lieutenant d'un Vaisseau Nantois, eût un bras emporté. Au reste, ces Anglois firent tout ce qu'on pouvoit faire au monde, de sorte qu'on n'a rien à leur reprocher. Le 6. Octobre, je me rembarquai pour achever mon Voyage, & je fis la traverse en compagnie de plusieurs autres Vaisseaux. Les vents d'Oüest nous favorisérent si agréablement, que le 23. nous moüillâmes l'ancre à la Ville de Saint Nazere, située à huit ou neuf lieuës d'ici, d'où je parts incessamment pour Versailles. Cependant, je suis, Monsieur,

Vôtre &c.

A Nantes, le 25. Octobre 1692.

LET-



LETTRE XXIV.

Le projet de M. de Frontenac *est rejetté à la Cour, & la raison de ce refus. Le Roi donne à l'Auteur la Lieutenance de Roi de* l'Isle de Terre-Neuve, *&c. avec une Compagnie franche.*



MONSIEUR,

Je suis encore une fois à Nantes, d'où je vous écrivis le mois d'Octobre passé. Je reviens de la Cour, où j'ai presenté à Mr. de Pontchartrain les lettres de Mr. de Frontenac, & le mémoire dont je vous ai parlé dans ma derniére Lettre. On m'a répondu qu'il n'étoit pas à propos que j'executasse le projet d'entreprise que je proposois, parce qu'on ne pouvoit pas me donner les quarante Matelots qui m'étoient nécessaires, & que d'ailleurs le Roi donnoit ordre au Gouverneur Général du Canada de faire

la Paix avec les Iroquois à quelques conditions que ce fut. On a même trouvé cet inconvenient, que dès que les Forts que je prétendois faire élever dans les Lacs feroient entiérement parachevez, nos Sauvages amis & conféderez s'attacheroient plûtôt à la gloire de faire la guerre aux Iroquois, qu'au plaisir de faire la chasse des Castors, ce qui causeroit un dommage considérable aux Colonies, lesquelles ne subsistent, pour ainsi dire, que par le Commerce de Pelleteries, comme je vous l'expliquerai en tems & lieu. Les Anglois ne seront point fâchez qu'on neglige de faire ces Forts; car ils ont trop d'intérêt à la conservation des Iroquois, & de plus cela leur conservera la commodité de fournir, comme ils ont déja fait, des marchandises aux Nations Sauvages qui nous sont alliées. Au reste les Anglois, qui l'année passée tenterent vainement la prise de Plaisance, me font beaucoup plus d'honneur que je ne merite; à leur retour en Angleterre ils ont publié, à ce qu'on m'a dit, qu'ils auroient infailliblement emporté cette Place sans l'opposition que je fis à leur descente. Je vous ai déja mandé que je ne les avois point empêché de débarquer à l'endroit où j'étois posté avec soixante Basques. Ils me disent donc l'auteur d'une action que je n'ai point faite, & dont l'attribution m'a pourtant été si avantageuse qu'en considération de cette proüesse imaginaire Sa Majesté m'a donné la Lieutenance de Rôi de l'Isle de Terre-Neuve

&

& de l'Acadie, avec une Compagnie franche de cent hommes. Vous voyez, Monſieur, qu'on récompenſe très-ſouvent des perſonnes qui n'ont d'autre protecteur au monde que le pur hazard; cet exemple vous le perſuadera ſans peine. Quoi qu'il en ſoit, j'aurois mieux aimé pouvoir executer le projet dont je vous ai parlé, car la vie Solitaire me charme, & les maniéres des Sauvages ſont tout-à-fait de mon goût. Nôtre ſiecle eſt ſi corrompu qu'il ſemble que les Européens ſe ſoient fait une loi de s'acharner les uns ſur les autres. Il ne faut donc pas trouver étrange ſi je leur préfére les pauvres Amériquains qui m'ont fait tant de plaiſir. Je dois partir après demain d'ici pour m'aller embarquer à S. Nazere. Meſſieurs d'Augni Marchands de Nantes ſe ſont chargez d'entretenir la garniſon de Plaiſance, moyennant certaines permiſſions de la Cour, qui leur prête le Vaiſſeau dans lequel je dois faire la traverſe. Je vous prie de me donner de vos nouvelles par la voye de quelques Vaiſſeaux de S. Jean de Luz qui doivent partir de ce lieu là dans deux mois, pour aller faire la troque avec les Habitans de Plaiſance.

Au reſte je ne puis me réſoudre à finir cette lettre ſans vous apprendre une diſpute que j'eus derniérement à l'Auberge avec un Médecin Portugais qui avoit fait pluſieurs voyages à Angola, au Breſil, & à Goa. Il ſoûtenoit que les Peuples des Continens de l'Amerique, de l'Aſie & de l'A-

frique étoient issus de trois Peres differens, & voici comment il le prouvoit. Les Amériquains different des Asiatiques, car ils n'ont ni poil ni barbe ; les traits du visage, leur couleur & leurs coûtumes sont differentes ; outre que n'ayant ni tien ni mien, ils vivent en commun sans proprieté de biens, en quoi ils sont directement opposez aux Asiatiques. Il ajoûtoit à cela que l'Amerique étoit trop éloignée des autres parties du monde pour s'imaginer que personne eût pû passer en ce nouveau Continent avant qu'on eût trouvé l'usage de l'aiman ; que les Afriquains étant noirs & camards, avec la levre monstrueuse, le visage plat, la tête cotonée, le naturel, les mœurs & le temperament different des Amériquains, il croyoit impossible que ces deux sortes de Peuples tirassent leur origine d'Adam, à qui ce Médecin donnoit à peu près la figure & l'air d'un Turc ou d'un Persan. Je lui répondis que quand la foi ne m'obligeroit pas à croire que tous les hommes sont généralement descendus de ce premier Pere, son raisonnement ne seroit pas assez fort pour me prouver le contraire, puisque la difference qui se trouve entre les Peuples de l'Amérique & ceux de l'Afrique ne provient d'aucune autre cause, que de la differente qualité de l'air & du climat des uns & des autres. Que cela est si vrai qu'un homme & une femme Négres, un Sauvage & une Sauvagesse * transplantez en Europe produiroient des enfans qui dans quatre ou cinq générations

* *Sauvagesse. Ce mot paroît un peu rude, mais l'usage le fait trouver plus doux, sans cela il faudroit dire une femme Sauvage.*

tions seroient infailliblement aussi blancs que les plus anciens Européens. Le Médecin nia le fait, & soûtint que les descendans de ce Négre & de cette Négresse naîtroient aussi noirs en Europe qu'en Guinée, mais d'ailleurs que les rayons du Soleil en Europe étant plus obliques & moins brûlants qu'en Afrique, ces enfans n'aquéréroient pas ce lustre noir, ou ce hâle qu'on distingue aisément sur la peau des Négres qui sont élevez dans leur propre Païs. Pour mieux appuyer son hypotheze il assuroit avoir vû quantité de Négres à Lisbonne aussi noirs qu'en Afrique, quoi qu'ils fussent d'une troisiéme génération en Europe, & que leurs tris-ayeuls eussent été transplantez en Portugal. Il ajoûta que les descendants des premiers Portugais qui habiterent Angola, le Cap verd, &c. il y a plus de cent ans, sont si peu bazanez qu'il est impossible de les distinguer d'entre les naturels de Portugal. Il continua de prouver son raisonnement par un fait incontestable, qui est que si les rayons du Soleil étoient la cause de la noirceur des Négres, il s'ensuivroit que les Braziliens situez sous le même degré de l'Equateur que les Afriquains, devroient être aussi noirs qu'eux, ce qui n'est pas; car il est constant que leur teint paroît aussi clair que celui des Portugais. Il n'en demeura pas là, il soûtint encore que les descendans des premiers Sauvages du Brezil qu'on a transportez en Portugal depuis plus d'un siécle, ont aussi peu de poil & de barbe

que leurs Ancêtres, & qu'au contraire les descendans des premiers Portugais qui peuplérent les Colonies du Brezil sont aussi velus & barbus que s'ils étoient nez en Portugal : cependant (continua-t-il) quoique tout ce que j'avance soit absolument vrai ; il se trouvera des gens qui soûtiendront aveuglément que les enfans des Afriquains & des Amériquains dégénérent peu à peu en Europe. Cela peut arriver envers ceux de qui les meres se laissent caresser par les Européens, ce qui fait qu'on voit tant de mulatres aux Iles de l'Amérique, en Espagne & en Portugal ; Au lieu que si elles étoient aussi bien gardées, en Europe que les Portugaises le sont en Afrique & en Amerique, les enfans des Braziliens ne dégénéreroient non plus que les enfans des Portugaises. Voilà, Monsieur, le raisonnement de ce Docteur qui rencontre assez bien sur la fin. Cependant son principe est très faux & très absurde, puis qu'il n'est pas permis de douter, sans être dépourvû de foi, de bon sens & de jugement, qu'Adam est le seul Pere de tous les hommes. Il est sûr que les Sauvages de *Canada* & tous les autres Peuples de l'Amérique n'ont naturellement ni poil ni barbe, que les traits de leur visage & leur couleur un peu olivatre marquent une grande difference entr'eux & les Européens. J'en ignore la cause, cependant ce n'est point l'effet de l'air & des aliments. Car sur ce pied là les descendants des premiers François qui s'établirent en *Canada* il y a

près de cent ans, & qui pour la plufpart courent les bois, vivant comme les Sauvages, devroient être fans barbe, fans poil, & dégénérer auffi peu à peu en Sauvages, ce qui n'arrive pourtant pas. Dès que ce Médecin eût allegué toutes ces raifons il changea de propos, & pour mieux étaler fes extravagances, il me demanda ce que je penfois du falut de tant d'Amériquains aufquels vrai-femblablement l'Evangile n'avoit jamais été annoncé. Vous devez bien croire, Monfieur, que je ne héfitai pas à les condamner de plein vol au feu éternel; ce qui le fâcha fi fort qu'il penfa me dévifager. „ Comment (dit-il) peut-on damner ces pauvres gens avec tant d'affûrance: il eft probable que leur premier Pere, bien loin de pécher comme nôtre Adam, doit avoir eu l'ame bonne & le cœur droit, puis que fes décendants fuivent exactement la loi de l'équité naturelle, exprimée en Latin par ces paroles fi connuës, *Alteri ne feceris quod tibi fieri non vis*; & que n'admettant point de propriété, de biens, de diftinction ni de fubordination entr'eux, ils vivent comme fréres, fans difpute, fans procès, fans loix & fans malice; mais fuppofons, ajoûta-t-il, qu'ils font originaires d'Adam, on ne doit pas croire qu'ils font damnez pour ignorer les véritez du Chriftianifme; car enfin Dieu peut leur imputer le fang de Jefus-Chrift par des voyes fécretes & incomprehenfibles; & d'ailleurs (le libre arbitre fuppofé) fa divine

„ Majefté

„ Majesté sans doute a plus d'égard aux
„ mœurs qu'au culte & qu'à la créance ;
„ le défaut de connoissance, poursuivit-il,
„ est un malheur, mais non pas un crime,
„ & qui sçait si Dieu ne veut pas être hono-
„ ré par une infinité d'hommages & de res-
„ pects differens, comme par les Sacrifi-
„ ces, les danses, les chansons & autres
„ cérémonies des Amériquains. A peine eût-il cessé de parler que je le relançai vigoureusement sur les points précédents, mais après lui avoir fait entendre que si parmi les *multi vocati* qui font une poignée de gens de la bonne Religion, il ne s'en trouve que *pauci vero electi*, tous les Amériquains sont bien à plaindre. Il me répondit éfrontément que j'étois aveugle de déterminer en dernier ressort qu'ils étoient au nombre des réprouvez, & de les damner sans quartier, parce que c'étoit insulter à la Sagesse de Dieu de la faire agir aussi capricieusement envers ses Créatures que le potier de Saint Paul envers ses deux vases. Cependant comme il vit que je le traitai d'impie & d'homme sans foi, il me paya de ces sottes paroles en me quittant, *fidem ego hic quæ adhibetur misteriis sacris interpello ; sed fidem illam quæ bonæ mentis soror est, quæque rectam rationem amat.* Jugez de là, Monsieur, si ce brave Médecin eût pû transporter les montagnes.

Je suis Monsieur vôtre &c.

A Nantes, *ce* 10. *Mai* 1693.

LET-



LETTRE XXV.

Départ de l'Auteur pour Plaisance. Une Flote de 30. Vaisseaux Anglois, *vient pour se saisir de cette Place. Elle s'en retourne après avoir manqué son coup. Raisons du mauvais succès des* Anglois *en toutes leurs entreprises d'Outre-Mer. Avanture de l'Auteur avec le Gouverneur de* Plaisance. *Son départ pour le* Portugal. *Combat contre un Corsaire de* Flessingue, *&c.*



MONSIEUR,

Je ne doute point que vous ne soyez sensiblement touché de la triste & fatale avanture qui m'est arrivée, & dont je vais vous faire le recit. Vous sçaurez d'abord qu'après avoir attendu le vent favorable quinze ou vingt jours à *Saint Nazere*, nous appareillâmes le 12. de Mai. Nôtre traverse ne fut ni longue ni courte, puis que nous

nous arrivâmes au Port de Plaisance le 20. de Juin, après avoir fait une prise Angloise, chargée de Tabac, sur les écores du Banc de Terre-Neuve. Dès que j'eus mis pied à terre, j'allai saluer Mr. de Brouillon, Gouverneur de la Place, pour lui témoigner la joye que j'avois de servir sous les ordres d'un si sage Commandant. Il me répondit qu'il étoit bien surpris que j'eusse sollicité mes Emplois, sans lui en avoir communiqué le dessein l'année précédente ; & qu'il voyoit bien que le projet d'entreprise pour les Lacs de Canada, (dont je lui avois parlé) étoit faussement inventé. J'eus beau vouloir lui persuader le contraire, il ne me fut jamais possible de le desabuser. Cependant, je fis descendre mes meubles à terre, & je pris la Maison d'un particulier, en attendant que j'en eusse fait bâtir une. J'y fis travailler avec tant de diligence qu'elle fut achevée en Septembre par le secours des Charpentiers des Vaisseaux, que tous les Capitaines Basques me prêtérent sans intérêt. Le 18. Juillet le Sieur Beray de Saint Jean de Luz, arriva à Plaisance dans un de ses Vaisseaux : ce fut lui qui m'apporta la lettre, où vous me marquez, que comme vôtre Neveu souhaite aller en Canada l'année prochaine, vous seriez bien aise que je vous envoyasse un Dictionnaire de la langue des Sauvages, avec les Mémoires que je vous ai promis. Le 16. Septembre on apperçût une Flote Angloise de 24. Vaisseaux, qui moüilla à la Rade presque dans le même

tems

tems qu'elle fut découverte. Elle étoit commandée par le Chevalier Francesco Wetlher, qui revenant de la Martinique, où il étoit allé pour s'emparer de cette Isle, avoit passé à la Nouvelle Angleterre, à dessein d'y prendre des Troupes & des munitions pour se rendre maître de Plaisance, mais lors qu'il eût découvert une Redoute de pierre nouvellement construite sur le haut de la Montagne, dont je vous ai parlé dans ma penultiéme Lettre, il jugea plus à propos de s'en retourner doucement en Europe, que de faire une tentative inutile. Nous avions mis quatre Canons sur ce poste élevé, qui incommodérent tellement les Vaisseaux de la Flote, qu'ils furent obligez de lever l'ancre, & d'appareiller plûtôt qu'ils n'eussent voulu. La faute des *Anglois* en cette occasion, c'est de n'être pas entrez dans le Port le jour même qu'ils parurent devant la Place. J'ai déja remarqué plusieurs fois que les entreprises n'échoüent ordinairement que pour vouloir un peu temporiser; j'en pourrois citer pour le moins quinze ou seize exemples de ma connoissance. Je reviens presentement à l'animosité que le Gouverneur eût contre moi. S'étant imaginé, comme je vous ai dit, que j'avois sollicité mes emplois sans sa participation, il n'y eût point d'injures ni d'outrages qu'il ne me fit, depuis le jour de mon arrivée jusqu'à celui de mon départ, il ne se contenta pas de s'aproprier les profits & les émolumens de ma Compagnie franche, il crût ne pas devoir se

faire

faire un ſcrupule de retenir la paye des Soldats employez à la Pêche des Moruës par les Habitans, & de faire travailler les autres ſans ſalaire. Je ne vous parle point des concuſſions qu'il fait ouvertement. Car quoi qu'il ait contrevenu formellement à dix articles contenus dans les Ordonnances de Loüis XIV. il a trop d'amis dans les Bureaux pour en être repris. Il y a du plaiſir de faire des preſens à ce prix-là, ce qui fait qu'il a gagné *per fas & nefas*, cinquante mille écus en trois ou quatre ans. Je n'aurois jamais fini ſi j'entreprenois à vous mander tous les chagrins qu'il m'a faits. En voici trois qui couronnérent tous les autres ; le 20. Novembre, c'eſt à dire, un mois aprés le départ de nos Vaiſſeaux Pêcheurs, m'étant aviſé de donner à ſoûper à quelques Habitans, il entra maſqué dans ma Maiſon avec ſes Valets, caſſant vîtres, bouteilles, verres, & renverſant tables, chaiſes, armoires, & tout ce qu'il trouva ſous ſa main. Avant que j'euſſe le tems d'entrer dans mon Cabinet pour prendre mes piſtolets, cette troupe inſolente diſparut fort à propos ; car je l'aurois chargée & même pourſuivie, ſi les Conviez ne m'euſſent retenu. Le lendemain ſes Valets firent main baſſe ſur les miens, qui ne s'attendoient à rien moins qu'à être roüez de coups de bâton. Cette ſeconde inſulte ayant pouſſé ma patience à bout ; je méditois les moyens de rendre la pareille à ces Aſſaſſins, lors que les Recolets me remontrérent que pour ne
pas

pas altérer le ſervice du Roi, il falloit que je diſſimulaſſe mon reſſentiment. Je pris donc le parti de me renfermer, & de m'attacher à la lecture, pour tâcher de diſſiper le chagrin que je reſſentois de ne pouvoir pas lever le maſque. Voici la troiſiéme piéce qu'il me joüa trois jours après : ce fut de faire arrêter deux Soldats que j'avois envoyé faucher du foin dans les prairies à une demi-lieuë de la Place : Tellement qu'ayant été ſurpris dans leur travail, on les lia & on les amena priſonniers ſur le pied de Deſerteurs, ſous prétexte qu'ils avoient couché deux nuits hors de la Place ſans ſa permiſſion, & ce qui auroit été de plus funeſte pour ces deux pauvres innocens, c'eſt que ſans les inſtantes priéres des Recolets & de ſes Maîtreſſes, il leur auroit fait caſſer la tête, en vûë de me chagriner. Après cet incident, les Recolets me conſeillérent de l'aller voir & de le prier de vouloir bien ceſſer toutes ſes perſécutions, en l'aſſûrant que j'étois entiérement ſon Serviteur & ſon ami. *Durus eſt, hic ſermo.* Cependant, quelque répugnance que j'euſſe à me rendre à un avis ſi contraire à la Nature, laquelle, je vous avouë, pâtiſſoit furieuſement chez moi, je ne laiſſai pas de me vaincre après m'être fait beaucoup de violence. Je fus chez lui, j'entrai dans ſa Chambre & nous trouvant tous les deux tête à tête, je lui parlai plus d'un quart d'heure en termes plus ſoûmis que n'auroit fait un eſclave. J'ai honte de vous en faire l'aveu, car je rougis moi-même toutes les

fois

fois que je pense à cette bassesse. Quoi qu'il en soit, au lieu d'écouter mes raisons & de s'expliquer amiablement avec moi, il entra dans une si grande fureur qu'il me chargea d'un torrent d'injures les plus choquantes du monde. C'est ici, Monsieur, où le service du Roi l'emporta sur les devoirs de l'honneur, car je me contentai de me retirer chez moi, fort heureux de n'avoir pas été assassiné par ses Domestiques ; le desordre que cette affaire causa seroit de trop longue discussion. Il vaut mieux en venir au fait & vous assûrer qu'il m'auroit fait arrêter si les Habitans avoient parû être dans ses intérêts. Il prétendoit avoir été insulté, & par conséquent être en droit de se venger à quelque prix que ce fût : mais le sort tragique d'un Gouverneur qu'on égorgea il y a trente ou quarante ans en ce Païs-là, lui fournit une ample matiére à réfléxion. Il jugea donc que le parti de feindre étoit le plus sûr, tant il étoit persuadé que si je l'eusse percé de mon épée, les Soldats & les Habitans auroient favorisé ma retraite chez les Anglois du voisinage de Plaisance. Cependant, les Recolets qui vouloient appaiser ces troubles naissants n'eurent point de peine à nous raccommoder, lui remontrant de quelle conséquence il étoit de vivre en bonne intelligence ensemble, pour éviter les suites fâcheuses qui résulteroient à la fin de toutes nos querelles. Cette proposition d'accommodement lui fut très-agréable en apparence, d'autant plus qu'il

étoit

étoit ravi de dissimuler son ressentiment par des marques extérieures d'amitié. Ainsi nous nous vîmes & nous nous embrassâmes avec protestation réciproque d'oublier tout ce qui s'étoit pû passer entre nous. Après cette réconciliation, j'avois lieu de me persuader que son cœur ne démentiroit pas sa bouche, parce que je ne croyois pas qu'il fut assez imprudent pour informer la Cour de quelques bagatelles, où son honneur paroissoit un peu prostitué. Mais je me trompai, car il prit la peine d'ajoûter ensuite aux Procès verbaux qu'il avoit fait avant nôtre accommodement, des faussetez qu'il auroit dû taire. Il est inutile de vous mander la voye dont le hazard se servit pour faire tomber ses papiers entre mes mains, cette indiscrétion pourroit être desavantageuse à quelques personnes, que le Ciel doit benir. Je me contenterai de vous dire, que dès que les Recolets eurent vû & lû les suppositions contenuës dans ses écrits, ils n'hésitérent point à me conseiller de prendre mes précautions, me déclarant ingénûment qu'ils ne prétendoient plus se mêler de cette affaire, d'autant qu'ils reconnoissoient avoir innocemment concouru à ma perte, en rétablissant la paix entre lui & moi. Cet avis salutaire me fit appercevoir le risque où j'étois exposé, si je demeurois plus longtems à Plaisance, de sorte que la crainte d'aller à la Bastille après l'arrivée des Vaisseaux de France, me fit résoudre à renoncer aux espérances de ma fortune en quit-
tant

tant mes Emplois. Dès que les Habitans aprirent cette nouvelle ils accoururent tous chez moi (à la réserve de trois ou quatre) pour m'assûrer qu'ils étoient prêts de signer mes procès verbaux en cas que je voulusse changer de résolution. Mais au lieu d'accepter cette offre je leur fis entendre en les remerciant de bonne grace, qu'ils s'attireroient de méchantes affaires, & qu'on les regarderoit à la Cour comme des séditieux & des perturbateurs du repos public, puis que par un détestable principe de Politique, l'inferieur a toûjours tort, quelque bonne raison qu'il puisse avoir. Cependant j'aurois bien voulu n'être pas réduit à ce point fatal de quitter des emplois qui sembloient me conduire insensiblement à quelque grosse fortune, mais enfin le séjour de la Bastille occupoit si fort mon esprit que je ne balançai plus, après avoir bien réfléchi sur la situation fâcheuse où je me trouvois, à m'embarquer sur un petit Vaisseau qui étoit le seul & le dernier qui devoit passer en France. La proposition que je fis au Capitaine de lui faire un present de mille écus fut si bien reçûë, qu'il s'engagea de me jetter sur les Côtes de Portugal, moyennant cette somme, à condition que je garderois le secret. Le meilleur de l'affaire est que mon ennemi avoit eu la précaution d'écrire aux Gouverneurs de Bellisle, de l'Isle de Ré & de la Rochelle, de m'arrêter aussi-tôt que je serois débarqué. Il croyoit avec raison que nôtre Vaisseau devoit aborder à l'un de ces

trois Ports, mais trois cens piſtoles remiſes fort à propos dans les mains de certaines gens qui ne ſont guére accoûtumez à manier de l'or, font un effet merveilleux, car cette ſomme dont je ne me défaiſois pas ſans peine me ſauva la liberté & peut-être la vie.

Je m'embarquai donc le 14. du mois dernier malgré tous les riſques qu'on eſt obligé de courir, quand on eſt aſſez malheureux de naviguer durant l'hiver dans l'eſpace de Mer qui s'étend depuis l'Iſle de Terre Neuve juſqu'en France. Il eſt inutile de vous dire que je laiſſai quantité de meubles à Plaiſance, que je ne pûs ni vendre ni emporter. Il vaut mieux ſuivre la route & vous dire que nous eſſuyâmes trois coups de vent effroyables, ſans recevoir aucun coup de Mer, & que nous ſinglâmes à mats & à cordes 150 lieuës, pendant la derniere de ces tempêtes qui dura trois fois vingt-quatre heures, ſouflant du Nord-Oüeſt. Celle-ci fut ſi violente que les Matelots s'embraſſoient & ſe diſoient le dernier adieu, ne faiſant plus qu'attendre le moment qu'un coup de Mer enfonçant l'arcaſſe de nôtre Vaiſſeau nous abîmât ſans reſſource. Si cette bourraſque nous fit peur, les vents contraires de l'Eſt & du Nord-Eſt que nous rencontrâmes à cent lieuës vers l'Oüeſt du Cap de *Finiſterre*, nous cauſerent bien autant de frayeur, car nous fûmes obligez de louvoyer pendant 23. ou 24. jours, enſuite dequoi nous découvrîmes le Cap à force de bordées, où par un hazard extraordinaire nous fû-

mes attaquez par un Armateur de Flessingue, qui ne pouvant nous aborder à cause de l'agitation des flots, se contenta de nous canonner avec si peu de succès, qu'il n'en coûta la vie qu'à un seul homme. Il est vrai que les œuvres mortes, & les Cordages de nôtre Navire furent tellement endommagez, qu'après nous être séparez de ce Capre à la faveur de la nuit & d'un broüillard de Commande, nous ne pûmes presque point nous servir de nos voiles, tant nos manœuvres étoient en desordre. Cependant nous y remédiâmes avec toute la diligence possible, & le Capitaine du Vaisseau trouvant alors un beau prétexte de relâcher, sans être obligé de suivre le plan que nous avions projetté, fit porter au Sud-Est pendant la nuit. Cette fausse route ne nous mettoit pas pourtant si fort à couvert de ce Capre, qu'il n'eut pû nous garder pendant la nuit en faisant aussi la même manœuvre, ce qui nous obligea chemin faisant de nous mettre en état de recommencer le Combat dès qu'il seroit jour. Il est vrai qu'il ne nous suivit pas comme nous l'avions crû, mais nous l'échapâmes encore plus belle à l'heure de midi, car après avoir été poursuivis quatre heures par un Saletin, à la vûë de la Côte, il ne s'en falut presque rien qu'il ne nous enlevât avant que nous pussions gagner le moüillage de la rade sous le Canon de la Forteresse de cette Ville. Si ce malheur nous fut arrivé le Gouverneur de Plaisance auroit peut-être eu raison de s'écrier joyeusement

incidit

incidit in Scillam &c. mais graces à Dieu nous en fûmes quittes pour la peur. Dès que nous eûmes donné fond, je comptai les milles écus à ce Capitaine qui doit mettre cette bonne œuvre à la tête des meilleures qu'il ait fait de ſa vie. La Chaloupe ne fut pas plûtôt à l'eau que je deſcendis à terre avec toutes mes hardes & dès que je fus en cette Ville ; je tâchai de lui procurer des munitions de guerre & de bouche avec tant de diligence que le lendemain, il leva l'ancre pour continuer ſon voyage en France. Au reſte j'adreſſe au Marchand de la Rochelle qui m'a toûjours fait tenir nos Lettres en Canada, les Mémoires de ce Païs-là que vous m'avez demandé tant de fois. J'y joins un petit recueil des mots les plus néceſſaires de la langue Algonkine, qui comme je vous ai dit tant de fois eſt la plus belle langue & la plus étenduë de ce Continent. Si vôtre Neveu perſiſte dans le deſſein de faire un voyage en ce Païs-là, je lui conſeille d'apprendre ces mots durant le cours de la traverſe, afin de pouvoir enſuite demeurer cinq ou ſix mois avec les Algonkins pour les entendre comme il faut. Outre cela je vous envoye l'explication des termes de Marine qui ſont contenus dans les Lettres que je vous écris depuis onze ans. Cette petite peine m'a ſervi de divertiſſement pendant le voyage que je viens de faire, car en reliſant les copies de ces Lettres, j'ai tiré quelques remarques dont je vous ferai part lorſque j'aprendrai que vous étes content des Mémoires

qui accompagnent celle-ci. Vous reconnoiſſez facilement que j'ai renoncé à toute ſorte d'attachement de Patrie, pour dire la vérité, depuis l'année 1683. juſqu'à preſent. Les curieuſes Anecdotes que j'écris de ce tems-là divertiront ſans doute vos amis, pourvû qu'ils ne ſoient pas de ces inſupportables dévots qui ſe feroient crucifier plûtôt que de ſouffrir qu'on fronde un Eccleſiaſtique. Je vous prie de m'écrire à Lisbonne & de me mander ce que vous aurez apris touchant mon affaire. Vous avez d'aſſez bonnes correſpondances à Paris pour en être informé. Je ne doute pas que mon ennemi, s'attendant que la voye ordinaire de ſes preſens, lui réüſſiroit au point de me faire arrêter en arrivant en France, où il s'imaginoit que j'aurois la folie d'aborder, ne peſte de tout ſon cœur de n'avoir pas trouvé le contrechifre de mes intentions. Quoi qu'il en ſoit, il eſt autant de ſon intérêt de me faire donner la mort, (ſelon les faits dont il m'accuſe fauſſement) qu'il eſt de ma gloire de lui procurer une longue vie. Sur ce pied-là, plus il vivra plus je ſerai vangé, & par conſéquent j'aurai lieu de me conſoler aiſément de la perte de mes Emplois & de la diſgrace du Roi.

Je ſuis, Monſieur, vôtre &c.

A Vianne en Portugal, *le* 31. *Janvier* 1694.



EXPLICATION DE QUELQUES TERMES QUI SE TROUVENT DANS LE PREMIER TOME.

A.

AFourcher, c'eſt jetter deux ancres l'un à droit & l'autre à gauche du Vaiſſeau, pour le tenir ferme & l'aſſurer contre le flux & le reflux, en l'empêchant de tourner ſur ſon Cable.

Allege, c'eſt à dire, vuide, ſans charge.

A mats & à corde, c'eſt être à ſec, c'eſt à dire, ſans voiles.

Amener les Voiles ou *le Pavillon*, c'eſt les abaiſſer, à cauſe de l'excès du vent, ou pour ſe rendre à l'ennemi.

Appareiller, c'eſt faire les travaux néceſſaires pour mettre un Vaiſſeau en état de partir de l'endroit où il étoit ancré.

Arbre de la Paix. Metaphore ſimbolique, qui ſignifie la Paix elle-même.

Arriver, c'eſt aller droit ſur un Vaiſſeau, ou ſur une terre à la faveur d'un vent largue, ou d'un vent en poupe.
Atterrage, c'eſt l'abord de quelque terre lors qu'on vient de la pleine Mer chercher les Côtes pour la ſureté du Vaiſſeau & le repos des Pilotes.
Aſtrolabe, eſt un Inſtrument de Mathématique dont il eſt preſque impoſſible de ſe ſervir en pleine Mer, à cauſe de l'agitation des flots. Il y en a de deux ſortes. Les premiéres dont les Pilotes ſe ſervent quelquefois dans le Voyage des Indes, lors que la Mer eſt unie, comme la glace d'un Miroir. Celles-ci ne ſont propres qu'à prendre hauteur au Soleil, par le moyen de deux pinules percées de deux petits trous dioptres, qui ſervent à conduire le rayon viſuel juſqu'à cet Aſtre. Les derniéres dont les Mathématiciens ont accoûtumé de ſe ſervir pour des Obſervations Aſtronomiques, ſont garnies des Azimuts, des Almucantaras, des Tables Soxodromiques, & des autres Cercles Concentriques & Excentriques de la Sphere.

B.

B*Anc de Terre-Neuve*, ou *Banc* en général, eſt une élevation de terre dans la Mer, comme la forme d'un Chapeau eſt élevée au deſſus des bords. Ce Banc eſt couvert de trente ou quarante braſſes d'eau, & pavé de Moruës.
Bande. Je n'ai point vû de gens qui ayent bien expliqué ce terme juſqu'à préſent.
Voici

Voici l'explication que je lui donne. Par la *Bande* du *Nord*, on entend l'espace du Ciel contenu depuis le *Nord-Oüest* jusqu'au *Nord-Est* : par la *Bande* de *l'Est* on entend la partie du Ciel contenuë depuis le *Nord Est* jusqu'au *Sud-Est*; par la *Bande* du *Sud* on entend la partie du Ciel contenuë depuis le *Sud Est* jusqu'au *Sud-Oüest*, & par la *Bande* de *l'Oüest* on entend la partie du Ciel contenuë depuis le *Sud Oü st* jusqu'au *Nord-Oüest*.

Bassin. C'est une petite espace d'eau dormante, à peu près comme un étang.

Batures, sont des basses ou des chaînes de rochers qui s'étendent sous l'eau d'un endroit à l'autre, & s'élevent jusqu'à cinq ou six pieds plus ou moins de la surface de cet élement, ce qui empêche que les Vaisseaux, les Barques &c. ne puissent flotter au dessus.

Boüillons. Ce sont de petites montagnes d'eau qui s'élevent au pied des Sauts ou des Cataractes, par la même cause des jets d'eau que nous voyons en Europe.

Bouteux. Sont de petits filets amarrez au bout d'un bâton. Les Pêcheurs s'en servent à prendre du Poisson sur les fonds sablonneux, & sur tout des Anguilles, sur les bords du Fleuve de *St. Laurent*.

Bouts de Quiévres. Sont des filets, à peu près semblables aux Bouteux, qui servent au même usage.

Brasse. Est une mesure de cinq pieds parmi les Navigateurs François.

Brigantin, est un petit Bâtiment de rame &

& de voile leger de bois à voile latine, n'ayant qu'un faux pont. Il est aigu à poupe comme à prouë, & il est pincé pour bien aller.

C.

CAlumet en général, est une pipe. C'est un mot Normand, qui vient de Chalumeau. Les Sauvages n'entendent pas ce mot de Calumet, car il a été introduit par les Normands en *Canada* dans les premiers établissemens que les gens de cette Nation firent en ce Païs-là, & il s'est conservé jusqu'à present parmi les François qui y sont. Les *Iroquois* appellent en leur langage ce Calumet ou pipe, *Ganondaoé*, & les autres Nations Sauvages *Poagan*

Canadiens, sont des naturels de *Canada* nez de pere & de mere François. On appelle ceux des Isles de l'Amérique Méridionale *Creoles*.

Capa y d'espada. C'est un tître de Gascogne que les gens de cette Province donnerent autrefois par ironie aux Conseillers du Conseil Souverain de *Canada*, parce que les premiers Membres de ce Tribunal ne portoient ni robe, ni épée, se contentant de marcher la canne à la main dans la Ville de *Quebec*, & d'aller au Palais en cet équipage Bourgeois.

Cargue. Carguer les voiles, c'est les plisser ou les rassembler en un tas vers le haut des mats, au contraire des rideaux d'un lit ou des fenêtres qu'on rassemble en long. Cette manœuvre se fait par le moyen

moyen de deux cordages, qui font le même effet que les cordons d'une bourſe.

Caſſe tête. Ce mot ſignifie maſſuë. Les Sauvages l'appellent *Aſſan Ouſtik*, c'eſt à dire, que *Aſſan* ſignifie *Caſſe* & *Ouſtik* ſignifie *tête*. Ainſi ces deux mots ſignifient *Caſſe tête*.

Chenail. C'eſt une étenduë d'eau aſſez profonde entre deux Bancs ou deux terres. Ordinairement les chenails ou chenaux ſont bordez de fonds plats, ce qui fait qu'on a la précaution d'y mettre des boüées ou des balizes pour montrer le chemin aux Pilotes, qui ſe conduiſent par le moyen de ces marques ou même par la ſonde ; car ils riſqueroient de perdre leur Vaiſſeau s'ils n'enfiloient pas bien le *Chenail*.

Cliſſes. Ce ſont de petites feüilles de bois de Cedre de l'épaiſſeur d'un écu, de la largeur de trois pouces, & auſſi longues qu'on peut les faire. Elles font le même effet au Canot qu'une bonne doubleure à un habit.

Compas de variation. Il eſt plus grand que les Compas ou Bouſſoles ordinaires. On s'en ſert pour remarquer les mouvemens inégaux de l'aiguille aimantée, laquelle Nord-Eſte inceſſamment dans l'autre Hemiſphere, au lieu qu'elle Nord-Oüeſte toûjours en celui-ci ; c'eſt à dire au deçà de la Ligne Equinoctiale. De ſorte que cette aiguille s'écarte à droit & à gauche du vrai Nord du Monde d'une certaine quantité de degrez, dont les Pilotes s'aperçoi-

perçoivent par le moyen d'une alidade & d'un fil qui coupant le verre dudit Compas en deux parties égales, leur démontre la variation de l'aimant, lors que le Soleil se couche, qui est le vrai tems propre à faire cette observation ; car au lever de cet Astre & à son midi, on peut se tromper, à cause des réfractions, ou &c.

Coureurs de Bois. Sont des *François* ou des *Canadiens* ausquels on donne ce nom, parce qu'ils employent tout le tems de leur vie au rude exercice de transporter des Marchandises dans les Lacs de *Canada*, & dans tous les autres Païs de ce Continent, pour les trafiquer avec les *Sauvages*. Et comme ils entreprennent des voyages de mille lieuës en Canot, malgré les dangers de l'eau & des *Iroquois*, on devroit, ce me semble, les appeller plûtôt Coureurs de risques, que Coureurs de Bois.

Courir bord sur bord. C'est la même chose que louvoyer, dont j'ai donné l'explication.

D.

D*Onner des Culées.* C'est lors qu'un Vaisseau touche à terre de la poupe seulement. Il faut que l'extrêmité de la quille soit bien forte pour résister à quelques culées, lors que le fonds est un peu dur & l'eau un peu agitée.

Donner la Chasse. C'est à dire, poursuivre un Bâtiment, courir sur lui, le forcer à prendre la fuite, & à s'esquiver s'il peut.

Don-

Donner fond. Donner fond, c'eſt la même choſe que moüiller l'ancre, ou la jetter au fond de la Mer ou d'une Riviére.

E.

E*Cores.* Sont les bords d'un Banc, leſquels ſont eſcarpez comme une muraille.

F.

F*Eſtin d'Union.* Terme dont les *Iroquois* ſe ſervent pour ſignifier le renouvellement d'Alliance entre les cinq Cabanes, c'eſt à dire, entre les cinq Nations *Iroquoiſes.*

Flot. Bâtiment à flot, c'eſt lors qu'il flotte ſur l'eau ſans toucher au fond.

Fret. Ce mot a deux ſens. Celui de ma Lettre eſt le chargement ou la voiture qu'on met dans un Bâtiment pour être tranſporté d'un lieu à un autre, un fret de perſonnes, de bled, de liége ou de plume, eſt plus mauvais qu'aucun autre, parce que ces choſes rempliſſent un Bâtiment ſans le charger ; au contraire des Marchandiſes peſantes, à ſçavoir le Vin, le Fer, le Plomb, le Sucre, &c.

G.

G*Ouverner.* C'eſt conduire un Vaiſſeau par le moyen du Gouvernail (comme on fait un cheval par le ſecours de la bride) lors qu'il fait aſſez de vent pour le faire mouvoir, car ſans cela tout Navire eſt plus immobile qu'un Gouteux dans ſon fauteüil.

Grelins épiſſes. Sont des cordages amarrez bout à bout, entrelaſſez & joints les uns

au bout des autres, par le moyen des chevilles de fer, qu'on appelle des Cornets d'épiſſe.

H.

HUniers. Sont deux Voiles convenables aux deux mats de Hune d'un Vaiſſeau, leſquels ſont directement ſituez ou poſez ſur les deux plus grands mats.

K.

KItchi Okima. C'eſt ainſi que tous les Sauvages, dont les langages ſe rapportent à celui des *Algonkins*, nomment les Gouverneurs Généraux de *Canada*, du mot de *Kitchi*, qui ſignifie *Grand* & de *Okima*, qui veut dire *Capitaine*. Les *Iroquois* & les *Hurons* les appellent *Onnontio*.

L.

LAtitude. Il n'y a perſonne qui ne ſçache que ce n'eſt autre choſe que la hauteur du Pôle ou l'éloignement compris depuis un lieu fixe juſqu'à l'Equateur.

Louvoyer. C'eſt aller en zigue zague, comme un ivrogne, lors que le vent eſt contraire, car alors on eſt obligé de faire des bordées, tantôt à droit tantôt à gauche, en rangeant le vent le plus qu'il eſt poſſible, pour ſe ſoûtenir ou pour gagner du chemin en louvoyant. Un Navire bien pincé & de façons bien évidées, gagne ſans dériver, portant toutes ſes voiles, pourvû que la Mer ſoit belle près de quatre lieuës à droite route, de dix qu'il a fait en louvoyant.

M.

Aîtres ou *Précintes*. Sont deux lates ou perches rondes de bois dur d'une ſeule piéce, leſquelles régnent d'un bout du Canot à l'autre, à ſçavoir une de chaque côté. C'eſt ce qui ſoûtient ce petit Bâtiment, parce que les barres & les Varangues y ſont liées ou enchaſſées.

Molir. C'eſt ſe rallentir, diminuer ou ceſſer peu à peu. On dit le vent molit pour dire que le vent tombe, qu'il eſt aux abois.

P.

Arages. Ce ſont de certains eſpaces ou portions de Mer, entre deux Caps, deux Iſles, deux Terres ou deux degrez de latitude.

Perroquets. Ce ſont deux petits mats ſituez ou poſez ſur les mats de Hune Ce ſont auſſi les voiles convenables à ces deux petits mats.

Portage. Faire portage, c'eſt tranſporter les Canots par terre d'un lieu à un autre ; c'eſt à dire, du pied d'un Cataracte juſqu'au deſſus, ou d'une Riviére à un autre.

Porter. Porter ſur une terre, c'eſt aller droit à elle pour la reconnoître.

Poupe. C'eſt l'extrêmité ou la queuë d'un Vaiſſeau. Le Gouvernail y eſt placé & ſoûtenu par les gons de l'Eſtambord où les vis du Gouvernail ſont enchaſſez.

Prouë. C'eſt la tête ou l'avant d'un Vaiſſeau qui coupe les flots, c'eſt à dire, le bout ou l'extrêmité d'un Vaiſſeau qui ſe pre-

presente le premier à la Mer.

Q.

QUille. C'est l'ame d'un Bâtiment, c'est à dire une longue piéce du meilleur bois qu'on puisse trouver ou plusieurs jointes ensemble, pour suporter le grand faix de toutes les piéces de charpente qu'on employe à sa construction.

R.

RAdouber. C'est à dire raccommoder, reparer, & mettre en état de naviguer, par le moyen des planches, du bray, des ferrures, &c. qu'on met aux Barques dont il est parlé.

Ranger. Ranger une Terre, une Isle, une Côte, &c. c'est les côtoyer à bonne & raisonnable distance.

Refouler. C'est forcer la marée ou refouler les courants d'une Riviére, c'est à dire, naviguer contre le courant, aller du côté d'où viennent les courans ou les marées.

Régner. Vents qui régnent, sont ceux qui parmi les trente-deux soufflent plus souvent ou plus constamment que les autres en certaines parties de la terre. Comme par exemple, les vents alizez régnent depuis les *Canaries* jusqu'aux Iles de l'Amérique, soufflant de la bande de l'Est depuis que le Monde est Monde sans jamais s'écarter de cette partie du Ciel.

Ruche. Est un instrument pour la Pêche semblable à des Ruches d'Abeilles.

S.

S*Ancir* ou *chansir*, c'eſt à dire couler bas, couler à fond, périr, ſe perdre. *Sancir* ſous les ancres, c'eſt être briſé & fracaſſé par les coups de Mer, ce qui arrive aux vieux Vaiſſeaux en de mauvaiſes Rades foraines.

Sauter. Sauter une Caſcade, un Saut, un Cataracte, c'eſt à dire deſcendre en bateau ces dangereux précipices, en ſuivant le fil de l'eau & manœuvrant avec beaucoup d'adreſſe.

Scier. C'eſt nager à rebours, tant pour aider le Timonier à gouverner ſon Bateau, que pour le retenir dans un courant, ou pour lui faire preſenter la prouë au fil de l'eau quand le Gouvernail eſt endormi.

Scorbut. Eſt une corruption dans la maſſe du ſang. Il y en a de deux ſortes: Le Scorbut terreſtre & le Scorbut aquatique, appellé vulgairement le mal de terre. Le premier ſe contente d'accabler ſon homme d'infirmitez incurables qui le ménent peu à peu au tombeau; & le ſecond conduit infailliblement à la mort en ſept ou huit jours, à moins qu'on ne mette le pied ſur la terre, ce qui eſt le ſeul reméde.

Siller ou *ſingler*, c'eſt à dire, pouſſer en avant, fendre l'eau de bonne grace, avancer chemin, &c.

Toulet,

T.

TOulet. Eſt une cheville de bois dur qu'on enchaſſe en certains trous ménagez de deux en deux pieds dans le platbord d'une Chaloupe.

Traîneaux. C'eſt une voiture ou machine conſtruite en figure de quarré long ſur deux petites piéces de bois de quatre pieds de longueur & de ſix pouces de largeur, où ſont cloüez pluſieurs cerceaux couverts de drap ou de peaux pour être à l'abri du vent. Ces deux piéces ſont d'un bois dur très bien poli, afin de mieux gliſſer ſur la nége & ſur la glace. Ceux-ci ſont les traîneaux à cheval; car ceux dont on ſe ſert avec deux ou quatre Dogues, ſont découverts & faits de petites planches d'un bois dur, coulant & luiſant, leſquelles ont un demi-pouce d'épaiſſeur, cinq pieds de longueur, & un & demi de largeur.

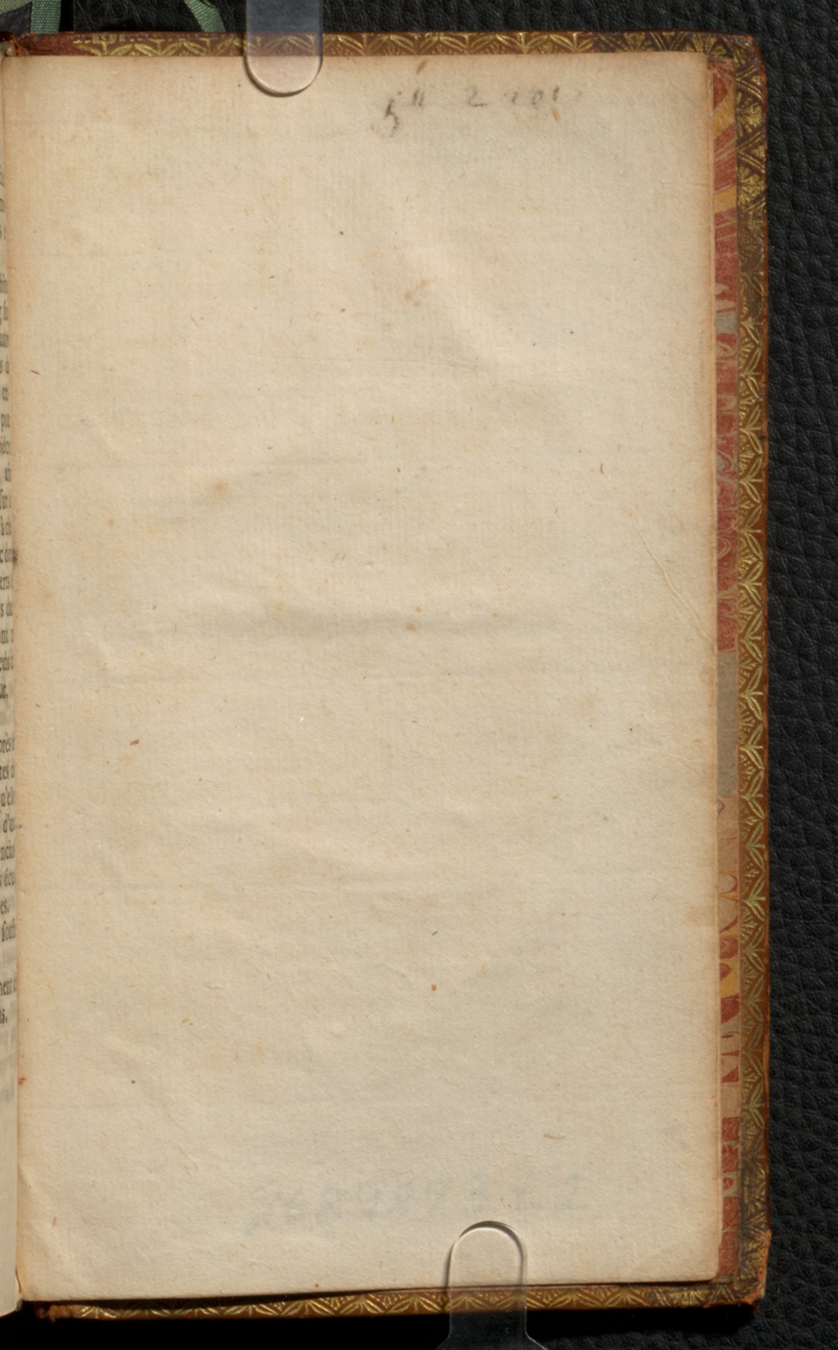
V.

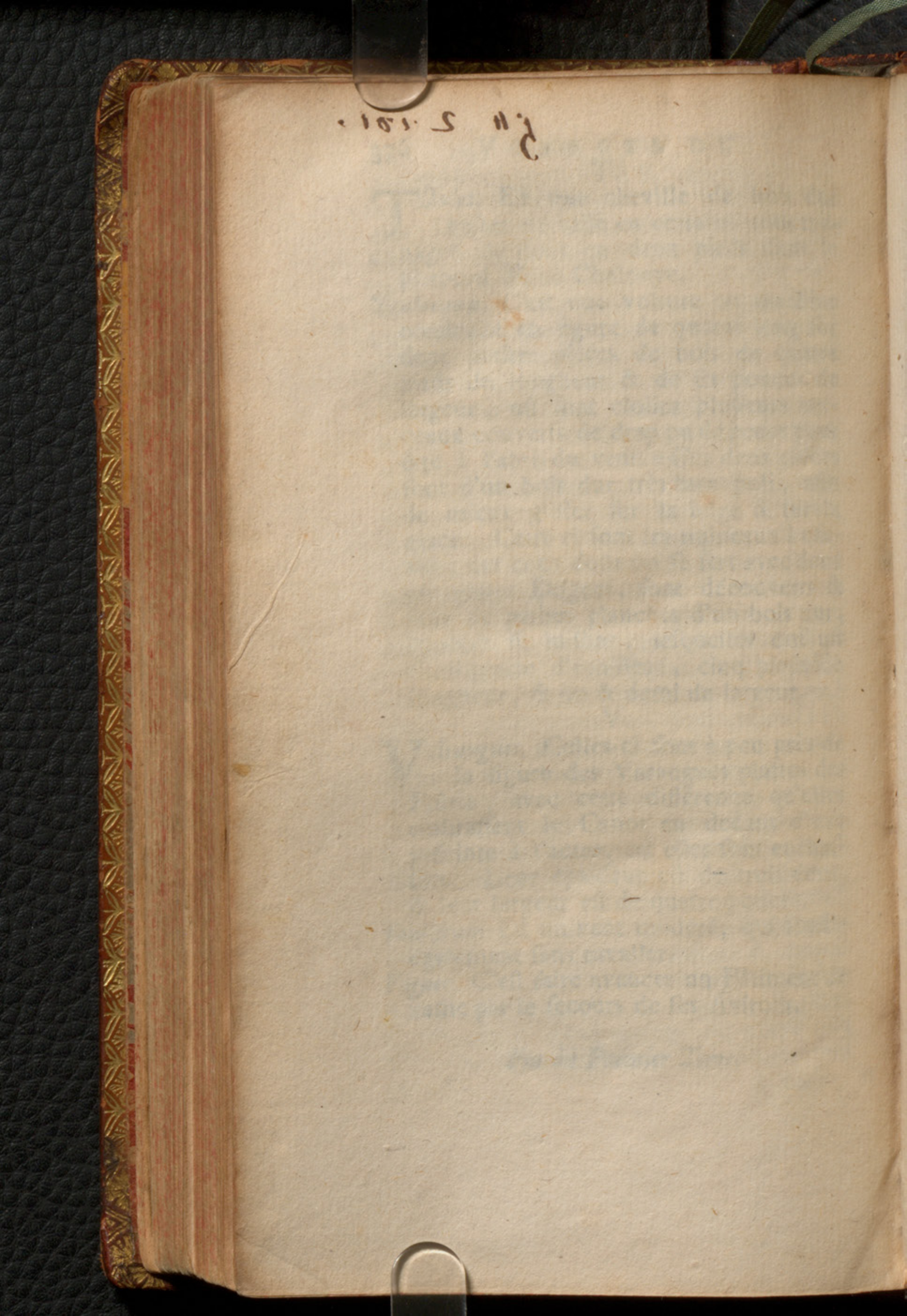
VArangues. Celles-ci ſont à peu près de la figure des Varangues plattes des Flûtes, avec cette différence qu'elles embraſſent le Canot en dedans d'une précinte à l'autre, où elles ſont enchaſſées. Leur épaiſſeur eſt de trois écus, & leur largeur eſt de quatre pouces.

Vent frais. Eſt un vent modéré, qui ſouffle également ſans ravaller.

Voguer. C'eſt faire avancer un Bâtiment de rame par le ſecours de ſes Avirons.

Fin du Premier Tome.








1943

